No. [illegible]

BOSTON
MEDICAL LIBRARY
ASSOCIATION,
19 BOYLSTON PLACE,

Received May 28. 1890.

By ~~Gift of~~ purchase.

ff. 15
6 G 100
A
144

LES ORACLES
DE COS.

LES ORACLES
DE GOS.

Billings
1 6r.

LES ORACLES
DE COS.

OUVRAGE intéreſſant pour les jeunes Médecins, utile aux Chirurgiens, Curés, ou autres ayant charge d'ames, & curieux pour tout Lecteur capable d'une attention raiſonnable.

Par M. AUBRY, *Docteur en Médecine, Conſeiller-Médecin ordinaire du Roi; Intendant des Eaux minérales de Luxeuil.*

Un chêne antique s'éleve, l'œil en voit de loin les feuillages; il approche, il en voit la tige; mais il n'en apperçoit pas les racines; il faut percer la terre pour les trouver.

MONTESQUIEU. Eſprit des Loix.

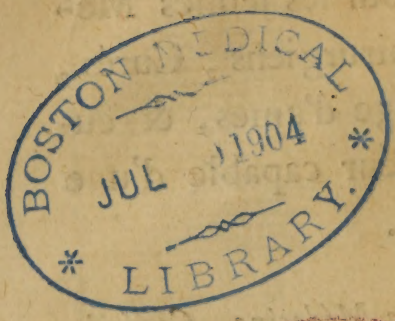
A PARIS,

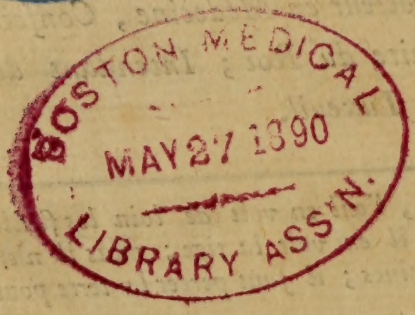
Chez CAVELIER, Libraire, rue Saint Jacques; au Lis d'or.

M. D C C. L X X V I.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

6. G. 300


BOSTON MEDICAL
JUL 1904
LIBRARY.


BOSTON MEDICAL
MAY 27 1890
LIBRARY ASS'N.

A MESSIEURS
LES DOCTEURS-RÉGENS
DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
DE PARIS.

MESSIEURS,

L'APPROBATION que vous avez daigné accorder à cet Ouvrage, m'étoit un titre bien raisonable pour vous le consacrer ; mais il y a plus : les matieres qui y sont traitées, ayant été puisées dans ces sources fécondes que vous faites jaillir de toute part pour la conservation du genre humain, c'est moins un hommage qu'une dette légitime dont je m'acquitte avec toute la gratitude d'un cœur vraiment sensible ; car sans parler des Houllier, des Duret, des Baillou, des Jacotius, & de tant d'autres célebres Ecrivains de votre Corps, qui ont fait revivre en France le grand Hypocrate, & desquels j'ai tiré les premieres semences de cet

Ecrit ; que ne dois-je pas, MESSIEURS, aux Membres qui compoſent actuellement votre illuſtre Académie? C'eſt dans leurs ſéances publiques où j'ai appris tout ce que je poſſede de mieux dans l'art ſalutaire. C'eſt encore le commerce particulier que j'ai eu le bonheur d'avoir avec quelques-uns d'eux, qui a fait enfin éclorre cet eſſai.

S'il renferme de bonnes choſes, comme votre ſuffrage ne permet pas d'en douter, c'eſt une nouvelle obligation que l'humanité va contracter envers vous ; & ſi par haſard il échappe aux injures du tems, deſtructeur de tout, faſſe le Ciel que ce ſoit pour apprendre aux ſiecles les plus reculés, que la Faculté de Médecine de Paris, la métropole & la premiere de toutes par ſon excellence, fut de tems immémorial, ainſi qu'elle l'eſt encore aujourd'hui, la dépoſitaire des grands principes de l'art de guérir !

Faſſe encore le Ciel que les Oracles de Cos ſoient un monument éternel de ma vive reconnoiſſance, & du profond reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MESSIEURS.

Votre très-humble, & très-obéiſſant Serviteur AUBRY.

AVERTISSEMENT.

CE livre qu'on m'a déterminé à publier, renferme les matieres les plus graves & les plus eſſentielles de la médecine ; c'eſt l'art de dire le paſſé, de connoître le préſent, & de prédire tout ce qui doit arriver dans les maladies aiguës, ſoit le retour de la ſanté, ou la mort, ſoit les différentes criſes, ou les rechûtes, ou enfin les reliquats. Il contient encore un abregé hiſtorique de la médecine ſacerdotale, grecque, égyptienne, &c.; une critique de la médecine moderne ; quelques digreſſions ſur les différens pépaſmes, ſur les fievres, leurs bons & mauvais effets, ſur l'influence des corps céleſtes ; &c. J'ai auſſi tâché d'y faire revivre le fameux Aſclépiade, en raſſemblant tous les morceaux qui lui appartiennent, & qui ſe trouvent épars dans différens Auteurs de l'antiquité.

Les vrais Praticiens qui ſe donneront la peine de le lire, jugeront du tems qu'il a fallu pour inſérer tant de choſes dans un ſi petit livre, & ils ne ſeront peut-être point étonnés qu'il ſoit le réſultat d'un travail aſſidu de plus de trente ans, tant auprès du lit des malades, que dans la lec-

ture opiniâtre des meilleurs Auteurs ſur cette matiere.

Je vais tracer le plus ſuccintement qu'il me ſera poſſible, la marche que j'ai conſtamment ſuivie au ſortir des écoles de médecine. Le *Methodus diſcendi medecinam* de Boerhaave régla le choix des livres de pratique que j'acquis d'abord pour commencer ma bibliotheque. Je ne liſois jamais d'Auteur, ſur-tout la premiere fois, que la plume à la main, afin de noter ſur une feuille de papier à part, tous les endroits que je croyois les plus intéreſſans, ou qui ne me paroiſſoient pas bien clairs. J'avois ſoin d'arranger chaque note par ordre alphabétique, en marquant en même-tems la page & la ligne d'où ces notes étoient tirées. Quand j'eus lu un certain nombre d'Auteurs, je commencai à m'appercevoir qu'ils ſe copioient les uns les autres, ce qui diminuoit, d'année à autre, le nombre de mes notes. Je reprenois ſouvent les Auteurs qui me paroiſſoient originaux, ou les meilleurs, pour en lire ſeulement quelques articles ou chapitres; mais il me ſeroit impoſſible de dire combien de fois Hypocrate, Celſe, Proſper Alpin, Pierre Foreſte, Boerhaave, &c. ont paſſé & repaſſé par mes mains.

Quand je traitois des malades, ſur-tout dans

les commencemens, je n'épargnois point mes peines ; j'y allois dans certains tems juſqu'à dix & quinze fois par jour, à toute heure, tant la nuit que le jour, & d'après le conſeil de M. Vanſwieten, j'écrivois chaque fois avec une ſinguliere attention, tous les ſignes & ſymptomes que je découvrois ; après quoi, je recourois à mes notes, & lorſqu'elles ne ſuffiſoient pas, je cherchois les endroits des livres où ces ſignes, ces ſymptomes étoient placés, je les mettois en parallele en les comparant les uns aux autres, & la terminaiſon de chaque maladie me levoit toujours quelque difficulté, ou éclairciſſoit certains endroits obſcurs que j'avois notés.

Après dix ou douze ans de travail en ce genre, je repaſſai tous les Auteurs que j'avois lus, pour vérifier ſeulement leurs citations, ſur les originaux que j'avois, ou que je pouvois me procurer ; & ſoit que les citations fuſſent vraies, fauſſes, ou tronquées, j'en prenois note. Je ne puis exprimer combien cette attention ſoutenue de mes obſervations cliniques, m'aida à approfondir des matieres de pratique qui n'étoient encore pour moi que des problêmes indécis.

Les Oracles de Cos ſont l'extrait de tout ce travail, qui, malgré cela m'a encore coûté cinq ou ſix ans de peines pour lui donner la forme ſous laquelle je le préſente. A la vérité, mes oc-

cupations m'ont ſouvent forcé de quitter la plume; ce qui a fait que j'ai écrit avec rapidité, en élaguant, & abregeant le plus que j'ai pu : il en a réſulté un avantage pour les lecteurs, qui eſt de leur donner encore plus à penſer qu'à lire dans ce petit tableau, qui contient cependant à peu près tout ce dont il eſt ſuſceptible en ce genre.

Lorſque dans les premieres années de ma jeuneſſe, j'étois appellé en conſultation, mon avis étoit ordinairement aſſez court, je n'avois que des reſſemblances, des analogies, des faits, & quelques ſentences des meilleurs Auteurs à propoſer. Ceux de mes confreres qui connoiſſoient l'opiniâtreté de mon travail, paroiſſoient quelquefois ſurpris de me voir ſi peu raiſonner; ils me regardoient la plupart du tems comme un eſprit qui ſe deſſeche peu à peu; d'autres fois j'eſſuyois de leur part de fort mauvaiſes plaiſanteries; mais rien ne me rebutoit : j'allois toujours mon train en attendant tranquillement la fin de la maladie, qui bien ſouvent me dédommageoit aſſez de ces petites diſgraces.

MM. les Eccléſiaſtiques ayant charge d'ames, & les Chirurgiens de campagne, feront bien de lire ce livre deux ou trois fois, en faiſant des notes ſur les endroits qui les auront le plus frappés. Quand ils verront des malades, ils obſerveront avec toute l'attention poſſible, les ſignes & les

ſymptomes, tels que le délire, les douleurs, le dégoût, la ſoif, la reſpiration, les ſueurs, les urines, &c. la matiere des vomiſſemens, des déjections, &c. leurs couleurs, leurs dépôts, leurs odeurs; &c. ils recourront enſuite à la troiſieme ſection de cet ouvrage, où ils trouveront ces ſignes & ſymptomes rangés par lettres alphabétiques; & après les avoir médités de leur mieux, ils ſe détermineront, ſelon le danger que les ſentences indiqueront, à demander la préſence d'un Médecin, ou à le conſulter ſeulement par lettres; à conſeiller au malade de mettre ordre à ſes affaires domeſtiques; à lui faire recevoir ſes ſacremens, &c.

Lorſque MM. les Curés, ou Chirurgiens ſeront bien décidés à faire appeller le Médecin, ou ſeulement à le conſulter par écrit, ils auront attention de chercher dans les quarante-deux hiſtoires, la maladie qui ſera la plus approchante, ou la plus analogue à celle du malade, afin de ſuivre dans leur narration le même ordre qu'ils liront dans l'hiſtoire. Je ſuppoſe pour cela qu'ils aient aſſez ſuivi la maladie, pour pouvoir dire jour par jour, tout ce qui s'eſt paſſé. Ils auront encore attention de détailler au Médecin, l'âge, le ſexe, le tempérament, les habitudes, la vivacité de la perſonne, ſes inclinations ordinaires &

particulieres, autant que la bienſéance de la vie civile pourra le permettre ſans indiſcrétion. Ils n'oublieront pas non plus les cauſes manifeſtes antérieures, telles que les excès de chaud, de froid, d'humidité, de travail, de vin, des femmes, les chagrins, la ſuppreſſion de quelqu'évacuation accoutumée; &c. & ils enverront au Médecin, autant qu'ils le pourront, une perſonne un peu entendue, & qui ait vu le malade.

Quelques jours avant que cet Ouvrage fût mis ſous preſſe, j'en donnai le manuſcrit en communication à un ſavant & célebre Médecin de la Faculté de Paris. Dans le tems que j'allai chez lui pour le reprendre, il me propoſa amicalement une objection au ſujet de l'empyriſme, pour lequel je parois incliner dans le diſcours préliminaire. Comme nous étions alors très-preſſés tous deux, lui d'aller au ſecours d'une multitude de malades qui l'occupent journellement, & moi à mes affaires particulieres, j'imagine que le Lecteur ne me ſaura pas mauvais gré de remettre ici ſous ſes yeux cette matiere qui n'eſt pas moins intéreſſante que curieuſe, & dont la diſcuſſion ne peut que l'éclaircir davantage. Ce Savant me dit donc que la deſcription de la petite vérole qu'on verra, page 72 & ſuivantes, n'étoit pas du pur empyriſme, comme

je le prétends, parce qu'elle renfermoit une combinaiſon de raiſonnemens que les empyriques rejettoient.

Voici ma réponſe : Les empyriques n'ont jamais rejetté toute eſpece de raiſonnemens. Leur ſecte avoit été fondée & adoptée par de très-grands hommes, qui par conſéquent n'étoient pas ennemis des bonnes raiſons. Galien, ſi enclin à improuver tout ce qui étoit contraire à ſes opinions, n'en dit pas de mal : il convient au contraire qu'il y a eu dans cette ſecte de fort bons Médecins, & ſe glorifie de l'avoir autrefois appriſe (1), & de la ſavoir. Le raiſonnement que les empyriques rejettoient, étoit celui des cauſes intérieures & cachées, ainſi que toutes les diſputes philoſophiques ſur l'explication des fonctions vitales, naturelles & animales, tant en ſanté qu'en maladie, ſur l'uſage des parties, &c. Je pourrois même avancer qu'ils n'excluoient pas

(1) Si les livres qu'on attribue à Galien, *de ſecretis*, *de medicinis expertis*, *&c.* lui ſont propres, il eſt évident qu'il étoit foncièrement empyrique, & que ſes verbiages philoſophiques n'étoient qu'une broderie pour éblouir, faſciner les yeux, & donner le change : maxime meurtriere dans ſon principe & dans ſes conſéquences, en ce qu'elle ſéduit autant le public que les jeunes Médecins, & qu'elle ne réuſſit que trop à ceux qui veulent acquérir de la réputation ſans ſavoir.

entiérement l'anatomie ; car il paroît par les fragmens qui nous reſtent de cette ſecte, que la poſition des viſceres, leur figure & leur couleur ne leur étoient pas indifférentes ; ils regardoient ſeulement comme abſolument inutile, cette anatomie ſubtile, à laquelle étoient parvenus quelques grands Anatomiſtes, tels qu'Hérophile, Eraſiſtrate, &c. Ils ne blâmoient point les raiſonnemens qui expliquoient les faits par les faits ; c'étoit au contraire un point capital de leur doctrine.

Toute maladie, ſelon eux, devoit être caractériſée par ſes ſymptomes propres ; & c'eſt de cet aſſemblage de ſymptomes, *à ſymptomatum congerie*, comme on le lit dans Galien, d'où ils partoient pour diriger le traitement : ils avoient une vénération ſinguliere pour Hypocrate, qu'ils regardoient comme leur premier chef ; ils adoptoient donc néceſſairement ſa doctrine des ſignes pour les prognoſtics ; & la cure chez eux, ne conſiſtoit qu'à appliquer le remede qu'on avoit vu pluſieurs fois réuſſir dans un cas tout à fait ſemblable.

On ſait enfin qu'Hypocrate ſépara la médecine d'avec la philoſophie, & qu'il en fit deux états différens, c'eſt-à-dire, qu'il exclut l'un de l'autre. Le livre dogmatique des vents, & quelques autres en ce genre attribués à Hypocrate, ne ſignifient rien ici, parce qu'ils ſont véritablement

ſurchargés ou apocriphes, & tout-à-fait étrangers à cet Auteur. D'après ce que je viens de dire, & ce que je dirai dans ſon lieu, le Lecteur jugera ſi ma deſcription de la petite vérole n'eſt pas empyrique.

La veille que mon ouvrage devoit paſſer à l'impreſſion, M. Andry, Docteur-Régent de la faculté de médecine de Paris, excellent Praticien, & Savant en tout genre, me dit qu'il poſſédoit un Auteur, qui, comme moi, avoit écrit ſur cette matiere. Je m'empreſſai à l'aller voir, pour le prier de me le communiquer. Après m'avoir accueilli fort honnêtement, il me conduiſit dans ſon *Muſeum*, où il me remit ce livre, qui eſt un petit *in*-8°. ſur les prognoſtics d'Hypocrate, par M. Henri Cope, édition grecque & latine de Dublin. Quand j'eus lu une partie du diſcours introductif, je crus y voir tout-à-fait mon plan. Ma ſurpriſe fut grande, je l'avoue; mais en même-tems je pris mon parti, & j'étois tout décidé à ſupprimer mon Ouvrage, lorſqu'en continuant à lire, j'apperçus inſenſiblement qu'il ne traitoit qu'une partie de mon ſujet d'une maniere entiérement différente de la mienne, & que nos opinions étoient même ſouvent contraires, ſoit dans la verſion, ſoit dans les conſéquences. M. Andry penſa comme moi; on mit mon livre ſous preſſe.

L'ouvrage de M. Cope, qui d'ailleurs contient de fort bonnes choſes, eſt précédé d'une lettre de compliment de M. Boerhaave, qui exhorte l'Auteur à le publier. J'ai quelques raiſons de douter ſi ce célebre Hollandois feroit au mien le même honneur.

Comme l'impreſſion des Oracles de Cos s'avançoit, M. des Eſſartz, Partiſan zélé d'Hypocrate, auſſi Docteur-Régent de la faculté de Paris, exerçant depuis nombre d'années la médecine en cette Capitale, avec toute la diſtinction poſſible, me fit part d'une autre édition françoiſe des Quatres Conſtitutions d'Hypocrate, ſuivies des quarante-deux hiſtoires du premier & du troiſieme livre des épidémiques du même Auteur, par M. Deſmars, Médecin à Boulogne. Je me hâtai de lire cet ouvrage comme le précédent; mais je n'y trouvai rien qui approchât du mien: cela n'empêche cependant pas que l'écrit de M. Deſmars ne renferme d'excellentes notes, & des réflexions judicieuſes. Il a été imprimé à Paris, *in*-12, & reçu du Public avec tous les éloges qu'il mérite.

RAPPORT de MM. les Commiſſaires nommés par la Faculté de médecine de Paris, pour l'examen de cet Ouvrage.

M. LE DOYEN, MESSIEURS :

L'OUVRAGE de M. Aubry, Médecin-Intendant des eaux minérales de Luxeuil, dont vous nous avez chargé de rendre compte, eſt intitulé : *Les Oracles de Cos.* Par cette dénomination, l'Auteur entend l'art de connoître, dans les maladies, le préſent & l'avenir, ou ce qui revient au même, l'art de former un prognoſtic certain d'après un diagnoſtic exact. Cet art eſt ſujet à des regles ; ces regles ne ſont pas enfantées par l'opinion, elles ſont déduites des faits bien obſervés : d'où il ſuit que chaque Médecin peut & doit puiſer dans ſes obſervations particulieres, les regles de prévoir la terminaiſon de telle ou telle maladie ; mais pour y réuſſir, le jeune Médecin a beſoin d'être éclairé par l'expérience des maîtres qui l'ont précédé. Aucun Auteur ne s'eſt appliqué à établir ces regles avec autant de ſoin, d'étendue & de vérité, qu'Hypocrate. Elles ſe trouvent conſignées dans preſque tous ſes ouvrages, & ſpécialement dans les prognoſtiques, les prorrhétiques, les coacques & les aphoriſmes. Les Médecins de tous les tems & de tous les lieux en ont reconnu la vérité, parce que la nature eſt toujours & partout la même. Pluſieurs ont entrepris de les expliquer, & d'en rendre l'application aiſée. Mais ſuivant notre Auteur, tous leurs commentaires fondés ſur des opinions, des ſyſtêmes auxquels ils vouloient ramener des ſentences qui ne ſont que des faits, ont augmenté l'obſcurité déja inſéparable du ſtyle laconique du pere de la médecine.

Pour rendre à ces ſentences toute l'autorité

qu'elles méritent, & en procurer l'intelligence ; M. Aubry a cru que le moyen le plus sûr étoit de suivre ce qu'Hypocrate avoit fait lui-même, de les tirer des faits, ou de les comparer avec des faits constatés. Les quarante-deux histoires du premier & du troisieme livre des épidémiques dont l'authenticité est généralement reconnue, sont les faits les plus avérés : ainsi déduisant de ces histoires chaque regle, c'est, dit-il, mettre à découvert l'artifice des Oracles de Cos, & rendre Hypocrate aussi clair que s'il se fût commenté lui-même. Tel est le motif qui a dicté cet Ouvrage dont nous allons exposer le plan.

Dans la premiere section, notre Auteur rapporte les histoires des malades qui sont morts, & tire des symptomes qu'ils ont éprouvés dans le cours de leurs maladies, tous les signes qui annonçoient une terminaison fâcheuse. Il compare ces symptomes les uns aux autres, il montre combien ils se prêtent réciproquement de force pour affermir le prognostic, quand il le juge nécessaire ; il y joint des faits semblables qu'une pratique de trente ans lui a fournis, encore que les symptomes fâcheux, & décidément mortels soient distingués des douteux : ce que le Médecin peut, en suivant Hypocrate & notre Auteur, être en état de prévoir, & même quelquefois prédire ce qui arrivera, mettre son honneur & sa réputation à couvert, ses connoissances dans un plus grand jour, & rendre sa marche dans la pratique plus assurée.

La seconde section contient l'histoire des malades qui ont recouvré la santé. Les signes qui annonçoient la guérison, prononcés dans chaque symptome, la comparaison de ces signes, l'estimation de leur valeur confirmée par le fait, non-seulement facilitent au Médecin attentif & ins-

truit la prédiction de la guériſon, mais encore celle du tems plus ou moins éloigné où elle aura lieu.

Quelqu'avantageux que fût ce double tableau, l'Auteur a cru qu'il ſe rendroit encore plus utile s'il faiſoit une nouvelle récapitulation de tous ces ſignes, s'il les appliquoit aux maladies en général, & à chaque ſymptome en particulier, & juſtifioit par les exemples tirés des quarante-deux hiſtoires les ſentences éparſes dans les ouvrages d'Hypocrate. C'eſt l'objet de la troiſieme ſection.

Dans ſon diſcours préliminaire, après avoir jetté un coup d'œil rapide ſur les premiers âges de la médecine, s'attachant moins à l'hiſtoire de chaque perſonnage, qu'à leur doctrine & à leur pratique, il caractériſe celle d'Hypocrate & de quelques autres Médecins célebres qui ont marché ſur ſes traces, & préſente enſuite un extrait des divers ſyſtêmes imaginés, ſoit avant, ſoit depuis Hypocrate, pour expliquer les phénomènes de la nature humaine, tant en ſanté, qu'en maladie. De leur diverſité, il conclut leur inſuffiſance, preuve de leur défaut de conformité avec l'action réelle de la nature. Auſſi dans les commentaires qu'il a faits ſur les textes d'Hypocrate dans les obſervations qu'il y a ajoutées, on ne trouve aucune explication hypothétique, ce ne ſont que des faits, c'eſt une pathologie toute pratique.

Il ne diſſimule point ſa prédilection pour la médecine empyrique, non pas cet empyriſme aveugle qui eſt la routine du Charlatan, mais un empyriſme éclairé par l'expérience, & dirigé par la comparaiſon des faits paſſés, avec les faits préſens, enfin ce ſavant empyriſme que pratiquent les vrais Médecins au lit des malades.

Nous avons lu, tant dans ce diſcours, que dans le corps de l'Ouvrage, beaucoup d'obſervations & de diſſertations particulieres à l'Au-

teur, sur la petite vérole, les fievres, les jours critiques, les années climatériques, une critique judicieuse de quelques commentaires de Galien, à qui il rend cependant un hommage mérité, ainsi qu'aux autres Médecins qu'il cite. Tout nous a paru juste, profond, digne d'un Médecin nourri de la lecture d'Hypocrate & des meilleurs Auteurs grecs, latins, étrangers, nationaux, & fidele dans sa pratique aux leçons de ces grands maîtres. Si le style n'est pas élégant & recherché, il est exact, précis, & convient parfaitement au but que l'auteur s'est proposé, de ne dire que des choses.

D'après cette courte analyse de l'Ouvrage de M. Aubry, vous pouvez juger qu'il ne peut être que très-utile, spécialement pour les jeunes Médecins qui y trouveront des regles sûres pour le prognostic : science difficile, & cependant d'une nécessité absolue pour bien diriger le traitement. Ils y apprendront à lire Hypocrate avec fruit; c'est pourquoi nous pensons que la Faculté peut lui donner son attache, & en approuver l'impression.

Délibéré aux Ecoles de Médecine, ce 16 Avril 1776.

Signé, LECLERC, ANDRY, DESESSART.

Approbation de la Faculté de Médecine de Paris.

MESSIEURS LECLERC, ANDRY, & DESESSART, que la Faculté avoit nommés examinateurs d'un Ouvrage intitulé *les Oracles de Cos*, composé par M. Aubry, Médecin-Intendant des eaux minérales de Luxeuil, en ont fait leur rapport dans l'assemblée du 16 Avril 1776. La Faculté a adopté ce rapport en entier, & a jugé que cet Ouvrage vraiment digne de son approbation, méritoit d'être imprimé.

Fait aux Ecoles de médecine, les jour & an que ci-dessus. *Signé*, J. L. ALLEAUME, Doyen.

DISCOURS

BOSTON MEDICAL LIBRARY ASS MAY 27 1890

BE JUL LIBRARY

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Sur l'ancienne Médecine comparée à la moderne, & sur le sujet de cet ouvrage.

Déterrons les morts, & dévorons leurs écrits, comme Saturne dévoroit les pierres.

PENDANT que Rome étoit encore dans la barbarie, la Grèce floriſſoit en tout genre, & ſervoit de modele aux Nations, dans la philoſophie (1), dans la légiſlation, dans la (2) poéſie,

(1) Platon, Ariſtote, Thucidide, Epicure, Socrate, Archelaüs & Solon étoient d'Athenes. Anaxagoras étoit de Clazomene ; Euclide le Philoſophe étoit de Mégare ; Licurgue & Chilon de Sparte ; Thalès de Milet ; Pittacus de Mitylene ; Bias de Priene ; Cléobule de l'Inde ; Periandre étoit tyran de Corynthe ; Diogene le Cynique étoit de Sinope.

(2) Le poëte Ariſtophane vivoit dans la quatre-vingtieme olympiade, du tems de Démoſthene & de Socrate : il a écrit dans le dialecte attique, mais on ignore la ville d'où il étoit. Homere a écrit dans le dialecte ïonien ; ſept villes ſe ſont diſputé le lieu de ſa naiſſance. Héſiode étoit d'Aſcra en Béotie : il a auſſi écrit dans le dialecte ïonien. Archiloüs étoit de Paros ; Eſ-

dans la guerre, dans l'art (1) oratoire, dans (2) l'architecture, dans la (3) peinture, dans la (4) médecine, & dans une infinité d'autres arts, juqu'à celui de la (5) boulangerie. On peut dire que Rome n'a dû qu'à la Grece toute la grandeur & la magnificence qu'elle eut dans la ſuite : les gens de lettres y alloient en foule, pour ſe perfectionner ; Cicéron étoit l'admirateur & l'imitateur de Démoſthene: Virgile l'étoit d'Homere, Brutus ne ſe laſſoit point de lire Polybe dans les circonſtances mêmes les plus fâcheuſes de ſa

---

chiles étoit d'Athenes ; Anacréon étoit originaire de Théos, ville de la Ionie.

(1) Eſchine & Démoſthene qui étoient d'Athenes, ont excellé dans l'art oratoire.

(2) C'eſt de la Grece que nous tenons les trois fameux ordres d'architecture qui ont conſervé juſqu'ici le nom des provinces où ils ont été inventés; ſavoir : le Dorique, le Ionique & le Corinthien.

(3) Le célebre Apelles, prince des Peintres, étoit de l'Iſle de Cos.

(4) Les deux plus fameuſes écoles de médecine ont été à Cos & à Cnide ; mais la premiere a été ſupérieure.

(5) L'an de Rome 585, environ un ſiécle & demi avant Jeſus-Chriſt. Les armées Romaines, au retour de Macédoine, amenerent des boulangers Grecs en Italie. Avant ce tems on ne mangeoit à Rome que de la bouillie ; ce qui, au rapport de Pline, faiſoit appeller les Romains des mangeurs de bouillie.

vie ; il en faiſoit des extraits pour ſon propre uſage, dans les tems qu'il avoit à combattre contre Antoine & Auguſte. Les Romains envoyoient des Ambaſſadeurs en Grece, pour y recueillir les loix, & en faire un code à l'uſage de la république. Tout ce qu'on a vu de beau à Rome, ſoit dans l'architecture ou dans les autres arts, venoit des Grecs. Celſe, ce célebre Médecin de Rome, qui a écrit dans un ſtyle ſi épuré, avoit emprunté ſes principes de l'Iſle de Cos.

Appollon, l'un des inventeurs de la médecine, fut fils de Jupiter & de Latone, & frere de Diane : il naquit en l'iſle de Delos, & eut de la Nymphe Coronis, Eſculape qui devint auſſi Dieu de la médecine, à cauſe des grandes connoiſſances qu'il avoit acquiſes dans l'art de guérir les plaies & les maladies déſeſpérées : on lui attribue la gloire d'avoir reſſuſcité des morts; mais il eſt plus vraiſemblable qu'il a ſeulement guéri des maladies qu'on croyoit incurables. On a dit encore que Jupiter indigné de ce qu'il avoit rendu la ſanté à Hippolyte fils de Théſée, l'avoit écraſé d'un coup de foudre : Suidas aſſure qu'il mourut d'une inflammation aux poumons. Ce qui peut avoir donné lieu à cette fable vient probablement de ce que ceux qui meurent à la ſuite des fortes inflammations à la poitrine, ont quelquefois le côté affecté, meurtri & livide, comme s'ils avoient été

véritablement frappés de la foudre.

Eſculape fut, après ſa mort, élevé au rang des Dieux, & on lui bâtit en différens endroits des temples deſſervis par des prêtres qui y exerçoient la médecine ſous le voile de la ſuperſtition. On alloit dans ces lieux invoquer le Dieu par des prieres, des oblations & des ſacrifices qui tournoient au profit des prêtres; & ceux-ci répondoient myſtérieuſement aux peuples par des oracles. Il eſt ſingulier de voir dans les Auteurs, les Egyptiens courir en foule dans les temples d'Iſis & d'Oſiris; les Grecs & les Romains, dans ceux d'Eſculape, pour être guéris de leurs infirmités, d'un autre côté l'adreſſe des prêtres qui deſſervoient ces temples, & qui, ſelon M. l'abbé Banier, étoient ordinairement d'habiles médecins; mais quand les écrits d'Hypocrate commencerent à devenir publics, & qu'un chacun put ſe les procurer, pluſieurs en firent une étude ſérieuſe: il s'établit des académies de cet art; il y en eut à Alexandrie, à Pergame & ailleurs. Ce fut alors que les laïques partagerent avec les prêtres la ſcience de cet art ſalutaire, & la prérogative de le pratiquer comme eux; bien-tôt après, il ſe forma dans ces académies de grands hommes, tels qu'Hérophyle, Eraſiſtrate, &c. qui effacerent tellement le ſavoir borné des miniſtres d'Eſculape, que dans le ſiecle même de Galien, ces

prêtres qu'on appelloit médecins des autels, ne ſe mêloient plus guere que de la diététique. Quand ils s'étoient bien mis au fait de la maladie, & de toutes ſes circonſtances, ils envoyoient ſeulement les alimens dont le malade devoit uſer, & c'étoient toujours ceux qui avoient ſervi aux ſacrifices, comme on le voit dans le frontiſpice d'un livre attribué à Galien, ſous le titre *de remedes éprouvés*, où il eſt expreſſément dit : c'eſt pourquoi nous louons les médecins des autels qui traitent leurs malades avec les alimens des ſacrifices, parce qu'on remédie plus aiſément aux accidens occaſionnés par le régime, qu'à ceux qui viennent des médicamens : *quare nos laudamus medicos altarium, qui curant cum cibis ſacrificiorum*, &c.

Cet uſage où étoient les prêtres d'exercer la médecine, faillit à s'établir dans Rome. On ſait que les Romains avoient fait de la ſanté une divinité ſous le nom de *Salus ;* qu'ils lui avoient dédié des temples & décerné des honneurs, dont les prêtres étoient les miniſtres ; ſur quoi l'on remarque que ceux du collége d'un temple, que le Cenſeur Junius Babulo lui éleva près d'une porte de Rome, s'étoient arrogé le droit de pouvoir demander ſeuls aux Dieux la ſanté de chaque particulier & de tout (1) l'état. Parmi nos

(1) Voyez Cicéron & Tite-Live.

anciens Germains, les Druides étoient tout-à-la fois prêtres, médecins, juges, & avoient encore le droit de mettre la police & de frapper les (1) délinquans dans toutes les assemblées du peuple. Enfin cet usage dans lequel étoient les prêtres d'exercer la médecine, ne s'abolit point, quand le christianisme prit naissance; les ministres de la primitive (2) église l'adopterent, & le clergé chrétien conserva pendant huit cens ans l'usage d'ordonner aux prêtres d'enseigner & de pratiquer la médecine. Il n'y avoit pas un seul médecin chrétien (3) qui ne fût prêtre, évêque ou religieux; l'évêque de Londres, où le doyen de Saint-Paul pour lors avoit le principal (5) pouvoir d'admettre qui il lui plaisoit à la pratiquer, de même que tous les autres évêques chacun en leur diocèse. C'est par une suite de cet ancien usage, qu'ils assistent encore aujourd'hui aux réceptions des Docteurs en médecine, ou qu'ils s'y font représenter par un député de leur part. La Faculté de médecine (4) de Paris fut dans les commencemens régie par des prêtres & chanoines de cette Capitale. Gervais Chrétien, chanoine de

(1) Voyez Pline, hist. liv. 16, chap. 97, pag. 312. César, de la guerre des Gaules: & hist. critique de la Gaule Narbonnoise, par M. de Mandajor.

(2) Le Prêtre médecin, par Aignan, pag. 250.

(3) *Ibid*, pag. 41.

(4) Hist. de la médecine, par Freind, pag. 296.

Notre-Dame de Paris, fut le premier médecin de Charles V; il y a des chapitres où l'on a juſqu'ici conſervé des marques de cet ancien uſage; on voit encore maintenant au Chapitre de Cambray & dans d'autres Egliſes, des prébendes qui ne peuvent être conférées qu'à des médecins: enfin par-tout où s'eſt établi le chriſtianiſme, il n'y a pas eu juſqu'au dernier moine qui ne ſe ſoit ingéré dans la pratique de la médecine. Cet uſage occaſionna dans les cloîtres de pernicieux abus, contre leſquels s'éleverent vigoureuſement les peres de l'égliſe, les papes, les conciles & même les rois de France. Saint Bernard dans une lettre au moine Adam V, les appelle *lacrymabile ſcandalum*. Des religieux diſſolus portant un habit de religion ſans en avoir l'eſprit, ſortoient à tout inſtant de leur monaſtere, & ſous prétexte de charité, s'introduiſoient dans les familles pour y corrompre les femmes où les filles: d'où vient qu'on les appella *Sarabaites*, ou faux moines; *Girovages*, c'eſt-à-dire, errans ou vagabonds, ou, comme dit Fagnan, ſauterelles ſans loi, *locuſtas ſine lege*. On peut voir ſur tous ces déſordres le concile de Mayence, chap. 22; le concile de Reims, tenu ſous le pape Innocent II en 1131; le concile de Latran, de l'an

(1) Hecquet, med. théolog. partie 2, art. 134, page 550.

1139 ſous le même Innocent II, & le concile de Tours en l'an 1163, dans leſquels on verra des défenſes expreſſes à tous les réguliers de s'immiſcer à l'avenir dans l'étude ou exercice de la médecine. On peut encore lire la lettre 64 de Saint Bernard aux moines de Saint-Germain; les opuſcules de Pierre Damien, & l'édit du Roi, de 1707, publié la même année.

Ces ſages réglemens ont produit de fort bons effets; auſſi voit-on maintenant avec édification tous les ſupérieurs des maiſons religieuſes, qui ont à cœur l'honneur de leur état & la gloire de Dieu, veiller avec une ſinguliere attention à ce qu'aucuns de leurs profès ne diſtribuent de remedes & ne viſitent de malades, *ne exeuntes fratres ex monaſterio* (1) *animarum damna patiantur*, à cauſe de la communication néceſſaire, mais toujours dangereuſe à des religieux, que l'exercice de la médecine procure avec les perſonnes du monde, & ſur-tout avec celles du ſexe.

Ce que je trouve de bien ſingulier, c'eſt que dans toutes les religions de l'univers connu, excepté dans la catholique, où il y a des reſtrictions, les prêtres y jouiſſent encore aujourd'hui de cette faculté de faire la médecine, non pas à la vérité d'une maniere excluſive comme autrefois,

(1) Dialogues de Saint Grégoire, l. 1, ch. 7. Etudes monaſtiques, part. 1, chap. 14, p. 145.

puiſque les laïques ont, ainſi qu'eux, le droit de la pratiquer. Les Bonzes & les Jammaboos, eſpeces de (1) prêtres de l'Aſie, l'exercent. A la Chine, c'eſt la ſecte (2) Taochia; dans la Tartarie, ce ſont les Lamas; dans le royaume de Siam, de Pégu & de Lao, les Talapoins; au Mexique (3), les prêtres donnent auſſi des remedes: chez les Moxes, les miniſtres de la religion ſont chargés du ſoin de rendre la ſanté aux malades (4), & d'appaiſer les Dieux; dans la Virginie, les miniſtres de la religion ſont toujours médecins (5); le Piage des Américains méridionaux s'occupe à traiter les malades. Les Apalachites, peuple de la Floride, ont des ſacrificateurs du ſoleil, & leurs prêtres nommés Jaoües (6) ſont tous médecins, & le ſont ſeuls. Ce ſont de même les Boyez ou

(1) Ambaſſade mémorable des Hollandois au Japon, partie 1, page 88.

(2) Bartoli, *Aſia*, tome 3. *Della Cina*, liv. 7, page 132.

(3) Hiſt. naturelle & morale *de Indiis*, *lib.* 5, *cap.* 26.

(4) Abrégé d'une relation de la vie & de la mort du P. Cyprien Baraze, jéſuite, fondateur de la religion des Moxes dans le Pérou. Voyez lettres édifiantes & curieuſes, tome 10, pag. 204.

(5) Ciſt. de Virgile, traduite de Langlois, p. 272.

(6) Voyage de Cayene, liv. 3, chap. 12, pag. 385. Hiſt. des Antilles, in-12. par M. de Rochefort, Lyon, chez Fourmi, 1667, tom. 2, pag. 250, 334 & 431.

prêtres qui font l'office de médecins parmi les Caraïbes. Les Butios de l'iſle Saint-Domingue (1) étoient en même-tems médecins, chirurgiens & droguiſtes.

En Afrique, les Marbuts traitent (2) les Mandingos lorſqu'ils ſont malades. Chez les Negres de l'Ethiopie occidentale, ce ſont toujours leurs Gangas ou miniſtres des idoles, qui viſitent les malades, & qui leur diſtribuent des remedes : l'eſpece de clergé que ces miniſtres forment entr'eux, eſt diviſé en claſſes, & chacune d'elles a ſes fonctions particulieres dans la médecine, à l'exception du Nghombo, qui s'arroge le pouvoir excluſif de guérir toutes ſortes de maladies, & qui donne pour cet effet des drogues. Le Neoni s'occupe à découvrir les cauſes des maladies. Molonga prévoit ſi le malade guérira. Nzazi vend publiquement des remedes. Amabunda prépare des emplâtres pour les maladies honteuſes. Ngodi (3) ne traite que les ſourds, & Nſambi

(1) Hiſt. de l'Iſle eſpagnole, ou de Saint-Domingue, in-4°. 2 vol. Paris 1730, chez Didot, tom. 1, p. 57.

(2) Hiſt. génér. des voyages, par M. Prevôt, liv. 7, chap. 7. Voyage au bord des côtes d'Affrique, p. 217.

(3) Relation hiſtoriq. de l'Ethiopie occidentale, par le P. Labat, dominicain, tome 1, chap. 22; des maladies des Negres & de leurs remedes, p. 455; & chap. 18 des miniſtres des idoles.

les lépreux. Les Giagues ont pour médecins les Singlisi ou miniſtres (1) de leur ſecte. Les prêtres ſont auſſi (2) médecins des Negres qui habitent les bords de la riviere de Seſtos. Les habitans (3) de la côte d'Or ont pour docteurs en médecine, les docteurs de leur loi ; & les Fétiſſeros y traitent les malades, ainſi qu'au royaume (4) de Benin. La raiſon qu'on peut donner d'un uſage ſi univerſel, c'eſt qu'autrefois l'on attribuoit les maladies à la colere des Dieux immortels, ainſi que nous l'apprend Homere. Or par-tout où il y a eu une religion quelconque, on en a toujours regardé les miniſtres comme des médiateurs placés entre Dieu & le peuple, & par conſéquent comme le canal ordinaire des influences que le ciel fait paſſer à la terre ; c'eſt ce qui fait qu'aujourd'hui bien des chrétiens recourent encore à leurs prêtres, pour demander à la divinité la guériſon de leurs maux, dans les cas où les remedes de l'art ſont ſans ſuccès. Autrefois, lorſqu'une fontaine avoit une vertu apéritive, diurétique, fondante, ou qu'elle étoit propre à

(1) *Ibid.* tome 2, chap. 7, pag. 88 & 131.

(2) Hiſt. génér. des voyages, par Prevôt, tome 3, liv. 9, ſect. 5, pag. 616.

(3) *Ibid*, tome 4, liv. 9, ſect. 5, p. 145 & 171.

(4) *Ibid.* l. 11, chap. 1, ſect. 1. Géographie de Benin, tome 4, page 414.

quelque maladie de nerfs ou de l'eſtomac, Pierre Dumoulin dit que les moines ne manquoient pas d'y mettre auſſitôt un petit Saint auprès.

Les hiſtoriens Romains rapportent que la ville de Rome étant affligée de la peſte, on conſulta l'oracle, qui répondit, que pour la faire ceſſer, il falloit tranſporter à Rome, Eſculape d'Epidaure, & que le peuple de cette derniere ville s'étant oppoſé au deſſein des Romains, ce Dieu paſſa dans leur navire en forme de dragon, & qu'il ſe choiſit, lors de ſon arrivée près de Rome, une place dans une iſle que le Tibre faiſoit, dans laquelle on lui bâtit un temple.

On peint ce Dieu avec un bâton entouré d'un ſerpent, pour faire voir que la médecine eſt le ſoutien de la vie & de la ſanté; mais qu'elle doit être exercée avec cette diſcrétion, & cette prudence, dont le ſerpent eſt le ſymbole; & que cette ſcience admirable fait changer de peau comme ce reptile ſe dépouille de la ſienne, outre qu'il a d'ailleurs des vertus ſingulieres. On lui ſacrifioit la chevre, parce que la chaleur extraordinaire de cet animal, fait qu'il paroît ſouvent en fievre ou malade; on lui offroit auſſi le corbeau, que les anciens conſidéroient dans les prédictions, pour faire voir que la ſcience des corps comprend tous les accidens à venir: le cocq étoit enfin ajouté pour déſigner le matin, & ſignifier

que ce tems, dans le calme des humeurs, eſt le plus propre à connoître le vrai état des malades, & à leur appliquer des remedes.

Eſculape eut deux fils, ſavoir, Podalire & Machaon, qui ſuivirent Agamemnon à la guerre de Troye, où ils furent, ſelon le rapport d'Homere, d'un grand ſecours aux ſoldats bleſſés, qu'ils traiterent avec le fer & les médicamens; on ne dit point qu'ils étoient experts à guérir la peſte ou tout autre genre de maladies internes; on penſe même que leur ſavoir ne s'étendoit guere au-delà de la chirurgie, qu'ils poſſédoient d'ailleurs auſſi parfaitement qu'il étoit poſſible en ce tems-là.

Après ces deux illuſtres deſcendans d'Eſculape, la médecine devint une partie de la philoſophie, & fut la principale occupation des amateurs de la ſageſſe, parmi leſquels Pythagore, Empédoclès & Démocrite ſe diſtinguerent; mais il y a grande apparence que ces philoſophes ſe renfermoient dans la théorie ſeulement; il eſt encore certain que ce ſont eux qui ont introduit la médecine théorétique, qui, juſqu'ici, a donné lieu à tant de diſputes, & ſur laquelle les médecins n'ont jamais été ſincérement d'accord.

Quelques auteurs prétendent qu'après la mort d'Eſculape, l'art de guérir fut enſeveli dans l'oubli pendant près de cinq cens ans, juſqu'au tems

d'Artaxercès, roi des Perſes; qu'alors le divin vieillard, natif de l'iſle de Cos, contemporain & diſciple de Démocrite, fit revivre cet art ſalutaire : mais il eſt plus probable qu'Hypocrate étant du côté paternel le dix-huitieme deſcendant d'Eſculape, & du côté maternel, le dix-neuvieme d'Hercule, qui étoit encore un autre inventeur de la médecine, il avoit eu de pere en fils les ſecrets de cet art, qu'il avoit comme ſucé avec le lait, & qu'aux grandes connoiſſances qu'il avoit reçues de ſes ancêtres, il en ajouta d'autres, qui lui donnerent la haute réputation dont il jouiſſoit, & qu'il a encore aujourd'hui parmi les médecins; car il n'eſt pas poſſible d'imaginer qu'un homme, pendant le cours d'une vie auſſi courte que la nôtre, ait pu inventer & perfectionner, comme Hypocrate l'auroit fait, un art auſſi long & auſſi difficile que la médecine : il y avoit d'ailleurs dans ſon ſiecle, pluſieurs écoles de cet art : lui-même fait mention de celle de Cnide (1), qu'il reprend amérement de ce qu'on n'y enſeignoit pas les principes pour deviner ce que les malades omettent dans leurs récits; de ce que les prêtres de Cnide connoiſſoient peu de remedes; de ce qu'ils ne les ſavoient point appliquer à propos, & de ce qu'ils ignoroient la vraie méthode

(1) Reg. des malad. aiguës, liv. 1, ſect. 1, p. 367.

pour preſcrire avec ſuccès, dans les maladies aiguës, le régime qui, ſelon l'école de Cos, faiſoit la partie la plus eſſentielle du traitement.

Il parle ailleurs de quelques prédictions (1) ſingulieres qu'on attribuoit de ſon tems à certains médecins, & qu'il réfute comme vaines & fabuleuſes, tant pour avoir converſé lui-même avec ces médecins, que pour avoir lu leurs propres écrits. Il eſt donc certain que cette ſcience étoit connue, pratiquée & enſeignée dans la Grece avant Hypocrate, & dans ſon ſiecle, avec des conditions néanmoins telles à peu près que celles qu'il éxigeoit de ſon tems, & qu'on voit dans la formule du ſerment (2) qu'il faiſoit prêter à ſes diſciples, avant de leur confier les ſecrets de l'art. Il leur défend expreſſément dans un autre endroit (3), d'apprendre aux profanes les choſes ſacrées de l'art, avant qu'ils ne ſoient initiés dans les myſteres de cette ſcience.

Il y a toute apparence qu'il étoit grand-prêtre du temple (4) de Cos, dédié à Eſculape; que c'eſt

(1) Prorrh. l. 2, n. 1 & 146.

(2) Serment dH'ypocr. n. 1, p. 1.

(3) Loi d'Hypocr. p. 3, n. 32.

(4) Quel autre que lui pouvoit occuper avec autant de diſtinction cette éminente place, puiſqu'il ſortoit en ligne directe de la race de ce dieu; qu'il étoit cenſé avoir plus d'accès que tous autres auprès de cette divini-

dans ce lieu ſacré, où il rendoit une partie de ſes oracles, & où il devint habile dans l'art de connoître & guérir les maladies les plus difficiles; ce qui n'eſt point du tout ſurprenant; car indépendamment de l'excellente judiciaire dont il étoit doué, il jouiſſoit encore des livres de ſes aïeuls & de ſes contemporains, qui, comme lui, deſſervoient d'autres temples dans la Grece. On pourroit encore ajouter que les Grecs avoient appris des Egyptiens & des Chaldéens, l'art de guérir; & que les ancêtres même d'Hypocrate tenoient une bonne partie de leur ſavoir (1) de ces ſavantes nations.

---

té; & qu'il joignoit encore à la plus haute réputation, l'eſtime générale de ſes concitoyens?

(1) Voici ce qu'en dit Proſper Alpin, dans le ſecond tome de ſon hiſtoire naturelle de l'Egypte, pag. 118, in-4°. à Leyde 1735. Les anciens Egyptiens ſavoient fort bien la médecine dogmatique; pluſieurs ont écrit ſur cette matiere beaucoup de choſes très-belles & très-ſavantes qui paroiſſent toutes renfermées dans un livre fort utile & fort élégant qu'ils nomment (*Sife*). Ce livre qui étoit bien ſoigneuſement caché avec d'autres effets précieux, fut trouvé par l'Empereur Turc qui conquit l'Egypte. Les principaux des Turcs en prirent des copies. C'eſt avec raiſon, ajoute-t-il, qu'ils ont pour ce livre une haute eſtime, & qu'ils le préferent au grand Avicene. Tous les gouverneurs des Provinces en emportent toujours un exemplaire avec eux pour conſerver leur ſanté, & pouvoir ſe guérir quand ils ſont malades,

On

On sait que l'Egypte, qualifiée par Macrobe du glorieux titre de mere des sciences, posséda longtems avant les autres nations, l'art de guérir. Saint Clément d'Alexandrie (1), Diodore & le Clerc rapportent qu'Hermès ou Mercure, sur-

---

sans le secours d'aucun médecin. Prosper Alpin n'a jamais pu s'en procurer un exemplaire. Il ajoute que les Egyptiens ont un autre livre qu'ils appellent *ebnagel ducam ;* c'est un recueil de médicamens simples & composés pour toutes les maladies. Quoique ce second livre soit très-commun parmi eux, Prosper Alpin eut cependant toute la peine possible d'en obtenir une copie. Ils font outre cela beaucoup de cas des livres arabes, tels que d'Avicene, d'Albumazar, de Rhasis, d'Averroës, d'Abimbetar. Comme cette nation fut jadis la plus savante, quelques-uns pensent qu'Hypocrate tira d'eux ses meilleurs principes.

Leur médecine est actuellement une espece d'empyrisme approchant de l'ancienne secte méthodique ; ils ne tirent aucune indication curative des parties affectées, des causes, du sexe, du tempérament, des forces, de l'habitude & de l'état des saisons : ils se servent, comme les méthodistes, de quelques propositions générales qu'ils appliquent par tout. Ils prétendent, par exemple, que le chaud & le froid, combinés différemment, produisent toutes les especes de maladies, *chap.* 2, *page* 6.

(1) *Galen. orat. suasoria ad artem. Clem. Alexandrinus Stomat, lib. 6. Diodor. lib.* 1, *pag.* 22. Histoire de la méd. où l'on voit l'origine & les progrès de cet art, par le Clerc, d. m. à Genève, *in-12*, *1796*, *part.* 1, *p.* 20.

nommé Trismégiſte, c'eſt-à-dire, trois fois très-grand, à cauſe de ſon prodigieux ſavoir dans les trois parties de la philoſophie, la métaphyſique, la phyſique & la morale, eſt regardé comme le plus ancien de tous ceux à qui l'on a attribué l'invention de la médecine, pour l'avoir réduite le premier en art ſcientifique. Ce Mercure ou Hermès, qu'on appelloit encore Thoth ou Thaulth, & qui (1) étoit le ſouverain pontife des prêtres, compoſa beaucoup de traités ſur différens ſujets. Saint Clément d'Alexandrie fait mention de quarante-deux, comme les plus conſidérables. Six de ces livres, ſelon le Clerc, traitent de la médecine qui avoit fait la principale étude d'Hermès. Certains prêtres qu'on appelloit *Paſtophores*, en fai-

(1) Les Egyptiens faiſoient des medecins leurs prêtres, & de leurs prêtres leurs rois; ce qui avoit occaſionné cette formule, *medicus non es, nolo te conſtituere regem*, comme on peut le voir dans Martin Marinez, Eſpagnol, médecin de la Maiſon du Roi, profeſſeur d'anatomie, préſident de la ſociété royale de Séville, &c. dans une lettre apologétique en faveur de la médecine. On la trouve à la fin du ſecond volume du théatre critique: *theatro critico univerſal o diſcurſos en toto genere de materias*, &c. 4 vol. in-4°. édit. 3. Madrid, 1729. Platon eſt allé plus loin; il rapporte que ſi par le ſort des armes quelqu'un ſe frayoit un chemin à la royauté, ſans avoir été ni médecin, ni prêtre, il falloit néceſſairement qu'il devînt l'un & l'autre pour s'affermir ſur le trône.

ſoient une étude particuliere, parce que c'étoient eux qui pratiquoient la médecine en Egypte; & pour que ces livres fuſſent mieux conſervés, on les gardoit, au rapport d'Euſèbe, dans les lieux les plus ſecrets des temples. Or, cet Auteur qu'on dit être fils de Cham, pere des Egyptiens, vivoit long-tems avant la famille des Aſclépiades.

Il eſt encore prouvé qu'il exiſtoit en Grece avant les aïeuls d'Hypocrate, un certain Melampus d'Argos qui avoit trouvé les propriétés de l'ellébore, & qui en avoit le premier fait uſage; d'où eſt venu le nom de *melampodium* qu'on donne encore aujourd'hui à cette plante. Ce médecin s'étoit fort diſtingué par des guériſons ſingulieres qu'il avoit faites, & étoit parvenu à un dégré de réputation beaucoup plus éminent que tous ſes contemporains & ſes prédéceſſeurs. Il guérit avec l'ellébore les filles de Proëtus, roi des Argiens, qui étoient tombées dans un délire furieux, & qui s'imaginoient être devenues vaches. Il eut de cette cure une très-belle récompenſe; le Roi lui donna un tiers de ſon royaume, & un autre tiers à ſon frere Bias, après quoi les deux freres épouſerent chacun une de ces princeſſes: exemple de reconnoiſſance d'autant plus admirable qu'il eſt encore plus rarement imité.

Iphiclus, fils de Philacus, prince de Theſſalie, ayant habité fort long-tems avec ſa femme Aſ-

tioche, ſans avoir d'enfans, eut recours à Melampus pour remédier à ſon impuiſſance. Le médecin d'Argos qui étoit intéreſſé à voiler la ſimplicité de ſes remedes, & à leur donner un air ſurnaturel, ſe décora des habits ſacerdotaux, immola deux taureaux, & après avoir conſulté les oiſeaux, fit planter dans un chêne ſacré, le couteau ſanglant qui avoit ſervi au ſacrifice, & ordonna quelques tems après à Iphiclus d'aller arracher ce couteau, & d'en racler la rouille, qu'il boiroit dans du vin pendant dix jours; ce qu'Iphiclus exécuta avec le plus grand ſuccès; car ſa femme lui donna trois enfans de ſuite: cela eſt aiſé à comprendre à cauſe de la qualité tonique & fortifiante du mars, diſſout par l'acide du chêne, dont les propriétés ſont d'ailleurs excellentes.

Après Melampus, parut le centaure Chiron, natif de Theſſalie, qu'on repréſente moitié homme & moitié cheval, pour ſignifier qu'il avoit autant de connoiſſances dans les maladies des bêtes, que des hommes. La Theſſalie étant le pays où les hommes s'occuperent des premiers à dompter les chevaux, c'eſt peut-être la raiſon pour laquelle on lui a donné de préférence la figure du cheval: cet animal eſt d'ailleurs celui de tous les autres qui eſt plus ami & plus analogue à l'homme, tant par l'élégance de ſa ſtructure,

que pour ſon utilité. Ce centaure perfectionna beaucoup les connoiſſances qu'il avoit acquiſes dans ſon éducation, ſur l'art de guérir les plaies & les autres maladies: il trouva la propriété de pluſieurs plantes, entr'autres, celle de la centaurée à laquelle il donna ſon nom. Chiron, ſelon Pindare & Plutarque, ſe chargea d'élever Eſculape à qui il apprit ce qu'il ſavoit dans la médecine & dans la chirurgie.

Quoique les auteurs que nous venons de citer paſſent pour être des inventeurs de la médecine, il ne faut pas pour cela s'imaginer qu'aucun d'eux l'aient connue, pratiquée ou enſeignée des premiers; ils l'ont ſeulement perfectionnée par quelques obſervations ou par la découverte de quelques remedes particuliers; car l'homme, au ſortir des mains du Créateur, a eu tout au moins autant d'inſtinct que tous les autres animaux: il a par conſéquent eu un appétit naturel pour tout ce qui étoit propre à conſerver ſa ſanté, à la rétablir; & a comme eux diſtingué, par la vue, le tact & l'odorat, tout ce qui convenoit à cette fin: c'eſt ſans doute ce que Pline a voulu dire par cette phraſe, *medicinam* (1) *olim faciebat rerum natura.* Mais dans la ſuite les hommes ci-devant

(1) Chapitre 1 du vingt-ſixieme liv. de ſon hiſtoire naturelle.

fugitifs & errans dans les campagnes, s'étant raſſemblés & réunis en ſociété, il eſt évident qu'à meſure que le nombre s'en eſt accru, la portion de terre occupée par chaque ſociété, eſt devenue de plus en plus étroite, inſuffiſante pour fournir aux beſoins naturels de tous; & qu'en conſéquence il a fallu cultiver la terre pour forcer ſes productions, ou faire la guerre à ſes voiſins pour avoir leur terrein, & y trouver la ſubſiſtance. La culture & la guerre établies ont dû faire ceſſer l'égalité parmi les hommes, en occaſionnant des richeſſes particulieres qui ont donné naiſſance aux différentes préparations des alimens, à la délicateſſe, au luxe, à ſon rafinement, à la molleſſe, au faſte, &c. d'où ont néceſſairement dérivé différentes eſpeces de maladies juſqu'alors ignorées, & ſur-tout la diminution de toutes les connoiſſances dépendantes de l'inſtinct qui s'eſt affoibli, énervé dans la proportion du changement de régime, d'habitude & d'exercice. Quand ces connoiſſances naturelles ſe ſont enfin totalement éclipſées, il a fallu de l'expérience pour guérir; ce qui a, chez différens peuples, donné lieu à la coutume d'expoſer les malades dans les places ou autres lieux publics, à la vue des paſſans, pour apprendre d'eux s'ils n'avoient point été attaqués de maladie ſemblable, & connoître les remedes par leſquels ils avoient été guéris. Cette

(1) coutume s'étoit établie chez les Babiloniens, les Assyriens & divers autres peuples. Strabon (2) dit que c'étoit l'usage d'un ancien peuple d'Espagne ; Eusebe (3) étend cette pratique parmi tous les Hibériens que nous appellons à présent Espagnols & Portugais. Cette coutume donna lieu à différens particuliers de faire des observations & des collections de remedes, dont l'heureuse application en distingua quelques-uns qui passerent pour dieux. Lorsqu'une fois on eut reconnu des dieux de la médecine, bientôt on leur bâtit des temples, & il fut (2) ordonné que tous les malades, après avoir recouvré la santé, y mettroient un tableau qui indiquât les remedes dont ils s'étoient servi, afin qu'en des cas semblables, on pût y recourir. On écrivoit en Egypte, les remedes qui guérissoient, dans un livre qu'on appelloit sacré ; & ce livre déposé dans le temple d'Isis & d'Osiris, y étoit soigneusement gardé par les prêtres, non comme un monument simplement curieux, mais pour qu'il servît de regle à ceux

(1) Liv. 16, pag. 708. *Strabonis de situ orbis, lib.* 17. *Basiliæ in fol. per Henricum Petri* 1549. Herodote, liv. 1, chap. 197, & Plutarque.

(2) Strabon. l. 3, p. 147.

(3) Hist. eccléfiastique.

(4) Pline, liv. 29, chap. 1 ; & Strabon, liv. 8, pag. 380.

qui se destinoient à la médecine : car quand on eut fait en Egypte un certain nombre de découvertes sur les maladies, on cessa d'abandonner au caprice des particuliers, la maniere de traiter les malades ; & on les obligea à suivre des regles fixes, qui étoient les expériences que d'habiles maîtres avoient réduites en préceptes, qu'on avoit consignées dans le livre dont on vient de parler : ceux qui exercoient la médecine, en s'y conformant, n'étoient point responsables des événemens ; au lieu qu'on les leur imputoit, quand ils les transgressoient ; il y avoit même contr'eux peine de mort, comme nous l'apprennent Diodore (1) de Sicile, & (2) Hecquet. Chaque Médecin, à mesure que le nombre s'accrut, se renfermoit, selon Hérodote (3), dans le traitement d'une seule espece de maladie ; les uns, par exemple, ne s'appliquoient qu'à celles des yeux ; les autres, qu'à celles des dents, & ainsi du reste. Il étoit au surplus établi que l'emploi dans lequel chacun étoit borné, passât des peres aux enfans, sans qu'il fût libre à ceux-ci de changer de profession, ni de se mêler d'une autre, parce qu'on supposoit que chacun feroit mieux ce qu'il avoit toujours vu faire, & ce à quoi il s'étoit

(1) L. 1, bibliot. Schulsius ; hist. méd. pag. 26.
(2) Brigandage de la méd. tome 1, pag. 44.
(3) Liv. 2, chap. 84.

uniquement exercé depuis ſon enfance ; d'ailleurs chaque ouvrier ajoutant ſa propre expérience à celle de ſes ancêtres, avoit bien plus de facilité à exceller dans ſon art, ainſi que le remarque judicieuſement (1) le célebre Rollin.

Cet ancien uſage qui bornoit en Egypte tout diſciple d'Hermès, à une ſeule eſpece de maladie, n'y eſt pas encore tout-à-fait aboli. Dans la deſcription de l'Egypte, compoſée ſur les mémoires de M. Maillet, ancien Conſul de France, au Caïre (2) on voit qu'aujourd'hui, comme autrefois, il s'y trouve un Médecin particulier pour chaque infirmité : ce que M. Maillet n'attribue cependant ni à la ſage prévoyance des loix, ni à la force de la coutume, mais à la nature du ſavoir de ces médecins modernes, peu capables d'embraſſer différens ſujets.

Il ſuit de tout ce que nous venons de dire, que les Romains ont appris des Grecs (3) l'art de guérir ; & que ceux-ci ont emprunté des Egyptiens (4) la plus grande partie de leurs connoiſ-

(1) Hiſt. ancienne, tom. 1, pag. 99.

(2) Voyez M. l'abbé le Macrier, in-4°. Paris 1735 Lett. 11, pag. 139.

(3) On peut voir la médec. de Celſe qui n'eſt qu'une compilation des auteurs Grecs.

(4) Homere, Odiſſ. 4, p. 46 & 47. Hérodot, III, 129, 130 & 131. Diodore de Sicile, I, 43.

ſances. Il eſt encore certain que les Egyptiens (1) furent inſtruits par les Aſſyriens, les Babiloniens, les Chaldéens & les Mages ; mais il reſte ſi peu de matériaux de cette haute antiquité, qu'il eſt impoſſible de lier une ſuite chronologique des différens perſonnages qui ſe ſont le plus diſtingués parmi ces nations éloignées : il ne nous reſte de quelques-uns d'eux qu'une tradition fort incertaine : & la diverſité d'opinions ſur le tems où ils ont vécu, jette des nuages épais, que les lumieres de la vérité ne peuvent percer pour venir juſquà nous, & nous ſervir de guide.

Les différens dialectes dans leſquels ſont écrits les ouvrages qu'on attribue à Hypocrate, prouvent encore qu'il ne fut pas l'Auteur de tout ce qui paroît ſous ſon nom : il a ſeulement perfectionné une partie des écrits de ſes peres ; il a laiſſé l'autre partie dans l'état où il l'a reçue : le ſurplus des ouvrages qu'on lui attribue, eſt évidemment de ſes enfans, ou de ſes diſciples, ou des uns & des autres ; mais il n'eſt pas aiſé de diſtinguer les écrits individuels de chacun, à cauſe de l'obſcurité qui réſulte néceſſairement du grand intervalle d'eux à nous : tout ce qu'on en peut dire, c'eſt qu'ils ſont excellens, & qu'ils méritent tous d'être lus & relus.

(1) Hérodote, 197 : Strabon, 16, pag. 746. Pline, VII. 56 ; & XXX, 15. Euſebe, præp. 10.

On dit qu'Hypocrate fut le premier qui ſépara la médecine d'avec la philoſophie, & qu'il en fit deux états différens; qu'après lui parurent Dioclès Caryſtus, Praxagoras & Chryſippus; enſuite Hérophile & Eraſiſtrate, qui firent quantité de recherches, & qui acquirent autant de célébrité dans l'exercice de cet art ſalutaire, qu'en le profeſſant dans les écoles publiques.

C'eſt à peu près vers ce tems qu'on diviſa la médecine en trois parties; ſavoir, en diététique, en pharmaceutique & en chirurgique. L'art de guérir les malades par le régime excita beaucoup d'émulation parmi un grand nombre d'hommes célebres, qui pouſſerent la théorie beaucoup plus loin qu'elle n'avoit été juſqu'à lors. Sérapion qui vint enſuite, s'éleva tout-à-coup contre la théorie qu'on avoit introduite : il ſoutint publiquement que la médecine rationnelle ou théorique n'appartenoit point du tout à la médecine; qu'il ne falloit pour la pratiquer avec ſuccès, que beaucoup d'uſage & d'expérience : il eut une grande célébrité, & fut ſuivi par Apollonius, Glaucias, Héraclide de Tarente, Ménodote, Théodas, Caliclès, Diodore (1), & par pluſieurs grands hommes qui ſe nommerent εμπειρικοι ce qui ſignifie empyriques, Médecins d'expérience;

(1) Galien, méthode de guérir, liv. 2, chap. 7; & Corn. Celſ. préf. de la médecine.

ou Médecins expérimentés ; de maniere que la médecine fut diviſée une ſeconde fois, en rationnelle & en expérimentale ; c'eſt-à-dire, que l'une de ces ſectes prétendoit que l'exercice de la médecine ne devoit être fondé que ſur le raiſonnement, tandis que l'autre ne vouloit pour ſeule baſe, que l'unique expérience.

Aſclépiade, qui vint quelques tems après, fit des changemens conſidérables : il publia d'abord que des miaſmes ou corpuſcules qui paſſent à travers les pores ou petits vaiſſeaux inviſibles, étoient ſuffiſans pour former toutes ſortes de maladies, lorſqu'ils s'y arrêtoient de maniere à les obſtruer : ce qui ſimplifia beaucoup la théorie. Quant à la pratique, cet Auteur s'attacha ſinguliérement à la diététique, & il exclut de l'art preſque tous les médicamens comme déléteres ou ennemis de la nature. Dans un traité qu'il fit ſur la conſervation de la ſanté, il blâma fort l'habitude que l'on avoit de ſon tems, à ſe purger ou à ſe faire vomir ſouvent, pour avoir un appétit vorace (1). Il retint néanmoins l'uſage de quelques purgatifs, dans les cas où il y avoit de la corruption à enlever ; mais il ne les appliquoit qu'une fois ou deux tout au plus pendant tout le cours d'une maladie ; & encore la plupart du tems ce n'étoit qu'un ou deux lavemens qui te-

(2) Celſe, liv. 1, chap. 3.

soient lieu de purgatifs. Il disoit que le devoir du Médecin étoit de guérir promptement, agréablement & parfaitement : il se servoit de la fievre même comme d'un excellent remede pour certaines affections ; il passa au reste pour un homme des plus célebres de son tems. Sa méthode dans les maladies tant aiguës que chroniques, étoit de bien fatiguer les malades pendant trois jours ; il les exposoit pour cet effet à une grande lumiere ; il les empêchoit de dormir ; il leur faisoit endurer la soif, sans leur permettre de rincer seulement leur bouche ; il les faisoit porter d'un lieu dans un autre ; il les faisoit balancer dans des lits suspendus ; il leur prescrivoit beaucoup de frictions ; & après les avoir bien fatigués pendant trois jours, il leur donnoit de la nourriture le quatrieme. Il y a grande apparence qu'il ne fut pas l'inventeur de cette méthode, comme on peut le déduire de ce qu'Hypocrate raconte d'un certain Prodicus (1) ou Hérodicus, à qui ce divin vieillard reprochoit de tuer les fébricitans par des courses, des abstinences outrées, &c. On raconte d'Asclépiade, qu'ayant traité avec les frictions (2) & une abstinence rigoureuse de deux jours, un homme qui étoit devenu hydropique à la suite d'une

(1) Malad. popul. d'Hypocr. l. 6, sect. 3, pag. 344, n° 50.

(2) Celse, l. 3, ch. 21.

fievre-quarte, ce malade fut le troiſieme jour délivré de la fievre & de l'hydropiſie ; & que dès cette même journée, il prit des alimens ſolides, & but du vin : il paſſa dans ſon tems pour avoir reſſuſcité un mort dont voici l'hiſtoire : Un particulier étant tombé dans un aſſoupiſſement létargique, paſſa pour mort ; comme on le portoit en terre ou ſur le bucher, Aſclépiade qui paſſa en ce moment, ayant connu par quelque ſigne que cet homme étoit encore en vie, fit retourner le (1) convoi avec le prétendu cadavre dans ſa maiſon, où étant arrivé, il le traita, le fit revenir de ſa foibleſſe & le guérit enfin. Il frondoit toutes les ſectes, ſans épargner celle d'Hypocrate (2). Il diſoit que la thérapeutique des anciens étoit la méditation de la mort ; il blâmoit les Narcautiques dans la phrénéſie, & les excluoit du traitement, crainte qu'ils n'occaſionnaſſent la létargie : il conſeilloit aux phrénétiques de s'abſtenir le premier jour de boire & de manger ; vers le ſoir, il leur faiſoit boire de l'eau, & leur preſcrivoit enſuite une friction douce : il ordonnoit le ſecond jour la même abſtinence ; & à l'entrée de la nuit, il leur laiſſoit prendre de l'eau & un potage d'orge, ſuivi d'une friction ſemblable à

(1) *Ibid.* liv. 2, chap. 6.

(2) Galien, de la ſaignée, contre Eraſiſtrate, chapitre 6.

celle de la veille, dans le deſſein de leur procurer du ſommeil ; il vouloit même qu'on modérât ces frictions, crainte que la trop grande quantité n'attirât (1) encore la létargie : il employoit auſſi la ſymphonie (2) dans le traitement des fous, des phrénétiques, & de ceux dont l'eſprit étoit dérangé. Celſe le reprend (3) de ce que dans un ouvrage intitulé *les ſecours communs*, qui ſont le vin, les frictions & la geſtation, il s'attribuoit la gloire de l'invention des frictions & de la geſtation. L'Hypocrate Romain convient néanmoins qu'Aſclépiade a beaucoup perfectionné la maniere d'appliquer ces ſecours avec ſuccès ; mais que l'honneur de la découverte eſt due aux anciens Médecins : il cite pour cet effet le grand Hypocrate, qui dit (4) : *la friction véhémente ou forte, durcit le corps, & reſſerre ce qui eſt trop relâché ou trop fluide ; la douce amolit ce qui eſt trop dur ; la friction qui dure long-tems, ou qu'on réitere ſouvent, digere & diſſipe ce qui peche par la trop grande quantité ; enfin celle qui eſt modérée ou qui tient le milieu entre les autres, nourrit & procure de l'embonpoint aux infirmes amaigris & exténués.* Aſclépiade rejettoit encore la doctrine d'Hypocrate

(1) Celſe, liv. 3, chap. 18.
(2) *Alexand. ab Alexand. dier. genial. lib. 6, cap. 5.*
(3) Celſe, livre 2, chap. 14.
(4) L. 3 de la diette.

ſur les jours décrétoires : nous examinerons cette matiere dans le cours de cet ouvrage, à meſure que l'occaſion s'en préſentera ; & nous tâcherons de débrouiller ce cahos qui, dans tous les tems, a eu des partiſans pour & contre.

Il ne faut pas confondre cet Aſclépiade avec un autre de même nom, qui étoit ſurnommé Pharmacon, & que (1) Galien loue beaucoup, à cauſe de ſon exactitude à bien marquer la façon de préparer toutes les compoſitions qu'il donne, à détailler leurs vertus, & à indiquer la maniere & le tems d'en uſer avec ſuccès.

Themiſon, l'un des ſucceſſeurs du premier Aſclédiade, publia vers la fin de ſa vie, un ſyſtême différent de tous les autres ; il prétendoit, ainſi que les Empyriques, que toute la connoiſſance des cauſes ne ſervoit à rien dans le traitement des maladies ; qu'il ſuffiſoit de ſavoir en général ce qu'elles avoient de commun ; & comme il avoit cru appercevoir par-tout du relâchement ou du reſſerrement ou un compoſé des deux ; il ſoutint que cette idée vague & générale renfermoit toute la théorie néceſſaire au Médecin ; il prit avec ſes Sectateurs, le titre de Médecin méthodique.

Ces trois ſectes qui ſubſiſterent en même-

(5) Galien, de la faculté des médicam. ſimples, liv. 10.

tems,

tems, donnerent lieu à une infinité de disputes & d'écrits polémiques qui contribuerent beaucoup à l'accroissement des connoissances médicales. Nous observerons ici, qu'indépendamment des contestations que ces sectes occasionnerent, les rationels s'attaquerent aussi sur la différence des systêmes (1) qui regnoient parmi eux.

Ceux qui se disoient dogmatiques ou rationels soutenoient qu'il étoit nécessaire que le Médecin connût toutes les causes intérieures & occultes des maladies, celles qui sont évidentes ou manifestes, c'est-à-dire, qui tombent sous les sens; enfin les ressorts cachés, par le moyen desquels toutes les actions de la nature se font dans l'économie animale. Ils appelloient causes obscures, celles qui entrent dans la composition de nos corps, & qui les rendent sains ou malades : ils ne croyoient point qu'on pût guérir de maladies, en ignorant ces causes; il faut, disoient-ils, une cure particuliere pour une maladie occasionnée par l'intempérie des quatre qualités chaudes, froides, humides & seches; par conséquent il est essentiel, pour guérir, de connoître l'excès où le défaut de l'une de ces qualités sur les autres; il faut une autre cure quand le vice est dans les

(1) Voyez Galien, liv. de la saignée contre Erasistrate; & un autre livre sur la saignée contre les Sectateurs d'Erasistrate.

humeurs, comme Hérophile l'a enſeigné : il en faut une autre ſi la cauſe eſt flatulente, ou ſi elle affecte les eſprits qui exercent leur empire dans tous les corps vivans, *impetum facientia*, comme Hypocrate l'a penſé. La méthode du traitement doit encore varier lorſque la maladie eſt occaſionnée par le paſſage ou la transfuſion du ſang véneux dans les vaiſſeaux artériels, uniquement deſtinés à contenir les eſprits ou la matiere la plus ſubtile & la plus volatile de l'économie animale, ainſi qu'Eraſiſtate l'a ſoutenu : enfin la méthode doit être différente, quand les miaſmes ou corpuſcules qui paſſent à travers les pores ou petits vaiſſeaux inviſibles de nos corps, s'y arrêtent, & les obſtruent, comme Aſclépiade l'a prétendu. Ces différens ſyſtêmes, ainſi que nous l'avons remarqué plus haut, firent naître des diviſions parmi les Médecins rationels : on appelloit les uns humoriſtes, les autres pneumatiſtes ; les Sectateurs d'Aſclépiade étoient des corpuſculiſtes ; ceux d'Eraſiſtrate, paremptoſiſtes, & αἱμοφόβοι, comme qui diroit ſanguifuges ou ennemis jurés de la ſaignée. Les empyriques ſe prévalurent beaucoup de cette diverſité de ſentimens, pour faire voir l'incertitude & le peu de fonds qu'il y avoit dans la médecine rationelle ou théorique ; dans la ſuite, on réunit la plupart de ces opinions pour agrandir le ſyſtême médicinal.

Ils appelloient cauſes évidentes, celles qu'on recherche au commencement des maladies ; comme quand le Médecin demande ſi le malade a été attaqué à la ſuite du chaud, du froid, de l'humidité, de la faim, de la ſoif, des débauches de table, de femmes, &c.

Ils donnoient le nom de cauſes naturelles aux puiſſances actives de nos corps, par leſquelles ſe font la reſpiration, la manducation, la déglutition, la digeſtion, les déjections, la nutrition, &c. Ils mettoient encore au rang des cauſes naturelles, celles qui reſſerrent & dilatent les arteres; celles qui occaſionnent le ſommeil & la veille, &c. ſans la connoiſſance deſquelles ils penſoient qu'on ne pouvoit guérir les maladies qui naiſſent de la léſion de ces facultés. Comme toutes les fonctions de l'économie animale dépendent beaucoup de celles de l'eſtomac, tous les dogmatiques s'en occuperent, & chacun ſe permit d'expliquer à ſa fantaiſie la digeſtion des alimens, & de preſcrire des choſes conſéquentes au ſyſtême qu'il avoit adopté, lorſqu'il étoit queſtion d'entretenir cette fonction, ou de la rétablir quand elle étoit dérangée: par exemple, les Eriſtratéens qui croyoient que cette fonction ſe faiſoit dans l'eſtomac par la trituration, diſoient qu'il falloit preſcrire des remedes qui aidaſſent la trituration, & des alimens faciles à triturer. La ſecte de Pliſtonic, qui fut

disciple de Praxagore, pensant que la digestion se faisoit par la putréfaction, recommandoit l'usage des alimens faciles à pourrir. Les sectateurs d'Hypocrate estimant que la chaleur opéroit la digestion, ordonnoient des alimens & des remedes propres à augmenter ou à entretenir cette chaleur; les disciples d'Asclépiade, persuadés que les alimens passoient tout cruds dans le sang, sans subir aucune altération dans l'estomac, conseilloient ceux qui restent le plus long-tems sans éprouver de changemens, tels que les viandes fraîches, &c.

Ils prétendoient outre cela qu'on ne pouvoit guérir les douleurs & les autres genres de maladies qui naissent dans l'intérieur de nos corps, sans une exacte connoissance de la structure animale; qu'il falloit en conséquence disséquer les cadavres, & fouiller dans les viscères; ils donnoient de grandes louanges à Hérophyle & à Erasistrate, d'avoir, avec la permission des Rois, tiré des cachots les criminels condamnés au supplice de la mort, pour les ouvrir vivans, & examiner le jeu des parties, leur position, leur couleur, leur figure, leur grandeur, leur ordre, leur dureté, leur mollesse, leur poli, &c. Ils soutenoient que sans ces connoissances préliminaires, il étoit impossible de connoître la partie affectée, lorsque les malades se plaignent de quelques dé-

rangemens intérieurs, & par conſéquent de les traiter avec ſuccès, par la raiſon qu'on ne peut guérir ce qu'on ne connoît pas. Quand le haſard, ajoutoient-ils, met les viſceres à découvert par quelque bleſſure, on ne peut diſtinguer ce qui eſt corrompu d'avec ce qui eſt ſain, dès qu'on ignore la vraie couleur des parties dans l'état naturel; d'où ils concluoient qu'il n'y avoit aucune cruauté à diſſéquer quelques criminels, pour ſoulager & guérir le peuple innocent.

Au contraire, les empiriques qui ſe diſoient partiſans de la médecine expérimentale, n'admettoient que les cauſes évidentes; ils rejettoient toutes les queſtions ſur les cauſes obſcures, & tout ce que les dogmatiques publioient ſur les fonctions de l'économie animale, parce que, diſoient-ils, la nature eſt incompréhenſible; pour le prouver, ils alléguoient la variété des ſyſtêmes régnans, tels que ceux d'Hypocrate, d'Hérophyle, d'Eraſiſtrate, d'Aſclépiade, &c. prétendant qu'il n'y avoit pas de raiſon pour donner la préférence à l'un plutôt qu'à l'autre, puiſqu'en ſuivant les lumieres naturelles, ils paroiſſoient tous également probables; mais que ſi on examinoit les cures des uns & des autres, on trouvoit que chacun d'eux guériſſoit également ſes malades; d'où ils concluoient que la diſpute & l'autorité ne faiſoient rien là-dedans, mais ſeule-

ment l'expérience & la pratique : que ſi les raiſonnemens ſpéculatifs y étoient pour quelque choſe, on ne trouveroit pas d'étudians en médecine qui ne fuſſent grands Médecins, puiſque tous raiſonnoient comme leurs maîtres; que ces belles paroles leur reſtoient, mais qu'il leur manquoit la ſcience pour guérir; ils diſoient encore que les genres de médecines varioient ſelon la nature des lieux : qu'il falloit certains remedes à Rome, d'autres en Egypte & d'autres dans les Gaules; que ſi néanmoins les cauſes occultes qu'on alléguoit étoient les véritables principes actifs des maladies, tous les maux de même nom ſeroient par-tout ſemblables, & qu'il faudroit par conſéquent uſer en tous lieux des mêmes remedes, par la raiſon que les remedes ſemblables font ceſſer les mêmes cauſes. Ils ajoutoient : l'on voit ſouvent des ophtalmies & des plaies, ſans que pour cela les véritables remedes ſoient connus qu'à ceux qui en ont l'uſage & l'expérience, tel qu'il eſt ordinaire dans tous les autres arts. Le cultivateur & le pilote ne ſe forment pas par la diſpute, mais bien par l'uſage : les ſpéculateurs heureux ne ſont pas ceux qui ſuivent leur ſyſtême, mais ceux qui ont la généroſité d'abandonner leurs vains raiſonnemens ſur les cauſes cachées des maladies & ſur les actions naturelles de nos corps, pour ſuivre les chemins frayés par

la ſeule expérience. La médecine n'a point commencé par les ſyſtêmes, elle eſt fille de l'expérience, d'après laquelle on a ſeulement raiſonné. Lorſqu'il ſurvient quelque maladie inconnue, on ne la traite point avec le raiſonnement ſpéculatif; mais on examine l'analogie, la reſſemblance qu'elle peut avoir avec une autre qu'on a guérie ou vu guérir, après quoi on applique les remedes qui ont réuſſi en pareil cas. Le vrai but de la médecine ne conſiſte pas à dire ce qui fait les maladies, mais à les ſavoir guérir; le prétendu ſavoir des cauſes n'eſt que conjectural, tandis que celui des remedes eſt fondé ſur l'expérience. Qu'importe-t-il de ſavoir comment la reſpiration, la digeſtion, le mouvement du ſang & des autres parties ſe font, pourvu qu'on ſache rétablir toutes ces fonctions quand elles ſe dérangent? Les Médecins inſtruits par la pratique ſurpaſſent infiniment ceux qui n'ont appris qu'à diſcourir, parce que les maladies ne ſe guériſſent point par la ſpéculation & par l'éloquence, mais par leurs remedes propres, que le ſeul uſage & l'expérience ont fait découvrir. Il eſt donc atroce & cruel d'égorger ſes ſemblables & de fouiller dans leurs entrailles fumantes, pour n'apprendre que des choſes de pure curioſité, qu'on pourroit ſavoir ſans crime par d'autres voies; ce qu'on y apprend d'ailleurs n'eſt jamais tel qu'il eſt réellement dans

les corps ſains ; il n'y a rien de plus abſurde que l'imaginer que ce qui ſe paſſe dans un corps mort ou mourant, reſſemble aux fonctions de l'homme qui ſe porte bien ; au reſte, s'il y a quelques avantages à ſavoir ces inutilités, ne ſe préſente-t-il pas ſouvent aux Médecins des occaſions pour les apprendre, telles que les bleſſures conſidérables qui arrivent aux ſoldats, aux gladiateurs & à ceux que les voleurs aſſaſſinent ? C'eſt alors que les Médecins, en exerçant des œuvres de miſéricorde, apprennent ce que les rationels cherchent en faiſant périr avec cruauté leurs ſemblables. Enfin la diſſection des corps morts n'eſt pas plus néceſſaire ; elle n'eſt pas à la vérité ſi barbare que la précédente ; mais elle eſt ſale & dégoûtante, & on n'y apprend rien d'utile, puiſque tout ſe paſſe bien différemment dans le corps vivant que dans le cadavre. D'ailleurs le ſeul exercice de la médecine ſatisfait aſſez la curioſité ſur tout ce qui ſe paſſe dans les corps morts & vivans, & les meilleurs Anatomiſtes qui ont toutes les connoiſſances poſſibles ſur le corps mort, ſont ordinairement les plus médiocres dans la pratique de la médecine. C'eſt ainſi que s'exprimoient les empyriques dans les diſputes qu'ils avoient continuellement avec les Médecins dogmatiques.

La ſecte des Méthodiſtes ſoutenoit comme celle des empyriques, qu'il ne falloit aucune con-

noiſſance des cauſes internes pour guérir; qu'il ſuffiſoit ſeulement de ſavoir ce qu'il y avoit de commun & d'évident dans les maladies; que le ſurplus des recherches théoriques étoit conjectural & incertain : ils ſe contentoient pour cet effet de n'en diſtinguer que deux genres & un mixte, ainſi que nous l'avons dit plus haut; ſavoir, le relachement, le reſſerrement & le compoſé des deux : tout l'art, ſelon eux, conſiſtoit à bien obſerver dans chaque maladie, les degrés de l'une ou de l'autre de ces cauſes, à bien connoître la partie qui en étoit affectée, & à preſcrire dans ces trois cas des remedes bien vérifiés par l'expérience; avec cette exception qu'il falloit traiter les maladies aigues tout autrement que les chroniques; & que les commencemens, les apogées & les déclinaiſons demandoient auſſi de la différence dans le traitement : par exemple, l'uſage étoit parmi eux d'interdire aux malades toute nourriture quelconque, tant liquide que ſolide pendant trois jours, & ſi le quatrieme la fievre ne revenoit plus, ils preſcrivoient alors une nourriture proportionnée à leur état; ſi au contraire elle revenoit, ils attendoient la fin de l'accès ou du redoublement avant que de leur laiſſer prendre des alimens; & ſi la fievre duroit encore, ils ne donnoient rien avant le déclin. Leur méthode différoit de celle d'Aſclépiade, en ce que celui-

ci fatiguoit ſes malades pendant trois jours de ſuite, & que le quatrieme étoit toujours deſtiné à les nourrir; au lieu que les Méthodiſtes, après les trois jours révolus, attendoient encore la fin, ou tout au moins la déclinaiſon de la fievre.

Cette méthode que les diſciples de Thémiſon avoient adoptée pour guérir, s'appelloit Διαιτίτου, qui ſignifie diette de trois jours. Quand cette voie ne leur réuſſiſſoit pas, ils en prenoient une autre qu'ils nommoient μετασύγκρισις, métaſyncriſe (1), ce qui ſignifioit, ſelon eux, un changement de la partie affectée ou de tout le corps (2); ils diſtinguoient en conſéquence deux ſortes de métaſyncriſe, dont l'une étoit univerſelle, & l'autre particuliere : la premiere regardoit tout le corps, & la ſeconde ne s'appliquoit qu'à une partie ſeulement. Avant que d'en venir à la métaſyncriſe univerſelle, ils eſſayoient celle de la ſeule partie affectée; ſi c'étoit, par exemple, quelque vieux ulcere qu'ils ne pouvoient cicatriſer par les voies ordinaires, ils en enlevoient d'abord,

(1) Les Latins l'ont depuis nommé *recorporatio*, ce qui ſignifie faire un corps neuf, le renouveller.

(2) Méthode de guérir, par Galien, livre 4, chap. 4. Cet auteur accoutumé à diſtiler le fiel ſur tout ce qui ne ſortoit pas de ſa plume, a fait une plaiſanterie injuſte & tout-à-fait déplacée ſur l'étymologie de ce mot, afin de combler les Méthodiſtes de ridicule.

tout ce qui étoit capable d'empêcher la réunion ; puis avec le fer, ils le renouvelloient de maniere à le rendre parfaitement ſemblable à une plaie récente, qu'ils conduiſoient enſuite aiſément à cicatrice, par les pancemens ordinaires qu'on fait aux plaies nouvelles. Si ces cicatrices ſe r'ouvroient, ils recommençoient à panſer de nouveau l'ulcere ; & dès qu'ils étoient parvenus à le fermer une ſeconde fois, ils appliquoient incontinent autour de la partie affectée, un large cataplaſme, compoſé de moutarde ou d'autres ingrédiens acrimonieux & propres à y attirer une rougeur capable d'y faire une révolution ou un changement quelconque. Enfin lorſque ce moyen ne leur réuſſiſſoit pas, ils n'héſitoient plus à pratiquer la métaſyncriſe univerſelle, qui étoit leur grand remede. Cette cure conſiſtoit à faire un changement univerſel dans tout le corps, au point qu'il fût entiérement différent de ſon premier état. Pour y parvenir, ils commençoient par faire vomir le malade avec l'ellébore blanc, ou avec telles autres drogues dont ils avoient accoutumé de ſe ſervir dans les maladies longues & rébelles : ils aſſujettiſſoient le malade à un régime qu'ils diminuoient & qu'ils augmentoient enſuite graduellement ; ſelon les circonſtances : ils le faiſoient exercer pendant tout le tems de la cure, à pied, à cheval, en voiture, & l'excitoient à chanter ſouvent ;

ou à crier de toutes ſes forces. On remettoit pour cet effet le patient entre les mains de perſonnes inſtruites dans cette partie de la gymnaſtique : ils appelloient cette premiere partie de la métaſyncriſe le cycle ou cercle rigoureux : quand ils voyoient le malade bien affoibli ou fatigué par tous ces exercices, ils lui faiſoient prendre du repos & une nourriture convenable pendant quelque tems, afin de le remettre un peu de ſes fatigues, & de lui donner de nouvelles forces, pour recommencer un autre cercle rigoureux. Cet uſage de rétablir ainſi les malades affoiblis, s'appelloit parmi eux le cycle réſumptif : ils continuoient alternativement ces deux cercles, juſqu'à l'entiere guériſon, ayant néanmoins égard à l'âge & aux forces.

Ceux qui ſeront curieux d'en ſavoir davantage, pourront lire les œuvres de Galien, la méthode de guérir du célebre Proſper-Alpin, & ſur-tout l'ouvrage d'Aurélien, qui a ſupérieurement écrit ſur cette matiere.

Les Sectateurs de Thémiſon, tels que Theſſalus, Soranus & Aurélien ſoutenoient que la vraie médecine ne conſiſtoit que dans l'unique obſervation de ces choſes. Ils ne vouloient paſſer, ni pour rationels, ni pour empyriques, parce que, diſoient-ils, les premiers ne fondent la médecine que ſur des conjectures incertaines, la plupart du tems fauſſes ; & qu'il n'y a preſque point d'art à

n'obſerver comme les ſeconds, que les ſeuls effets de la nature & des remedes.

Pendant que ces trois ſectes regnerent enſemble, on vit ſortir de chacune d'elles des productions littéraires de toute eſpece. Il y eut une ſorte de criſe dans les eſprits qui firent tous des efforts ſurprenans pour ſe ſoutenir & déprimer leurs adverſaires. Les partis s'échaufferent, & quand les raiſons furent épuiſées, on en vint à des injures groſſieres.

Celui qui donna le plus de célébrité à la ſecte de Thémiſon, étoit le même Theſſalus, duquel nous avons parlé plus haut. Dans une lettre qu'il écrit à l'Empereur Néron, il ſe déclare l'inventeur de ce ſyſtême, le vainqueur de tous les autres, &c. il propoſe à l'univers un ſyſtême complet & général pour toutes les maladies, qu'on peut facilement apprendre en quelques mois; il tombe à bras raccourci ſur toutes les autres ſectes, ſans excepter celles d'Aſclépiade & d'Hypocrate; il pouſſe la hardieſſe juſqu'à dire que ce dernier avoit donné des principes nuiſibles. C'eſt à ce ſujet que Galien (1) l'apoſtrophe durement dans divers endroits de ſes ouvrages, & qu'il le traite de plagiaire, d'ignare, d'inepte, d'âne, d'homme

(1) Méth. de guérir, liv. 1, 2, 3 & 4: liv. des criſes, &c.

mal éduqué, non-lettré & de baſſe extraction. Cette ſecte, malgré les déclamations & l'autorité de Galien, prit faveur & fut embraſſée par de très-grands Praticiens qui, à force d'y ajouter, en firent une eſpece de ſecte rationnelle, dans laquelle ils rejettoient néanmoins toutes les diſputes ou queſtions purement conjecturales. Depuis ce tems, la ſecte des Empyriques devint beaucoup moins nombreuſe; elle paſſa même pour être l'école de l'ignorance. Nous avons vu de nos jours revivre en Europe la ſecte méthodique, ſous les noms de relâchement & de tenſion des ſolides, d'épaiſiſſement & de trop grande fluidité des liqueurs; c'eſt même encore aujourd'hui le jargon de la plupart des Médecins.

Après ces trois fameuſes ſectes il en parut deux autres, dont l'une prit le nom d'épiſynthétique & l'autre d'éclectique. La premiere, ſelon l'étymologie grecque, ſignifie entaſſer, ſurcompoſer, aſſembler; c'eſt-à-dire, que cette ſecte renfermoit toutes les autres & en étoit compoſée.

La ſeconde ἐκλεκτική, eclectique ou choiſiſſante, étoit celle où chacun faiſoit profeſſion de choiſir ce qu'il y avoit de mieux dans toutes les autres.

Herman Boerhaave, célebre Profeſſeur en Médecine à Leyde, a fait un corps de médecine qui renferme les trois premieres ſectes dont nous

venons de parler; il a ajouté aux différens ſyſtêmes qu'il a choiſis ou adopté beaucoup de choſes des modernes ſur l'anatomie, la phyſique, la méchanique, l'hydroſtatique, l'optique & la chymie : il n'a pris des Empyriques que la ſeule expérience ; il a d'ailleurs déclamé contre eux dans les préfaces de ſes aphoriſmes & de ſa matiere médicale : il a par-tout adopté les principes des méthodiſtes ; il dit que la cure de toutes les maladies conſiſte (1) uniquement à atténuer ce qui eſt épais, à incraſſer ce qui eſt trop fluide, à fortifier ce qui eſt trop relâché, à relâcher ce qui eſt trop roide ou tendu, à modérer les mouvemens impétueux, à adoucir ce qui eſt âcre, & à ouvrir les paſſages obſtrués. L'adouciſſement des âcres eſt emprunté des Chymiſtes; l'atténuation de ce qui eſt épais, l'incraſſation de ce qui eſt trop ténu, le relâchement & la tnſion viennent des Méthodiſtes ; l'ouverture des paſſages eſt tirée d'Aſclepiade, &c.

Il promet dans la préface de ſes Inſtituts, qu'il ne donnera rien pour certain que ce qui ſera bien prouvé par l'expérience ou par un raiſonnement invincible, *ratione invictâ*. Il eſt à préſent queſtion de ſavoir ſi ce grand homme a toujours tenu

(1) Inſtituts de médecine, n°. 1179; & aphor. 1156, 1157 & 1174. Voyez encore les chap. ſur les fibres & les viſceres relachés & tendus; ſur le glutineux ſpontané, ſur l'obſtruction, l'inflammation, &c.

parole, & ſi les preuves qu'il donne de tems en tems ſont auſſi invincibles pour tout le monde, qu'elles pouvoient l'être pour lui. Le Lecteur en va juger par les endroits que nous allons rapporter.

Cet Auteur, après avoir ſuppoſé, conformément à l'expérience, que le principe du mouvement & du ſentiment eſt dans les nerfs, dit qu'il y a dans ces organes des petits tuyaux (1) ou *canalicules* très-ſubtiles, inviſibles par aucun art, qui charient un fluide, qu'il appelle eſprit nerveux, (ce qui revient à-peu-près à l'eſprit animal de Galien,) il définit enſuite ce fluide, dont l'exiſtence n'eſt point du tout démontrée & dit que les parties qui le compoſent ſont les plus ſolides, les plus mobiles, les plus ſimples & les plus volatiles de toutes celles qui ſont dans les autres parties du corps : il fait, d'après ces ſuppoſitions, une multitude de queſtions qu'il prétend être faciles à réſoudre. Cet eſprit nerveux eſt de toutes les parties, il entre pour beaucoup dans la digeſtion (2); mais c'eſt principalement dans l'explication du mouvement muſculaire qu'il joue le plus grand rôle. Cette liqueur ſpiritueuſe entre, dit-il, dans les fibres muſculeuſes, qu'il ſuppoſe

(1) Inſtitut. de médecine, n°. 274 & 291.
(2) *Ibid.* n. 86.

creuſes

creuſes d'après Borelli ; elle remplit tous ces petits (2) tuyaux, elle les gonfle, les dilate, & par conſéquent augmente leur diametre, ce qui racourcit leur longueur & opere le mouvement. Pour expliquer l'action alternative (3) de diaſtole & de ſyſtole du cœur, il aſſure qu'une compreſſion momentanée des nerfs cardiaques rend les fibres de ce viſcere paſſagérement paralytiques ; que dans cet inſtant de relâchement les ventricules ſe rempliſſent, & que le moment d'après, les cauſes de la paralyſie ne ſubſiſtant plus, le cœur ſe reſſerre fortement & ſubitement pour lancer le ſang dans toutes les parties du corps.

Il explique la conception au moyen des animalcules de Leuwenoech, qui ſont, dit-il, pouſſés lors du coït avec une très-grande force dans la matrice ; mais comme la ſemence contient une immenſité de ces petits animaux, qu'un Philoſophe moderne a depuis appellés molécules organiques

(2) *Ibid.* n. 402, 403 & 404.

(3) *Ibid.* n. 409. Les nerfs cardiaques, dit-il, ſe diſtribuent le long des parois des oreillettes, & paſſent entre l'aorte & l'artere pulmonaire ; comme les oreillettes ſe dilatent en même-tems que ces deux arteres, les nerfs cardiaques ſont dans cet inſtant néceſſairement comprimés par le gonflement de ces arteres, & par conſéquent paraliſés : ce qui arrête dans cet inſtant la contraction ultérieure des fibres du cœur.

vivantes, il prétend que le plus vigoureux d'entre eux pénetre dans l'œuf, qu'il le féconde, & qu'après cette opération (1) il ſuffoque tous ſes camarades qui n'ont pas la force de ſe défendre.

Il dit au chapitre de la chaleur fébrile (2), que ſi le mouvement de la maſſe des liqueurs devient plus grand qu'à l'ordinaire, il en réſulte un violent frottement des globules du ſang entre eux, & contre les parois des vaiſſeaux dans leſquels ils roulent; ce qui, ſelon lui, eſt la vraie & unique cauſe de la chaleur de la fièvre. Sans doute que la plupart des corps ſolides en mouvement s'échauffent quand ils ſont frottés les uns contre les autres, l'expérience le démontre; mais on n'a jamais vu de corps fluides, pas même ceux qui abondent le plus en ſoufre ou en huile, s'échauffer par le frottement, quoique mus avec une vîteſſe bien ſupérieure à celle du ſang, au ſortir du cœur. Le célebre M. de Senac ſoupçonnoit avec raiſon une autre cauſe, comme on peut le voir dans ſon Traité de la ſtructure du cœur. Ce n'eſt donc qu'une pure ſuppoſition, contre laquelle chacun eſt en droit de réclamer; car il peut ſe faire que la chaleur du ſang ſoit plutôt une des cauſes du mouvement de la maſſe des liqueurs,

(1) Inſtit. n. 673.

(2) Aphor. de Boerhaave 675.

& que quand cette chaleur, par quelqu'accident particulier, augmente au-deſſus de l'état naturel, le mouvement du ſang en ſoit accéléré au point qu'il en réſulte des fievres plus ou moins aiguës; mais tout cela n'eſt que conjecture plus ou moins probable; la guériſon ne conſiſte pas à ſavoir d'où vient la chaleur ordinaire ou extraordinaire du ſang, mais à connoître les remedes qui la remettent en ſon état naturel.

Cet Auteur a preſque toujours expliqué l'action des médicamens, les fonctions animales, les maladies, leurs cauſes & leurs ſymptômes, par les loix de la ſtatique & de l'hydraulique; mais l'attraction, l'électricité, la fermentation, l'irritabilité, & peut-être bien d'autres puiſſances inconnues n'y devroient-elles pas entrer pour quelque choſe?

Nous ferons obſerver ici que ce grand homme a quelquefois péché contre les loix de l'hydraulique. Il dit dans l'Aphoriſme 677, que la force ou quantité de mouvement du ſang, pouſſé par le cœur, doit s'eſtimer par la denſité de cette liqueur & par ſa vîteſſe; ce qui n'eſt point exact; il auroit fallu dire par le quarré de ſa vîteſſe, comme on peut le voir dans l'hydrodynamique de M. Bernouilli, célebre Profeſſeur en mathématique à Bâle, *ſect.* 11, & dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1704, *page* 328; ce qui dans une vîteſſe double feroit, ſelon la ſupputation

de Boerhaave, une différence de moitié ; dans une vîteſſe triple, des deux tiers ; dans une quadruple, des trois quarts, &c.

Comme ce principe d'hydraulique eſt la baſe de tous les ſyſtêmes ſur la circulation du ſang, & qu'on tombe néceſſairement dans l'erreur lorſqu'on s'en écarte : nous allons, en faveur de ceux qui n'ont pas étudié les mathématiques, en donner l'explication, avec une démonſtration à la portée d'un chacun.

Il faut en premier lieu ſavoir, que les géometres apellent quarré d'une quantité cette même quantité multipliée par elle-même ; par exemple, le quarré de 2 eſt 4, parce que 2 multipliés par 2 produiſent 4 ; par la même raiſon le quarré de 3 eſt 9, puiſque trois fois 3 font 9 ; celui de 4 eſt par conſéquent 16 ; celui de 5 eſt 25, & ainſi de toutes les autres quantités.

Cela poſé, voici comme on peut démontrer que la force des liqueurs, qui ſont pouſſées dans des tuyaux quelconques, doit s'eſtimer par le quarré de leur vîteſſe, & non par leur ſimple vîteſſe.

Suppoſons pour cet effet deux tuyaux de même longueur & d'égal diametre, dont l'un ſoit *A* & l'autre *B*, dans leſquels flue une liqueur d'égale denſité ; ſuppoſons encore que la liqueur du tuyau *A* y coule avec une vîteſſe quelconque, que j'appelle 1, & celle du tuyau *B* avec une vîteſſe

double, que je nommerai par conſéquent 2.

Puiſque la vîteſſe de la liqueur en *B* eſt double de celle qui coule en *A*, il paſſe en tems égaux par le tuyau *B*, deux fois plus de liqueur que par le tuyau *A*; donc la force de la liqueur en *B* eſt à cet égard deux fois plus grande que celle du tuyau *A*; or, en tems égaux, il ne coule pas ſeulement deux fois plus de liqueur par le tuyau *B* que par le tuyau *A*; mais chaque molécule de la liqueur en *B* ayant une vîteſſe double de celle du tuyau *A*, elle frappe deux fois plus fort; donc, par cette autre conſidération, ſa force eſt encore deux fois plus grande; il faut donc, pour avoir ſa force totale, multiplier 2 par 2, dont le produit eſt 4; or 4 eſt le quarré de 2, qui eſt la vîteſſe en *B*; donc la force des liqueurs qui ſe meuvent dans des tuyaux quelconques, eſt comme le quarré de leur vîteſſe.

Si la vîteſſe de la liqueur en *B* devenoit triple, quadruple, quintuple, &c. de celle du tuyau *A*, on feroit le même raiſonnement; car, dès qu'il y paſſeroit trois fois, quatre fois, cinq fois plus de liqueur, la force à ce ſeul égard ſe trouveroit augmentée dans la même proportion, puiſqu'un volume 3, 4, 5 fois plus grand agit avec une force ou preſſion 3, 4, 5 fois plus grande, parce qu'il y a 3, 4, 5 fois plus de parties frappantes; mais comme chaque parcelle de liqueur auroit

en outre une vîteſſe 3, 4, 5 fois plus grande, ſa force à cet autre égard ſeroit encore 3, 4, 5 fois plus grande; donc, pour avoir la force totale dans ces différentes ſuppoſitions, il faudroit multiplier 3 par 3; 4 par 4; 5 par 5; ce qui produiroit les quarrés 9, 16, 25.

Si les denſités étoient inégales, il faudroit encore multiplier ces quarrés par ces mêmes denſités; c'eſt-à-dire, que ſi la liqueur du tuyau *B* peſoit à même volume deux fois plus que celle du tuyau *A*, il faudroit multiplier ſa denſité 2 par le quarré de ſa vîteſſe; ce qui, dans le cas d'une double vîteſſe, feroit 8, où, ce qui eſt la même choſe, la liqueur en *B* ayant deux fois plus de denſité & deux fois plus de vîteſſe qu'en *A*, la force de la liqueur en *B* ſeroit à celle de la liqueur en *A*, comme 8 eſt à 1, ou, ce qui revient au même, la force de la liqueur en *B* ſeroit huit fois plus grande qu'en *A*.

D'où il réſulte que la force du ſang, pouſſé par le cœur dans les vaiſſeaux ſanguins, doit ſe ſupputer par ſa denſité multipliée par le quarré de ſa vîteſſe; c'eſt ce que les géometres entendent, quand ils diſent que la force des liqueurs eſt en raiſon compoſée de leur denſité & du quarré de leur vîteſſe, quand les denſités & les vîteſſe ſont inégales; mais ſi les orifices des tuyaux étoient encore inégaux, la force des liqueurs en mouvement ſeroit alors en raiſon compoſée de leur den-

sité, du quarré de leur vîteſſe, & de l'orifice des tuyaux, ou, ce qui revient au même, du quarré de leurs diametres, parce qu'il eſt démontré que les orifices ſont entre eux comme les quarrés des diametres. Si l'orifice du tuyau *B* étoit dans notre ſuppoſition deux fois plus gros, il faudroit donc multiplier encore 8 par 2, ce qui feroit 16 pour la force totale de la liqueur en *B*, tandis qu'il n'y auroit que 1 pour la force en *A*.

Boerhaave a fait des articles particuliers, & a traité ſéparément des ſymptômes de la fievre, à l'exemple de Corn. Celſus, & de Jacques Houllier; il a tiré d'Éraſiſtrate l'idée de l'obſtruction, par erreur de lieu, *errore loci*, avec laquelle il explique les principaux phénomenes de l'inflammation. Éraſiſtrate croyoit, comme ſes contemporains, que les veines étoient des canaux, uniquement deſtinés à conduire le ſang, & que les arteres ne contenoient qu'un fluide ſpiritueux, tel que la ſubſtance aérienne, qui, en paſſant par les poumons & par la bouche avec les alimens, y recevoit un degré de perfection, & delà s'inſinuoit dans des vaiſſeaux particuliers, que les anciens nommoient arteres, d'un mot grec, qui ſignifie contenir de l'air ou de l'eſprit. Éraſiſtrate, qui fut un des grands anatomiſtes de ſon ſiecle, ayant obſervé dans les inflammations que les extrêmités artérielles étoient pleines & gorgées de ſang,

ſoutint que quand le ſang paſſoit des veines dans les vaiſſeaux deſtinés à contenir l'eſprit, *ſpiritus*, il arrivoit une inflammation, que les Grecs appelloient φλεγμονὴ, & que cette inflammation excitoit le même mouvement qu'on obſerve dans la fievre. La ſaignée que Boerhaave propoſe, juſqu'à défaillance, étoit dans ces mêmes cas conſeillée par Hypocrate & Galien, avec cette différence, que ceux-ci recommandoient d'avoir (1) égard aux forces, à l'âge, à la ſaiſon de l'année, à la couleur du ſang, à l'acuité des douleurs, & que Boerhaave n'en dit mot.

L'indication prophylactique que notre Auteur moderne propoſe pour guérir la petite vérole dans ſon origine; c'eſt-à-dire, pour empêcher que l'éruption ne ſe faſſe à la peau, & prévenir par-là l'inflammation, la ſupuration, la gangrene, &c. eſt encore tirée de l'excellent opuſcule de Rhazis, (2) ſur cette maladie éruptive. Les moyens que ce Docteur Arabe décrit pour y parvenir ſont tout-à-fait intéreſſans & curieux; cet écrit mérite d'être lu avec d'autant plus d'attention, qu'il renferme tout ce qu'il importe le plus de ſavoir pour connoître & bien traiter cette maladie. Sydenham,

(1) Hypocrate : régime des maladies aigues, ſect. 4, p. 378, n. 243, & Aphor, 2 ſect. 1.

(2) *Cap.* 5, *pag.* 47. *Londini* 1766, in-8°.

qui a suivi sa méthode presqu'à la lettre, s'est tû sur la cure initiale : quoique Boerhaave l'ait adoptée on ne voit pas qu'elle ait fait fortune ; car on ne connoît depuis lui personne qui l'ait conseillée ou exécutée publiquement avec succès.

La méthode qu'il indique pour préserver de l'hydrophobie, l'orsqu'on a été mordu d'un animal enragé, & pour guérir cette maladie quand elle est arrivée, ne seroit pas le plus mauvais endroit de ses aphorismes, s'il en étoit l'inventeur ; mais je trouve la même cure écrite dans la médecine de Celse. (1) On pourroit même dire que ce dernier Auteur est entré dans de plus grands détails. Boerhaave après avoir, comme Celse, bien fatigué l'hydrophobique par le bain & la boisson forcée d'eau froide, se contente de dire, qu'il faut, vers la nuit, procurer le sommeil au malade, sans dire avec quoi. Celse ajoute en cet endroit, qu'il faut adoucir & calmer les fatigues du jour qu'on a fait essuyer au malade, en le faisant passer tout de suite dans un bain d'huile chaude, par la crainte, dit-il que le corps, devenu infirme à la suite de ces exercices pénibles, n'éprouve le danger des distensions nerveuses. Boerhaave finit l'article de la cure par conseiller, pendant les accès de rage, un régime très-ténu & continuellement humectant ; ce qui est presque toujours

(1) Livre 5, chap. 27.

impoſſible à pratiquer, à cauſe de l'horreur conſtante que ces malades ont pour toutes les liqueurs. A la vérité Celſe propoſe, dans cette maladie, un remede à prendre dans de l'eau; mais il a attention de faire obſerver, que ſi le malade eſt déja attaqué de la rage, on doit lui donner en bols.

Il a réduit toutes les fievres intermittentes à une ſeule dénomination; il les a fait dériver de la même cauſe, comme on peut le voir dans l'aphoriſme 755, & les a toutes compriſes ſous le même pronoſtic & la même cure. Nous verrons vers la fin de la troiſieme ſection de cet ouvrage, de combien de manieres elles different entre elles, & combien il importe, pour le prognoſtic & pour le traitement, de ſavoir, non-ſeulement diſtinguer la quarte de la tierce, &c. mais encore une tierce d'avec une autre tierce, &c. Tout ce que je viens de dire n'eſt point pour rien diminuer de l'eſtime due à la mémoire de ce célebre Médecin, & mon deſſein n'eſt pas d'inſinuer qu'il fut jamais plagiaire, ou qu'il chercha à ſe faire honneur des découvertes d'autrui; s'il n'a point indiqué les lieux où il a pris les matériaux de ſes aphoriſmes, c'eſt, comme il le dit lui-même dans ſa préface, parce qu'il falloit en citer trop ou n'en citer aucun.

Les deſcriptions du Profeſſeur Hollandois ſont

courtes, il n'entre dans aucun détail circonſtancié; les indications qu'il déduit de ſes principes ſont ordinairement ſi vagues, ſi générales & ſi indéterminées, qu'il faut la plupart du tems preſque tout deviner ; au reſte ſes aphoriſmes reſſemblent à une place fortifiée de tout côté avec beaucoup d'art ; de maniere que ſes écrits ſont véritablement impoſans, & paroiſſent au premier coup-d'œil inattaquables : ſon ſyſtême eſt enfin ſi bien combiné & ſi ingénieuſement lié, que tout paroît couler de ſource.

Après des définitions ſuccintes il préſente tout de ſuite, ou un épaiſſiſſement à fondre, ou une trop grande ténuité à incraſſer, ou une acrimonie à adoucir, ou une obſtruction à lever, ou un relâchement à fortifier, ou une tenſion à diminuer, ou un mouvement déſordonné à modérer, ou enfin une plénitude à évacuer : les indications qu'il tire de ſes ſuppoſitions paroiſſent claires & évidentes, par le principe que les contraires ſe guériſſent par les contraires ; & lorſqu'on croit qu'il va entrer dans quelques détails, il finit la queſtion, & ſe ſauve par une porte de généraliſation ; il évite par ce moyen toutes les priſes qu'il pourroit donner ſur lui, & le Lecteur extaſié n'eſt guere plus inſtruit que s'il n'avoit rien lu du tout.

Mais ſi on nioit les épaiſſiſſemens, les fontes,

les acrimonies, les tenſions, les relâchemens, &c. ou ſi du moins on ne les lui paſſoit que comme de purs effets, & non comme des cauſes, tout le merveilleux ſeroit évanoui.

Cet Auteur avoit immenſément lu ; il étoit au ſurplus doué d'une mémoire prodigieuſe & d'un jugement ſolide : nous lui ſommes redevables d'une infinité de choſes utiles dans la pratique, qu'il a recueillies des Médecins Grecs, Latins, Arabes, Italiens, François, Anglois, &c. qui, ſans lui, ſeroient peut-être reſtées fort long-tems dans l'oubli au détriment de l'art. Il a fait un grand nombre d'éleves, dont la plupart ont acquis, à juſte titre, beaucoup de réputation : une de ſes bonnes qualités étoit, entre autres, de conſeiller perpétuellement l'étude de la médecine grecque, qui eſt le dépôt des véritables loix de la médecine-pratique. La conſéquence que je tire de ma critique eſt que, ſi ce grand homme a quelquefois erré, je dois bien craindre pour moi.

Nous pourrions analyſer quantité d'autres écrits de Médecins modernes & fort célebres, dans leſquels nous trouverions peut-être encore plus d'inconvéniens ; mais crainte qu'on ne nous prête le deſſein de choquer quelqu'un, nous nous bornerons aux courtes reflexions que nous venons de faire ſur les œuvres de Boerhaave, qui eſt un de ceux qui a le plus réuni de ſuffrages en ſa faveur,

& qui fut l'oracle des modernes. Nous nous contenterons de dire un mot de quelques autres Auteurs célebres, dont les écrits nous paroiſſent avoir un rapport plus direct avec les matieres que nous traiterons dans le cours de cet ouvrage; & comme Hypocrate eſt la ſource féconde, dans laquelle ont puiſé tous ceux qui ont acquis une réputation bien méritée, nous placerons encore cet Auteur divin à la tête de notre liſte.

Hypocrate a fait des deſcriptions complettes, comme on peut le voir dans ſes livres de maladies, des affections, &c. Il a donné des parfaits modeles d'obſervations dans les quarante-deux Hiſtoires du premier, & du troiſieme livres de ſes Epidémies: il en a tiré des principes qui peuvent ſervir en tout tems & en tout climat; ce ſont les aphoriſmes, les prognoſtics, les coaques & les prorrhétiques, qui, de l'aveu des plus grands maîtres de l'art, ſont & ſeront toujours de véritables guides pour connoître le préſent, le paſſé & l'avenir des maladies. Ces ſentences ont l'avantage de convenir au midi, au nord, au levant & au couchant, comme on peut s'en aſſurer en parcourant les écrits des plus grands Médecins de France, d'Allemagne, d'Italie, & de ceux qui ont paſſé les mers. Quant aux cures, on peut dire que l'uſage, l'obſervation & l'expérience, l'ont fait exceller dans la diététique & dans la chirurgie.

Quoique ſa pharmaceutique ſoit différente de celle qu'on emploit aujourd'hui, elle n'eſt pas pour cela auſſi inférieure à la nôtre, que bien des modernes voudroient le perſuader : j'ai connu quelques Praticiens en France & en Allemagne, qui ſe ſont fort bien trouvés de ſa matiere médicale ; je puis en mon particulier certifier avoir très-ſouvent obtenu de fort bons ſuccès de certains remedes qu'il indique, & quelquefois plus que je n'aurois eſpéré des remedes modernes : je ferai ſeulement remarquer, qu'une bonne partie des drogues & des médicamens qu'il conſeille, ſeroient pour les Médecins d'aujourd'hui des outils tout particuliers & tout nouveaux ; qu'il faudroit par conſéquent beaucoup d'uſage pour apprendre à s'en ſervir utilement.

Il dit dans un petit ouvrage qu'il a écrit ſur l'ancienne médecine, *que cette ſcience ſubſiſte depuis long-tems ; quelle a des principes sûrs & un chemin certain par leſquels on a fait, dans le cours de pluſieurs ſiecles, une quantité de belles découvertes ; que tout ce qui manque pour la perfection de cet art, ſe trouvera, ſi des gens habiles & bien inſtruits des regles anciennes, en font la recherche, & tâchent d'arriver à ce qui eſt inconnu par ce qui eſt connu.* Voilà préciſément la méthode dont les géometres ſe ſont toujours ſervis pour parvenir aux plus ſublimes découvertes.

Ce grand homme rendit des ſervices ſignalés

à toute la Grece, & en particulier à sa patrie. Galien (1) en rapporte un trait tout-à-fait intéressant. Quand il survient, dit-il, un mauvais changement dans l'air qui tend promptement à la corruption, les hommes ne sauroient éviter ce péril; car forcés par la nécessité de la respiration, ils ne peuvent s'empêcher d'attirer continuellement par la bouche, cet air empoisonné: c'est-pourquoi je loue infiniment l'admirable Hypocrate qui trouva le moyen de préserver sa patrie d'une contagion pestilentielle que l'air apportoit de l'Ethiopie dans la Grece: il changea & dénatura tellement cet air, qu'il ne fut plus le même. Il fit, pour cet effet, allumer par toute la ville, des feux qui n'étoient pas seulement composés de bois ordinaires, mais aussi de fleurs, de couronnes, d'aromates & d'onguents très-gras & très-odoriférens qu'on y jettoit perpétuellement pour les entretenir: les miasmes ou corpuscules délétérés répandus dans l'atmosphere, se consumerent par les flammes, ou s'altérerent au point que les citoyens purent respirer cet air, sans contracter la peste.

Comme il regnoit dans l'armée d'Artaxercès, une maladie épidémique qui faisoit périr presque tous les soldats, ce Roi fit offrir à Hypocrate des

(1) Chap. 28 de la thériaque à Pison.

ſommes très-conſidérables pour aller ſecourir ſon armée. Celui-ci répondit que l'honneur & le tendre amour de ſa patrie l'emporteroient toujours ſur toutes les richeſſes de l'univers, & qu'il n'iroit jamais au ſecours des ennemis de la Grece. Le Roi lui fit des menaces ; mais Hypocrate s'en moqua.

Il parcouroit les différentes villes de l'Archipel ; & y guériſſoit généreuſement les malades. On fit ſon apothéoſe, & on lui éleva des autels : il s'acquit tant de conſidération, que les Athéniens lui décernerent une couronne d'or. Les Abdérites qui avoient une ſinguliere vénération pour leur Philoſophe Démocrite, s'imaginant que les ris continuels de ce ſage étoient des traits de folie ; députerent à Hypocrate pour le ſupplier de venir le guérir. Hypocrate ſe rendit incontinent à Abdére, alla viſiter Démocrite dans une grotte où il le trouva occupé à furreter dans les entrailles de divers animaux, & à écrire ce qu'il obſervoit dans la ſtructure & dans les reſſorts de ces admirables machines. Après la converſation qu'il eut avec ce prétendu fou, il s'écria : ô Abdérites ! vous êtes plus fous que celui pour lequel vous m'avez envoyé chercher ; vous devez à ſa ſageſſe le ſoutien & la gloire de votre république ; vous avez plus beſoin de guériſon que lui : ce n'eſt point ſa folie qui le fait rire, mais la vôtre.

Hypocrate

Hypocrate laiſſa deux fils, ſavoir Theſſalus & Draco, qui ſoutinrent parfaitement l'éducation qu'ils avoient reçue d'un ſi grand maître. Soranus dit qu'ils excellerent dans l'art de guérir, & qu'ils acquirent la plus grande réputation.

Cœlius Aurélianus, fameux méthodiſte, a donné des deſcriptions admirables de maladies, ſuivies de méthodes curatives dont la plupart ſont de vrais coups de génie, principalement dans les maladies opiniâtres & rebelles. Les Auteurs dont les écrits ſont les plus goûtés, ont été ſes imitateurs, tels que Sydenham, &c. Il y en a qui prétendent que cet Aurélien n'eſt que le copiſte ou le traducteur de Soranus d'Epheſe; mais cette opinion n'eſt fondée que ſur de ſimples ſoupçons: ce qu'il y a encore de remarquable dans cet ouvrage, c'eſt une latinité antique, fort inférieure à la pureté du ſiecle d'Auguſte, & qui ſe reſſent beaucoup du barbariſme des premiers âges de Rome; d'où l'on pourroit conclure qu'Aurélien devoit exiſter long-tems avant les Céſars. Je ſais qu'on peut faire contre ce ſentiment de très-fortes difficultés; mais ce n'eſt ici, ni le tems, ni le lieu de les éclaircir.

Cornelius Celſus, ancien Médecin de Rome, a écrit un corps de médecine en latin, qui renferme la diététique, la pharmaceutique & la chirurgique. Son ſtyle eſt laconique, clair, élégant

& des mieux épuré. Il adopta la ſecte rationelle avec quelques modifications ; il tria tous les ſyſtêmes, & en retint ce qui lui parut le plus raiſonnable; il donna, en toute occaſion, la préférence à la ſéméiotique d'Hypocrate, qu'il cite ſouvent. Quant à la pratique, il a quelquefois ſuivi Aſclépiade, & l'a combattu en d'autres circonſtances. Les remedes qu'il propoſe paroiſſoient être pris dans toutes les ſectes, & l'enſemble de l'ouvrage n'eſt qu'une compilation abrégée & bien réfléchie des Auteurs Grecs. Nous lui ſommes redevables de pluſieurs traits d'hiſtoires, & de quelques morceaux de l'ancienne médecine, qui ſans lui ſeroient totalement ignorés : on peut même, à bien des égards, l'appeller l'Hypocrate des Romains.

Proſper Alpin adopta la théorie des méthodiſtes, & la pratique d'Hypocrate & de Galien. Tous ſes écrits ſont fort bons; mais le meilleur eſt ſans contredit, le livre des prédictions ſur la vie & la mort des malades. Il y a raſſemblé les ſentences éparſes d'Hypocrate, & tout ce qu'il a cru trouver de mieux dans Galien & dans les Arabes, qu'il a adaptés dans cet ouvrage avec un ordre & un art admirables. Quoique cet écrit ne ſoit qu'une pure compilation, le choix, l'ordre & la netteté qui y regnent, joints à l'importance des matieres qui y ſont traitées, ne le rendent pas bien inférieur aux originaux.

Pierre Foreſte, dont les œuvres en quatre tomes *in-folio* furent imprimées à Rouen, l'an 1653, a donné des obſervations ſur une infinité de genres de maladies, tant aiguës que chroniques & chirurgicales : ſes hiſtoires approchent beaucoup de l'exactitude hypocratique ; elles ſont par cette raiſon très-inſtructives. Comme cet Auteur poſſédoit parfaitement la médecine grecque, on y voit avec un plaiſir infini, l'Auteur prédire juſte les événemens pluſieurs jours d'avance, tels que les criſes, la vie & la mort des malades.

M. Fanton a compoſé un petit ouvrage d'or ſur les fievres miliaires : ſon livre eſt un tiſſu d'obſervations bien détaillées, qui ont été faites au chevet du lit des malades, & d'après l'ouverture des cadavres de ceux qui ſont morts de cette maladie : les deſcriptions y ſont dans le goût de celles d'Hypocrate ; on diroit que c'eſt la nature même qui parle, & le traitement n'eſt qu'un récit ſimple & naïf de ce qui eſt confirmé par l'expérience : il y a établi des principes de diagnoſtic & de prognoſtic qui ſont parfaitement bien déduits ; enfin cet écrit ne renferme aucun verbiage de théorie ; il eſt d'ailleurs précédé d'un diſcours auſſi curieux qu'inſtructif ſur l'antiquité de cette maladie.

M. Lieutaud, premier Médecin du Roi, ſi connu dans la république des lettres, par tant de

chef-d'œuvres, a fait préſent à la médecine d'un ouvrage ineſtimable, intitulé *hiſtoire anatomique*, &c. Cet écrit contient tout ce qui s'eſt paſſé juſqu'ici de plus remarquable dans les ouvertures des cadavres de ceux qui ſont morts de maladies rares ou inconnues ; ce qui rend ce livre non moins recommandable, ce n'eſt pas ſeulement la pureté & l'élégance du ſtyle, mais c'eſt le travail immenſe que l'Auteur a dû faire pour épargner aux Lecteurs l'ennui des longs narrés, en renfermant, comme il a fait, chaque hiſtoire dans le tableau le plus clair & le plus raccourci.

Il eſt aiſé à deviner par tout ce que nous venons de dire, qu'il n'y a que l'obſervation & l'expérience bien méditées qui puiſſent rendre un Médecin habile dans l'art de connoître le préſent, le paſſé & l'avenir ; de conſerver la ſanté, & de la rétablir quand elle eſt perdue. On me dira peut-être que je profeſſe ici l'empyriſme ; j'en conviens ; c'eſt en effet celui que je crois ſincerement le plus propre à former de grands guériſſeurs, pourvu qu'il ſoit raiſonné & bien comparé ; qu'il ne ſoit point aveugle comme celui dont on nous parle perpétuellement ; pourvu qu'enfin l'obſervation & l'expérience marchent toujours d'un pas égal, & parallelement à celle des célebres écrivains dont nous venons de parler.

Nous en appellons à la bonne-foi des plus

grands praticiens, & nous les prions de nous dire si c'eſt la théorie qui les conduit à ces belles cures qui leur font tant d'honneur, & ſi, quand ils preſcrivent des remedes, ils ne prennent pas toujours pour objet de comparaiſon, quelques maladies qu'ils ont guéries, & qui avoient le plus de rapport ou de reſſemblance à celles qu'ils traitent. Mais il faudra, me dira-t-on, exclure de la médecine, l'anatomie, la phyſique, la chymie. Point du tout, je ſerois au contraire d'avis que le Médecin fût non-ſeulement inſtruit de ces ſciences, mais qu'il y joignît encore la connoiſſance (1) des mathématiques, principalement celle de la méchanique, de l'hydraulique, de l'optique & de l'aſtronomie : ce n'eſt pas que je penſe véritablement que ces ſciences ſoient bien néceſſaires pour guérir ; mais c'eſt qu'indépen-

(1) Hypocrate écrivoit à ſon fils Theſſalus, pag. 507. « Donnez beaucoup de tems, mon fils, à l'étude » de la géométrie & de l'arithmétique ; car ces ſciences » ne vous procureront pas ſeulement des avantages & » de la conſidération dans la vie civile ; mais elles » éclaireront encore votre eſprit, & le rendront plus pé- » nétrant pour tout ce qui eſt eſſentiel à ſavoir dans la » médecine ».

Il ajoute dans le livre de l'air, de l'eau & des lieux, pag. 81, ſect. 1, n. 34 : « Si quelqu'un trouve ces choſes » trop ſublimes ..... qu'il ſache encore que l'aſtrono- » mie eſt d'une grande utilité dans la médecine.

damment de l'érudition qui ſied ſi bien au Médecin, ces connoiſſances peuvent ſeules le mettre en garde contre toutes les fauſſes théories, lui apprendre à raiſonner juſte, & le diſpoſer à faire de grandes choſes par l'étendue qu'elles donnent au génie. D'ailleurs l'anatomie guide le Médecin dans les opérations chirurgicales ; la phyſique expérimentale fait connoître des effets de la nature qu'on ne doit point ignorer ; la chymie fournit d'excellens remedes ; avec la ſtatique & l'hydroſtatique, on évalue par comparaiſon les forces mouvantes des ſolides & des liqueurs ; l'optique apprend à remédier à quelques maladies des yeux, & l'aſtronomie à mieux obſerver les ſaiſons & leurs changemens. Comme les corps céleſtes influent néceſſairement ſur notre globe par l'attraction, par la lumiere qu'ils y répandent, & peut-être par pluſieurs autres cauſes que nous ignorons, l'aſtronomie peut déterminer cette influence, & éclairer l'eſprit ſur les conſtitutions épidémiques qui dépendent des ſaiſons, tandis que par la phyſique expérimentale, on apprend à preſſentir les effets réſultans de leurs variations ; mais les diſputes ſur les cauſes internes & immédiates des maladies, des fonctions vitales, naturelles & animales, & ſur l'uſage des organes, ne ſervent qu'à faire perdre un tems bien précieux, & à induire perpétuellement en erreur ceux qui

dans la pratique, ne se conduisent que d'après ces conjectures.

Il est très-certain que la découverte d'un seul remede, accompagnée de toutes les circonstances propres à le bien administrer, est infiniment plus utile au genre humain, que tous les raisonnemens sur les causes cachées des maladies, & que toutes les connoissances anatomiques les plus curieuses. Ne pourroit-on pas ajouter que, non-seulement on ne guérit pas mieux depuis la découverte de la circulation du sang, qu'on ne faisoit auparavant; mais encore que nos cures n'approchent pas de celles des anciens?

Depuis qu'on a commencé à bannir de la physique toutes les disputes conjecturales sur les causes, pour ne s'attacher qu'aux expériences; depuis que l'empyrisme s'est introduit dans cette partie de la phylosophie, & qu'on en a écarté toutes les disputes vaines & superflues, ne lui voit-on pas faire des progrès rapides? Il seroit peut-être bien à souhaiter pour le genre humain, qu'on prît ce parti dans les écoles où l'on professe l'art de guérir les hommes, & qu'à l'exemple des physiciens d'aujourd'hui, on l'appellât désormais, *médecine expérimentale*. Nous en allons donner un exemple tiré de la petite-vérole, qui pourra mettre le Lecteur encore plus à portée d'en juger.

L'expérience a appris que cette maladie eſt contagieuſe, qu'elle ſe communique, par l'inoculation, par l'air, par la fréquentation des perſonnes qui en ſont attaquées, par l'attouchement de leurs meubles, de leur linge, ou de leurs habits. Lorſque le venin varioleux eſt parvenu dans la maſſe des liqueurs ou dans le principe des nerfs, il y porte un germe qui ſe développe plus ou moins tard : cela dépend du tempérament, de la ſaiſon & de quelques autres circonſtances. On apperçoit au développement de ce levain, un embarras général dans l'économie animale, ſur-tout aux précœurs & à la tête ; peu de tems après le friſſon ſurvient, la fievre s'allume, les douleurs de tête, les anxiétés & la laſſitude générale du corps augmentent ; les reins, le dos deviennent douloureux ; les envies fréquentes de vomir, les vomiſſemens & ſouvent les convulſions ſe mettent de la partie, principalement chez les enfans. Les malades exhalent une odeur de tranſpiration ſinguliérement aigre ; les yeux deviennent larmoyans ; & ſi après vingt-quatre heures, en palpant les bras & les poignets des malades, on y apperçoit comme de petits grains raboteux, glanduleux, il eſt hors de doute que ce ſera la petite-vérole. Les adultes ſont, avant l'éruption, fort ſujets à ſuer ; mais les enfans très-rarement.

L'éruption ſe fait le troiſieme ou le quatrieme

jour, quelquefois plus tard; cela dépend de l'eſpece de petite-vérole, & des autres circonſtances qui s'y rencontrent. Par exemple, les petites-véroles légitimes ou diſcretes paroiſſent ordinairement le quatrieme ou le cinquieme jour, tandis que l'éruption des confluentes ſe fait plutôt le troiſieme, à moins que les commencemens de celles-ci ne ſoient accompagnés de quelque violent ſymptôme, tels que d'une vive douleur dans la région lombaire, qui reſſembleroit à une colique néfrétique, d'un point de côté ſemblable à celui de la pleuréſie; ou d'autres douleurs aiguës dans les membres, comme on en éprouve quelquefois dans le rhumatiſme; enfin des anxiétés ou douleurs à l'eſtomac, accompagnées de vomiſſemens copieux, &c. Lorſque ces ſymptômes ſont violens, les malades en ſont tellement harraſſés & fatigués, que l'éruption eſt pour l'ordinaire retardée d'un jour ou deux; c'eſt-à-dire, qu'elle ne ſe fait alors que le quatrieme ou cinquieme jour; & c'eſt à ces ſymptômes que Sydenham (1) connoiſſoit qu'elle ſeroit confluente ou d'une mauvaiſe eſpece. La diarrhée peut auſſi retarder l'éruption des confluentes, qui, malgré cela, n'en ſont pas moins dangereuſes.

(1) Page 82, tome 1 in-4°., édit. de Genêve, chez les freres de Tournes, année 1736.

Il faut cependant excepter les flux de ventre qui ne ſont, ni exceſſifs, ni d'une mauvaiſe qualité; car ils ſuppléent très-ſouvent à la ſalivation, principalement chez les enfans, mais bien rarement chez les adultes.

On appelle petites-véroles confluentes celles où les boutons ſe touchent tellement qu'ils paroiſſent n'en faire qu'un. Dans les petites-véroles diſcretes les puſtules ne ſont jamais liées ou confondues enſemble; il y a un intervalle entre elles qui les diſtingue & qui les ſépare. Les taches des petites-véroles ſont au commencement rougeâtres, clair-ſemées & reſſemblantes aux piqûres de puces ou d'épingles: elle occupent en premier lieu la face, le cou & la poitrine, enſuite le reſte du corps. Pendant tout ce tems, la gorge fait mal, & cette douleur augmente avec l'accroiſſement des puſtules qui deviennent de jour en jour plus conſidérables, juſqu'à rougir & enflammer les interſtices des boutons qui augmentent ſenſiblement en nombre & en groſſeur, ſelon la quantité, la force ou l'acuité du venin varioleux, & ſelon la diſpoſition particuliere de ceux qui en ſont attaqués. Après que l'éruption eſt faite, tous les ſymptômes diminuent & paroiſſent quelquefois ſe diſſiper entiérement.

Vers le huitieme jour de la maladie, les intervalles des puſtules deviennent rouges; toute la

peau s'éleve avec une tenſion douloureuſe & lancinante qui croît d'heure à autre : bientôt les paupieres s'empliſſent, ſe gonflent & deviennent luiſantes comme une veſſie enflée, tellement que les malades ſont quelquefois privés de la lumiere. A cette enflure du viſage ſuccede celle des mains & des doigts qui groſſiſſent auſſi, & qui ſe diſtendent en raiſon du nombre des puſtules qui ſont ſur ces parties. Les boutons de la face qui juſqu'alors étoient rouges & polis au tact, commencent à devenir raboteux, blanchâtres, & donnent par-là le premier ſigne de maturité ; il ſort peu-à-peu de ces boutons, une matiere fluide, purulente, jaunâtre, qui eſt aſſez reſſemblante au beau miel.

L'inflammation de la face & des mains, parvenue à ſon apogée, rend l'interſtice des puſtules fleuri comme des roſes de damas. Plus la petite-vérole eſt légitime & bénigne, plus la couleur des interſtices approche de la couleur dont nous venons de parler. Il n'en eſt pas des puſtules des mains & du reſte du corps, comme de celles de la face ; celles-ci, comme nous l'avons dit plus haut, deviennent raboteuſes à meſure qu'elles avancent vers leur maturité ; tandis que celles des mains & des autres parties du corps, deviennent de jour en jour polies & douces au toucher, à meſure quelles meuriſſent. Vers le

onzieme ou quatorzieme jour, tout eſt ordinairement fini ; mais les confluentes ſe prolongent bien ſouvent juſqu'au dix-ſeptieme, & font même quelquefois mourir le vingtieme jour.

Les puſtules des mains ſont communément plus tenaces, & durent plus long-tems que celles des autres parties : il ſuccede à celles de la face des écailles farineuſes qui laiſſent des enfoncements à la peau, mais qu'on n'apperçoit pas d'abord après la chûte des premieres croûtes ; ce n'eſt qu'après qu'il s'en eſt formé de nouvelles. Les puſtules des mains finiſſent rarement par des écailles, quand ces boutons ſont mûrs, ils crevent, le pus ſort & tout eſt terminé.

L'obſervation a fait voir que les petites-véroles confluentes ſont toujours plus dangereuſes que les diſcretes. Les bons ſignes dans les unes & les autres conſiſtent en général à reſpirer & avaler aiſément, à uriner ſans peine & à proportion de la boiſſon : il faut auſſi aller commodément à la garde-robe, que les déjections ſoient louables, & l'urine d'une conſiſtance médiocre, d'une belle couleur de citron, avec quelques ſuſpenſions blanches ou rougeâtres, ou ce qui eſt encore mieux, qu'elle dépoſe un ſédiment blanc, léger & copieux. Les malades ne doivent pas reſſentir de fortes douleurs aux lombes, ni avoir de répugnance abſolue pour les alimens ; l'altération

doit être médiocre ; les nauſées & les anxiétés doivent être ſupportables & non fatiguantes. Il eſt bon de dormir un peu & de conſerver ſon bon ſens ; ou ſi le délyre ſurvient, qu'il ne ſoit que paſſager, qu'il finiſſe de bonne heure. Il faut auſſi que les boutons prennent un accroiſſement raiſonnable, qu'ils ſoient éloignés les uns des autres, que la baſe de chacun ſoit d'un beau rouge, que la plus grande quantité des puſtules, ſoit aux bras, aux mains, aux cuiſſes, aux jambes & aux pieds ; qu'il y en ait peu à la tête & à la poitrine. La ſalivation eſt bien eſſentielle dans les petites-véroles confluentes. Valſchimidius aſſure qu'il n'a jamais vu mourir perſonne, après avoir bien craché.

Il eſt néceſſaire, dans l'état de ſuppuration, que la fievre ſoit modérée, pour que le malade la ſupporte aiſément ; que les puſtules s'agrandiſſent & ſe rempliſſent d'un pus louable ; que l'intervalle des puſtules ſoit d'un rouge tempéré ; que le malade prenne bien la nourriture & la boiſſon qu'on lui préſente ; qu'il ne reſſente point d'ardeur au ventre, aux précœurs ou à la poitrine, ni d'élancemens à la tête, & qu'enfin les puſtules crevent à leur maturité.

Les mauvais ſignes ſont la malignité connue de l'épidémie regnante, les grandes ardeurs ou douleurs des lombes qui remontent ſouvent à la poi-

trine, aux précœurs, ou au cerveau, & qui occaſionnent dans ces parties des anxiétés conſidérables, des oppreſſions, des difficultés de reſpirer, des inflammations pernicieuſes, des dépôts, des convulſions, la mort.

Toutes les éruptions qui ſe font avant le quatrieme jour ſont ſuſpectes; en général tout danger qui réſulte de l'éruption, eſt toujours en raiſon inverſe du tems qu'elle a mis à paroître, en datant depuis l'inſtant où le premier accès de fievre a commencé, à l'exception néanmoins de celles où l'éruption eſt retardée par les ſymptômes graves dont nous avons parlé plus haut. Les convulſions, les vomiſſemens fréquens de bile pure, verte, noire, &c. le dégoût conſtant pour les alimens, le délire continuel ou frénétique, les urines fort rouges, noires ou aqueuſes, ſans ſuſpenſion ou avec ſuſpenſion ténue; la ſoif ardente, d'autrefois nulle altération, pendant qu'il ſubſiſte des cauſes qui devroient la procurer; l'interſtice des puſtules pâle ou livide, la fievre ardente qui perſiſte ſans relâche, les crachemens de ſang & les urines ſanglantes, ſont des ſignes bien funeſtes. Le tête & la poitrine, couvertes de puſtules, qui ſe touchent ſans intervalle entr'elles, le ſoubreſaut des tendons, la bouche & l'œſophage garnis de boutons qui gênent conſidérablement la déglutition & la reſpiration; l'agitation, les mou-

vemens fréquens & l'inquiétude, qui excite les malades à changer ſouvent de place, de chambre ou de lit, à palper avec leurs mains les rideaux, la couverture, pour en tirer vainement des floccons, des pailles; les boutons pourprés, violets, noirs, livides, l'affaiſſement, l'applatiſſement des puſtules vers le tems de la ſuppuration; les puſtules, qui, au lieu d'un pus louable, ſe rempliſſent d'une ſanie ténue, blanche, tranſparente; enfin les hypochondres élevés, tendus, douloureux, ſont autant de ſignes, qui annoncent que les malades périront infailliblement. Quand il ſurvient une hémorrhagie du nez un peu abondante avant ou après l'éruption, c'eſt ordinairement un bon ſigne; mais ſi les narines ne rendent que quelques gouttes de ſang, le malade eſt alors en danger de ſuccomber. Les idées inquietes, triſtes, effrayantes, ſont preſque toujours les avant-coureurs de la mort; on les connoît quand les malades changent ſouvent de couſſin, de traverſin, & qu'ils récitent ſans ceſſe des prieres avec beaucoup d'ardeur & de vîteſſe.

Quand le Médecin veut prononcer ſur l'avenir, ſoit pour la vie ou pour la mort, ou pour les reliquats qui doivent reſter aux malades, il ſe regle ſur la quantité ou ſur la force de ces ſignes, qu'il compare avec la conſtitution générale de l'année, & le tempérament particulier du malade.

La cure des petites-véroles benignes eſt l'ouvrage de la nature qui les conduit à parfaite guériſon, ſans les ſecours de l'art ; mais il n'en eſt pas de même de celles qui ſont accompagnées de ſignes & de ſymptômes dangereux. Il faut dans les commencemens déſemplir les vaiſſeaux, lorqu'il y a la moindre apparence de pléthore, & proportionner les ſaignées aux forces, à l'âge & à la plénitude : on doit preſcrire aux malades un régime réfrigérent & anti-ſeptique, les faire quelquefois vomir, ſur-tout quand l'eſtomac paroît rempli, qu'ils ont des nauſées, où qu'ils rendent par la bouche de la bile de différente couleur : il convient preſque toujours de les placer dans des appartemens vaſtes, frais, élevés, d'en renouveller ſouvent l'air, & de mettre leur lit dans le milieu des chambres, parce que l'air qui croupit dans les angles ou dans les alcoves, y contracte le plus ſouvent un caractere de putridité bien contraire aux malades.

Les pédiluves, & la vapeur des décoctions émollientes, dirigées fréquemment aux pieds & aux cuiſſes, conviennent avant & pendant l'éruption, ainſi que les cataplaſmes émolliens, appliqués fréquemment à la plante des pieds ; enſuite les épiſpaſtiques, pour déterminer l'éruption & dériver l'humeur vers les parties inférieures. Il eſt bon de brûler ſouvent dans les appartemens, du fort vinaigre, dont on verſe de

tems

tems en tems quelques filets sur une pelle de fer rougie au feu. Les alimens qu'il faut préférer, sont les bouillons d'orge ou d'avoine, avec point ou fort peu de viande; il est aussi convenable d'ajouter à ces bouillons, de même qu'à la boisson ordinaire, les jus d'orange & de limon, la grenade, le verjus, l'épine-vinette, le syrop de vinaigre, & les autres fruits acidules de la saison & du climat, qu'on proportionne à l'âge, au sexe, au tempérament, & aux différentes circonstances qui peuvent se rencontrer.

Lorsqu'après l'éruption la petite vérole rentre ou paroît s'applatir, l'expérience a appris que six ou huit gros de syrop de diacode faisoient un fort bon effet; mais s'il y avoit assoupissement, ou que la tête parût embarrassée, je préfererois des vésicatoires aux jambes ou à la nucque.

Voila à-peu-près la description, le diagnostic, le prognostic, & le traitement général d'une maladie éruptive, que le seul empyrïsme, c'est-à-dire, l'expérience nous a appris, indépendamment de toute théorie: il en est de même de tous les autres genres de maladies; d'où l'on voit l'intervalle immense qu'il y a de la science de guérir, à l'art de raisonner ou de persuader. Il suit donc que les Myrepse, les Scribonius-Largus, les Marcellus, les Sextus, & les recueils de formules de Galien, d'Aetius, de Paul Eginette, d'A-

lexandre de Tralles, d'Oribaſius & de Jules-Céſar Claudin, ancien Profeſſeur en médecine à Boulogne, ne ſont pas auſſi inutiles que nos modernes voudroient le perſuader. Tout ce qui n'eſt qu'un pur réſultat de l'expérience eſt très-reſpectable par-tout, principalement dans la médecine. Les anciens guériſſoient parfaitement certaines maladie aiguës & chroniques, qui ſont pour nous devenues incurables, parce qu'on n'a pas voulu prendre la peine d'étudier comme eux dans le livre de la nature : cette étude a paru longue, difficile, ennuyeuſe; chacun s'eſt dit, imaginons un ſyſtême, à l'aide duquel nous puiſſions tout expliquer, tout deviner. Les uns ont cherché le régime de la nature dans les quatre qualités, les autres dans la fermentation, d'autres dans les tranſmutations chymiques, quelques modernes dans les loix de la ſtatique & de l'hydroſtatique, &c. tous ont échoué, parce que la nature ne dépend pas des loix qu'on lui fait, mais ſeulement de celles qu'elle ſe fait elle-même. Auſſi voit-on, dans la plupart des écoles, ſoutenir le pour & le contre avec la même ardeur; ce qui a donné lieu à la mauvaiſe plaiſanterie de M. Santeuil, qui dit, qu'on a tort de mépriſer les theſes de médecine, qu'elles démontrent la ſageſſe de la ſalubre Faculté, qui, par-là, avertit le candidat, de n'admettre aucune théorie.

Il faut cependant une théorie, sans quoi on anéantiroit nécessairement toutes les Académies destinées à former les jeunes gens ; mais cette théorie ne devroit être qu'un pur résultat des faits & des expériences réitérés & réduites en principes. Celle de laquelle j'entends parler consisteroit, 1°. en une connoissance complette de la situation des parties du corps humain, de la correspondance des unes avec les autres, de leur forme & de leur couleur dans l'état de santé & de maladie, sans s'embarrasser des causes internes, obscures, qui les font agir, qui les rendent saines ou malades. 2°. A avoir de bonnes notions des différens effets de l'air, des eaux, des lieux, de chaque saison, & des diverses altérations que ces causes peuvent produire dans les corps. 3°. A bien savoir tous les signes caractéristiques de la santé, de chaque maladie, & des événemens à venir. 4°. A connoître enfin la force des différentes especes de nourritures & des drogues, & en particulier les remedes qui ont eu le meilleur succès dans chaque circonstance. L'usage réel qu'on feroit de cette théorie, seroit ce que j'appelle la pratique ou l'exercice de la médecine.

La nature & la maladie étant en général deux êtres actifs qui luttent & qui combattent pour se détruire mutuellement, il est évident que le devoir du Médecin est de secourir l'un & de lui

donner main-forte pour l'aider à ſubjuger l'autre, qui eſt ſon ennemi. Quand la nature eſt aſſez vigoureuſe pour en venir à bout toute ſeule, ſans les ſecours de l'art, on la voit de bonne heure commencer la coction de l'humeur morbifique, & la conduire enſuite à ſa perfection; mais lorſque la maladie eſt accompagnée de crudités conſtantes & rebelles, ſur leſquelles la nature n'a que fort peu de priſe, il y aura infailliblement de la longueur & du danger; c'eſt-là où l'habileté du Médecin devient néceſſaire pour préparer les humeurs, & avancer la coction, ſans laquelle il ne ſauroit y avoir de guériſon parfaite.

Si la maladie eſt dès le commencement accompagnée de ſignes funeſtes, c'eſt-à-dire, que ſi au lieu de ſimples crudités, on apperçoit des ſignes encore plus mauvais, tels que ceux qu'on appelle mortels ou délétéres, que la nature ſoit avec cela affaiſſée & notablement empêchée dans ſes principales fonctions, ou que les rudimens de la diſſolution animale ſe manifeſtent par des ſueurs froides, des odeurs cadavereuſes, des couleurs noires ou livides, &c. c'eſt encore là où le Médecin déploie ſon ſavoir. Lorſque la diſſolution putride a fait de tels progrès, qu'il la juge inaltérable par les forces de la nature & des remedes, il déclare la maladie incurable, mortelle; mais ſi la putridité n'eſt point encore bien avancée,

ou si le malade en est seulement menacé, le Médecin instruit fait alors triompher l'art par l'application des remedes qu'Hypocrate appelloit extrêmes, & que les méthodistes ont depuis nommé métasyncritiques. Ces remedes consistent à opérer un effet prompt, quelquefois violent, & à faire un grand & subit changement (1) dans l'écono-

(1) Lorsqu'il y a un levain de putridité bien marqué dans les premieres voies, que les malades ne sont point encore trop affoiblis, & que la nature paroît inclinée à s'en débarrasser par le vomissement & par les déjections, les remedes les plus prompts & les plus efficaces sont les vomitifs & les purgatifs, suivis de l'usage des antiseptiques acides; mais si les malades sont exténués, ou si la putridité fait des progrès rapides, il faut indépendamment des antiseptiques ordinaires, mettre promptement en usage ceux qui engendrent le plus d'air fixe, comme l'anti-émétique du célebre Riviere, qui se prépare avec un scrupule de sel d'absinthe, & une cuillerée de jus de citron, qu'on fait avaler au moment de la fermentation. On fait aussi entrer par l'anus, de l'air fixe avec le plus grand succès, tel que celui qui se produit ou qui se développe par la fermentation de l'huile de vitriol, mêlé avec de la craie: on introduit pour cet effet dans l'anus, un tuyau qui communique avec les matieres qui fermentent. On purifie encore l'air putride des appartemens, en versant dans un vase de l'huile de vitriol sur du sel marin un peu humide; on place ce mélange au milieu de la chambre du malade, dont on ferme aussi-tôt les portes & les croisées.

mie animale, ſoit en irritant, ſoit en altérant, ſoit en évacuant d'une maniere qui ne ſoit cependant point au-deſſus des forces de la nature ; or il n'y a ſouvent qu'un tems propre à employer utilement cette méthode, c'eſt dans les commencemens ; autrement on courroit riſque d'appliquer trop tard ces ſecours, & de tomber dans

---

Quand les maladies aiguës ſont accompagnées d'engourdiſſement, de peſanteur, d'aſſoupiſſement, que la nature paroît ſurchargée & lente dans ſes fonctions, ou qu'il ſe forme des embarras dans les viſceres, ſurtout à la tête, on emploie avec ſuccès les véſicatoires aux jambes, aux cuiſſes ou à la nucque, qui, en même-tems qu'ils évacuent les humeurs ſuperflues, réveillent la nature, l'aident à faire la coction, & la provoquent à quelque criſe ſalutaire : mais lorſqu'il y a des dépôts inflammatoires en quelque viſcere, on obſerve que ce ſecours métaſyncritique eſt le plus ſouvent ſans ſuccès : il faut donc, pour réuſſir, l'appliquer avant que l'humeur inflammatoire ſe ſoit fixée. J'ai trouvé une autre eſpece de véſicatoire dont j'ai uſé dans beaucoup de cas urgens & difficiles, avec bien du ſuccès : c'eſt l'eau bouillante que je fais couler par le moyen d'un arroſoire ſur la partie où j'ai deſſein d'attirer l'humeur ; l'inſtant ſuivant, l'épiderme touché par l'eau chaude, ſe ſépare de la peau, & forme des ampoules que je fais ouvrir avec des lancettes ou des ciſeaux : enſuite de quoi il s'établit une ſuppuration qui dure trois ou quatre fois plus de tems, que celle occaſionnée par les épiſpaſtiques ordinaires, ce qui m'a toujours fait une excel-

l'inconvénient de l'axiome, *ferò medicina paratur*; & au lieu d'un heureux changement, on précipiteroit le malade par la force d'un remede qui acheveroit d'épuiſer les forces, ſans rien diminuer des cauſes délétéres.

On ne peut parvenir à ces grands coups de maître que par l'entiere connoiſſance des ſignes qui annoncent les coctions, les crudités ſimples, celles qui ſont rebelles, indomptables, & toutes

---

lente reſſource dans tous les cas où j'ai eu beſoin d'exciter ſur l'heure, le ſang & les eſprits, de réveiller la nature, de lui donner quelques ſecouſſes, & d'entretenir une longue ſuppuration : cette eſpece de véſicatoire a encore l'avantage de faire ſon effet dans la minute ; au lieu que ceux qu'on prépare avec les mouches cantharides, &c. n'agiſſent que quelques heures après. Auſſi ai-je employé ce véſicatoire actuel avec tout le ſuccès poſſible, dans pluſieurs cas preſſans, principalement dans les apoplexies : il m'a auſſi très-bien réuſſi dans quelques eſpeces de paralyſie, d'épilepſie & d'autres affections chroniques.

Il y a certain cas où l'on ne doit appliquer le véſicatoire des mouches que quelques quarts d'heure ; c'eſt quand il convient, pour détourner l'humeur, de procurer à l'extérieur une eſpece d'éréſipelle ſans détacher l'épiderme. Il y en a d'autres où les cantharides ne doivent agir que par une attraction encore moins ſenſible : il ſuffit alors de les appliquer quelques minutes ; mais ce n'eſt pas ici le lieu d'entrer dans tous ces détails.

les autres cauſes ſalutaires ou mortelles. Ce ſavoir qui apprend à dire le paſſé, à connoître le préſent, & à prédire l'avenir, donne encore une fort grande conſidération aux Médecins; car il leur eſt auſſi honorable de prédire la mort dans les maladies ſupérieures aux forces de la nature & des remedes, que de guérir celles qui ſont curables.

Toutes ces raiſons m'ont déterminé à choiſir parmi les œuvres d'Hypocrate, cette partie des diagnoſtics & des prognoſtics qu'il a traitée fort au long; mais cet Auteur n'eſt pas toujours facile à comprendre; la préciſion de ſon ſtyle, jointe au louche qui regne dans toutes les traductions qu'on en a faites, rempliſſent ſes écrits d'une multitude d'obſcurités: ce qui a occaſionné juſqu'ici une foule de commentateurs qui ont preſque tous cherché à rendre raiſon de ſes principes ſans les expliquer; ou pour parler plus clairement, qui ont dit fort peu de choſes en beaucoup de mots. Il ſuffit pour s'en convaincre de jetter un coup d'œil ſur les commentaires de Claude Galien & de Louis Duret, qui tiennent tous deux le rang le plus diſtingué parmi les commentateurs. Ces Auteurs ont écrit avec une diffuſion capable de rebuter les Lecteurs les plus intrépides: ce ſeroit encore peu s'il n'y avoit qu'une abondance de ſtyle à leur reprocher; mais leurs

écrits pechent malheureuſement par d'autres endroits eſſentiels. Galien admet une théorie des quatre qualités, qu'il mêle abondamment partout ; & quand les textes d'Hypocrate réſiſtent à ſes principes, il ne ſe fait point de difficulté de donner au texte une tournure favorable à ſes idées, & de faire quelquefois plier les faits ſous ſon opinion. Louis Duret, fort inſtruit d'ailleurs dans la langue grecque, a ſuivi les traces de Galien dans ſon fameux commentaire ſur les coaques : il y a répandu par-tout la doctrine du Médecin de Pergame, & a trouvé le ſecret de faire un grand volume, dans lequel la table eſt peut-être ce qu'il y a de mieux.

Il en eſt de même de tous ceux qui ont travaillé *ex profeſſo*, à éclaircir les œuvres d'Hypocrate. Chacun a abondé dans ſes idées ; & les textes qu'on avoit en vue d'éclaircir, en ſont quelquefois devenus plus obſcurs : il y a même des commentateurs qui ont dénaturé pluſieurs textes, au point de faire ſignifier aux uns des abſurdités, & aux autres un ſens tout-à-fait différent de celui d'Hypocrate : ce ſont preſque toujours ces mauvaiſes interprétations qui ont ſervi de prétexte à ceux qui ont déclamé contre ce reſtaurateur de la médecine. Je ne dis point ceci pour faire le procès à perſonne, principalement aux deux célebres écrivains dont je viens

de parler ; je ſouhaite bien ſincérement qu'ils aient autant de conſidération dans l'eſprit de mes lecteurs, que ces deux fameux Médecins en ont dans le mien ; ils ſavoient au ſurplus aſſez bien la doctrine d'Hypocrate. Le cas qu'ils en ont fait dans leurs écrits, & le parti qu'ils en ont tiré pour les malades qui ont été confiés à leurs ſoins, prouvent ſuffiſamment qu'ils en connoiſſoient tout le mérite : c'étoit au ſurplus deux grands hommes, dont les écrits ſeroient complettement bons, ſi les raiſonnemens ſpéculatifs en étoient diſtraits, & s'ils avoient abandonné aux expériences des ſiecles ſuivans, quelques ſentences obſcures, dont ils ont inconſidérément haſardé l'explication : leurs livres ſeroient à la vérité beaucoup moins volumineux, mais on les liroit avec bien plus de plaiſir, & ils ne périroient pas de vétuſté, comme ils font aujourd'hui dans les bibliotheques avant d'être ſeulement ouverts. La diffuſion qui regne dans le commentaire de Duret, rend ſon ouvrage d'autant plus rebutant, qu'il eſt avec cela fort obſcur, qu'il y explique ſouvent toute autre choſe que le texte, & qu'on eſt par conſéquent forcé de le relire pluſieurs fois pour en tirer un médiocre avantage.

J'ai encore trouvé dans les commentateurs un autre inconvénient, qui eſt la ſource de tous les

autres ; c'eſt que les Auteurs n'ont pas aſſez approfondi Hypocrate pour l'expliquer par lui-même. Cet Auteur a établi des regles de pratique qui ont toujours fait, & qui feront à jamais l'admiration des grands praticiens. Ces regles ne ſont pas enfantées par l'opinion ; elles ſont déduites immédiatement des faits, & n'en ſont qu'un pur réſultat : ſi ces regles ne ſont point comparées & peſées avec les faits, elles ſont la plupart obſcures, difficiles, & ſouvent impoſſibles à comprendre ; car on ne les a jamais vu juſqu'ici cadrer parfaitement avec aucune théorie. Les faits dont je parle ſont les quarante-deux hiſtoires du premier & du troiſieme livre des maladies populaires ; & les regles de pratique ſont les prognoſtics, les prorrhétiques, les coaques & les aphoriſmes. Tous les phénomenes des quarante-deux hiſtoires ſont réduits en principes dans ce que nous appellons ici les regles de pratique : il m'a donc paru qu'en trouvant dans les hiſtoires la véritable place de chaque regle, l'artifice des oracles de Cos étoit découvert, & qu'Hypocrate devenoit auſſi clair que s'il ſe fût commenté lui-même. C'eſt en effet à ce point que ſe bornoit tout ſon ſecret ; ſecret bien admirable qui peut en deux mots eſſuyer les larmes d'une famille déſolée qui pleure d'avance un tendre parent, dont elle croit la perte inévitable & pro-

chaine ; raſſurez-vous, dit Hypocrate ; ce qui eſt pour vous une image de la mort, eſt pour moi une indication ſalutaire ; il arrivera dans tel tems une hémorrhagie, une ſueur, un flux de ventre, un vomiſſement, &c. & le malade ſera guéri.

En conférant familiérement ſur l'avantage d'une telle doctrine, avec feu M. de Sénac, premier Médecin du Roi, qui a enrichi la médecine & la république des lettres de tant de beaux ouvrages, cet illuſtre Médecin dont la mémoire ſera chere à jamais aux ſavans & à tous les hommes de bien, n'eut pas plutôt ſenti l'utilité d'un ouvrage qui rappelleroit perpétuellement les faits aux préceptes, & qui des faits, en déduiroit les principes d'une maniere ſimple & indépendante de toute théorie, qu'à l'heure même il m'impoſa cette tâche : je ne fis point dans ce moment beaucoup de fonds ſur cette invitation, tant parce que je n'imaginai pas d'abord qu'il parloit ſérieuſement, que parce que cet important ouvrage me paroiſſoit ſi rempli de difficultés, que je me cru de bonne-foi hors d'état de pouvoir l'entreprendre avec quelque ſuccès ; mais ce reſpectable vieillard, qui m'honoroit de ſon amitié & de ſa confiance, perſiſta ſi long-tems dans la propoſition qu'il m'avoit faite, & me la répéta tant de fois en préſence même des perſonnes les plus diſtinguées dans la médecine, qu'il me fit contracter cet engagement. Ce fut

donc pour accomplir ma promesse, que je commençai cet ouvrage, dans le courant de décembre 1770, précisément la veille de l'instant où mes larmes commencerent à couler pour lui.

Je souhaite que ceux qui le liront, le trouvent écrit dans le goût & dans un style qui leur conviennent, & qu'ils en retirent tout l'avantage que M. de Senac en concevoit; peut-être que s'il étoit encore, il en penseroit tout autrement: quoi qu'il en soit, le voilà fini, ou seulement ébauché, comme on voudra; les vrais praticiens, seuls juges compétens, en décideront. Quoique mon intention ait été de tout abréger, je n'ai cependant pu épargner aux lecteurs des répétitions qui m'ont paru nécessaires dans tous les cas où il s'est agi d'instruire & de convaincre: c'est ainsi que dans une démonstration complette de géométrie, on ajoute plusieurs fois une même quantité à d'autres, qu'on la soustrait autant de fois, & que souvent on finit par la multiplier encore plusieurs fois par d'autres, sans que les géometres s'en soient jamais plaints: cet inconvénient n'a cependant point empêché que je n'aie renfermé un grand ouvrage dans un bien petit volume. Quant au style, je me suis mis un peu plus à mon aise, parce que cet écrit est si fort éloigné d'être un ouvrage d'esprit ou d'amusement, qu'au contraire sa nature exige qu'il soit

le plus ſimplement écrit. A l'égard de l'ancienne médecine, qui fait une des principales parties de ce diſcours, je crois avoir rempli mon objet au-delà, n'ayant eu deſſein que de paſſer légérement ſur l'hiſtorique, & de ne m'attacher qu'aux principaux ſyſtêmes anciens que j'avois en vue de mettre en parallele avec ceux de ce ſiecle. J'oſe d'ailleurs me flatter que ceux qui ſavent l'hiſtoire de l'ancienne médecine, trouveront dans cet abrégé hiſtorique, des choſes peu communes, & qu'ils y verront avec plaiſir en petit, tout ce qu'ils ont pu voir d'eſſentiel en grand dans la multitude des Auteurs qu'ils ont dû parcourir.

J'ai négligé dans ce diſcours préliminaire d'indiquer quelques époques qui ne m'ont pas paru relatives au plan du corps de l'ouvrage, parce que j'avois moins en vue l'hiſtoire des perſonnes, que celle des écrits analogues aux matieres que je traite, & aux principaux ſyſtêmes ſucceſſivement admis, rejettés & reproduits. Parmi les traits purement hiſtoriques, je n'ai fait mention que de ceux que j'ai jugé être les plus curieux ou les plus intéreſſans. Si je n'ai point parlé des Arabes, c'eſt que je n'ai vu parmi eux que des copiſtes ou des pharmaciens, & que je ne leur connois d'originaux que Rhazes ſur la petite vérole, & un certain Lythotomiſte qui, au rapport de Proſper Alpin, faiſoit promptement & habi-

lement, ſans inſciſion, l'extraction des pierres de la veſſie, qui étoient d'une moyenne groſſeur; mais nous n'avons de ce dernier aucun écrit connu. J'ai auſſi laiſſé de côté les chymiſtes, parce qu'ils ont preſque tous rejetté la doctrine d'Hypocrate, & qu'ils ont beaucoup plus reculé l'art de guérir, qu'ils ne lui ont procuré d'avantages. J'aurois pu parler des Fernel, des Baillou, des Houllier, des Jacotius, &c. qui ont eu la généroſité de ſecouer le joug des Arabes pour rétablir en France la médecine grecque : mais j'ai penſé que tout ce que j'en aurois pu dire étoit trop connu, pour oſer en fatiguer le lecteur. Il y a une autre époque qui pour être neuve n'en eſt pas moins remarquable, & qui ſurpaſſe peut-être celle de la découverte de la circulation du ſang, à cauſe des avantages réels qu'elle a déja faits à la pratique, & qu'elle lui procurera de plus en plus dans la ſuite ; mais c'eſt aux ſiecles à venir à lui donner tout ſon prix. La précieuſe découverte dont je veux parler eſt due au docteur s'Pringle. Ce célebre (1) obſervateur a tellement épié la nature, qu'on peut en quelque façon dire qu'il l'a priſe ſur le fait dans les fermentations végétales, animales, &c. MM. Macbride, Gaber & quelques autres ſçavans ont après lui continué avec le plus

(1) Malad. des armées, &c.

grand succès, des recherches sur cette matiere ; & ont de plus en plus enrichi la médecine, soit en découvrant par la méthode du docteur anglois, plusieurs choses utiles à la conservation de la santé & à son rétablissement, soit en répandant, par leurs opérations, de nouvelles lumieres qui ont suffoqué & anéanti la plupart des fausses théories dont ce siecle étoit infecté.

J'aurois pu, dans l'ouvrage que je présente aujourd'hui, ne faire usage que de mes seules observations, sans me servir aucunement des histoires du premier & du troisieme livre des épidémiques ; mais la crainte de jetter quelques soupçons dans l'esprit de mes lecteurs, sur l'authenticité des histoires que j'ai recueillies pour mon propre usage, m'a fait changer d'avis : d'ailleurs la quantité de fables que plusieurs Auteurs ambitieux ont débitées pour des vérités, dans le dessein d'usurper de la réputation, seroit un motif raisonnable pour inspirer de la méfiance, & l'objet principal de cet ouvrage ne seroit point rempli ; car le vrai plan que je me suis proposé est non-seulement d'indiquer la source dans laquelle Hypocrate & ses prédécesseurs ont puisé toutes les belles sentences qu'ils nous ont transmises sur l'art de connoître le passé, le présent & l'avenir ; mais aussi de puiser comme eux dans la même source : or il ne nous reste de cette

source

ſource, qu'un précieux filet; ce ſont les quarante-deux hiſtoires qui nous ſont parvenues malgré la révolution des tems, & l'inconſtance des choſes humaines : il étoit donc naturel de leur donner la préférence, parce qu'étant unanimement reconnues légitimes, il ne reſtoit, pour achever de dévoiler le myſtere des Oracles, qu'à en faire ſortir les principes dans le gout qu'Hypocrate l'a pu faire lui-même.

Nous obſerverons à ce ſujet que Galien & les autres commentateurs ont encore manqué dans un point bien eſſentiel, qui eſt d'avoir prétendu que les hiſtoires devoient être interprétées par les prognoſtics, & en ce qu'ils n'ont même rempli cet objet que très-imparfaitement. Voici l'erreur : ce n'étoient pas les prognoſtics qui devoient expliquer les hiſtoires ; mais il falloit voir par les hiſtoires ſi les prognoſtics étoient vrais ; & pour lors les hiſtoires devenoient la preuve & le commentaire des prognoſtics.

Le célebre Proſper Alpin dont nous avons loué plus haut la ſagacité, a pris une route différente des commentateurs ordinaires ; il a raſſemblé par claſſes, la plupart des Sentences éparſes d'Hypocrate ; & après les avoir ſuppoſé démontrées comme des théoremes de géométrie, il les a diſtribuées par chapitres, & s'eſt enſuite ſervi des raiſonnemens de Galien pour leur donner de la

force & de la liaiſon. Cet ouvrage eſt, comme nous l'avons dit ci-deſſus, fort beau; mais il s'en faut de beaucoup qu'il ait la même utilité; ce n'eſt à proprement parler qu'une table bien combinée de quelques Sentences éparſes de la médecine grecque, qui n'entraîne avec elle aucune conviction; ce n'eſt, en un mot, qu'une fort belle ſpéculation de pratique. Ceux qui liſent cet écrit n'en ſont guere plus avancés: la plupart des principes qu'il cite ſont obſcurs, fort difficiles à retenir, & encore plus mal-aiſé à en faire l'application dans la pratique. Pour rendre cet ouvrage complet, il auroit fallu ajouter un exemple à chaque ſentence, & ſupprimer du corps de l'écrit tout le raiſonnement de Galien & des Arabes; pour lors les exemples auroient frappé davantage, l'empreinte ſeroit reſtée dans la mémoire, toute l'obſcurité auroit diſparu; & chacun, après une ou deux lectures, ſe ſeroit trouvé en état d'en faire une heureuſe application.

C'eſt autant pour éviter les inconvéniens dont je viens de parler, que pour donner aux Oracles de Cos toute la clarté & l'utilité dont ils ſont ſuſceptibles, que je me ſuis déterminé à prendre la voie que je viens d'indiquer. L'ouvrage que je préſente n'eſt donc qu'une eſpece de commentaire continuellement prouvé par des exemples, ou des hiſtoires deſquelles on tire des ſentences,

où enfin des sentences confirmées par des histoires ; & pour ne rien laisser à desirer sur le diagnostic & le prognostic des matieres qui y sont traitées, j'y ai ajouté des descriptions de maladies aiguës copiées d'après nature. Comme j'ai eu en vue d'être utile à bien d'autres personnes qu'aux médecins, j'ai tâché de mettre ce livre à la portée de tout le monde. MM. les curés & autres ecclésiastiques ayant charge d'ame y trouveront tout ce qu'il importe de savoir pour ne laisser mourir personne sans les sacremens ; & les chirurgiens y apprendront à connoître les maladies aiguës, à pressentir leurs événemens, à faire des observations justes, & dans tous les cas où ils pourroient avoir besoin de conseil, ils seront plus en état de bien instruire les Médecins, sur la situation des malades qu'ils verront, &c.

J'avois d'abord formé le projet d'écrire en latin, tant afin de m'épargner la peine d'une version fort difficile de textes & d'histoires que j'aurois copiés sur quelque traduction latine, que parce qu'on n'exige plus, comme dans le siecle d'Auguste, cette pureté dans le style des Auteurs qui écrivent maintenant en latin : mais des amis m'ayant fait sentir que tout ouvrage écrit dans une langue familiere, étoit toujours mieux que dans une langue étrangere ; qu'on écrivoit aujourd'hui bien rarement en latin ; que mon écrit

ne pourroit être lu & entendu que par peu de perſonnes ; qu'enfin l'importance & l'utilité générale de matieres qui y ſont traitées demandoient qu'il fût à la portée de tous les François : ces raiſons & quelques autres ont achevé de me déterminer à écrire en notre langue. Je ſouhaite que l'exécution ſoit du goût de tout le monde.

J'ai diviſé l'ouvrage en trois ſections : la premiere contiendra de ſuite les hiſtoires des malades qui ſont morts ; la ſeconde, celles des malades qui ont recouvré la ſanté ; & la troiſieme ſera une récapitulation des ſentences que j'aurai conclues dans les hiſtoires des deux ſections précédentes. Si l'on demande pourquoi je n'y ai point fait entrer les quatre principales conſtitutions d'Hypocrate, je répondrai qu'elles ſont indépendantes des hiſtoires, du moins ſelon le plan que j'ai adopté. Celles-ci apprennent à connoître les ſignes par leſquels on prédit les événemens qui doivent arriver dans les maladies aiguës ; les conſtitutions épidémiques indiquent les eſpeces de maladies qui doivent regner, & ſelon que les ſaiſons s'éloignent plus ou moins de l'état légitime, on prévoit en général ſi elles ſeront longues ou courtes, bénignes ou malignes, rares ou communes, & quelles ſont les eſpeces de tempéramens qui en ſeront plus ou moins affectés. Il eſt vrai que j'aurois pu déduire des conſtitutions, une bonne partie des aphoriſmes de la

troisieme section qu'Hypocrate a répétés dans l'excellent ouvrage qu'on lui attribue sur l'air, les eaux & les lieux, & dans un autre sur les humeurs; mais indépendamment du loisir qui me manque, j'ai trouvé dans ce projet quelques empêchemens qui m'ont fait remettre la partie à un autre tems. Le seul usage que j'ai fait ici de ces constitutions, est d'en avoir extrait, en passant, quelques observations pour établir ou confirmer certains principes de diagnostic & de prognostic.

Il me reste à prévénir le lecteur, que je me suis servi de l'édition *in-fol.* des œuvres d'Hypocrate, imprimées à Venise en 1737. Ceux qui seront curieux de vérifier les textes, & qui n'auront pas cette édition, pourront également se servir des autres à cause de l'attention que j'ai eue à indiquer le livre, la section, la page & la ligne. J'ajouterai enfin que je ne me suis pas toujours astreint à suivre ponctuellement la version de Cornarus, dans cette édition que je cite perpétuellement. J'ai quelquefois préféré celle de Fœstius; d'autrefois, celle de Duret, &c. & quand j'ai rencontré des textes obscurs ou peu satisfaisans, je n'ai suivi ni les uns, ni les autres, je m'en suis rapporté à mes seules idées. Au reste, la plupart des changemens que j'ai pu faire, ne sont à proprement parler, que de simples adoucissemens dans

le texte ; j'ai fait, par exemple, quelques exceptions, ou reſtreint quelques propoſitions qui m'ont parues trop générales ; & ſans altérer le fond de la ſentence, j'ai tâché de la mettre ſous un point de vue le plus conforme poſſible à l'obſervation journaliere ; encore ne me ſuis-je permis cette licence, que ſur un très-petit nombre : je me ſuis d'ailleurs ſinguliérement attaché à rendre tous les textes avec le plus de clarté & de fidélité qu'il m'a été poſſible ; & lorſque j'ai trouvé trop d'obſtacles à bien rendre en françois la penſée de l'Auteur, j'ai pris ſur moi de franciſer des mots & même des phraſes, parce que je n'ai voulu hazarder aucun terme qui pût trop étendre ou reſtreindre le vrai ſens de l'original. Je ferai ſeulement remarquer que les cahiers d'Hypocrate ne nous ſont pas parvenus avec toute la netteté qu'ils pouvoient avoir au ſortir de ſes mains. On ſait que dans la langue grecque, une lettre, un accent, un trait placés mal à propos, peuvent en défigurer le ſens, & lui en donner un tout-à-fait oppoſé. Les variétés qu'on trouve dans les cahiers, prouvent donc que les copiſtes n'ont pas toujours été bien exacts : j'ai penſé qu'il n'y avoit alors que l'expérience qui pût y remédier ; & c'eſt principalement cette bouſſole qui m'a guidé toutes les fois que j'ai rencontré des principes équivoques, altérés ou peu conformes à l'obſervation journaliere.

LES ORACLES
DE COS.

SECTION PREMIERE.

QUI contient de ſuite les hiſtoires des malades qui ſont morts.

Il eſt honorable au Médecin de prédire la mort, ou de violentes douleurs.
Hypocrate, Malad. épidémiq. *liv. 2, ſect. 6.*

HISTOIRE du premier malade des épidémiques d'Hypocrate. Liv. 1, ſect. 3.

PHILISCUS qui demeuroit auprès des murs, ſe mit au lit dès le premier jour de ſa maladie. La fievre fut aiguë, avec (*a*) ſueur, & la nuit laborieuſe. Philiſcus.

SENTENCES tirées de cette hiſtoire.

(*a*) *Les ſueurs qui arrivent au commencement des maladies aiguës, ſont ſymptomatiques & mauvaiſes.* Coac. ſect. 3, page 434, n. 241.

Philiſcus. Le ſecond jour il eut (*b*) un redoublement. Il ſe trouva enſuite un peu mieux d'un lavement qu'on lui donna ſur le ſoir, & paſſa la nuit aſſez tranquillement.

Le troiſieme jour il parut ſans fievre depuis le matin juſqu'à midi; vers le ſoir il eut une fievre aiguë, avec ſueur; ſa langue étoit ſeche: il étoit altéré; il rendit des urines (*c*) noires. La nuit fut mauvaiſe; il ne dormit pas; il eut un délire (*x*) complet.

Le quatrieme jour il eut un autre (*d*) redoublement; les urines étoient encore

---

Sentences tirées de cette hiſtoire.

(*b*) *Les fievres aiguës qui ont leurs redoublemens en jours pairs, ſont les plus dangereuſes.* Voyez les fievres ardentes de la troiſieme conſtitution épidémique d'Hypocrate.

(*c*) *Les urines noires annoncent des événemens ſiniſtres.* Liv. des Prénot. p. 400, n. 175.

Ces ſortes d'urines ſont les plus funeſtes de toutes, quand elles ſont accompagnées de quelques autres mauvais ſignes; or il y avoit dans cette journée, de la ſoif, de la ſéchereſſe à la langue, des ſueurs ſymptomatiques, des inſomnies & un grand délire.

(*d*) *Quand la fievre redouble le ſecond jour, ſi le troiſieme étant plus doux, les malades ſont bien tourmentés le quatrieme, ils ſont attaqués très dangereuſement, & les paroxiſmes de cette eſpece ſont ordinairement accompagnés ou ſuivis de frénéſie.* Coac. ſect. 3, p. 434, n. 240.

noires : la nuit (*e*) fut meilleure, & les urines parurent d'une couleur moins mauvaise. Philiscus.

Le cinquieme jour vers midi, il coula des (*f*) narines quelques gouttes de sang pur ; les urines (*g*) furent variées, inégales, sans sédiment ; on y observoit seulement des suspensions rondes, dispersées, sem-

---

Sentences tirées de cette histoire.

(*e*) *Il ne faut pas se fier aux soulagemens qui arrivent contre la raison, parce qu'ils sont incertains, & qu'ils ne durent pas long-tems.* Aphor. 27, sect. 2, p. 387.

C'étoit bien sans raison que Philiscus parut soulagé dans cette journée, puisque ses urines étoient noires l'instant avant, indépendamment des autres symptômes mortels qu'il éprouva pendant tout le cours de sa maladie, & dont nous avons vu le détail ci-dessus, au bas de l'histoire.

(*f*) *Quand les narines, dans les fievres aiguës, ne rendent que quelques gouttes de sang, c'est un signe très-mauvais.* Coac. sect. 1, p. 420, n. 72.

(*g*) *L'urine qui varie dénote le danger dans les maladies aiguës.* Coac. sect. 3, p. 434, n. 254.

On entend ici par urine variable, celle qui est tantôt d'une couleur, tantôt d'une autre, ou qui est quelquefois rendue claire, d'autrefois épaisse, ou enfin celle qui est alternativement avec sédiment & sans sédiment. Lorsque ces sortes d'urines ne sont pas d'ailleurs d'une bien mauvaise qualité, & qu'il y a quelques autres bons signes, elles indiquent seulement de la longueur.

Philiſcus. blables à l'humeur génitale. Un ſuppoſitoire lui fit rendre quantité de matieres flatulentes ; la nuit fut bien laborieuſe : il dormit peu ; il parla beaucoup & avec délire ; toutes les extrêmités (*h*) devinrent froides ; la chaleur n'y revenoit plus. Il rendit derechef des urines noires ; il dormit peu : vers le commencement du jour, la voix (*i*) lui manqua : il eut une ſueur froide ; les extrêmités devinrent livides (*k*).

Le ſixieme jour, vers midi, il mourut (*y*).

Sentences tirées de cette hiſtoire.

(*h*) *Quand la tête, les pieds & les mains deviennent froids dans les maladies aiguës, c'eſt une marque de grand danger ; & ſi la chaleur n'y revient plus, la maladie eſt ſans reſſource.* Coac. ſect. 3, p. 432, n. 83. Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 84 ; & liv. des Prénot. p. 399, n. 122.

(*i*) *Les malades bien affoiblis qui perdent la parole, ſont proches de la mort.* Coac. ſect. 1, pag. 425, n. 346 ; & Prorrh. livre 1, page 405, n. 32.

(*k*) *Lorſque dans les maladies aiguës, les ongles & les doigts deviennent livides, c'eſt un ſigne bien mortel.* Liv. des Prénot. p. 399, n. 126.

(*y*) *Il eſt aiſé de connoître quand les malades doivent bientôt mourir ; car ils ſont dès le commencement de leurs maladies, fatigués de veilles, d'inquiétudes, d'anxiétés, de délire ; ils ont encore la reſpiration difficile, laborieuſe & pluſieurs autres mauvais ſignes.* Liv. des Prénot. page 402 n. 319.

Durant tout le cours de sa maladie, la respiraton avoit été entrecoupée (*l*), rare & grande; la rate s'étoit élevée en tumeur (*m*) ronde; il eut des sueurs froides (*n*) jusqu'à la fin, & des redoublemens en jours pairs. Philiscus.

Sentences tirées de cette histoire.

(*l*) *La respiration entrecoupée est un signe très-mauvais.* Coac. sect. 2, p. 425, n. 6.

(*m*) *Les tumeurs & douleurs aux hypochondres sont bien pernicieuses.* Coac. sect. 3, page 426, n. 35.

(*n*) *Les sueurs froides sont mortelles dans les maladies aiguës.* Coac. sect. 3, p. 434, n. 240.

(*x* & *l*) *Lorsque dans une fievre continue il y a délire & difficulté dans les organes de la respiration, c'est un signe mortel.* Aphor. 50, sect. 4. *Voyez aussi les* Prorrh. *les* Coaques; *& le* Livre des Prénot.

Examen du commentaire de Galien sur cette histoire.

La sueur du premier jour, dit Galien, ne fit point cesser la fievre; le troisieme, les urines étoient noires: il y avoit donc lieu de penser, dès le troisieme jour, que la maladie seroit mortelle, par cette regle, que *les décrétoires* (1) *qui ne jugent pas, annoncent que la maladie sera mortelle ou d'un jugement difficile.* Le sang qui coula le

---

(1) Malad. popul. d'Hypocrate, liv. 2, sect. 1, page 308, n. 35.

Philiſcus. cinquieme jour, des narines, en petite quantité, acheva de décider..... Il paroît par cet expoſé, que notre Auteur regardoit les premier, troiſieme, & cinquieme jours de la maladie de Philiſcus, comme des jours décrétoires; ce qui n'eſt pas exact : car les redoublemens étant dans les jours pairs, les décrétoires devoient néceſſairement arriver ces jours-là, tel que le quatre, le ſix, le huit, &c. ainſi qu'Hypocrate le dit (1) formellement.

Dès qu'il y avoit tant de cauſes légitimes de cette mort qui arriva le ſixieme jour, pourquoi y en ſubſtituer une fauſſe? Il n'y a pas de plus sûr moyen pour embaraſſer les jeunes gens, & les induire en erreur, que de leur prouver une vérité par de mauvaiſes raiſons, ſur-tout quand il s'en préſente tant de bonnes.

(1) Malad. popul. liv. 1, ſect. 3, p. 432, n. 35.

HISTOIRE du ſecond malade des épidémiques d'Hypocrate. liv. 1, ſect 3.

Silénus. Silénus qui demeuroit proche les enfans d'Eualcide, après bien des fatigues, des excès de vin & des exercices outrés, fut attaqué de la fievre.

Il eut d'abord mal (*a*) aux reins, une

SENTENCES tirées de cette hiſtoire.

(*a*) *La douleur des lombes rend les fievres bien graves.* Coac. ſect. 2, pag. 427, n. 114.

pésanteur à la tête, & une tenſion (*b*) au cou. Le premier jour, il rendit par les ſelles une abondance de bile (*c*) pure, écumeuſe (*d*) & forte en couleur ; les urines étoient noires, & dépoſoient un ſédiment (*e*) noir ; il fut altéré, ſa langue devint ſeche, il paſſa la nuit (*f*) ſans dormir. Silenus.

Sentences tirées de cette hiſtoire.

(*b*) *La tenſion douloureuſe au cou eſt très-dangereuſe dans toutes les maladies aiguës ; mais elle eſt encore plus redoutable dans toutes celles où l'on craint qu'il ne ſurvienne du délire.* Coac. ſect. 2, p. 425, n. 26.

(*c*) *Les douleurs des lombes dans la fievre, occaſionnent bien ſouvent des déjections liquides.* Coac. ſect. 1, p. 419, n. 23.

Il ne faut pas prendre cette ſentence à la lettre ; car il peut fort bien ſe faire que la douleur des reins ſoit plutôt un ſigne, ou même un effet de la diarrhée qui ſe prépare, au lieu d'en être la cauſe.

(*d*) *Toutes déjections bilieuſes & mouſſeuſes ſont mauvaiſes & ſuſpectes dans les maladies aiguës, principalement à ceux qui ont des douleurs de reins.* Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 71 ; & Coac, ſect. 3, p. 423, n. 223, 230 & 232.

(*e*) *Toute urine noire eſt pernicieuſe ; mais celle qui dépoſe un ſédiment noir, l'eſt encore plus.* Coac. ſect. 3, p. 434, n. 266.

(*f*) *Quand un malade ne dort, ni le jour, ni la nuit ; ſi cette inſomnie n'eſt pas occaſionnée par quelque grande douleur, c'eſt une marque que le dé-*

Silénus. Le second jour la fievre fut aiguë, les déjections plus copieuſes, plus (*g*) ténues, écumeuſes ; les urines furent noires, la nuit laborieuſe ; il ſurvint un peu de délire.

Le troiſieme jour il eut un redoublement, une tenſion (*h*) molle aux deux hypochondres, qui s'étendoit juſqu'à l'ombilic : les déjections furent tenües & noirâtres ; il ne dormit point pendant la nuit ; il parloit beaucoup ; il rioit, chantoit & ne pouvoit plus ſe contenir.

Le quatrieme jour, même (*i*) état.

Sentences tirées de cette hiſtoire.

lire arrivera. Liv. des Prénot., p. 399, n. 136 ; & Coac. ſect. 3, p. 432, n. 105.

(*g*) La grande ténuité étant un ſigne de grande crudité, il réſulte que cette maladie devoit être mortelle ou fort longue, parce que dans ce cas, la coction ne ſe fait point, ou ſi elle ſe fait, ce n'eſt que très-difficilement & en beaucoup de tems.

(*h*) Comme Hypocrate ne parle plus des douleurs aux reins que Silénus avoit le premier jour, il eſt probable que cette humeur avoit abandonné les lombes, & avoit reflué au diaphragme, ou vers les parties internes du foie & de la rate ; ce qui faiſoit paroître cette tenſion ſans dureté extérieure : par conſéquent *les douleurs des lombes ou des parties inférieures qui remontent vers le diaphragme, mettent les malades dans le plus grand danger.* Liv. des Prénot. p. 401, n. 289.

(*i*) *Quand le troiſieme jour des maladies aiguës*

Le cinquieme, les déjections étoient pures, bilieuſes, luiſantes & (*k*) graſſes : les urines (*l*) ténues & (*m*) tranſparentes. La connoiſſance lui revint un peu. Silénus.

Le ſixieme jour, il ſua un peu autour de la (*n*) tête ; les extrêmités devinrent froides & (*o*) livides; il eut beaucoup (*p*)

Sentence tirées de cette hiſtoire.

eſt accompagné de ſymptômes ou de ſignes dangereux : ſi le quatrieme lui reſſemble, c'eſt un ſigne bien pernicieux. Régime des maladies aiguës, ſect. 4, p. 377, n. 175.

(*k*) *Les déjections bilieuſes & graſſes ſont mortelles.* Coac. ſect. 3, p. 436, n. 384.

(*l*) *Les urines blanches & tranſparentes ſont d'un très-mauvais préſage, ſur-tout chez les Frénétiques.* Coac. ſect. 3, p. 434, n. 263.

(*m*) *L'urine noire, trouble, qui devient ténue, bilieuſe ou tranſparente, eſt des plus funeſtes.* Coac. ſect. 3, p. 434, n. 254.

(*n*) *Les petites ſueurs qui paroiſſent ſeulement autour de la tête ou du cou, ſont bien mauvaiſes ; car elles annoncent la mort dans les maladies aiguës, & de la longueur dans celles qui ſont moindres.* Liv. des Prénot. pag. 389, n. 75 ; Coac. p. 439, n. 239 ; & Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 56.

(*o*) Nous avons vu dans l'hiſtoire de Philiſcus le danger qui réſulte des extrêmités froides ou livides.

(*p*) *Quand les extrêmités deviennent froides dans la fievre, & qu'il y a en même-tems ſueur à la tête, impatience, inquiétude ou grande agitation,*

Silénus. d'agitation; il n'alla point (*q*) à la garde-robe; les urines (*r*) s'arrêterent. La fievre étoit toujours aiguë.

Le ſeptieme jour il fut ſans parole; la chaleur ne revint point aux extrêmités; il n'urina (*ſ*) pas.

Le huitieme jour il ſortit de tout le corps une ſueur froide avec des enanthemes (*t*) rouges, petits, ronds, puſtuleux, qui ne vinrent point à ſuppuration. On lui donna un ſuppoſitoire légérement irritant, qui lui fit rendre avec douleur (*u*) beaucoup d'ex-

---

Sentences tirées de cette hiſtoire.

c'eſt un ſigne d'autant plus pernicieux, qu'il indique la phrénéſie actuelle. Prorrh. liv. 1, text. 26.

(*q*) Nous verrons bientôt pourquoi il n'alla point à la ſelle.

(*r*) *La ſuppreſſion d'urine eſt mortelle dans les maladies aiguës, ainſi que celle qui ſurvient à la ſuite d'un refroidiſſement.* Coac. ſect. 3, p. 435, n. 306.

(*ſ*) Le danger des ſymptômes de ce jour a été ſuffiſamment prouvé dans l'hiſtoire de Philiſcus.

(*t*) Nous avons auſſi fait voir combien ſont pernicieuſes les ſueurs froides, ainſi que les urines ténues & tranſparentes. Nous ajouterons ici que *quand il ſurvient, dans les fievres continues, des puſtules par-tout le corps qui ne ſuppurent pas, c'eſt un ſigne mortel, à moins qu'il ne ſe forme ailleurs un abcès qui rende une bonne quantité de pus louable.* Coac. ſect. 1, p. 421, n. 147.

(*q. u.*) *Les douleurs de la veſſie ſont formidables dans*

crémens tenus, cruds : il rendit auſſi avec douleur, une urine (*x*) mordicante. Les extrêmités recouvrerent un peu de chaleur; il eut quelques petits ſommeils, des aſſoupiſſemens paſſagers ; il fut ſans parole, & ſes urines furent de rechef ténues & tranſparantes. Silénus.

Le neuvieme jour il étoit dans (*y*) le même état.

Le dixieme, on ne put lui faire prendre (*z*) aucune boiſſon. Il tomba dans l'aſſou-

---

Sentences tirées de cette hiſtoire.

dans les fievres continues ; car elles ſuffiſent pour faire mourir : & pendant qu'elles ſubſiſtent, les malades ne vont point à la ſelle, ou s'ils y vont, c'eſt avec des efforts douloureux. Liv. des Prén. p. 401, n. 297.

(*x*) *Toute urine qu'on rend avec douleur, & en petite quantité, eſt d'un fort mauvais augure.* Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 77, 78 & 79: & Coac. ſect. 3, p. 435, n. 318.

Il eſt probable que l'urine qu'il rendit ce jour-là, avec douleur & cuiſſon, provenoit d'une inflammation dans la veſſie, qui s'y étoit formée par l'éruption de quelque puſtule en cette partie, ou d'une grande acrimonie de l'urine qui cauſe bien ſouvent des ardeurs dans les fievres miliaires.

(*y*) C'eſt-à-dire, qu'il y avoit continuation de ſignes & de ſymptomes funeſtes.

(*z*) *Les délires les plus pernicieux ſont ceux pendant leſquels les malades refuſent de prendre les*

Silénus. piſſement (*aa*) : ſon ſommeil étoit fort léger ; ſes déjections ſemblables aux précédentes. Ses urines furent copieuſes, épaiſſes, avec un ſédiment blanc qui (*bb*) reſſembloit à de l'orge groſſiérement moulu. Les extrêmités redevinrent froides.

Le onzieme jour (*cc*) il mourut.

Sentences tirées de cette hiſtoire.

choſes néceſſaires à la vie, telles que les alimens & la boiſſon ; car s'ils perſéverent, la mort eſt inévitable. Coac. ſect. 1, p. 421, n. 128.

Quand la faculté appétitrice eſt éteinte, c'eſt une marque que la nature eſt dans l'impuiſſance abſolue de faire aucune eſpece de digeſtion & de nutrition. Si ce ſymptome perſévere, cela ſignifie qu'il n'y a plus de reſſource à cauſe de l'impoſſibilité de ſoutenir ou de réparer les forces qui ſe conſument à vue d'œil.

(*aa*) *L'aſſoupiſſement eſt dangereux par-tout ; mais il eſt pernicieux lorſqu'il eſt accompagné de refroidiſſement.* Coac. ſect. 1, p. 423, n. 262 & 268.

(*bb*) *Les urines qui dépoſent un ſédiment blanc ſemblable à de l'orge groſſiérement moulu, ſont bien dangereuſes.* Coac. ſection 3, page 434, n. 254.

(*bb*) *Cette urine dont le dépôt reſſembloit à de l'orge groſſiérement moulu ; n'étoit-elle pas une marque de l'affection puſtuleuſe ou galeuſe de la veſſie ?* Aphor. 77, ſect. 4, p. 391.

(*cc*) Cet événement nous fait voir que les maladies qui ſe déclarent après des excès de vin &

Il eut, depuis le commencement jusqu'à la fin, une respiration rare (*dd*) & grande, avec des palpitations perpétuelles (*ee*) aux hypochondres : il étoit (*ff*) âgé d'environ vingt ans. Silénus.

Sentences tirées de cette histoire.

de travail, sont des plus dangereuses, & que par conséquent lorsqu'il regne des maladies populaires, on ne sauroit apporter trop d'attention dans le régime & dans l'exercice, pour les éviter, ou du moins pour se mettre à l'abri du danger quand elles attaquent.

(*dd*) *La respiration rare & grande est un symptôme bien funeste qui annonce presque toujours la frénésie ou les convulsions.* Coac. sect. 2, p. 425, n. 6.

(*ee*) *Les palpitations ou pulsations qui survienent aux hypochondres ou vers la région ombilicale, pendant les maladies aiguës, sont mauvaises & annoncent le délire.* Coac. sect. 2, p. 426, n. 55, 82 & 86.

(*ff*) Il y a une grande apparence que ce malade ne seroit pas allé si loin, avec tant de symptomes mortels, si ce n'eût été sa jeunesse.

Histoire du quatrieme malade des épidémiques d'Hypocrate. liv. 1, sect. 3.

La femme de Philinus, à Thase, étant heureusement accouchée d'une fille, & les lochies ayant coulé convenablement, La femme de Philinus.

La femme de Philinus.

ſe trouvoit aſſez bien, lorſque vers le quatorzieme jour, elle fut attaquée d'une fievre violente avec (*y*) friſſon. Elle eut, depuis le commencement (*z*), mal à l'eſtomac & à l'hypochondre (*a*) droit; elle ſentit des douleurs dans la région de la matrice; ſes purgations (*b*) s'arrêterent; un peſſaire lui procura du ſoulagement, mais les douleurs de la (*c*) tête, du (*d*) cou & des (*e*) lombes continuoient: elle

---

SENTENCES tirées de cette hiſtoire.

(*a*) *Lorſqu'il n'y a qu'un hypochondre affecté, la douleur eſt bien plus dangereuſe du côté droit, que du côté gauche.* Coac. ſect. 2, page 426, n. 36, à cauſe du foie dont les fonctions ſont beaucoup plus eſſentielles que celles de la rate.

(*b. y*) *La ſuppreſſion des lochies annonce un cas plein de difficultés & de danger; mais lorſqu'elle eſt jointe au friſſon, c'eſt un ſigne des plus pernicieux, ſur-tout quand il y a douleur à l'hypochondre.* Coac. ſect. 3, p. 433, n. 152.

(*c*) *Les douleurs de tête bien aiguës occaſionnent quelquefois des convulſions.* Coac. ſect. 1, p. 423, n. 252.

(*a. c.*) *Quand il y a tenſion à l'hypochondre, & en même tems douleur à la tête & à l'eſtomac, c'eſt une marque de malignité.* Prorrh. liv. 1, p. 406, n. 95.

(*d*) *Les douleurs du cou ſont quelquefois les avant-coureurs des convulſions.* Prorrh. liv. 1, ſect. 3, text. 21; ou bien, liv. 1, text. 116.

(*e. c. z.*) *La douleur des lombes jointe à celle de*

ne (*x*) dormoit point. Les extrêmités (*f*) étoient froides, elle étoit altérée; le (*f*) ventre étoit brûlant, & les déjections bien modiques: les urines étoient dans les commencemens, ténues (*g*) & sans couleur. La femme de Philinus.

La nuit du sixieme jour, elle délira (*h*) beaucoup, & revint ensuite à elle-même.

Le septieme jour elle eut soif; ses déjections furent (*i*) bilieuses & hautes en couleur.

Sentences tirées de cette histoire.

la tête & de l'estomac, annonce souvent des convulsions. Prorrh. liv. 1, sect. 3, text. 14; ou bien liv. 1, text. 109.

(*x*) Nous avons observé ci-dessus que les veilles attirent presque toujours le délire; nous ajouterons ici qu'*elles disposent aux convulsions, principalement les femmes & les enfans.* Aphor. 18, sect. 7, p. 395; & liv. des Prénot. p. 403, n. 396: & Malad. popul., seconde constitution, p. 300, n. 104 & 105.

(*f.f*) *C'est un fort mauvais signe quand un malade a les extrêmités froides, & de l'ardeur dans le ventre.* Liv. des Prénot. p. 399, n. 122.

(*g*) *L'urine ténue & sans couleur, indique dans les commencemens d'une maladie, que le jugement sera bien difficile.* Coac. sect. 3, p. 434, n. 225.

(*h*) *Les grands délires précedent assez souvent les convulsions.* Coac. sect. 1, p. 422, n. 221.

(*i*) *Les déjections bilieuses, abondammen colorées, sont très-suspectes.* Coac. sect. 3, p. 435, n. 336.

La femme de Philinus.

Le huitieme jour elle eut un nouveau friſſon ; la fievre étoit aiguë. Elle éprouva (*k*) pluſieurs convulſions avec douleur : ſon délire étoit grand ; elle ſe leva après avoir reçu un ſuppoſitoire, & rendit beaucoup de matieres avec de la bile. Elle ne dormit point.

Le neuvieme jour, les convulſions la reprirent (*ſ*).

Le dixieme, ſa connoiſſance (*l*) revint un peu.

Le onzieme elle dormit & ſe reſſouvint de tout ; mais peu après, ſon délire recommença. Elle urinoit rarement & avec con-

---

Sentences tirées de cette hiſtoire.

(*k*) *Les convulſions qui arrivent dans la fievre ſont un ſymptôme bien pernicieux.* Coac. ſect. 2, p. 428, n. 1.

On pouvoit dès cet inſtant prédire la mort, d'autant plus qu'il y avoit dans ce redoublement une augmentation de ſymptômes très-graves, tels que l'inſomnie, le grand délire & le friſſon qui fut une fauſſe démarche de la nature pour provoquer une criſe.

(*ſ*) Cette continuation de ſymptômes mortels, & l'état de grande crudité ſans apparence d'aucun bon ſigne, faiſoient de plus en plus déſeſpérer de la guériſſon.

(*l*) *Tout mieux être qui ſurvient ſans aucune marque de coction ou avec de mauvais ſignes, ne ſignifie que du danger.* Coac. ſect. 1, page 420, n. 62.

vulsion ; elle rendoit beaucoup d'urine à la fois, mais il falloit (*m*) l'en faire ſouvenir : l'urine qu'elle rendoit étoit épaiſſe & blanche, comme celle dont on a remué le ſédiment : elle ne dépoſoit point ; ſa couleur & ſa conſiſtance étoient ſemblables à l'urine de jument. La femme de Philinus.

Le quatorzieme jour, elle eut des palpitations par tout (*n*) le corps ; elle parla beaucoup ; ſa connoiſſance lui revint un peu, mais elle retomba preſque auſſi-tôt dans le délire.

Le dix-ſeptieme jour elle ne parloit plus.

Le vingtieme, elle (*o*) mourut.

Sentences tirées de cette hiſtoire.

(*m*) *Ceux qui oublient d'uriner, ou qui n'urinent que quand on les avertit, ſont dans le plus grand danger, & l'urine qu'ils rendent reſſemble très-ſouvent à celle dont on a remué le ſédiment.* Coac. ſect. 3, p. 435, n. 310.

(*n*) *Ceux qui palpitent par-tout le corps, perdent ſouvent la parole, & meurent en cet état ſans pouvoir la recouvrer.* Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 41 ; & Coac. ſect. 2, p. 427, n. 161.

(*o*) Quoique les accouchemens ne ſoient pas de vraies maladies, l'expérience fait cependant voir que les femmes ont beſoin durant leurs couches, de ménagement & de précaution pendant un tems quelconque. Ce tems eſt plus ou moins long ; il dépend de l'âge, de la ſaiſon & de la force des accouchées : il dépend auſſi des

Sentences tirée de cette hiſtoire.

La femme de Philinus.

fatigues ou tourmens qu'elles ont pu endurer pendant l'accouchement, & de quelques autres circonſtances qui l'ont pu précéder, accompagner ou ſuivre. Hypocrate a trouvé que *les jours où elles ſont jugées, ſoit pour la vie ou pour la mort, ſont préciſément les mêmes que ceux des maladies aiguës; ſavoir: le quatrieme, le ſeptieme, le quatorzieme, le vingtieme, &c.* L. des Prénot. p. 402, n. 325.

Cette femme qui tomba malade le jour où la plupart des autres ſont communément hors de danger, s'étoit probablement livrée à quelqu'imprudence conſidérable, puiſqu'elle fut dès le commencement violemment & dangereuſement attaquée. Nous obſerverons cependant que malgré tous les ſymptômes graves des ſix premiers jours, il n'y avoit point encore lieu à déſeſpérer; mais le ſeptieme qui eſt un jour remarquable, ayant été accompagné de ſoif & de déjections ſuſpectes, commençoit déja par ce ſurcroit de ſymptômes, à bien affoiblir l'eſpérance: le friſſon du huitieme jour étoit affligeant; les convulſions du huit & du neuf y mirent le comble. Il ne pouvoit donc plus y avoir qu'une bien foible lueur d'eſpérance dans le onzieme ſuivant: or tout étant devenu pire en cette journée, il n'eſt pas ſurprenant qu'elle ſoit morte le vingtieme.

HISTOIRE du ſeptieme malade des épidémiques d'Hypocrate. liv. 1, ſect. 3.

Erasinus.

ERASINUS, qui demeuroit auprès du

torrent de Bootas, fut attaqué après souper, d'une fievre violente; il passa la nuit (*a*) dans le trouble & dans (*b*) l'agitation. Le lendemain qui étoit encore le premier jour, il fut assez tranquille; mais la nuit fut bien laborieuse. Erasmus.

Le second jour, tout redoubla : il eut du délire pendant la nuit.

Le troisieme jour il fut bien tourmenté, & délira beaucoup.

Le quatrieme fut des plus fâcheux. Il ne dormit point (*c*) pendant la nuit; il rêva & discourut beaucoup : ensuite, tout devenant pire, il fut agité de craintes, d'idées

---

SENTENCES tirées de cette histoire.

(*a*) Si les veilles, comme nous l'avons observé dans les histoires précédentes, attirent le délire, & disposent aux convulsions; à plus forte raison quand il y a avec cela de l'agitation, du trouble & un mal-être laborieux.

(*b*) *Les inquiétudes, l'agitation & le sommeil turbulent, sont bien souvent suivis de convulsions.* Coac. sect. 1, p. 421, n. 105.

(*c*) *Ceux qui ne dorment point, ou qui, ayant un sommeil agité, turbulent, sortent entiérement de leur assiette ordinaire, sont très-dangereusement malades, & leurs maladies ne finissent guere sans convulsions, soit qu'il y ait de la sueur, ou non.* Coac. sect. 1, p. 421, n. 107; & Prorrh. liv. 1, p. 407, n. 169.

Erasinus (*d*) effrayantes & funeſtes : il ſupporta ſon mal bien difficilement.

Le cinquieme jour il eut du calme dans la (*x*) matinée : ſa connoiſſance étoit bonne ; mais avant midi, il entra dans un délire (*f*) furieux, & ne ſe poſſédoit plus. Les extrêmités devinrent froides & livides ; les urines étoient crues.

Il mourut au coucher du ſoleil.

Ce malade avoit une fievre accompagnée de ſueur (*g*) qui continua depuis le commencement (*h*) juſqu'à la fin. Les hypochondres étoient élevés (*i*), tendus &

Sentences tirées de cette hiſtoire.

(*d*) *Les idées triſtes & effrayantes dans les maladies graves, occaſionnent très-ſouvent des convulſions.* Coac. ſect. 1, p. 419, n. 5.

(*f*) Nous avons fait voir plus haut que *les délires furieux ou féroces finiſſent rarement ſans convulſions.* Voyez la note (*h*) de l'hiſtoire précédente.

(*g*) *Quand la ſueur ſurvient aux fébricitans, ſi la fievre ne quitte pas, c'eſt une très-mauvaiſe marque.* Liv. des Prénot. p. 383, n. 90.

Lorſqu'avec ce ſymptome, la fievre augmente, le danger eſt par conſéquent plus grand.

(*h*) *Les ſueurs ſymptomatiques ſont dans les commencemens occaſionnées par la vigueur de la fievre ou de l'inflammation ; & vers la fin, par le dépériſſement des forces du corps.* L. des Prénot. p. 398, n. 81.

(*i*) *Les hypochondres élevés, météoriſés avec*

douloureux : il rendoit des urines (*k*) noires, avec des ſuſpenſions rondes qui nageoient ſans tomber au fond du vaſe. Au ſurplus, il alloit à la ſelle, & rendoit des excrémens. La ſoif étoit continuelle, ſans cependant être ardente : il mourut dans la ſueur & dans les convulſions. Eraſinus.

Sentences tirées de cette hiſtoire.

tenſion douloureuſe, au commencement d'une fievre, annoncent que la maladie ſe terminera bientôt par la mort. L. des Prénot. p. 398, n. 81.

(*k*) *Les urines noires, ſans couleur ou avec ſuſpenſion, indiquent la frénéſie lorſque les malades ſont en ſueur, agités, & qu'ils ne dorment point.* Prorrh. l. 1, p. 404, n. 6.

(*x*) *Si dans l'état de crudité, un ſoulagement ſuccede tout-à-coup à des ſignes & à des ſymptômes pernicieux, c'eſt une marque de mort prochaine.* Prorrh. l. 1, p. 405, n. 70.

Nous voyons bien ſouvent des lueurs de cette eſpece dans les maladies mortelles ; mais peu de tems après les malades retombent dans les mêmes dangers, ou dans un état pire qu'auparavant, & meurent enſuite ; c'eſt ce qui arriva à Eraſinus ; car dans la même matinée, le délire étant devenu furieux, & les extrêmités froides & livides, il mourut dans la frénéſie & dans les convulſions, vers le cinquieme jour de ſa maladie, conformément aux prognoſtics des premiers jours. Par conſéquent *ceux qui, dans les fievres très-aiguës, ſont d'abord tourmentés de ſymptomes & de ſignes très-mauvais, périſſent vers le quatrieme jour ; ou plu-*

Erasinus. *Sentences tirées de cette hiſtoire.*

tôt. L. des Prénot. p. 402, n. 305.

Dès que les redoublemens arrivoient les jours pairs, que le troiſieme fut mauvais, & que le quatrieme le ſurpaſſa en malignité, il étoit moralement impoſſible, qu'avec tous les autres ſignes pernicieux qui environnoient ce malade de toute part, il pût ſe tirer d'affaires; car ceux qui, comme nous l'avons remarqué plus haut, doivent bientôt mourir, ſont dès les commencemens tourmentés de veilles, d'agitations, de délire & d'autres mauvais ſymptomes.

HISTOIRE du neuvieme malade des épidémiques d'Hypocrate. liv. 1, ſect. 3.

Criton. CRITON, à Thaſe, fut, en ſe promenant, ſubitement attaqué d'une forte douleur au gros doigt (*a*) du pied: il ſe coucha le même jour. Il avoit de l'horreur, du dégout, des nauſées; il ſe réchauffa un peu, & il délira pendant la nuit.

Le deuxieme jour, il rendit une grande

SENTENCES tirées de cette hiſtoire.

(*a*) *Quand la matiere morbifique eſt copieuſe, maligne ou très-acrimonieuſe, & qu'elle ſe jette ſur un petit organe incapable de la contenir toute, elle reflue ordinairement vers les viſceres, & met les malades dans le plus grand danger.* Malad. popul. l. 2, ſect. 1, p. 308, n. 51.

(*b*) quantité de bile (*c*) pure. Tout le pied s'enfla avec rougeur & tenſion juſqu'au talon. On y apperçut des phlyctenes noires; la fievre devint plus aiguë; il eut un délire furieux, & mourut dans (*d*) cette journée. Criton.

Sentences tirées de cette hiſtoire.

(*b*) *Toute déjection bien abondante abat les forces, & cauſe des défaillances.* Coac. ſect. 3, p. 435, n. 340.

(*c*) *Hypocrate blâme par-tout les déjections de bile pure, c'eſt-à-dire, de celle qui n'eſt aucunement mêlée de pituite, & qui par cette raiſon eſt la plus haute en couleur.* Coac. ſect. 3, p. 435, n. 323, 331 & 332: *ibid.* p. 436, n. 352 & 385.

(*d*) Cette hiſtoire nous fournit un exemple de ces morts promptes, qui ne donnent pas le tems au Médecin de réfléchir pour appliquer des remedes; par conſéquent toutes les fois qu'une vive douleur ſe fait ſentir tout-à-coup dans une partie quelconque, avec nauſées, dégoût & délire, le Médecin doit annoncer que la maladie ſera des plus dangereuſes; & ſi dans les jours ſuivans, la fievre & le délire augmentent, s'il ſurvient des phlyctenes noires ou quelques autres indices de gangrene, il prédira la mort qui arrivera plus ou moins promptement, ſelon les forces de la nature, & la véhémence des ſymptomes.

HISTOIRE du onzieme malade des épidémiques d'Hypocrate, liv. 1, ſect. 3.

LA femme de Droméades, après être La femme de Droméades.

La femme de Dromeades. heureusement accouchée d'une fille, fut le lendemain saisie d'un frisson & d'une fievre aiguë. Elle commença dès cette journée, à sentir des (*a*) douleurs à l'hypochondre droit; elle eut des envies de vomir, du (*b*) dégoût & beaucoup (*c*) d'agitation : elle ne dormit (*c*) point; sa respiration étoit rare

---

SENTENCES tirées de cette histoire.

(*a*) *Les fievres qui commencent avec douleur aux hypochondres, annoncent de la malignité.* Coac. sect. 1, p. 420, n. 42.

Les praticiens appellent fievres malignes, toutes celles qui sont accompagnées d'un grand danger de mort, ou qui non-obstant un bon traitement, ne guérissent que très-difficilement. Les fievres pestilentielles sont celles dans lesquelles on n'a presque point d'espérance de guérison. On guérit néanmoins quelques-uns de ceux qui en sont attaqués; mais beaucoup plus rarement que quand les fievres n'ont que le degré de malignité ordinaire, c'est-à-dire, qu'elles ne sont que ce que l'on appelle communément *malignes* : de sorte que les fievres purement aiguës sont toujours accompagnées de danger, les fievres malignes d'un plus grand, & les pestilentielles d'un très-grand.

(*b*) La perte de l'appétit est assez ordinaire dans toutes les fievres, & ne signifie rien par elle-même : mais l'*aversion constante pour tous les alimens, jointe à d'autres mauvais signes, est un symptome très-fatal.* Malad. popul. l. 1, sect. 2, p. 299, n. 65 : *ibid.* l. 3, sect. 3, p. 320, n. 80.

(*c. c. c.*) *L'agitation, les veilles & la respiration*

(c), grande & soudainement entrecoupée (*d*). La femme de Droméades.

Le jour suivant elle alla convenablement à la garde-robe : les urines furent épaisses (*e*), blanches, troubles, telles que celles qu'on agite long-tems après qu'elles ont formé du sédiment : elles ne déposerent point ; la nuit se passa sans (*f*) sommeil.

Le troisieme jour vers midi, elle eut un nouveau (*g*) frisson : la fievre fut aiguë ; les

---

Sentences tirées de cette histoire.

rare & grande, prognostiquent le délire & quelquefois les convulsions. Coac. sect. 2, p. 425, n. 2 ; & l. des Prénotions, p. 399, n. 136.

(*d*) *La respiration rare, grande & entrecoupée, dans les maladies aiguës, est un fort mauvais signe qui indique la mort.* Coac. sect. 2, p. 425, n. 7.

On entend par respiration entrecoupée, celle où l'inspiration se fait en deux tems, c'est-à-dire, où il y a deux especes d'inspiration l'une sur l'autre, telle à peu près qu'on l'observe chez les enfans qui pleurent.

(*e*) Il est probable que la sécrétion interceptée du lait, ou même que cette liqueur refluée dans la masse du sang, occasionna les urines blanches & troubles que la malade rendit ce jour-là.

(*f*) *Quand on ne dort, ni le jour, ni la nuit ; c'est un signe pernicieux, & le délire n'est pas éloigné.* L. des Prénot. p. 399, n. 135.

(*g*) *Les frissons qui reviennent souvent dans les*

La femme de Droméades.

urines ſemblables aux précédentes ; continuation de douleur à l'hypochondre droit ; point de ſommeil, mauvaiſe nuit. Elle eut par tout le corps une ſueur froide : peu de tems après, la chaleur revint.

Le quatrieme jour, la douleur des hypochondres parut un peu calmée ; mais la tête étoit peſante avec (*h*) douleur : elle tomba dans (*h*) l'aſſoupiſſement ; elle rendit par les narines, quelques (*i*) gouttes de ſang ; la langue étoit ſeche ; la malade (*k*)

Sentences tirées de cette hiſtoire.

fievres continues, ſont pernicieux. Coac. ſect. 1 ; p. 420, n. 27.

(*h. h.*) *La tête peſante & douloureuſe avec aſſoupiſſement fait craindre qu'il ne ſurvienne des convulſions.* Coac. ſect. 1, p. 423, n. 252.

(*i*) *Les gouttes de ſang qui tombent du nez le quatrieme jour d'une maladie aiguë, ſont un fort mauvais ſigne.* Coac. ſect. 3, p. 435, n. 318 : *ibid.* ſect. 1, p. 422, n. 173.

Il faut cependant excepter le cas particulier rapporté un peu plus bas par Hypocrate, au texte 149, dans lequel on lit : *Lorſque les malades, au commencement de la fievre, rendent, en éternuant, quelques gouttes de ſang par le nez, ils guériſſent le ſeptieme jour, pourvu qu'il y ait dans l'urine du quatrieme, un dépôt louable.*

(*k*) *L'altération & l'aridité de la langue dans les maladies aiguës, annoncent ſouvent un délire prochain.* Coac. ſect. 1, p. 424, n. 369 ; & Prorrh. liv. 1, p. 404, n. 5.

avoit

avoit ſoif ; les urines étoient ténues (*l*), huileuſes. Il eut un peu de ſommeil. La femme de Droméades.

Le cinquieme jour, la ſoif & le dégoût continuerent. Les urines étoient ſemblables aux précédentes; elle n'alla point à la ſelle, elle délira beaucoup vers midi ; mais peu de tems après, ſa connoiſſance fut meilleure; elle ſe leva, & tomba enſuite dans un profond (*m*) aſſoupiſſement. Elle eut un petit refroidiſſement & quelques abſences (*m*) pendant la nuit, mais elle dormit un peu.

Le ſixieme jour au matin, elle friſſonna (*n*) de nouveau. La chaleur revint peu de tems après ; elle ſua par tout le corps : les extrêmités étoient froides ; elle perdit la connoiſſance; la reſpiration étoit rare &

Sentences tirées de cette hiſtoire.

(*l*) *Les urines huileuſes ſont très-ſuſpectes, parce qu'elles indiquent ſouvent une colliquation putride.* Coac. ſect. 3, p. 434, n. 265 ; & liv. des Prénot. p. 400, n. 18.

(*m. m.*) *Quand le délire ſe trouve joint à l'aſſoupiſſement, il dénote des convulſions prochaines.* Coac. ſect. 1, p. 421, n. 110.

(*n*) *Les friſſons du ſixieme jour ſont pleins de danger.* Coac. ſect. 1, p. 419, n. 19.

(*o*) Il eſt évident que cette femme, avec tant de pernicieux ſymptomes, ne pouvoit guérir, & que dès le troiſieme jour, ſa mort étoit décidée,

La femme de Droméades.

grande. Elle eut peu après, des convulsions qui commencerent par la tête : elle mourut l'instant suivant.

Sentences tirées de cette histoire.

avec cette restriction qu'on ne pouvoit encore fixer ce jour fatal; mais l'augmentation des symptomes mortels du quatrieme jour, & l'acuité de la maladie qui parcouroit tous ses tems avec rapidité, signifioient clairement que la malade ne passeroit pas le six ou le sept.

COMMENTAIRE sur l'histoire du douzieme malade des épidémiques d'Hypocrate. l. 1, sect. 3.

L'homme qui ayant la fievre, soupa & but largement.

UN homme qui avoit déjà la fievre, soupa & but amplement. Il vomit pendant la nuit tout ce qu'il avoit pris : la fievre devint aiguë ; il ressentit des douleurs à l'hypochondre droit, avec inflammation interne, sans dureté extérieure; il passa une fort mauvaise nuit ; les urines étoient épaisses & rouges, sans sédiment ; la langue étoit seche, & l'altération n'étoit pas bien grande.

Ce prélude fait voir combien on doit être circonspect aussi-tôt qu'on apperçoit un commencement de maladie. Cet homme qui n'avoit qu'un peu de fievre, chargea son estomac d'une quantité d'alimens qu'il ne put digérer, & alluma

son sang par une ample boisson de vin. Cette intempérance rendit aussi-tôt la fievre aiguë, avec douleur à l'hypochondre droit, & inflammation interne sans dureté extérieure ; ce qui dénotoit que l'humeur inflammatoire s'étoit fixée dans la partie concave & intérieure du foie. Nous avons démontré ci-dessus, combien les douleurs aux hypochondres sont dangereuses, sur-tout du côté droit : celle-ci étoit encore plus à craindre, tant à cause qu'elle étoit inflammatoire, que parce qu'elle étoit jointe à la sécheresse de la langue, & à la couleur rouge de l'urine qui étoit épaisse sans sédiment.

L'homme qui ayant la fievre, soupa & but largement.

Le quatrieme jour, la fievre fut aiguë ; tout le corps lui fit mal ; les douleurs étoient universelles.

Nous concluons de-là que *quand une maladie* (1) *aiguë a ses redoublemens dans des jours impairs, & qu'elle est d'ailleurs accompagnée de signes & de symptomes dangereux, si le quatrieme jour, au lieu d'être plus calme, augmente en véhémence, le malade périra le sept, le onze ou le quatorze*, selon que la maladie sera plus ou moins aiguë, qu'elle parcourra ses tems avec plus ou moins de célérité, & que les forces du malade seront plus ou moins grandes ; mais les jeunes Médecins doivent dans ce cas se contenter de déclarer la maladie des plus fâcheuses, sans rien hasarder de plus. Il n'appartient qu'aux vieux praticiens, de prédire dans de pareilles circonstances, le

(1) Je ne trouve pas cette sentence ainsi exprimée dans les œuvres d'Hypocrate ; mais je puis certifier l'avoir toujours observée dans la pratique, conforme à mon énoncé.

L'homme qui ayant la fievre, ſoupa & but largement.

jour fixe de la mort. Toute la théorie poſſible ſeroit inſuffiſante ſi elle n'étoit ſoutenue de beaucoup d'uſage & d'expérience ſur les forces vitales, naturelles & animales ; ſur la valeur des ſignes & des ſymptomes ; ſur le tempérament ou la complexion particuliere des malades ; ſur la conſtitution de la maladie qui regne, & ſur le tems où une maladie a pris, ou pourra prendre tout ſon accroiſſement : ce tems s'appelle communément l'état, la vigueur, le plus haut point, ou l'apogée de la maladie.

Les fonctions vitales ſe connoiſſent par la reſpiration & par les battemens du pouls ; les fonctions naturelles, par l'appétit, la ſoif, la digeſtion, la nutrition, le ſommeil, les déjections des matieres fécales, de l'urine, &c. Les forces animales conſiſtent dans l'exercice libre & vigoureux des organes ſoumis à la volonté ; & dans les facultés de l'ame, telles que la préſence d'eſprit, la mémoire, le jugement, &c. toutes ces fonctions ſont tellement liées, que le dérangement de l'une influe preſque toujours ſur les autres ; il importe par conſéquent beaucoup à tous ceux qui veulent faire quelques progrès dans l'art de prédire l'avenir, de s'occuper auparavant à bien connoître ces trois facultés.

L'obſervation a fait voir dans les maladies aiguës, *que ceux dont on peut à coup ſûr promettre la guériſon, reſpirent facilement ; qu'ils n'ont point de douleurs, ou du moins qu'ils les ſupportent aiſément, qu'ils* (1) *dorment la nuit, qu'ils conſervent leur jugement, & qu'ils ont encore pluſieurs autres bons ſignes*, comme de bien prendre tout ce qui

(1) Liv. des Prénot. p. 402, n. 321.

leur eſt offert ; d'aller modérément à la garde-robe, & d'y trouver du ſoulagement ; de ſe tenir tranquillement au lit ſans s'y agiter ; de rendre des urines à proportion de la boiſſon, & dont la couleur ſoit d'un jaune pâle ou lavé, avec un ſédiment blanc, léger & égal, ou des urines d'une belle couleur de citron, avec un nuage blanc ſuſpendu au milieu du vaſe ; de n'avoir point d'averſion pour les alimens, ni pour la boiſſon ; d'avoir un pouls fort & égal, ou du moins peu différent de l'état naturel ; de ſe remuer & de ſe retourner aiſément dans le lit ; de n'avoir, ni un appétit, ni une ſoif extrordinaires, &c. On peut regarder comme devant périr ceux qui ont le contraire de tous ces ſignes, ou de la plus grande partie. Lorſqu'il y a à peu près égalité de ſignes pernicieux & ſalutaires, le Médecin inſtruit ſe contente de dire ſeulement que la maladie eſt grave ou dangereuſe ; & avant que d'établir un prognoſtic plus clair ou plus poſitif, il attend que la maladie ſoit plus caractériſée, & qu'elle ait pris un accroiſſement ſuffiſant ; *car pendant que les maladies ſont indéterminées* (1), *errantes ou trop éloignées de leur apogée, toutes les prédictions que l'on fait ſont incertaines.*

L'homme qui ayant la fievre, ſoupa & but largement.

Les maladies, ainſi qu'on l'enſeigne dans les écoles, ſont compoſées de cinq tems, ſavoir, du commencement, de l'augmentation, de l'état, de la déclinaiſon & de la fin. En ſuppoſant que le commencement & la fin ſoient des points indiviſibles, elles n'auront plus que trois tems étendus ou réels, qui ſeront l'augmentation, l'a-

(1) Prorrh. liv. 2, ſect. 1, p. 411, n. 78.

L'homme qui ayant la fievre, ſoupa & but largement.

pogée & la déclinaiſon : par exemple, ſi une maladie bénigne devoit ſe terminer par réſolution ou par coction, & qu'elle fût trois jours à croître, le quatrieme jour ſeroit le haut point ou l'apogée, après quoi ſi elle diminuoit pendant trois autres jours, la guériſon ſeroit complette à la fin du ſeptieme ; mais ſi la maladie augmentoit pendant les trois premiers jours, qu'elle reſtât enſuite trois jours dans ſon apogée, & trois autres à décroître, la guériſon ne ſeroit parfaite qu'à la fin du neuvieme.

Si la même maladie dont nous venons de parler devoit être mortelle, le malade, dans la derniere ſuppoſition, périroit le cinq, le quatre ou plutôt ; & dans la premiere, il n'iroit pas au-delà du quatrieme ; car s'il pouvoit paſſer le terme où la maladie a le plus de véhémence, à plus forte raiſon paſſeroit-il celui où elle commence déja à décliner. Il y a bien des malades qui périſſent même avant que la maladie ſoit à ſon apogée : cela arrive toutes les fois que les forces de la nature ſont trop au-deſſus des degrés d'augmentation de la maladie ; c'eſt ainſi que pluſieurs ſont quelquefois ſuffoqués, & meurent à l'entrée d'un fort accès, ou long-tems avant qu'il ne ſoit parvenu à ſa plus grande force. Si la maladie devoit finir par une criſe ſalutaire, tout ſe termineroit alors dans l'état, ou vers ce tems, parce que les bonnes criſes n'arrivent qu'après la coction, & que la coction ne peut-être parfaite que dans le plus haut degré de la maladie : ſi au contraire la criſe devoit être funeſte, elle pourroit arriver plutôt. Il ſuit donc que toutes les maladies qui doivent ſe diſſiper par la ſeule coction, ou par

réſolution, parcourent tous leurs tems, au lieu que celles qui ſe terminent par des criſes, s'étendent rarement au-delà de l'apogée, à moins que vers ce tems, la coction n'ait été incomplette, & qu'il n'y ait rechûte après le jugement.

L'homme qui ayant la fievre, ſoupa & but largement.

Pour prédire à préſent l'apogée d'une maladie, il faut premiérement en bien connoître le (1) genre & (2) l'eſpece : on doit en ſecond lieu examiner avec toute l'attention poſſible les (3) ſueurs, les urines (4), les déjections, les crachats & toutes les choſes qui paroiſſent (5) d'abord ; enſuite les accès ou redoublemens, ſoit qu'ils reviennent tous les jours (6) ou tous les

(1) Par exemple, une maladie aiguë parvient beaucoup plutôt à ſon apogée, qu'une chronique.

(2) Une fievre tierce légitime eſt à ſon apogée vers le ſeptieme accès, tandis que la quarte légitime, & la fauſſe tierce, n'y parviennent qu'après pluſieurs mois. La fievre ardente & la pleuréſie ſe terminent pour l'ordinaire au ſeptieme ou quatorzieme jour ; la double tierce, la quotidienne & l'hémitritée ſont beaucoup plus longues.

(3) Une maladie qui ſaiſit avec des ſueurs continuelles, n'arrive point à ſon apogée que la ſueur n'ait commencé à ceſſer ou à diminuer conſidérablement.

(4) Lorſque les déjections, les urines & les crachats commencent à devenir louables, la maladie s'avance vers ſon apogée, parce que pendant l'augmentation, la nature travaille de toutes ſes forces aux coctions qui, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, ſont ſeulement complettes vers l'apogée.

(5) Aphor. 12, ſect. 1, p. 386, n. 38 : s'il paroit de bonne heure des crachats louables dans la pleuréſie, cette maladie arrivera plutôt à ſa vigeur, & par conſéquent ſe terminera bien plus promptement : mais ſi cette expectoration vient plus tard, l'apogée ſera reculé d'autant, & la maladie ſera néceſſairement plus longue.

(6) Les maladies aiguës qui ont leurs redoublemens tous les deux jours, arrivent plutôt à leur apogée, que celles

L'homme qui ayant la fievre, ſoupa & but largement.

deux jours, ou dans un plus long intervalle de tems; & ſur-tout obſerver s'ils prennent tard ou promptement leur (1) accroiſſement, & s'ils arrivent plutôt (2) ou plus tard que les précédens.

Dès qu'on aura une juſte prénotion de l'apogée d'une maladie, on en prévoira aiſément les ſuites par les ſignes ſalutaires ou mortels qu'on obſervera dans les commencemens, ou pendant l'augmentation. On ne ſauroit exprimer combien toutes ces attentions ſont eſſentielles, non-ſeulement pour connoître le préſent & l'avenir des maladies, mais encore pour en diriger les cures avec ſuccès. On tire auſſi des indications de la conſtitution de l'année & de la ſaiſon : par exemple, les praticiens qui voient beaucoup de malades, ſavent la marche des pleuréſies, des fievres continues, ardentes, bénignes ou malignes de l'épidémie qui regne; & d'après ces notions, ils reglent leurs prédictions, & tracent le plan du traitement.

Galien, qui aſſure avoir vu pendant tout le cours d'un été, plus de trois cens maladies aiguës,

---

dont les redoublemens ne paroiſſent que tous les trois jours; c'eſt pourquoi les premieres ſont aſſez ſouvent jugées le ſixieme jour, tandis que celles qui redoublent les jours impairs, le ſont ſeulement le ſeptieme.

(1) Lorſque les premiers accès parviennent en fort peu de tems à leur plus grande vigueur, cela ſignifie en général que l'enſemble de la maladie ſera bientôt à ſon haut point.

(2) Tant que les accès particuliers augmentent & reviennent plutôt que les précédens, c'eſt un ſigne ordinaire d'augmentation; mais quand ils anticipent conſidérablement, c'eſt preſque toujours une marque que la maladie galoppe vers l'apogée.

dit que toutes les criſes (1) arrivoient le ſeptieme ou le neuvieme jour ; qu'elles arrivoient dans une autre année le quatorzieme, & quelquefois le vingtieme ; que dans une autre conſtitution, la plupart étoient jugés le ſeptieme ou le neuvieme par une hémorrhagie : il ajoute que pendant un certain automne, tous les jugemens arrivoient le onzieme jour à l'avantage des malades, & que pendant un autre automne, ils arrivoient le ſixieme à leur détriment.

L'homme qui ayant la fievre, ſoupa & but largement.

Rammazzini, qui a fort bien décrit les (2) fievres pourprées qui regnerent à Modene dans les années 1692, 1693 & 1694, raconte que les éruptions ſe faiſoient pour l'ordinaire le quatrieme ou le ſeptieme jour ; & que ceux chez leſquels l'éruption paroiſſoit plutôt, mouroient preſque tous. Les taches, dit-il, de ceux qui couroient le plus de danger, commençoient d'abord à ſe montrer ſur le cou, le dos & la poitrine ; & l'on obſervera qu'aucuns ne ſe tirerent d'affaire, que ceux dont les taches ſe portoient vers les extrêmités inférieures juſqu'aux ongles des pieds, pendant que celles des parties ſupérieures s'évanouiſſoient peu à peu ; ceux au contraire dont la malignité pourprée ne ſe montroit point ailleurs que ſur la poitrine & ſur le dos, étoient jugés à mort. Il dit un peu plus haut (3) que les ſymptomes qui accompagnoient ces fievres malignes, étoient, avant l'éruption, une grande laſſitude dans le dos, une douleur de tête, de la ſurdité, de l'ardeur à la gorge, une eſpece de ſtupidité ou

(1) Liv. 2, chap. 7, des Jours décrétoires.
(2) Conſtitution épidem. de Modene, ſect. 19.
(3) *Ibid.* ſect. 17.

L'homme qui ayant la fievre, soupa & but largement.

de fatuité dans l'esprit, une anxiété aux précœurs, & un abattement général, ou paresse de tout le corps; mais la lassitude du dos ou de la région lombaire, étoit, dit-il, un signe si certain de cette fievre éruptive, que les femmes mêmes ne s'y trompoient pas.

Cet Auteur raconte, comme une chose digne de remarque (1), que la fievre étoit plus féroce après les pleines lunes, & que ses ravages étoient encore plus considérables au défaut de cet astre ou dans sa conjonction. Il ajoute que cette époque qui dura constamment pendant tout le tems de l'épidémie, fut d'une grande utilité aux Médecins pour en établir le prognostic & la méthode curative.

Le même Auteur remarque (2) qu'une éclipse de lune ayant paru la nuit du 21 janvier 1693, la plupart des malades moururent à la même heure de l'éclipse, & que plusieurs autres furent frappés d'une mort subite: ce qui a, poursuit-il, quelque rapport à l'observation singuliere que Guillaume Baillon a consignée dans le premier livre de ses épidémies. Ce célebre Médecin de Paris ayant été appellé en consultation avec plusieurs de ses confreres, pour délibérer sur une maladie dont une illustre dame étoit attaquée; au moment que ces Messieurs furent assemblés dans la chambre de la malade, il survint une éclipse de soleil qui les détermina à monter tout de suite dans la partie la plus élevée de l'hôtel, afin d'observer, selon la coutume, ce phénomene

(1) *Ibid.* sect. 14; troisieme dissertation.
(2) *Ibid.* sect. 15.

dans un ſceau d'eau : mais comme la malade ſe trouva beaucoup plus mal, on les rappella incontinent pour lui donner du ſecours. Ces Meſſieurs furent tous témoins que cette dame parut à toute extrêmité pendant le tems que dura l'éclipſe, & qu'elle ne fut hors de ce grand danger, qu'après que le ſoleil fut entiérement ſorti de l'ombre, & qu'il éclaira pleinement l'hémiſphere.

L'homme qui ayant la fievre, ſoupa & but largement.

Galien a obſervé (1) que les criſes ſont toujours plus ſalutaires quand la lune rend une lumiere manifeſte, & qu'elle commence à éclairer plus long-tems la terre, comme vers la premiere quadrature, & dans l'oppoſition ſuivante. J'ai pluſieurs fois remarqué la même choſe, & j'ai vu ſouvent des malades périr au déclin de la lune & dans ſa conjonction, principalement les vieillards & les perſonnes uſées ou d'une foible conſtitution, ſoit dans les maladies aiguës, ſoit dans les chroniques : je puis même certifier avoir ſouvent prédit juſte ces ſortes de mort ; tout l'art conſiſte à bien examiner les bons & les mauvais ſignes, l'acuité de la maladie, ſa vélocité, ou la lenteur de ſa marche, & les forces du malade ; lorſqu'on a bien peſé & comparé tous les ſignes, ſi l'on prévoit qu'une criſe ou un redoublement de ſymptomes doit arriver vers le défaut de la lune, ou préciſément dans ſa conjonction, il n'eſt pas difficile d'établir une prédiction certaine : il m'eſt quelquefois arrivé, en traitant des vieillards de l'un & de l'autre ſexe, d'annoncer leur mort, cinq ou ſix ſemaines d'avance, à un jour près : voici comment je m'y prenois : Je

(1) Liv. 3, ch. 4 des Jours décrétoires.

L'homme qui ayant la fievre, soupa & but largement.

commençois par bien examiner toutes les forces du malade deux ou trois jours après une pleine lune ; quand après cela je jugeois qu'ils avoient encore assez de vigueur pour passer le tems de la conjonction prochaine, je fixois le tems de la mort vers le défaut de la lune suivante, & j'avois grand soin de supprimer dans l'énoncé du prognostic, tout ce qui avoit trait à la lune ou à ses quadratures, afin d'éviter la critique de ces demi-savans qui nient toutes les vérités qu'ils ne comprennent point, & qui les mettent au rang des fables & des superstitions.

Tout ce que nous venons de dire est de la plus grande importance à tous ceux qui veulent s'asseoir sur le trepied sacré ; mais il en est de ces oracles comme de tous les autres : il ne faut pas que les jeunes Médecins les hasardent autrement qu'en tâtonnant, jusqu'à ce qu'ils aient acquis toute l'expérience nécessaire par des exercices suivis & réfléchis ; par exemple, en revenant à ce qui se passa le quatrieme jour chez l'homme qui fait le sujet de cette histoire, je conseillerois aux jeunes praticiens de faire entrevoir toutes les craintes de la mort dans le prognostic de cette journée, au cas seulement où il ne surviendroit point de changement avantageux sous trois ou quatre jours.

Le cinquieme jour, l'urine étoit huileuse, abondante, & la fievre continuoit d'être aiguë.

Il y a trois sortes d'urines huileuses qui sont toutes mauvaises, mais qui ne sont pas toutes également pernicieuses : l'une est semblable à de l'huile, en couleur & en consistence, c'est-à-

dire, qu'elle eſt rouſſe, & qu'elle file à peu près comme de l'huile, lorſqu'on la verſe : on en obſerve ſouvent de cette eſpece qui n'eſt point ſuivie de ſuite fâcheuſe, à moins que la maladie ne ſoit accompagnée d'autres ſignes pernicieux. Galien & pluſieurs autres Médecins en ont bien ſouvent vu de cette ſorte, ſans que la mort ait ſuivi.

Lhomme qui ayant la fievre, ſoupa & but largement.

La ſeconde eſt d'un rouge foncé, tirant quelquefois ſur la couleur brune ou noire. J'ai remarqué que celle-ci étoit occaſionnée par le reflux de la bile dans le ſang ; qu'elle étoit dans les maladies aiguës, toujours accompagnée de ſignes funeſtes, & ſuivie de la mort. Celle de l'homme qui fait le ſujet de cette hiſtoire, paroît être de cette eſpece, à cauſe de l'embarras inflammatoire qu'il avoit au foie.

La troiſieme eſpece d'urine graſſe ou huileuſe eſt celle ſur laquelle on voit ſurnager une pellicule graiſſeuſe, ſemblable à une toile d'araignée (1) ; celle-ci eſt très-ſuſpecte ; car elle indique dans les maladies aiguës, une colliquation putride ; & dans les fievres lentes ou hectiques, elle dénote la conſomption de l'humide radical, la deſtruction des parties ſolides, & l'appauvriſſement général de la maſſe des liqueurs.

Quoique ces trois eſpeces d'urine aient la couleur & l'apparence de l'huile, elles ne ſont pas pour cela véritablement huileuſes : s'il s'en trouve quelquefois dans laquelle il y ait de la vraie huile ou graiſſe, j'avoue n'en avoir jamais vu, ni ouï dire que perſonne en ait obſervé.

Le ſixieme jour, vers le ſoir, il délira

(1) Liv. des Prénot. p. 400, n. 180.

L'homme qui ayant la fievre, soupa & but largement.

beaucoup. Il ne dormit point pendant la nuit.

Cette continuation de symptomes funestes, confirmoit le prognostic acerbe qu'on avoit précédemment établi ; car ceux qui doivent périr, ne dorment point, ont du délire & plusieurs autres mauvais signes.

Le septieme jour tout redoubla : les urines étoient semblables aux précédentes ; il parloit beaucoup, & ne se possédoit plus. Un suppositoire lui procura une copieuse déjection de matieres liquides, troubles & mêlées de vers. La nuit suivante fut pareillement laborieuse.

Comme le septieme jour est des plus puissans pour juger les maladies, ou pour procurer aux Médecins des indices sur l'avenir, la prédiction des jours précédens acqueroit de nouvelles forces par l'augmentation des symptomes, & par la continuation de cette urine, qui, comme nous l'avons dit, est un signe bien mortel.

Le huitieme jour, il eut dans la matinée un frisson suivi de fievre aiguë, & d'une sueur chaude. Il parut sans fievre ; il dormit peu : à son réveil, il eut froid, & cracha beaucoup d'humeurs crues & limpides. Il eut vers le soir un grand délire, & vomit peu après des humeurs noires, bilieuses, en petite quantité.

Le copiste de cette histoire a oublié de marquer en cet article, s'il sua de tout le corps, ou non ; mais quand la sueur auroit été universelle,

cela ne nous empêcheroit pas d'établir pour axiôme de pratique, que *quand une fievre aiguë a ſes redoublemens les jours impairs, ſi les* (1) *jugemens arrivent les jours pairs, cela ſignifie une rechûte, & ſouvent la mort.* La rechûte arrivera toutes les fois que la criſe paroîtra avec des ſignes de crudité; & la mort ſera certaine lorſqu'au lieu de la ſimple crudité, les ſignes ſeront funeſtes ou délétéres, tels que des urines huileuſes, des vomiſſemens de bile noire, &c. d'où nous concluons encore les deux ſentences ſuivantes :

L'homme qui ayant la fievre, ſoupa & but largement.

1°. *Tout vomiſſement noir eſt un ſigne pernicieux, à moins que cette évacuation ne ſoit l'effet* (2) *d'un remede qu'on a fait prendre dans la vue de débarraſſer la nature :*

2°. *Les vomiſſemens ſont ordinairement précédés* (3) *de ſalivation, de friſſon ou de refroidiſſement aux parties inférieures, comme aux cuiſſes, aux jambes & aux pieds.*

Le neuvieme jour, il eut un refroidiſſement, beaucoup de délire & point de ſommeil.

Tous ces ſymptomes annonçoient ſurabondamment que les cauſes morbifiques avoient pleinement pris le deſſus ſur la nature, & que le malade touchoit à ſa fin, d'autant qu'il n'y avoit aucun bon ſigne qui pût donner la moindre lueur d'eſpérance.

Le dixieme jour, il eut de grandes douleurs aux cuiſſes. Peu après il délira conſidérablement. Tout devenant pire, il mou-

(1) Coac. ſect. 1, p. 422, n. 204.
(2) Coac. ſect. 3, p. 434, n. 214.
(3) Coac. text. 566, & liv. des Pren. vers la fin.

L'homme qui ayant la fievre, ſoupa & but largement.

rut le lendemain qui étoit le onzieme.

Ces derniers ſymptomes nous donneront lieu de conclure que *les douleurs qui ſurviennent aux cuiſſes dans les maladies aiguës* (1), *pendant qu'elles ſont dans un état de crudité, annoncent de la malignité & du délire, ſoit qu'il y ait ſuſpenſion dans les urines, ou non*, parce que cette humeur crue, ambulante, ne tarde pas d'abandonner les parties inférieures, pour ſe porter au cerveau.

On remarque aſſez ſouvent qu'il ſurvient aux jeunes gens attaqués de maladies mortelles, des douleurs ſingulieres dans les membres, & même par tout le corps. Ces douleurs ſont quelquefois ſi exceſſives, qu'ils en pouſſent des cris lamentables; elles arrivent communément trois ou quatre jours avant la mort, quelquefois plutôt, d'autres fois plus tard. On diroit que ces douleurs ſont occaſionnées par un dernier effort de la nature qui ſe diſſout.

ANALYSE de l'hiſtoire du ſecond malade des épidémiques d'Hypocrate. liv. 3, ſect. 1.

Hermocrates.

HERMOCRATES qui demeuroit auprès du nouveau mur, fut attaqué d'une fievre violente, avec douleur à la tête & aux lombes; tenſion à l'hypochondre droit, ſans dureté extérieure. Sa langue fut brûlée dès les premiers jours, il devint ſourd, il ne dormoit point, & n'étoit pas beaucoup altéré. Ses urines étoient rouges, épaiſſes, ſans

(1) Coac. ſect. 1, p. 420, n. 41.

ſédiment:

ſédiment ; il rendit par les ſelles une grande quantité de matieres recuites. Hermocrates.

Tant de ſymptomes graves dans les commencemens d'une maladie aiguë, annonçoient une malignité bien dangereuſe. La tenſion à l'hypochondre droit, ſans dureté extérieure, ſignifioit un embarras profond dans la ſubſtance du foie, qui pouvoit y occaſionner un abcès ou un ictere funeſte : la perte de louïe, & les veilles donnoient à prédire un délire prochain ; car *la ſurdité peut* (1) *ſeule occaſionner un tranſport furieux.*

Le cinquieme jour, les urines furent ténuës avec un nuage ſuſpendu au milieu du vaſe qui ne dépoſa point. Vers la nuit, il eut des abſences.

Le danger de cette maladie augmentoit conſidérablement ; car les urines épaiſſes qui deviennent ténues, indiquent l'inſuffiſance de la nature à faire la coction de l'humeur morbifique. *La ténuité eſt en effet un ſigne de crudité* (2) *d'un fort mauvais préſage, quand même la maladie tireroit en longueur ; parce qu'il eſt dans ce cas bien à craindre que les forces du malade ne puiſſent ſe ſoutenir juſqu'au tems néceſſaire pour faire la coction d'une telle urine.* Comme Hypocrate ne parle plus de la douleur des lombes qu'il reſſentoit les jours précédens, il y a apparence qu'elle s'étoit paſſée en refluant vers le cerveau ; ce qui nous donne lieu à conclure *que quand dans les maladies* (3) *aiguës, la douleur des lombes ou des cuiſſes diſ-*

(1) Coac. ſect. 1, p. 421, 289 & 295.
(2) L. des Prén. p. 400, n. 171 & 175.
(3) Prorrh. l. 1, p. 405, n. 42.

Hermocrates. *paroît tout-à-coup, & qu'il y a en même-tems des ſuſpenſions élevées dans l'urine, il faut prédire un délire prochain, qui ſera d'autant plus grand, que la nubécule ſera ténue & élevée.*

Le ſixieme jour, il devint ictérique; tout redoubla: il fut ſans connoiſſance.

L'événement de cette maladie, & pluſieurs de cette eſpece, ont donné lieu à établir les deux ſentences ſuivantes: 1°. *L'ictere qui* (1) *ſurvient le ſixieme jour d'une maladie aiguë, eſt très-pernicieux.* 2°. *Lorſque dans une maladie* (2) *aiguë il y a ſurdité & urine ténue, rougeâtre, avec ſuſpenſion élevée, l'ictere qui paroît dans ces circonſtances, eſt bien funeſte.*

Le ſeptieme jour fut bien laborieux: les urines étoient ténuës, ſemblables aux précédentes. Les jours ſuivans ſe paſſerent de même.

La ténuité conſtante des urines, jointes aux autres mauvais ſignes, marquoient d'autant plus l'impuiſſance de la nature à opérer une louable coction, que le ſeptieme jour, qui eſt dans les maladies aiguës, l'un des plus remarquable pour la coction & pour les criſes, n'avoit produit aucun changement avantageux.

Vers le onzieme jour, tous les ſymptomes parurent un peu calmés. Il fut aſſoupi; les urines furent épaiſſes, rougeâtres, mais ténues au fond du vaſe, ſans ſédiment. La connoiſſance lui revint.

---

(1) Coac. ſect. 1, p. 421, n. 155.
(2) Coac. ſect. 1, p. 423, n. 298.

Nous avons obſervé dans les hiſtoires précé- Hermo-
dentes, que les ſignes ou ſymptomes dangereux crates.
annoncent une mort certaine dans les maladies aiguës, lorſqu'ils apportent du ſoulagement ſans cauſe raiſonnable, c'eſt-à-dire, ſans qu'il ait précédé des ſignes non équivoques de coction ; or, *la ténuité des urines, vers* (1) *le fond du vaſe, & l'aſſoupiſſement* (2) *étoient de fort mauvais ſignes.* Les autres conſéquences que nous tirons de cette journée ſont, 1°. *que* (3) *l'aſſoupiſſement eſt très-pernicieux, lorſqu'il ſurvient à un ictere, accompagné de ſurdité & d'urine ténue, rougeâtre, avec ſuſpenſion.* 2°. *Que ces ſortes* (4) *de malades ſont enſuite privés de la parole, ſans perdre le ſentiment.* 3°. *Qu'alors la matiere morbifique ſe porte ſouvent aux inteſtins, & y occaſionne des déjections* (5) *abondantes d'humeurs crues ou viciées qui conduiſent à la mort.*

Le quatorzieme jour, la fievre parut le quitter : il ne ſua pas ; il dormit ; ſa connoiſſance lui revint : les urines étoient les mêmes.

C'eſt encore ici où les jeunes Médecins doivent bien prendre garde de ſe tromper ; car ſi dans ce cas ils déclaroient un malade mieux ou hors de danger, le public, cet implacable maître, ne manqueroit pas de leur imputer la cauſe de la mort. Ils doivent donc dire que le malade eſt plus mal qu'on

(1) Liv. des Prén. page 400, n. 171 & 172.
(2) Coac. ſect. 1, p 423, n. 262.
(3) Coac. ſect. 1, p. 423, n. 299.
(4) *Ibidem*, n. 300.
(5) *Ibid.* n. 301.

Hermocrates. ne penſe, parce que les ſoulagemens ou mieux-être qui ſurviennent contre toute eſpérance, ſont, comme nous l'avons prouvé plus haut, fort incertains, & qu'ils ne durent pas long-tems. C'eſt ainſi qu'on voit aſſez ſouvent arriver du calme, & même la ceſſation des douleurs dans les véhémentes paſſions iliaques, dans les vives pleuréſies, & dans les autres maladies inflammatoires : l'inſtant ſuivant, le pouls devient fréquent, petit, chancelant, inégal ou intermittent ; le délire ſurvient, & les malades périſſent la plupart du tems, ſans qu'on s'en apperçoive.

Le dix-ſeptieme, la fievre le reprit & fut aiguë ; les jours ſuivans les urines étoient ténues.

Cette continuation de crudité & de ſymptomes pernicieux, faiſoit toujours faire au malade quelques pas vers ſa fin.

Le vingtieme jour, il fut de nouveau jugé. La fievre le quitta, il ne ſua point. Pendant tout ce tems, le dégoût continuoit, il avoit ſa connoiſſance ; mais il ne pouvoit parler ; ſa langue étoit aride ; il étoit ſans ſoif & fort aſſoupi.

Il faut conclure de ce qui ſe paſſa en cette journée, 1°. que *ce qui eſt jugé* (1) *avec des ſignes de crudité eſt ſujet à retour.* 2°. Que *les malades qui tombent dans un aſſoupiſſement* (2) *comateux après pluſieurs jours de fievre, ou quand ils ſont bien affoiblis, ſont pernicieuſement attaqués.* 3°. Que *la*

(1) Malad. popul. d'Hyp. l. 2, ſect. 1, p. 308, n. 36.
(2) Prorrh. l. 1, text. 74.

ſoif qui diſparoît (1) *contre la raiſon, eſt un fort mauvais ſigne.* Ce qui aggravoit l'état fâcheux d'Hermocrates, & qui faiſoit encore plus déſeſpérer de lui, c'étoit la perte de la parole, & l'averſion conſtante pour tous les alimens qu'on lui préſentoit. Hermocrates.

Vers le vingt-quatrieme jour, la chaleur fébrile revint; il alla conſidérablement à la garde-robe; les matieres étoient ténues & liquides. Les jours ſuivans, la fievre fut aiguë, & la langue riſſolée.

On tirera de ces ſymptômes les deux principes ſuivans. 1°. *Toute déjection liquide qui ſurvient aux malades aſſoupis* (2), *engourdis, eſt très-mauvaiſe.* 2°. *Tout flux* (3) *de ventre aqueux eſt bien dangereux dans les maladies aiguës; mais il l'eſt encore plus dans celles où les malades n'ont pas ſoif.*

Le vingt-ſeptieme, il mourut. Il fut ſourd pendant tout le cours de ſa maladie; ſes urines étoient épaiſſes & rouges, ſans ſédiment, ou ténues ſans couleur, avec ſuſpenſion au milieu. Il avoit une averſion conſtante pour tous les alimens.

Il eſt évident, à l'aſpect de tant de ſymptomes malins & opiniâtres, que le malade ne pouvoit ſe tirer d'affaire; que le ſixieme jour décida cette maladie mortelle, & que le vingtieme éteignit pour toujours toute lueur d'eſpérance qu'on auroit pu concevoir des mieux-être apparents qu'il avoit éprouvés les jours précédens.

(1) Coac. ſect. 1, p. 420, n. 72.
(2) Coac. ſect. 3, p. 436, n. 346.
(3) Coac. ſect. 3, p. 436, n. 343.

Hermocrates. Nous remarquerons ici que tous les prognoſtics ſe ſont accomplis, même ceux du onzieme jour; car il perdit la parole le vingt, ſans être privé du ſentiment; & le ventre fut tracaſſé le vingt-quatrieme, par des déjections d'une fort mauvaiſe eſpece. Il eſt probable que ce malade ſeroit mort plutôt ſans le répit que lui donna le calme qui ſurvint pendant le cours de ſa maladie. Il paroît auſſi qu'il auroit pu, après cela, vivre encore plus long-tems ſans les abondantes déjections d'humeurs liquides & ténues qu'il rendit le vingt-quatrieme jour; *car les déjections liquides & copieuſes* (1) *qui ſurviennent tout-à-coup, atténuent conſidérablement les forces, & épuiſent la nature.*

COMMENTAIRE ſur l'hiſtoire du quatrieme malade des épidémiques d'Hypocrate. Liv. 3, ſect. 2.

Philiſtes. PHILISTES, à Thaſe, avoit depuis long-tems mal à la tête. Accablé enfin d'un ſommeil plus lourd qu'à l'ordinaire, il ſe mit au lit; mais s'étant aviſé de boire beaucoup de vin, la fievre ſe déclara, ſon mal de tête devint plus aigu, & il ſentit une chaleur brûlante pendant la nuit. Le premier jour, il commença par vomir un peu d'humeur jaune, bilieuſe, enſuite beaucoup de bile verte: il alla à la ſelle, & fut très-agité pendant la nuit.

(1) Coac. ſect. 3, p. 435, n. 340.

Philiſtes.

Nous avons vu plus haut les fâcheuſes ſuites qu'occaſionnent les intempérances vineuſes; celle-ci étoit d'autant plus formidable, qu'elle arriva dans le tems que la maladie commençoit à ſe déclarer. On voit à l'inſpection de ces ſymptomes, que la fievre devoit être des plus dangereuſes; car, 1°. *le mal de tête aigu, joint à l'aſſoupiſſement* (1), *eſt ſouvent l'avant-coureur de la convulſion.* 2°. (2) *Lorſque la douleur de tête perſiſte, avec quelques autres mauvais ſignes, c'eſt un ſymptôme mortel.* 3°. (3) *Le vomiſſement verd eſt très-dangereux, puiſqu'il annonce un délire prochain, lorſqu'il eſt joint* (4) *aux veilles & à la douleur de tête.*

Le ſecond jour, ſurdité, fievre aiguë: l'hypochondre droit fut tendu & retiré vers les parties internes. Les urines étoient ténues, tranſparentes, & ne contenoient qu'une ſuſpenſion modique, ſemblable à de l'humeur ſéminale. Vers midi, il entra dans un délire furieux.

Les trois premiers ſymptomes indiquoient un embarras conſidérable au cerveau, dans le ſang & aux précœurs. La ſurdité, comme nous l'avons démontré plus haut, étoit un ſigne bien mauvais, puiſqu'elle annonce dans les maladies aiguës, un délire furieux. *La tenſion à l'hypochondre* (5) *ſignifioit une maladie de la plus grande conſéquence;* car *quand* (6) *elle paroît dans les commencemens*

(1) Coac. ſect. 1, p. 423, n. 252, 257 & 274.
(2) Coac ſect. 1, p. 422, n. 229.
(3) Coac. ſect 3, p. 434, n. 214.
(4) Coac. ſect. 1, p. 423, n. 249.
(5) Coac ſect. 2, p. 426, n. 35.
(6) *Ibid.* n. 37.

Philiſtes. *d'une fievre aiguë, elle prognoſtique une mort prompte.* Mais ce qui ôtoit toute eſpérance de ſauver le malade, c'*étoit l'urine ténue & tranſparente* (1), *qui eſt très-mauvaiſe dans tous les cas, principalement quand il y a un délire frenétique.*

Il faut cependant avouer qu'une bonne hémorrhagie du nez, le quatre, le cinq ou le ſept, auroit fait naître de grandes eſpérances; comme il arriva à Meton qui, malgré les mauvais ſignes dont ſa maladie étoit accompagnée, fut guéri par une abondante hémorrhagie qui ſurvint le cinquieme jour; ce qui a fait dire à Hypocrate qu'*une copieuſe éruption de ſang par les narines, étoit capable* (2) *de guérir de grands maux.* En effet, l'obſervation fait voir que *rien ne dégage mieux* (3) *la tête & les hypochondres* (4), *qu'un abondant écoulement de ſang par le nez. La ſurdité* (5) *ſe diſſipe auſſi par cette évacuation;* mais pour être fondé à eſpérer cette criſe ſalutaire, *il faut* (6) *qu'il n'y ait pas beaucoup de ſignes pernicieux, & que les malades n'aient pas paſſé trente-cinq ans, parce qu'au-delà de cet âge, il arrive* (7) *plutôt des ſuppurations*, qui ſouvent ne donnent du répit, que pour perdre enſuite; ou des gangrenes qui tuent ſubitement. Quoique le copiſte de cette hiſtoire n'ait pas fait mention de l'âge de Philiſtes, il peut très-bien ſe faire que ce malade avoit plus de trente-cinq ans. Il avoit d'ailleurs

(1) Coac. ſect. 3, p. 434, n. 262.
(2) Malad. popul. l. 2, ſect. 1, p. 308, n. 64.
(3) Coac. ſect. 1, p. 423, n. 250.
(4) L. des Prén. p. 398, n. 92.
(5) Coac. ſect. 1, p. 424, n. 232.
(6) Coac. ſect. 1, p. 422, n. 230.
(7) *Ibid.* p. 423, n. 232.

tant de signes mortels, qu'on ne pouvoit plus compter sur rien, tels entr'autres, l'urine ténue & transparente, le délire furieux, &c. Galien, l'un des Praticiens qui a le plus traité de maladies, dit à ce sujet, qu'il n'a jamais vu de frénétique guérir avec des urines blanches, ténues & transparentes. Philistes.

Le troisieme jour fut bien mauvais. Le quatrieme, tout redoubla; les convulsions vinrent. Le lendemain il mourut dans la matinée.

Nous avons remarqué plus haut, que quand le troisieme jour des maladies aiguës est mauvais, & que le quatrieme lui ressemble, c'est presque toujours un signe certain de mort; or le troisieme jour de la maladie de Philistes avoit été très-mauvais; le quatrieme s'étant trouvé pire, il étoit évident que le malade ne verroit pas le sept ou le huit, d'autant plus que la convulsion qui survint avec tant de signes funestes, étoit seule capable d'anéantir ce qui restoit de forces à la nature, & par conséquent d'avancer la mort, qui arriva le lendemain matin.

Commentaire sur l'histoire du sixieme malade des épidémiques d'Hypocrate. l. 3, sect. 2.

La fille d'Euryanax fut attaquée de fièvre ardente; elle étoit perpétuellement sans soif, & ne prenoit aucun aliment. Elle alloit peu à la garde-robe, elle n'urinoit pas beaucoup; son urine étoit ténue & La fille d'Euryanax.

La fille d'Euryanax. d'une mauvaiſe couleur : elle avoit au commencement de ſa fievre, des douleurs vers le fondement.

Cette maladie ne pouvoit s'annoncer par un prélude plus grave ; car c'eſt un très-mauvais ſigne lorſqu'une fievre ardente ne cauſe point d'altération : c'en eſt un plus mauvais quand les malades ne prennent aucun aliment, parce que les facultés de la nature s'épuiſent par le défaut de réparation. La ténuité de l'urine étoit un ſigne de crudité qui indiquoit que la maladie ſeroit longue & dangereuſe ; & la mauvaiſe couleur en augmentoit le danger. Si les douleurs que la malade reſſentoit vers le fondement étoient accompagnées d'inflammation, on pouvoit prédire un dépôt purulent en cette partie, d'autant plus que l'urine étoit avec cela ténue.

Le ſixieme jour la fievre la quitta ; elle ne ſua pas ; elle fut jugée : ce qu'elle reſſentoit autour du fondement, ſuppura légérement, & il en ſortit fort peu de pus lors du jugement.

Nous concluons de là, 1°. que tout jugement qui arrive le ſixieme jour d'une fievre ardente, eſt mauvais ; car *il eſt de la nature de ces fievres d'être* (1) *jugées le ſeptieme & le quatorzieme jour.* 2°. *Que les fievres qui quittent dans des jours qui ne ſont pas décrétoires* (2) *& ſans ſigne de coction, ſont ſujettes à retour.* Pour qu'une criſe ſoit bonne, il eſt encore eſſentiel que l'évacuation ſoit pro-

(1) Liv. des Criſes, page 382, n. 41.
(2) Coac. ſection 1, page 422, n. 204.

portionnée à la grandeur de la maladie ; autrement, l'humeur qui ſurabonde, reflue, cauſe des rechûtes, des métaſtaſes dangereuſes, & ſouvent la mort. La fille d'Euryanaux.

Sept jours après ce jugement, elle eut un friſſon, ſuivi d'un peu de chaleur & de ſueur.

Ce ſecond jugement n'étoit pas meilleur que le premier, parce qu'il ſe fit également dans un état de crudité ; ainſi on ne pouvoit rien augurer d'avantageux pour cette fille qui étoit d'ailleurs d'une fort mauvaiſe conſtitution.

Le lendemain de cette criſe, elle friſſonna encore un peu ; après quoi les extrêmités reſterent froides.

Ce friſſon, ſuivi du refroidiſſement qui reſta aux extrêmités, étoit, comme nous l'avons fait voir dans les hiſtoires précédentes, un ſymptome d'autant plus mortel, qu'il étoit accompagné de pluſieurs autres ſignes bien dangereux.

Le dixieme jour, après la ſueur du ſept, elle eut des abſences qui ne furent pas de longue durée : on attribuoit ces accidens à du raiſin qu'elle avoit mangé. Le onzieme, il y eut intermiſſion ; douze jours après cette intermiſſion, elle eut de rechef un grand délire, & fut tourmentée par des déjections fréquentes d'humeurs bilieuſes, modiques, pures, ténues & mordicantes.

Nous concluons de-là que *toutes les* (1) *déjec-*

(1) Epid. liv. 1, ſect. 1.

La fille d'Euryanax. *tions fréquentes, modiques, ténues, de bile pure & mordicante, ſont bien ſuſpectes dans les maladies aiguës ; mais qu'elles le ſont bien plus, quand il y a avec cela tendance à la phtiſie.*

Sept jours après ce grand délire, elle mourut. Dès le commencement & durant toute ſa maladie, elle avoit mal à la gorge, avec rougeur & inflammation cauſées par la diſtillation continuelle d'une humeur ténue, âcre & modique ; elle touſſoit & ne crachoit rien de cuit. Elle eut pendant ſa maladie, une averſion conſtante pour toute ſorte d'alimens ; elle étoit ſans ſoif, & ne buvoit preſque pas ; elle étoit taciturne, triſte, abattue ; elle avoit auſſi une diſpoſition naturelle à la phtiſie.

Hypocrate, en parlant des fievres de la premiere conſtitution, raconte que les pthiſiques & ceux qui y avoient de la diſpoſition, en furent preſque tous attaqués ; & que ceux que la maladie réduiſit à garder le lit, moururent. Ceux qui étoient mortellement attaqués, avoient froid aux extrêmités, & la chaleur s'y rétabliſſoit difficilement ; les déjections étoient bilieuſes, modiques, pures, ténues & fréquentes ; ils touſſoient & ne crachoient preſque rien de cuit : la plupart avoient mal à la gorge dès le commencement & durant tout le cours de la maladie, avec rougeur & infflammation ; une humeur modique, ténue, âcre, diſtilloit ſur cet organe ; ils avoient un dégoût univerſel & continuel ; point de ſoif ; enfin le délire ſurvenoit aux approches de la mort. Cette fille, outre ces pernicieux

ſymptomes, étoit taciturne, triſte & abbattue; *ce qui étoit encore un ſigne bien* (1) *pernicieux, car il annonçoit une grande foibleſſe des organes du cerveau, & par conſéquent le délire, &c.* Mais l'averſion conſtante pour toute ſorte d'alimens, étoit le ſigne le plus mortel, parce qu'il ſignifioit l'extinction de la faculté naturelle, & l'impoſſibilité de la rétablir. La fille d'Euryanax.

COMMENTAIRE de l'hiſtoire du ſeptieme malade des épidémiques d'Hypoctate. l. 3, ſect. 2.

UNE femme qui demeuroit chez Ariſtion fut attaquée d'une ſquinancie qui commença d'abord par la langue; la voix n'étoit point claire; la langue étoit rouge & ſeche. Elle eut le premier jour un friſſon ſuivi de chaleur. La femme qui demeuroit chez Ariſtion.

La ſquinancie, dit Hypocrate, ſe forme lorſque la pituite agitée dans la tête, prend ſon cours par le bas, & s'arrête autour des mâchoires & du cou. Le malade, pour lors (2), ne peut avaler ſa ſalive; il reſpire avec violence, comme ſi on l'étrangloit; & l'on entend dans ſa gorge, un bruit ſemblable au ramage des pigeons: la fievre ſe met ſouvent de la partie; l'humeur ſe jette quelquefois ſur la langue & ſur la poitrine.

---

(1) Malad. popul. livre 1, conſtitution 3, pag. 301, n. 169.

(2) Traité des Maladies, l. 2, ſection 1, page 150, n. 95.

La femme qui demeuroit chez Ariſtion.

Il dit dans un autre endroit (1), que cette maladie eſt mortelle, & qu'on en guérit rarement & difficilement. Il ajoute ailleurs, que (2) l'angine ſuffoque ; que le ſiege de ce mal paroît être dans l'intérieur de la gorge ; que le malade ne peut avaler ſa ſalive, ni quoi que ce ſoit ; que les yeux ſont quelquefois affectés comme s'ils devoient ſortir de leurs orbites ; que les malades reſſemblent à ceux qu'on étrangle ; qu'ils ont les yeux fixes, immobiles, ſans pouvoir les tourner ; qu'ils ſont fatigués d'anxietés & de treſſaillemens fréquens ; que la face, l'intérieur de la gorge & le cou même ſont ardens ; qu'ils voient plus confuſément qu'à l'ordinaire ; qu'ils entendent auſſi plus difficilement ; qu'ils ne paroiſſent pas bien malades à ceux qui les regardent ; que cependant la ſuffocation augmente par degrés, & devient ſi conſidérable, que les malades ne ſavent plus ce qu'ils diſent, ce qu'ils entendent & ce qu'ils font ; qu'étant couchés, la ſalive découle de leur bouche qui eſt entr'ouverte, & qu'ils meurent le cinquieme, le ſeptieme ou le neuvieme jour.

L'angine qui fait le ſujet de cette hiſtoire, débuta d'abord par des ſymptomes bien graves & bien dangereux, qui cependant n'annonçoient encore rien de mortel ; car l'humeur pouvoit s'adoucir, & donner dans les jours ſuivans quelques ſignes de coction ; mais le contraire arriva.

Le troiſieme jour elle eut un autre friſſon plus conſidérable que le premier ; la fievre devint aiguë ; il ſurvint une tumeur

(1) *Ibid.* ſect. 2, p. 154, n. 40.

(2) *Ibid.* l. 3, p. 169, n. 110.

dure & rouge au cou, & de chaque côté de la poitrine : les extrêmités devinrent froides & livides, la reſpiration haute ou ſublime; la boiſſon ſortoit par les narines; elle ne pouvoit plus avaler; les ſelles & les urines furent ſupprimées.

La femme qui demeuroit chez Ariſtion.

Tous ces ſymptomes étoient très-pernicieux ; mais les plus mortels étoient les extrêmités froides & livides, l'impoſſibilité d'avaler, & la reſpiration gênée, difficile & laborieuſe ; car en quelque ſens qu'on entende ici la reſpiration haute ou ſublime, elle eſt également funeſte. Par exemple, ſi on comprend que la malade ne pouvoit reſpirer, qu'ayant la tête & le cou élevés, cela marquoit qu'il y avoit des obſtacles qui s'oppoſoient à la libre diſtribution de l'air dans les bronches des poumons. Si on imagine que la reſpiration haute venoit de l'élévation entiere du thorax, telle qu'on l'obſerve dans la plupart des agoniſans, c'étoit une marque que les poumons étoient non-ſeulement engorgés, mais auſſi que la nature faiſoit des derniers efforts, en raſſemblant tout ce qu'elle avoit de forces, pour ranimer la circulation qui étoit prête à s'éteindre : d'où nous concluons que la malade ne pouvoit vivre au de-là du ſeptieme jour. Il pouvoit cependant arriver que, par une eſpece de miracle de la nature, tout s'adoucît le lendemain, ce qui auroit pu retarder la mort de quelques jours.

Le quatrieme jour tout redoubla.

Cette femme étoit donc néceſſairement près de ſa fin ; car quand le troiſieme jour d'une maladie aiguë eſt accompagné de ſignes pernicieux, & que

La femme qui demeuroit chez Ariſtion.

le quatrieme lui reſſemble, les malades ſont en grand danger de mourir le ſept, le neuf, le onze où le quatorze, ſelon que leur conſtitution eſt plus ou moins robuſte, que les ſignes mortels ont plus ou moins de force, ou que leur quantité eſt plus ou moins grande; mais quand le troiſieme jour eſt accompagné de ſignes pernicieux, & que le quatrieme eſt encore plus mauvais, la mort s'approche à plus grands pas, & les malades meurent ordinairement le cinq, le ſix ou le ſept. Or dès le troiſieme jour, les organes de la déglutition étoient abſolument empêchés; la reſpiration étoit laborieuſe, & ne ſe faiſoit qu'avec beaucoup de peine. Les extrêmités étoient froides & livides; la boiſſon ſortoit par les narines: &c. il étoit donc moralement impoſſible que tout cela, devenant pire le quatrieme jour, la mort n'arrivât pas le lendemain ou le ſur-lendemain au plus tard.

Le cinquieme jour elle mourut.

Cet événement étoit conforme au prognoſtic de la veille.

COMMENTAIRE ſur l'hiſtoire du huitieme malade des épidémiques d'Hypocrate. L. 3, ſect. 2.

Le jeune homme de la place des Menteurs.

UN jeune-homme qui demeuroit ſur la place des Menteurs, fut attaqué d'une fievre ardente, après des fatigues, des travaux & des courſes extraordinaires.

La fievre ardente, dit Hypocrate, ſe forme lorſque

lorſque les petits vaiſſeaux (1) étant deſſéchés par les ardeurs de l'été, attirent ou repompent les humeurs âcres, ſéreuſes & bilieuſes. Quand cette fievre ſe déclare, les malades reſſentent dans le corps, des douleurs & des laſſitudes qui paroiſſent pénétrer juſqu'aux os. Cette maladie arrive communément à la ſuite des longs voyages, & après avoir long-tems enduré la ſoif; la langue devient ſeche, noire, âpre ou raboteuſe; le ventre ſenſible, douloureux; les déjections ſont très-liquides & très-pâles; les malades ſont au ſurplus tourmentés d'une ſoif ardente, de veilles, & le plus ſouvent de délire. Si le ſang, dit cet Auteur, s'ouvre une iſſue par les narines, & qu'il en découle ſuffiſamment, cette fievre ſe diſſipe; de même s'il ſurvient des ſueurs décrétoires avec des urines blanches, épaiſſes, dont le ſédiment ſoit léger, les malades guériſſent.

Le jeune homme de la place des Menteurs.

Il dit un peu plus bas (2) qu'il y a une autre eſpece de fievre ardente, dans laquelle le ventre eſt pareillement relâché, avec une grande ſoif, une langue ſeche, raboteuſe & ſalée, une difficulté d'uriner, & des veilles, accompagnées de refroidiſſement aux extrêmités du corps: ſi dans ce cas le ſang ne coule pas des narrines, ou qu'il ne ſe forme aucun abcès mémorable vers le cou, (3), ou qu'il ne ſurvienne point de douleurs aux cuiſſes, avec une expectoration de crachats épais, ou des douleurs coxendiques, ou une échymoſe aux teſticules, la maladie ne ſe juge pas. Les teſticules tendus ſont auſſi un ſigne décrétoire.

---

(1) Régime des maladies aiguës, ſect. 4, p. 374, n. 1.
(2) *Ibid.* n. 16.
(3) C'eſt-à-dire, un abcès qui convienne à la maladie,

Le jeune homme de la place des Menteurs.

Il dit dans un autre endroit (1) que cette fievre attaque plus ſouvent les tempéramens bilieux, que les pituiteux, & qu'elle arrive lorſque la bile mue par tout le corps, eſt attirée par les veines, d'où réſulte un mêlange de bile & de ſang qui échauffe les chairs & le reſte du corps; qu'il y a cependant des parties qui ſe deſſechent plus difficilement à cauſe de la grande humidité dont elles abondent; & que quand elles ſe deſſechent, le malade meurt. Les extrêmités du corps qui ſont, par leur nature, les parties les plus ſeches, ne tardent point à être privées de leur humidité, par l'ardeur de la fievre; d'où il arrive qu'elles paroiſſent au tact, froides & ſeches; c'eſt pourquoi les malades ſentent quelquefois une chaleur intérieure brûlante, pendant que les extrêmités ſont froides; pour lors la langue & l'intérieur de la gorge ſe deſſechent, & deviennent raboteux, tant par la chaleur de la fievre, que par l'air brûlant qui ſort à tout inſtant des poumons. Ce qu'il y a de bile dans l'eſtomac, ſort quelquefois par les ſelles avec irritation; d'autre fois les malades la vomiſſent dans les quatre ou cinq premiers jours. Le vomiſſement arrive quand la poitrine une fois échauffée, attire cette bile, d'où réſulte le vomiſſement. Il ajoute en même-tems, que cette maladie ſe change ſouvent en péripneumonie; qu'alors les malades bien affoiblis par la fievre ardente ſuccombent pour l'ordinaire dans cette nouvelle maladie, à cauſe de

---

qui ſoit proportionné à la quantité de matiere morbifique, & dont le pus ſoit louable.

(1) Des malad. l. 1. ſect. 1, page 146, n. 270.

l'impuiſſance où ils ſe trouvent de ſoutenir les aſſauts d'une péripneumonie pendant les quatorze jours néceſſaires à la maturité des (1) crachats. Il aſſure néanmoins que quelques uns ſont aſſez heureux pour ſe ſauver.

Le jeune homme de la place des Menteurs.

On voit par tout ce que nous venons de rapporter, que cette fievre incendiaire eſt bien dangereuſe; & que ceux qui échappent, ne doivent leur guériſon qu'à une conſtitution bien robuſte, ou à la diminution de la véhémence & du nombre des ſymptômes qui lui ſont ordinaires.

Lorſque la nature commence à ſe fatiguer par les veilles, les malades tombent dans le délire, & enſuite dans un aſſoupiſſement pernicieux.

Quand l'intérieur de la bouche & de la gorge devient trop aride, & que la voix devient aiguë, glapiſſante ou rauque, c'eſt un autre ſigne bien fatal,

Les autres ſignes mortels de cette maladie, ſont les anxiétés, la crainte, les friſſons qui viennent ſans raiſon, les ſueurs du front, des clavicules & de la mouſtache, l'aridité de la peau, la reſpiration laborieuſe ou difficile, le tâtonnement des mains du malade ſur les couvertures ou contre les rideaux, pour y prendre des mouches, des pailles, &c. le violent battement des arteres; le froid des extrêmités qui ne ſe réchauffent point, ou qu'avec bien de la peine; les redoublemens en jours pairs; ſi le troiſieme & le quatrieme jours ſont difficiles, laborieux, accompagnés de mauvais ſymptomes; ſi les urines ſont ténues, noires, crues, en petite quanti-

(1) *Ibid.* l. 2, ſect. 3, p. 163, n. 216.

Le jeune homme de la place des Menteurs.

té ; s'il y a conſtipation opiniâtre, flux de ventre colliquatif, ou d'une autre mauvaiſe qualité ; s'il ne tombe du nez que quelques gouttes de ſang pur ; ſi la ſoif eſt inextinguible, ou n'eſt pas proportionnée à l'ardeur de la fievre ; ſi enfin les convulſions ſurviennent, la mort eſt inévitable.

Cette fievre ſe juge par un flux abondant d'urine, par la ſueur, le vomiſſement, la diarrhée, l'hémorrhagie du nez, le flux menſtruel (1), & quelquefois par l'ictere qui ſurvient après le ſixieme jour. Toutes ces criſes ſont bonnes lorſqu'elles arrivent dans un jour décrétoire, & après quelques ſignes de coction.

On prédit l'hémorrhagie du nez, s'il y a peſanteur à la tête, au front, aux tempes & tenſion dans le cou ; s'il y a battement ſenſible dans les arteres de ces parties ; ſi les oreilles, le cou ou la face ſont rouges, tandis que le reſte du corps eſt pâle ; ſi les yeux ſont larmoyans ; s'ils ſont affectés de brouillard ; s'ils ſont plus lumineux ou plus étincelans qu'à l'ordinaire ; s'il y a de la demangeaiſon aux narrines ; de la tenſion aux hypochondres, ſans douleur ; ſi les malades apperçoivent des battemens dans les arteres cervicales, épinieres ; ſi le pouls eſt grand ; s'il eſt ſurvenu tout-à-coup un tremblement aux mains ; ſi on eſt dans la ſaiſon du printems ou de l'été ; ſi les malades ſont ſanguins ; & s'ils n'ont pas encore atteint l'âge de trente-cinq ans ; il faut enfin ſavoir que le délire précéde ſouvent & accompagne cette criſe.

Les ſignes du vomiſſement ſont le friſſon hor-

(1) L. des criſes.

rifique, le ſentiment de froid aux extrêmités inférieures, aux hypochondres ; le pouls dur, inégal ; une douleur mordicante à la tête ; une vue ténébreuſe, comme s'il y avoit des nuages devant les yeux ; une douleur à l'eſtomac ; l'agitation de la levre inférieure ; un écoulement par la bouche de ſalive, de pituite ou d'humeurs ténues qui cauſe des nauſées. Le jeune homme de la place des Menteurs.

On connoît qu'il arrivera une ſueur par le pouls undulent ou molet ; par le friſſon rigoureux qui précede ordinairement les ſueurs à l'approche des criſes ; par la conſtipation du ventre, jointe à une légere ſuppreſſion d'urine, ou bien par un flux de ventre modéré, accompagné de la diminution de l'urine ; par une peau plus chaude & plus rouge que de coutume ; par une vapeur chaude, humide qui s'éleve du corps des malades ; enfin par la conſtitution humide de l'année qui rend cette ſorte de criſe plus fréquente.

On prédit aux femmes le flux menſtruel, & aux hommes, le flux hémorrhoidal par les peſanteurs, les tenſions, les chaleurs, les douleurs des lombes & de la région hypogaſtrique ; par les friſſons horrifiques, & par quelques inégalités dans le pouls.

S'il ſurvient aux femmes des friſſons qui rendent la fievre laborieuſe, cela ſignifie ſouvent l'éruption des menſtrues (1) ; mais ſi ce ſont des hommes, & que le cou ſoit douloureux, il faut prédire l'hémorrhagie du nez.

Galien dit qu'on n'a pas de ſignes certains pour prédire les criſes par le flux de ventre & de l'urine. Il convient néanmoins qu'elles doivent ar-

(1) Prorrh. l. 1, texte 145.

Le jeune homme de la place des Menteurs.

river par l'abſence de tous les ſignes que nous venons d'indiquer, & qu'alors la quantité de l'évacuation eſt toujours en raiſon de la hauteur du pouls.

Ceux qui dans les fievres (1) ayant les hypochondres élevés avec bruit, il leur ſurvient tout à-coup quelque douleur aux reins, leur ventre ſe lâche & s'humecte, à moins qu'il ne ſe faſſe une éruption de vents, ou qu'il ne ſurvienne un grand flux d'urine.

L'ardeur ou demangeaiſon à l'extrêmité de la verge, jointe au froid des extrêmités inférieures, annonce toujours la criſe par les urines, quand il y a d'autres ſignes qui y concourent.

Tous ces ſignes ſont ſalutaires, & ne trompent jamais lorſqu'ils arrivent après la coction, aux approches des jours critiques, & que les forces des malades ſont ſuffiſantes; au contraire ces mêmes ſignes prognoſtiquent la mort ou un état dangereux, s'ils paroiſſent dans les commencemens, ou dans un état de grande crudité.

On peut encore ajouter à tous ces ſignes, ceux du pouls, qui ont été découverts par M. Solano de Luque, Médecin Eſpagnol, qui ont été confirmés par M. Nihell, Médecin anglois, & que j'ai auſſi tous vérifiés pendant le cours de ma pratique, à l'exception du pouls que le docteur eſpagnol appelle *durus & inciduus*, ou inſurgeant dur, qui fait eſpérer l'ictere critique. J'obſerverai ſeulement que parmi le nombre des criſes que j'ai eu occaſion de voir, il y en a tout au moins les trois quarts & demi qui n'ont point

(1) Aphor. 73, ſect. 4.

été annoncées par ces inégalités dans le pouls, rapportées par les docteurs Solano & Nihell : ce qui peut venir de la différence du climat, ou de la nature de la choſe même, ou enfin de ce que je n'y ai peut-être pas apporté aſſez d'attention ; mais revenons au malade qui fait le ſujet de cette hiſtoire.

Le jeune homme de la place des Menteurs.

Le premier jour, ce jeune-homme fut tourmenté par un flux de ventre abondant d'humeurs bilieuſes & ténues ; les urines noirâtres & ténues : il ne dormit point, il fut altéré.

Les veilles jointes aux autres ſymptomes, faiſoient craindre le délire, & beaucoup de danger pour le malade ; il n'y avoit cependant encore rien de déſeſpéré ; les jours ſuivans pouvoient s'adoucir par la coction des urines & des déjections : mais on auroit commis une bien grande imprudence à promettre cet heureux changement, ou à le faire ſeulement eſpérer, pris égard aux travaux, aux fatigues & aux courſes extraordinaires qui avoient précédé cette dangereuſe maladie. On ne pouvoit donc rien aſſurer de poſitif pendant cette journée, ſinon de déclarer que le malade étoit gravement & dangereuſement attaqué.

Le ſecond jour tout redoubla ; les déjections furent encore plus abondantes & pires que les précédentes ; il ne dormit point ; ſon eſprit fut dérangé ; il eut une petite ſueur.

Cette augmentation de ſymptomes groſſiſſoit le danger, & par conſéquent faiſoit encore plus craindre pour la vie du malade. Il n'étoit cepen-

Le jeune homme de la place des Menteurs,

dant pas encore tems de décider *tranchement* sur son sort ; on ne pouvoit qu'annoncer la maladie plus dangereuse que la veille, parce que le troisieme & le quatrieme jours pouvoient opérer quelque changement avantageux, tels que des rudimens de coction, suivis d'une diminution de symptomes ; ce qui auroit pu faire espérer quelqu'une des crises rapportées ci-dessus.

Le troisieme jour il se trouva bien mal ; il eut de la soif, des anxiétés, de l'agitation, du désespoir & du délire ; les extrêmités devinrent froides & livides, & les hypochondres furent tendus sans dureté extérieure.

A l'aspect de tant de symptomes pernicieux, on ne pouvoit rien augurer que la mort, & tout Médecin expérimenté ne s'y fût pas trompé, d'autant que le pouls devoit être à l'avenant, c'est-à-dire, foible, petit, inégal, & peut-être intermittent : mais dans de semblables circonstances, je conseillerois aux jeunes Médecins, de dire simplement, si demain nous n'avons pas de changement, le malade périra, par la raison que le quatrieme est un puissant jour de remarque dans toutes les maladies qui parcourent leur tems avec célérité.

Le quatrieme jour, il ne dormit point, & fut encore plus mal.

Il n'y avoit alors plus de doute sur son sort, & le Médecin pouvoit prédire la mort pour le six ou pour le sept ; cela dépendoit de son âge & de la force de son tempérament.

Le septieme jour, il mourut, âgé d'environ vingt ans.

Nous conclurons de la petite sueur qu'il eut le second jour, & de la tension aux hypochondres qui lui survint le lendemain avec délire, que *les malades sont bien en danger* (1) *quand il ne paroît que des petites sueurs qui ne dissipent point la fievre, & qu'il y a en même-tems de la tension aux hypochondres; mais que le danger est encore plus pressant lorsque l'affection des hypochondres reflue vers les parties supérieures, comme à la poitrine ou à la tête, ce qui occasionne des péripneumonies, des délires, &c.*

Le jeune homme de la place des Menteurs.

ANALYSE de l'histoire du neuvieme malade des épidémiques d'Hypocrate. livre 3, section 2.

La femme qui demeuroit chez Tisamene, fut attaquée de passion iliaque, avec des douleurs insupportables; elle vomissoit continuellement; elle ne pouvoit garder la boisson; elle avoit des douleurs aux hypochondres & dans les parties inférieures du ventre; elle ressentoit des tranchées continuelles. Elle étoit sans soif; elle se plaignoit d'une chaleur brûlante: les extrêmités étoient perpétuellement froides; elle étoit tourmentée d'anxietés & de veilles; les urines étoient en petite quantité, & ténues; les déjections étoient crues, ténues & modiques; elle ne recevoit aucun sou-

La femme qui étoit chez Tisamène.

(1) Coac. sect. 1, p. 420, n. 43.

La femme qui étoit chez Tisamène.

lagement des remedes qu'on lui faisoit : elle mourut.

La passion iliaque, dit Hypocrate, arrive quand l'intestin se dessèche & s'obstrue tellement par la chaleur inflammatoire, que l'air (1) & les alimens n'y peuvent plus passer : le ventre devient dur, & le malade vomit d'abord des humeurs pituiteuses, ensuite de la bile, enfin des matieres fécales ; il a soif, il ressent de la douleur aux hypochondres & dans toute la région du ventre ; il est enflé, agité & dégoûté ; il a des anxietés, & la fievre paroît souvent le septieme jour. Si la passion iliaque paroissant dissipée, la fievre survient, le malade est désespéré : souvent même, le malade périt lorsque le ventre se relâche, & que la diarrhée succede.

On voit par ce récit combien cette maladie est redoutable ; il n'est point après cela étonnant que tous les remedes qu'on employa pour cette femme, aient été inutiles ; car outre les symptomes communs à cette maladie, elle avoit encore les extrêmités toujours froides, pendant qu'elle ressentoit au-dedans du corps une ardeur brûlante. Nous concluerons de cette histoire, les axiômes de pratique suivans. 1°. *Le vomissement qui survient à la passion iliaque, est d'un fort manvais* (2) *présage.* 2°. *Quand la soif* (3) *se dissipe dans les vomissemens, malgré la continuation des causes capables de l'augmenter, c'est un signe bien pernicieux, principalement lorsque les malades sont avec*

(1) Traité des malad. l. 3, p. 170. n. 165.
(2) Aphor. 10, sect. 7.
(3) Coac. sect. 3, p. 434, n. 224.

cela tourmentés d'anxiétés & de veilles. 3°. Dans les fortes (1) *douleurs du ventre, le froid des extrêmités annonce toujours un très-grand danger.*

La femme qui étoit chez Tisamène.

COMMENTAIRE sur l'hiſtoire du dixieme malade des épidémiques d'Hypocrate. liv. 3, ſect. 2.

UNE femme qui demeuroit chez Pantimédes, ayant fait une fauſſe couche, fut attaquée le premier jour d'une fievre violente ; ſa langue étoit aride ; elle avoit de la ſoif, & des anxiétés à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac ; elle ne dormoit point ; il lui ſurvint une diarrhée abondante de matieres crues & ténues.

La femme qui étoit chez Pantimédes.

Comme il eſt dit plus bas que cette femme friſſonna de nouveau dans la ſeconde journée, il eſt évident que la fievre commença par un friſſon ; ce qui nous donnera lieu à conclure *que les friſſons* (2) *qui ſurviennent après les fauſſes couches, ſont bien pernicieux.*

La violence de la fievre, l'aridité de la langue, & l'inſomnie étoient, ainſi que nous l'avons vu plus haut, de fort mauvais ſymptomes, qui indiquoient le délire pour le lendemain, ou le ſurlendemain : les anxiétés précordiales rendoient l'état de cette femme encore plus affligeant. On ſait que l'anxiété eſt en général, un certain mal-être ou ennui de ſoi-même, qui empêche ceux

(1) Aph. 26, ſect. 7.
(2) Coac. ſect. 3, p. 433, n. 153.

La femme qui étoit chez Pantimédes.

qui en ſont affectés, de ſe tenir tranquilles au lit ou ailleurs, & qui leur fait changer à tout inſtant de place & d'attitude. C'eſt ce ſymptome qui, dans les maladies dangereuſes, excite les malades à changer ſouvent de chambre ou de lit. *On connoît encore l'anxiété, quand on trouve les pieds des malades hors du lit* (1), *ſans que la chaleur de ces parties ſoit plus grande qu'à l'ordinaire, de maniere qu'on ne puiſſe leur ſoupçonner l'envie de les rafraichir; de même lorſque les mains, les bras, le cou & les cuiſſes ſont dans une poſition inégale, extraordinaire, ou différente de la naturelle.*

On obſerve dans les maladies deux ſortes d'anxiétés; l'une qui eſt univerſelle, & qui regne également par tout le corps; l'autre qu'on peut, en quelque façon, nommer locale, affecte ſpécialement une partie, telle que la poitrine, l'eſtomac, ſon orifice ſupérieur, les précœurs, &c. d'où il ſuit *que toutes les fievres* (2) *avec redoublement, ſont malignes, lorſquelles ſont accompagnées d'anxiétés*, principalement aux précœurs, parce qu'alors elles occaſionnent des dégoûts, des nauſées, des défaillances, des putridités, &c.

Le deuxieme jour elle friſſonna de rechef; la fievre fut aiguë; les déjections abondantes : elle ne dormit point.

Ces ſymptomes ajoutoient à cette maladie un autre degré de danger, & confirmoient la prédiction précédente d'un délire prochain. L'axiôme que nous tirons de ce qui ſe paſſa en cette

(1) L. des Prén. p. 398, n. 51.
(2) Coac. ſect. 1, p. 420, n. 45.

journée, eſt que *les friſſons qui ſe* (1) *renouvellent dans les maladies aiguës, indiquent bien du danger.*

La femme qui étoit chez Pantimédes.

Le troiſieme jour, les douleurs étoient plus grandes.

Ce qui prouve que la malade reſſentoit des douleurs, les jours précédens; c'eſt par conſéquent une omiſſion qu'a fait le copiſte de cette hiſtoire. Or ces douleurs ne pouvoient guere être ailleurs que dans le ventre, vers la région de la matrice ou de l'eſtomac; quoi qu'il en ſoit, c'étoit toujours un ſurcroît de danger.

Le quatrieme jour, ſon eſprit fut égaré: le ſeptieme elle mourut. Le flux de ventre avoit continué pendant toute la maladie; elle rendoit une quantité prodigieuſe de matieres crues & ténues; les urines étoient ténues & modiques; la fievre étoit ardente.

Il eſt clair que le délire étant ſurvenu le quatrieme jour d'une fievre ardente, à la ſuite d'une fauſſe couche & avec tant de pernicieux ſymptomes, il ne reſtoit plus d'eſpérance pour la malade, & qu'elle devoit périr vers le ſeptieme, pris égard aux forces & à l'état du pouls qui étoit vraiſemblablement relatif à ſa ſituation, & qui marchoit d'un pas égal avec tous les autres ſignes mortels qui l'environnoient de toute part, tel entre autres, la continuation d'une diarrhée abondante & de mauvaiſe qualité. D'où nous concluons *que les diarrhées* (2) *ſont pernicieuſes aux*

(1) Coac. ſect. 1, p. 420, n. 57.
(2) Coac. ſect. 3, p. 433, n. 154.

La femme qui étoit chez Pantimédes.

femmes nouvellement accouchées, soit que leur accouchement ait été à terme ou non.

EXTRAIT du commentaire de Galien sur l'hiſtoire précédente.

1°. Dès qu'Hypocrate ne fait mention d'aucune cauſe externe qui ait pu faire avorter cette femme, on doit l'attribuer à un amas d'humeurs viciées.

2°. Il eſt dit dans l'hiſtoire, quelle a avorté d'un enfant ; métaphore dont l'auteur s'eſt ſervie pour indiquer que c'étoit un enfant très-petit, & un fœtus très-foible.

3°. La ſéchereſſe de la langue & la ſoif marquoient que la fievre étoit aiguë & grande.

4°. Le dégoût indiquoit la malignité de cette fievre.

5°. Faites bien attention que l'auteur ajoute qu'il y avoit un flux de ventre abondant d'hu-

REFLEXION ſur le commentaire de Galien.

1°. Pourquoi ſuppoſer inutilement dans cette femme, un amas d'humeurs viciées, puiſqu'Hypocrate n'en dit mot, & que l'avortement ſeul a pu produire la maladie ?

2°. Galien qui eſt ſi enclin à blâmer dans les autres, toutes les paroles qui lui paroiſſent inutiles, auroit fort bien pu ſe diſpenſer de faire remarquer qu'un fœtus de quelques mois eſt très-petit & très-foible.

3°. La ſoif & la ſéchereſſe de la langue ne marquent pas toujours que la fievre eſt aiguë & grande : ces deux ſymptomes s'obſervent bien ſouvent dans la fievre tierce légitime, qui eſt ordinairement ſalutaire ; on

meurs ténues & crues, que les urines étoient crues de même, & que la fievre étoit ardente ; il falloit donc que la masse générale du corps de cette femme fût remplie d'humeurs bilieuses, tandis que les premieres voies & les parties concaves du foie fourniſſoient des déjections crues.

Voilà à peu près tout ce que Galien dit d'essentiel dans son commentaire sur cette histoire : le surplus est une dissertation longue, inutile & même fade, sur le mot suivant ajouté en bas de l'histoire, *la fievre étoit ardente* ; & il finit par être persuadé que ce mot a été ajouté depuis par quelques jeunes Médecins.

voit même quelquefois des personnes sans fievre se plaindre de soif & de sécheresse à la langue. La femme qui étoit chez Pantimédes.

4°. Le dégoût, dans cette premiere journée, n'indiquoit la malignité que parce qu'il étoit joint à tous les autres symptomes.

5°. Il n'est pas dit dans l'histoire que les urines étoient crues ; il y est seulement fait mention de leur ténuité. Quoique la ténuité indique toujours une certaine crudité, il y a cependant bien de la différence d'une humeur seulement ténue, avec une autre qui est en même-tems ténue & crue ; celle qui n'est que ténue n'est point épaisse ; elle est transparente, quelquefois sans nuage, ou s'il s'y en trouve, il est alors léger, transparent, mince, & n'a que fort peu de consistance ; au reste, la couleur de cette humeur peut être rouge, jaune ou noire ; mais toujours claire & transparente, ce qui est le caractere propre de la ténuité ; l'humeur crue & ténue est au contraire toujours blanche, limpide, transs-

La femme qui étoit chez Pantimèdes.

parente & claire ; c'eſt-à-dire qu'elle reſſemble à de l'eau pure, tant en couleur, qu'en conſiſtance. Il y a grande apparence que les urines ténues que cette femme rendoit en petite quantité, étoient en même-tems bilieuſes & fort colorées, parce que l'expérience fait voir que la couleur de l'urine augmente en raiſon inverſe de la quantité qu'on en rend, & que d'ailleurs on voit tous les jours que le cours de la bile interceptée dans les inteſtins, reflue dans le ſang, & donne aux urines une teinte très-foncée.

ANALYSE ſur l'hiſtoire du onzieme malade des épidémiques d'Hypocrate, livre 3, ſection 2.

La femme d'Œcéta.

UNE autre qui étoit la femme d'Œcéta, ayant fait une fauſſe couche vers le cinquieme mois de ſa groſſeſſe, fut attaquée d'une fievre violente : elle eut au commencement un aſſoupiſſement avec inſomnie, une douleur aux lombes, & de la peſanteur à la tête.

L'événement de cette maladie nous donne lieu à conclure *que ceux qui, au commencement des maladies aiguës* (1), *tombent dans des aſſoupiſſemens accompagnés d'inſomnies, avec douleur aux lombes & à la tête, courent riſque de devenir frénétiques*. Nous avons vu plus haut que l'irritation douloureuſe aux lombes occaſionne des déjections liquides. On pourroit par conſéquent dès

(1) Coac. ſect. 1, p. 423, n. 263 ; & Prorrh. livre 1, p. 404.

le commencement, annoncer encore le flux de ventre qui survient bientot après. La femme d'Œcéta.

Le second jour elle fut tourmentée par une diarrhée modique, d'humeurs pures ou sinceres, qui devinrent ensuite ténues.

On appelle en général toute évacuation pure ou sincere, celle où l'humeur conserve sa couleur naturelle, & dans laquelle il n'y a aucun mêlange de pituite ou de sérosité; mais Hypocrate n'étendoit guere ce mot qu'au sang, à la bile & au vin : il appelloit par exemple sang pur, celui qui sortoit noir, quoiqu'exposé à l'air, il prît ensuite une couleur bien rouge. La bile pure étoit dans le sens de cet Auteur, d'un roux ardent, tirant sur le rouge, telle que celle qui a fermenté ou qui a été échauffée par l'ardeur de la fievre. La bile d'un jaune de citron étant dilayée avec de la sérosité ou de la pituite, n'étoit par conséquent pas une bile sincere. Le vin pur, *merum*, étoit celui dans lequel il n'y avoit point d'eau; ainsi les déjections de cette femme avoient une couleur de bile rouge ou rougeâtre; car quand la couleur étoit verte ou noire, on voit qu'Hypocrate avoit attention de la spécifier : nous poserons donc pour axiôme, *que tout flux de ventre rouge ou rougeâtre, tel que celui de bile pure, ou haute en couleur, est un* (1) *fort mauvais signe dans toutes les maladies aiguës, & qu'il est pernicieux dans celles où il y a douleur aux lombes & à la tête, avec assoupissement & insomnie.*

Le troisieme jour, les déjections étoient

(1) Coac. sect. 1, p. 423, n. 265, & Prorrh. livre 1, page 494, n. 4.

La femme d'Œcéta. plus copieuſes & d'une qualité plus mauvaiſe ; elle ne dormit point pendant la nuit.

Ce ſurcroît de ſymptomes confirmoit de plus en plus, le prognoſtic du premier & du ſecond jour ; c'eſt-à-dire, qu'il ſignifioit un délire plus prochain, & un danger encore plus grand.

Le quatrieme jour elle délira ; ſon eſprit fut agité de crainte, de triſteſſe & de découragement ; elle devint louche de l'œil droit ; elle eut une petite ſueur froide à la tête, & les extrêmités reſterent froides.

Tous ces ſymptomes mortels par eux-mêmes, devenoient bien plus graves le quatrieme jour ; c'eſt-pourquoi ſa mort étoit certaine pour le ſix ou le ſept ſuivant : cela dépendoit de l'âge, des forces & des jours où les redoublemens arrivoient. J'obſerverai ſeulement que l'œil qui devient quelquefois louche dans les maladies, n'eſt pas toujours un ſigne mortel, quand il eſt accompagné de coction, ou de quelques autres bons ſignes. Quoique ce ſymptome ſoit aſſez rare, on le voit cependant quelquefois dans le tems des criſes laborieuſes, ſans que la mort s'enſuive toujours : toute la différence qu'on y trouve, c'eſt que quand la coction n'eſt pas complette, & qu'il y a d'ailleurs une eſpece d'équilibre entre les bons & les mauvais ſignes, il eſt fort à craindre que l'œil, après la criſe, ne reſte en cet état, ainſi qu'il arriva à Clazomene : quand au contraire ce ſymptome paroît dans un état de crudité avec des ſignes pernicieux, tels que dans le cas préſent, il eſt toujours mortel.

Hypocrate ne faisant plus ici mention de la douleur des lombes, il est probable que l'humeur qui l'occasionnoit, avoit reflué vers la tête, & s'étoit portée sur les nerfs qui font mouvoir l'œil droit; d'où nous conclurons que *quand l'humeur morbifique fixée aux lombes* (1) *remonte vers les parties supérieures, & qu'elle affecte convulsivemet les yeux, en en détournant l'axe, de maniere que les malades deviennent louches, c'est un signe des plus funestes.* Nous observerons aussi *que le délire accompagné de frayeur & de découragement avec* (2) *des extrêmités froides, & des sueurs froides au front, étoit encore un signe bien mortel.* La femme d'Ecéta.

Nous avons vu dans les histoires précédentes, que quand l'humeur des lombes disparoît dans les fievres continues, sans raison légitime, c'est un signe bien pernicieux qui indique le délire prochain. Nous avons aussi remarqué dans l'histoire d'Erasinus, *que la crainte & la tristesse qui surviennent dans les maladies aiguës, sans cause propre à les inspirer, finissent* (3) *ordinairement par quelque convulsion.* Il y avoit donc lieu à prédire encore le délire & le symptome convulsif qui survinrent en cette journée, sans cependant pouvoir assurer que l'humeur convulsive se fixeroit précisément sur un œil plutôt qu'ailleurs.

Le cinquieme jour elle eut un grand redoublement; elle délira beaucoup; sa connoissance revint cependant un peu après; elle avoit soif; elle ne dormoit

(1) Prorrh. l. 1, texte 70.

(2) Troisieme constitution épidémique, livre 1, page 301.

(3) Coac. sect. 1, p. 419, n. 5.

vorton d'un, de deux, u de trois mois au plus.

2°. La femme d'Oéta qui fait le ſujet de ette hiſtoire, a mis bas on fruit dans le cinuieme mois de ſa groſeſſe, ſans qu'aucune auſe externe ait précédé; y avoit par conſéquent n vice interne dans le orps de cette femme; ur les avortemens arrient à la ſuite des ſauts iolens, des frayeurs ibites, des douleurs, es alimens de mauvaiſe ualité, des médicaens, des ſaignées, es hémorrhagies qui rviennent aux bleſſus & au col de la mace; les hémorrhoïdes nſidérables en font ſſi avorter quelquesues : comme Hypoate n'a parlé d'aucun : ces accidens, nous vons penſer que la vre n'étoit pas une ite de la fauſſe-coue, mais plutôt, que fievre occaſionnée par s humeurs viciées, Pantimedes, étoit accouchée d'un enfant de deux ou trois mois au plus? La femme d'Œcéta.

2°. Qui lui a dit encore qu'aucune cauſe externe n'avoit point précédé la fauſſe couche d'Oécéta; de ce qu'Hypocrate n'en a pas fait mention, s'enſuit-il qu'il n'y en avoit eu aucune?

Galien, dans la recherche inutile des cauſes externes, auroit pu ajouter les grandes coleres, les chagrins cuiſans, les coups & les chûtes qui occaſionnent quelquefois des extenſions conſidérables, des contuſions ou meurtriſſures au ventre de la mere, & même au corps de l'enfant; les violentes ſecouſſes des voitures dures, ſont auſſi la cauſe de quelques accouchemens précoces.

Dès qu'Hypocrate n'a point dit que cette femme, avant la fauſſe-couche, étoit remplie

avorton d'un, de deux, ou de trois mois au plus.

2°. La femme d'Oécéta qui fait le ſujet de cette hiſtoire, a mis bas ſon fruit dans le cinquieme mois de ſa groſſeſſe, ſans qu'aucune cauſe externe ait précédé; il y avoit par conſéquent un vice interne dans le corps de cette femme; car les avortemens arrivent à la ſuite des ſauts violens, des frayeurs ſubites, des douleurs, des alimens de mauvaiſe qualité, des médicamens, des ſaignées, des hémorrhagies qui ſurviennent aux bleſſures & au col de la matrice; les hémorrhoïdes conſidérables en font auſſi avorter quelques-unes: comme Hypocrate n'a parlé d'aucun de ces accidens, nous devons penſer que la fievre n'étoit pas une ſuite de la fauſſe-couche, mais plutôt, que la fievre occaſionnée par des humeurs viciées, Pantimedes, étoit accouchée d'un enfant de deux ou trois mois au plus? La femme d'Œcéta.

2°. Qui lui a dit encore qu'aucune cauſe externe n'avoit point précédé la fauſſe couche d'Oécéta; de ce qu'Hypocrate n'en a pas fait mention, s'enſuit-il qu'il n'y en avoit eu aucune?

Galien, dans la recherche inutile des cauſes externes, auroit pu ajouter les grandes coleres, les chagrins cuiſans, les coups & les chûtes qui occaſionnent quelquefois des extenſions conſidérables, des contuſions ou meurtriſſures au ventre de la mere, & même au corps de l'enfant; les violentes ſecouſſes des voitures dures, ſont auſſi la cauſe de quelques accouchemens précoces.

Dès qu'Hypocrate n'a point dit que cette femme, avant la fauſſe-couche, étoit remplie

La femme d'Ecéta.

avoit donné lieu a la fausse-couche.

3°. On lit dans les Prorrhétiques, *ceux qui au commencement des maladies aiguës, tombent dans de grands assoupissemens, avec insomnies & douleurs aux lombes, à la tête & au cou, ne sont-ils pas frénétiques ?* Mais il n'est pas dit dans cette histoire, que la malade ressentoit aucune douleur au cou.

4°. Elle eut le second jour, un flux de ventre d'humeurs ténues, pures ou sinceres.

Comme Hypocrate appelle toutes déjections pures ou sinceres, celles qui conservent leur couleur naturelle : nous devons entendre par ces mots, que c'étoit une déjection de bile jaune : car cet Auteur ne manque jamais de marquer spécifiquement les couleurs vertes, noires & d'humeurs viciées, il étoit plus vraisemblable de penser qu'elle n'en avoit point, & que c'est la fausse-couche qui avoit occasionné cette maladie, pendant le cours de laquelle les humeurs ont pu dégénérer & devenir mauvaises.

3°. L'expérience fait voir que ceux qui sont dans le cas détaillé par l'Auteur des Prorrhétiques (1) ne sont pas toujours frénétiques ; mais qu'ils sont toujours en danger de le devenir, & qu'il n'étoit pas pour cela nécessaire que l'Auteur fît mention de la douleur du cou.

L'affection décrite dans ce texte, est un véritable *catoche* qui consiste en un assoupissement ou engourdissement complet de tous les organes soumis aux mouvemens volontaires, avec la faculté de voir, d'entendre & de sentir confusé-

(1) Livre premier, page 404.

autres, par la raiſon qu'elles s'obſervent plus rarement dans la bile qu'on rend par le haut ou par le bas.

5°. L'inſomnie du troiſieme jour annonçoit le délire du quatrieme.

6°. La petite ſueur froide à la tête qui parut au quatrieme jour, marquoit clairement que la malade étoit déjà frénétique & fort mal, &c.

7°. Les anciens interpretes ſont tombés dans des abſurdités, lorſqu'ils ont cité au ſujet de cette femme, le texte ſoixante-dix du premier livre des Prorrhétiques, où l'on lit: *le déplacement convulſif de l'œil qui ſurvient à la ſuite du reflux de l'humeur morbifique des lombes, eſt un mauvais ſigne*, puiſque ce ſymptome eſt toujours mauvais, ſoit qu'il arrive à la ſuite du reflux de l'humeur morbifique ment; ou ce qui revient au même, c'eſt une eſpece de *coma-vigil* pendant lequel les malades ſont roides, étendus, immobiles, & dans le même état où ils étoient lorſqu'ils en ont été frappés. La femme d'Œcéta.

La définition que Boerhaave donne de cette maladie dans l'aphoriſme 1036, n'eſt pas tout-à-fait exacte. Cet Auteur avance que les malades n'ont aucun ſentiment; ce qui eſt évidemment contraire à l'obſervation: car pluſieurs de ceux qui ont relevé de cet accident, ſe ſont reſſouvenus des trois quarts des choſes qu'ils ont vues & entendues, ce qui ne pourroit être, s'ils avoient été totalement privés de ſentiment; d'ailleurs la nature de cette maladie étant un empêchement abſolu de mouvoir aucun organe ſoumis à la volonté, accompagné de veilles.

La femme d'Œcéta.

des lombes, ou qu'il vienne de toute autre cause.

8° Ces interpretes n'ont pas mieux rencontré, lorsqu'ils ont appliqué à l'histoire cet autre texte des Prorrhétiques : *Tout flux de ventre rouge ou rougeâtre est bien mauvais par-tout ; mais il est pernicieux quand il y a douleur aux lombes & à la tête, avec un assoupissement comateux, accompagné d'insomnie ;* puisqu'il n'est aucunement fait mention dans l'histoire, que cette femme avoit un flux de ventre d'humeurs rougeâtres. Enfin, ils ont dit de plus grandes absurdités, lorsqu'ils ont cité cet autre passage : *Quand les yeux* (1) *se tournent convulsivement, & qu'ils restent fixes en cet état, dans les fievres ardentes, accompagnées de quelque refroidissement & de déjections abondantes, ténues, bi-*ou d'insomnies ; comment pourroit-on supposer des veilles, s'il n'y avoit aucun sentiment ?

4°. Nous avons démontré plus haut, que cette déjection devoit être de bile rouge, ou rougeâtre. On sait d'ailleurs que les personnes en santé rendent souvent de la bile jaune ; & que cette femme étoit trop mal pour avoir rendu une bile qui n'auroit indiqué aucun danger. On sait encore qu'à la suite des violens accès de fievre, la couleur de la bile devient quelquefois aussi rouge que du sang.

5°. L'insomnie du troisieme jour n'annonçoit décidément le délire du quatrieme, que parce qu'elle étoit jointe aux autres symptomes des deux jours précédens.

6°. La petite sueur froide à la tête qui sur-

(1) Prorrh. livre 1, texte 84.

lieuſes ; c'eſt un fort mauvais ſigne, ſoit qu'il y ait catoche ou non. Ces interpretes ignorant la grande différence du *catoche* au *coma* que cette femme avoit dans le commencement de ſa maladie.

Le mot *frénétique*, par où finit l'hiſtoire de cette femme, a été ajouté après coup, & très-inutilement puiſque le but d'Hypocrate n'étoit pas de différencier ici les affections, comme il a fait dans ſon livre intitulé *des maladies*, & qu'au ſurplus ce mot eſt d'autant plus inutile, qu'il eſt abſolument inconſéquent.

vint le quatrieme, indiquoit ſeulement le danger, & non la frénéſie actuelle ; mais le concours de tous les ſymptomes de cette journée annonçoit un très-grand danger, & faiſoit craindre la frénéſie qui ſurvint le lendemain dans un grand redoublement. La femme d'Œcéta.

7°. De ce que les géomètres ont poſé pour principes, que le tout eſt plus grand que ſa partie, que le tout eſt égal à toutes ſes parties priſes enſemble ; que les grandeurs égales à une troiſieme, ſont égales entr'elles, &c. il ne s'enſuit pas que pour avoir dit des vérités auſſi claires, ils ſoient tombés dans des abſurdités : pour bien inſtruire les jeunes gens, il faut leur prémettre des principes évidens d'eux-mêmes, qu'on appelle *premieres vérités*. Lorſqu'on a ainſi fixé ou préparé leur eſprit, on part de-là pour leur faire voir une chaîne de vérités qui tiennent toutes aux premiers axiômes. Cela poſé, quel tort peut-on imputer à Hypocrate & à ſes interpretes, d'avoir dit que la perverſion de l'œil, occaſionnée par le reflux de

La femme d'Œcéta.

l'humeur des lombes, eſt un mauvais ſigne, encore que ce ſymptome provenu de toute autre cauſe, fût également mauvais ? C'eſt au contraire une vérité utile & féconde, de laquelle on déduit cet autre théoreme, *l'humeur des lombes peut produire la perverſion de l'œil, en refluant vers les parties ſupérieures* ; & par l'expérience qu'on a que tous les malades n'en meurent pas, on conclut que *ce ſymptome n'eſt pas toujours mortel, quand il ſurvient après des rudimens de coction, avec quelques autres bons ſignes ; mais qu'il eſt toujours pernicieux, lorſqu'il paroît dans un état de grande crudité, ou avec d'autres mauvais ſymptomes*, tels à peu près que ceux qu'avoit la malade qui fait le ſujet de cette hiſtoire.

8°. Ces anciens commentateurs n'ont pas dit d'auſſi grandes abſurdités que Galien voudroit le faire croire ; car rien ne quadre mieux avec ce qui eſt dit dans l'hiſtoire, que cette citation des premier & ſecond paſſages du premier livre des Prorrhétiques. Si on veut ſe rappeller ce que nous en avons dit dans le commentaire précédent, on verra que nous avons pleinement démontré que le flux de ventre étoit rouge ou rougeâtre.

Ils n'ont pas plus dit d'abſurdités lorſqu'ils ont adapté à l'hiſtoire, la quatre vingt-quatrieme ſentence du premier livre des Prorrhétiques, puiſque la maladie de la femme d'Oécéta étoit dans les commencemens, une vraie fievre ardente, *ignis vehemens*, accompagnée d'une petite ſueur froide à la tête, d'un refroidiſſement aux extrêmités, & qu'au ſurplus, tous les autres ſymptomes caractériſoient pleinement un vrai *catoche*, ainſi que nous l'avons fait voir plus haut ; & quand même

Il y auroit eu quelque doute là-dessus, ces mots ajoutés à la fin de la sentence, *soit qu'il y ait catoche ou non*, levoient toute obscurité. La femme d'Ecéta.

Le mot *frénétique* qu'on lit au bas de l'histoire, n'y est pas inutilement ajouté ; au contraire, il apprend aux jeunes Médecins, des choses utiles & nécessaires à savoir, qui sont, entr'autres, de se méfier de certains signes, qui, au commencement de quelques fievres, peuvent indiquer un avenir de frénésie. Comme rien n'est plus honorable aux Médecins que de les prédire d'avance, & de prendre en même-tems de bonnes précautions pour en garantir les malades, on laisse au lecteur à juger si un mot qui signifie qu'une fievre ardente, accompagnée de certains signes ou symptomes, a enfin dégénéré tragiquement en frénésie, est inutile ou inconséquent.

Il est bien singulier que je ne puisse faire dix pas de suite avec Galien, sans me trouver en contradiction avec lui. S'il a toujours rencontré juste le sens d'Hypocrate, j'avoue que j'ai des torts ; mais j'ai aussi en revanche bien des vérités pour moi ; car je n'avance aucun principe, que je ne l'aie vérifié plusieurs fois dans le cours de ma pratique ; & les restrictions ou modifications que je donne de tems-en-tems aux sentences qu'on attribue à cet Auteur, ne sont encore que le fruit de mes observations. Les histoires des épidémiques n'étant faites que pour raisonner par analogie, sur d'autres maladies semblables, & apprendre la véritable marche de la nature, c'est-à-dire, le diagnostic & le prognostic, en déduire des regles, & d'après ces regles, diriger le traitement, il m'a paru qu'après trente ans de pra-

La femme d'Œcéta.

tique réfléchie, je pouvois, à l'exemple du Corege, dire à Galien, *& moi auſſi je ſuis peintre.* La différence que je vois entre nous deux, c'eſt qu'il peint d'imagination, & moi d'après nature; ou ce qui revient au même, il eſt original, & moi je ne ſuis que copiſte. Galien à donné l'eſſor à ſon imagination, ſans ſuivre aucun plan concerté. Quelquefois il ne s'occupe qu'à chercher dans certaines hiſtoires, des cauſes qu'il ne trouve pas; mais comme rien ne l'arrête, il en fabrique à ſon gré: dans d'autres hiſtoires, il indique les remedes qu'on auroit dû, ſelon lui, employer: quelquefois il diſcourt longuement ſur l'étymologie d'un mot, ou ſur les jours décrétoires, dont il a toujours attention de faire plier l'ordre au gré des loix qu'il s'eſt faites. En un mot, ces hiſtoires ſont pour lui un champ qu'il parcourt rapidement, ſans y rien cueillir d'utile; mais ce à quoi il ne manque jamais, c'eſt de donner en paſſant, des coups de dent à quiconque oſa entrer dans la même carriere que lui, ſoit que ce fût l'effet de ſon caractere propre, ou ſeulement du goût dominant de ſon ſiecle.

COMMENTAIRE ſur l'hiſtoire du douzieme malade des épidémiques d'Hypocrate. l. 3, ſect. 2.

La femme de la place des Menteurs.

UNE femme qui demeuroit ſur la place des menteurs, ayant dans un premier accouchement, mis au monde un enfant mâle, après beaucoup de travail & de peines, fut attaquée peu après d'une fie-

vre violente. Elle eut d'abord de la soif, des nausées, des maux de cœur, la langue aride; il lui survint un léger flux de ventre d'humeurs ténues; elle ne dormit point. La femme de la place des Menteurs.

Hypocrate ne dit pas que cette femme est accouchée avant le terme ordinaire : il y a donc apparence que l'accouchement, tout laborieux qu'il fut, n'a pas été précoce, & qu'il développa, tout-au-plus, le germe de la maladie que cette femme pouvoit porter depuis long-tems. Quoi qu'il en soit, on ne peut douter qu'une maladie qui survient après un accouchement quelconque, ne soit toujours plus dangereuse, que si elle étoit arrivée dans un autre tems, & que le danger ne soit plus grand, lorsque l'accouchement a été pénible, parce que les forces ont été beaucoup plus éprouvées que dans l'accouchement ordinaire; par conséquent, les circonstances dans lesquelles cette femme se trouvoit, ajoutoient un degré de danger de plus à tous les mauvais symptomes qui l'assaillirent dans cette premiere journée: cette maladie étoit donc des plus sérieuses, sans cependant être encore décidément mortelle; car il pouvoit survenir dans les jours suivans quelques rudimens de pépasme qui, en diminuant les symptomes, auroient donné de l'espérance.

Le deuxieme jour, elle eut un petit frisson; la fievre devint aiguë; elle eut une petite sueur froide autour de la tête.

Ce frisson & cette sueur froide à la tête, étoient, comme nous l'avons vu plus haut, d'un fort mauvais augure.

Le troisieme jour, elle eut des tracasse-

La femme de la place des Menteurs.

ries d'entrailles qui lui occasionnerent des déjections abondantes d'humeurs crues & ténues.

Nous avons indiqué ailleurs le danger des diarrhées qui surviennent aux femmes nouvellement accouchées ; celle-ci étoit d'autant plus formidable, qu'elle étoit aqueuse, c'est-à-dire, la moins susceptible de coction.

Le quatrieme jour elle eut un nouveau frisson ; tout redoubla ; elle ne dormit point.

Le troisieme jour ayant été mauvais, & le quatrieme encore pire, c'étoit un signe d'autant plus mortel, que les insomnies aggravoient considérablement l'état de cette femme, & signifioient que sa maladie ne finiroit pas sans délire ; mais, pris égard à sa grande jeunesse, qu'Hypocrate a eu attention de marquer à la fin de l'histoire, & indépendamment de ce qu'elle pouvoit encore être douée d'une forte constitution, il y auroit eu de l'imprudence à annoncer la mort pour le sept. Il étoit plus convenable de déclarer seulement dans le prognostic de ce jour, que la malade alloit de pis-en-pis, & que s'il n'arrivoit pas de changement avantageux vers le sept, la malade couroit risque d'être perdue sans ressource.

Le cinquieme jour fut bien laborieux.

Ce qui se passa en cette journée affoiblissoit bien les espérances qu'on auroit pu concevoir de sa jeunesse & de sa bonne constitution.

Le sixieme jour ressembla au précédent ; elle alla en outre beaucoup à la selle, & rendit des matieres fort liquides.

La continuation des symptomes, & sur-tout du flux de matieres crues & abondantes, ne laissoient entrevoir qu'un avenir funeste ; mais il étoit plus prudent d'attendre au lendemain, avant que de le prononcer définitivement. La femme de la place des Menteurs.

Le septieme jour, nouveau frisson, fièvre aiguë, grande soif, & agitation : vers le soir, elle eut une sueur froide, universelle ; le froid la saisit ; les extrêmités devinrent froides, & ne recouvrerent pas leur chaleur naturelle. Un autre frisson la reprit vers la nuit, & les extrêmités resterent encore froides ; elle ne dormit point ; elle eut quelles absences qui se dissiperent presqu'aussi-tôt.

Il n'y avoit plus alors à douter sur son sort ; il étoit évident qu'elle périroit le neuf, le onze ou le quatorze, au plus tard ; on ne hasardoit donc plus à annoncer qu'elle auroit bien de la peine à vivre jusqu'au quatorzieme jour. On me permettra de faire observer ici qu'il est de l'honnêteté & de la bienséance des Médecins, de raisonner sur les affections qu'ils traitent, en présence des malades, avec un ton assuré, modeste & accompagné d'une gravité qui ne soit, ni austere, ni farouche, parce que cette complaisance contente ordinairement les malades & les assistans ; mais ils doivent sur-tout bien prendre garde à ne point paroître déconcertés ou tristes devant les malades, dans le tems même qu'ils apperçoivent la mort au chevet du lit. L'appartement du malade est donc le lieu le moins convenable à prononcer sur son sort, quand il est question d'une nou-

La femme de la place des Menteurs.

velle affligeante ; il faut attendre qu'on en ſoit dehors ; & auſſi-tôt qu'on a fini, partir ſur le champ, principalement lorſqu'on a eu la ſage précaution d'envelopper le prognoſtic d'une condition équivoque : c'eſt le moyen d'éviter les commentaires & les queſtions embarraſſantes, que les parens où les aſſiſtans ne manquent jamais de faire.

Comme le prognoſtic annonce les événemens futurs, on ſent combien il eſt aiſé de s'y méprendre, quand on n'a pas encore aſſez d'uſage & d'expérience, & qu'on a négligé d'obſerver juſqu'aux moindres choſes qui ſurviennent dans les maladies. Suppoſons, par exemple, qu'un Médecin ait prévu le quatrieme jour, que la mort arrivera bientôt, & que par manque d'uſage, ou de réflexion ſur certaines circonſtances de la maladie, il fixe cet événement au ſeptieme. Si le malade, après cette prédiction, meurt ſeulement le onzieme, ou le quatorzieme, l'erreur ne ſera pas de grande conſéquence pour le Médecin, parce qu'on pourra attribuer à ſes ſoins, les jours que le malade aura vécu de plus : mais ſi après avoir fixé le jour de la mort au quatorzieme, elle arrivoit le ſeptieme, cette erreur diminueroit un peu la confiance qu'on auroit pu avoir en lui ; & ſi le malade mouroit ſans avoir pourvu à ſes affaires domeſtiques, ceux qui y ſeroient intéreſſés, lui en ſauroient un fort mauvais gré, & le décrieroient par-tout. Il ſeroit donc plus prudent dans ce cas, de tenir un peu le large, en diſant ſeulement, le malade ne ſera pas en vie dans quinze ou vingt jours, ſans rien ajouter de plus, parce que ſi le malade mouroit plutôt,

une

une ſemblable prédiction ne feroit aucun tort. Pareillement ſi le Médecin avoit annoncé une criſe ſalutaire, qui dût mettre le malade hors de danger, & que celui-ci mourût dans la criſe, ou même auparavant, cette imprudence pourroit lui cauſer la perte de ſa réputation & de ſa fortune, ſur-tout ſi c'étoit un malade de marque. La femme de la place des Menteurs.

Il faut donc, quand on eſt jeune Médecin, éviter autant qu'il eſt poſſible, de prononcer ſur l'avenir, & malgré les apparences de certitude, on doit toujours faire enſorte de rendre les prognoſtics un peu conditionnels, comme ſi telle choſe arrive, ou n'arrive point, il ſurviendra tel événement; s'il n'y a pas de changement pour tel tems, le malade eſt perdu, ou du moins bien en danger de l'être; ſi tel cas arrive, nous aurons de l'eſpérance. &c. Il faut enfin ſe ſouvenir que l'énoncé d'une prédiction doit être laconique; que c'eſt la derniere choſe qu'on doit dire en partant, & qu'il eſt toujours mieux de prévoir la veille ce qu'on pourra dire le lendemain, afin d'avoir le tems d'y bien réfléchir.

Le huitieme jour vers midi, la chaleur revint; elle eut de la ſoif, des aſſoupiſſemens, des nauſées: elle vomit un peu de bile pure; elle paſſa mal la nuit; elle ne dormit point; elle rendit beaucop d'urine tout-à-coup & ſans s'en appercevoir.

Nous avons vu bien des fois combien tous ces ſymptomes ſont pernicieux; nous ajouterons ici *que l'urine* (1) *qu'on rend involontairement, ou ſans s'en appercevoir, eſt un ſigne mortel.* Cela mar-

(1) Coac. ſect. 3, p. 434, n. 269.

La femme de la place des Menteurs.

que en effet qu'il n'y a plus de communication de la veſſie au cerveau, & que les facultés naturelles & animales commencent à s'éteindre ; par conſéquent tout concouroit à la deſtruction prochaine de la malade.

Le neuvieme jour tout parut s'appaiſer ; elle étoit, vers le ſoir, un peu aſſoupie ; il lui ſurvint un nouveau friſſon ; elle vomit des humeurs bilieuſes ameres.

Ce mieux-être paſſager n'étant, ni précédé, ni accompagné d'aucun ſigne de coction, les choſes étoient au même état que ci-devant, c'eſt-à-dire, que le danger étoit tout auſſi grand. Ce qui confirme encore plus l'axiôme, *que c'eſt un ſigne de mort* (1) *lorſque dans les cas qui menacent ruine, les malades ſont ſoulagés contre toute eſpérance, ou avec de mauvais ſignes.*

Le dixieme jour, autre friſſon : la fievre redoubla ; elle ne dormit point : elle rendit le matin beaucoup d'urine qui ne dépoſa pas ; la chaleur revint aux extrêmités.

On voit que la nature faiſoit dans cette jeune femme tous les efforts poſſibles pour attaquer la matiere morbifique, & opérer quelque coction ; mais tout devenoit inutile ; les forces étoient ſi épuiſées, & la cauſe de la maladie ſi ténace, que toutes tentatives devoient être ſans ſuccès.

Le onzieme jour, elle vomit des humeurs vertes, bilieuſes, & friſſonna peu de tems après ; enſuite de quoi les extrê-

(1) Prorrh. l. 1, p. 405, n. 70.

mités redevinrent froides. Vers le soir, elle eut un autre frisson ; elle sua, & vomit beaucoup ; la nuit fut bien laborieuse. La femme de la place des Menteurs.

Si les matieres du vomissement eussent été louables, & que la sueur eût été précédée de quelques signes non-équivoques de coction, on auroit pu revenir à l'espérance ; mais le froid des extrêmités, & la couleur verte de l'évacuation, étoient des signes trop pernicieux, ainsi que nous l'avons démontré dans les histoires précédentes.

Le douzieme jour, elle vomit une grande quantité d'humeurs noires & fétides ; elle eut beaucoup de hocquet & de soif.

C'est enfin dans cette journée que toutes les lueurs d'espérances qu'on auroit pu concevoir de sa jeunesse & de ses forces, s'anéantirent pour toujours ; car *tout vomissement* (1) *d'humeurs noires & fétides est des plus mortels* ; & le hocquet dans cet état d'épuisement, pouvoit se nommer l'avant-coureur, ou le tambour de la mort.

Le treizieme, elle vomit comme la veille ; elle eut encore un frisson, & perdit la parole vers midi.

Tous ces symptomes confirmoient de plus en plus le triste prognostic des jours précédens. Le sort de cette femme étoit donc encore plus manifestement désespéré, & *la perte de la parole qui, lui survint, fut le* (2) *commencement de son*

(1) Coac. section 3, page 434, n. 214 & 216 ; & livre des prénot. p. 40, n. 189 & 192.

(2) Prorrh. livre 1, page 405, n. 33.

La femme de la place des Menteurs.

agonie. Il faut cependant convenir que la nature souffroit, avec bien de la peine, son extinction ; car elle revint souvent aux prises avec les causes de la maladie, mais toujours infructueusement.

Le quatorzieme jour, le sang coula des narines ; elle mourut. Elle eut pendant toute sa maladie, un flux de ventre & des frissons ; elle étoit âgée d'environ dix-sept ans.

Cette hémorrhagie fut une derniere tentative de la nature ; mais comme tout étoit dans un état affreux d'épuisement, de crudité & de corruption, cet autre effort fut semblable à la derniere étincelle d'une lumiere qui s'éteint. Nous tirerons de cette histoire les trois principes suivans.

La plupart de ceux qui ont des fievres continues, périssent, lorsqu'étant plus tourmentés les quatrieme & septieme jours, il n'arrive point de jugement le onzieme. Liv. des Crises, p. 383, n. 103.

Les frissons qui se renouvellent fréquemment dans les maladies aiguës, sont très-funestes. Coac. sect. 1, texte 21.

Quand le hocquet survient dans une fievre laborieuse, la maladie est très-grave & très-dangereuse. Coac. sect. 1, texte 44.

Histoire du premier malade des épidémiques d'Hypocrate. Liv. 3, sect. 3.

Le fils de Parion.

Le fils d'un certain Parion, de Thase, qui demeuroit au-dessus du temple de

Diane, fut attaqué d'une fievre aiguë qui étoit continue & ardente dans les commencemens ; il étoit altéré & très-aſſoupi (*a*), il avoit enſuite des inſomnies ; il fut auſſi tourmenté les premiers jours, d'un flux de ventre ; ſes urines (*b*) étoient blanches, aqueuſes. Le fils de Parion.

Le ſixieme jour, l'urine étoit (*c*) huileu-

Sentences tirées de cette hiſtoire.

(*a*) *Toutes les maladies qui commencent par des aſſoupiſſemens comateux, ſuivis d'inſomnies & d'autres ſymptomes laborieux, ſont bien pernicieuſes.* Prorrh. liv. 1, texte 76.

(*b*) Nous avons obſervé ci-deſſus le danger qui réſulte des urines blanches & ténues, parce qu'elles indiquent la longueur de la maladie, & les riſques qu'on court pendant tout ce tems. Il n'en ſeroit pas de même ſi les urines étoient, dans les premiers jours, blanches & épaiſſes, c'eſt-à-dire, approchantes de la couleur du lait, parce qu'il y auroit eſpérance que cette matiere craſſe ſe précipiteroit les jours ſuivans dans le fond du vaſe, & qu'elle y feroit un dépôt louable, je veux dire, blanc & léger.

(*c*) Nous avons également fait remarquer qu'il y a trois ſortes d'urines huileuſes, qui ſont toutes ſuſpectes, quoiqu'elles ne ſoient pas toutes également mortelles ; celles de Parion paroiſſent être de l'eſpece de celles dont Hypocrate fait mention dans le livre des Prénotions. *Il faut*,

Le fils de Parion.

ſe, les déjections bilieuſes (*d*) & graſſes ; il délira.

Le ſeptieme jour tout redoubla : il ne dormit point ; les urines étoient ſemblables aux précédentes ; ſon eſprit fut troublé, & les ſelles furent graſſes & bilieuſes.

Le huitieme, il coula du nez quelques (*e*) gouttes de ſang ; il rendit par le vomiſſement, une quantité modique (*f*) d'humeurs vertes ; il dormit un peu.

Le neuvieme, même état.

Sentences tirées de cette hiſtoire.

dit-il, *condamner les urines, à la ſuperficie deſquelles il ſurnage des graiſſes ſemblables aux toiles d'araignée ; car elles ſignifient la colliquation.* Ce qui confirme notre opinion, c'eſt que ces ſortes d'urines paroiſſent communément dans les longues maladies comme celle-ci. Liv. des Prénot. p. 400, n. 180.

(*d*) *Les déjections graſſes & bilieuſes ſont funeſtes*, ainſi que nous l'avons vu ailleurs, parce qu'elles indiquent la colliquation, c'eſt-à-dire, la conſomption, tant des fluides que des ſolides. Coac. ſect. 3, p. 436, n. 384.

(*e*) *Quand il ne coule que quelques gouttes de ſang des narines de ceux qui ont des alternatives d'aſſoupiſſemens comateux, & d'inſomnies, c'eſt un ſigne très-pernicieux.* Prorrh. Liv. 1, texte 1.

(*f*) Nous avons auſſi remarqué combien ſont

Le dixieme, tout parut appaiſé (*g*). Le fils de Parion.

Le onzieme, il ſua ; mais ce ne fut pas par tout (*h*) le corps : il eut un refroidiſſement qui ne dura pas long-tems.

Le douzieme, la fievre fut aiguë ; les déjections étoient bilieuſes, ténues & abondantes : il y eut une ſuſpenſion dans les urines, il délira.

Le dix-ſeptieme fut laborieux ; il n'y eut (*i*) ni ſommeil, ni augmentation de fievre.

Le vingtieme, il ſua par tout le corps ; il ne dormit point ; les déjections étoient bilieuſes ; il avoit une (*k*) averſion pour

---

Sentences tirées de cette hiſtoire.

dangereux les vomiſſemens ſpontanés de bile verte ; par conſéquent ce malade qui avoit d'ailleurs tant de ſymptomes mortels, étoit dans un état déſeſpéré.

(*g*) *On ne peut ſe fier à un mieux-être annoncé & précédé par une multitude de ſignes & de ſymptomes funeſtes.* Coac. ſect. 1, p. 420, n. 621.

(*h*) *Les ſueurs qui ne ſortent pas par tout le corps ſont inutiles & incommodes.* Liv. des Prénot. p. 398, n. 75.

(*i*) Lorſque les veilles continuent, elles atténuent les forces, & finiſſent par détruire le corps.

(*k*) Quand, après une criſe, il ſurvient une averſion conſtante pour les alimens, les malades

Le fils de Parion. les alimens ; il étoit aſſoupi.

Le vingt-quatre il y eut rechûte.

Le trente-quatre, il étoit ſans fievre ; la diarrhée continuoit ; la chaleur fébrile revint

Le quarantieme jour il étoit ſans fievre ; le ventre fut reſſerré pour un peu de tems ; ſon averſion pour les alimens continuoit ; il eut de rechef un peu de fievre, mais toujours irréguliérement : quelquefois elle le quittoit, puis elle le reprenoit ; &, ſoit qu'elle le quittât, ou qu'elle diminuât ſeulement, elle ne manquoit pas de revenir ; il prenoit beaucoup d'alimens de mauvaiſe qualité ; le ſommeil étoit mauvais dans les rechûtes ; l'eſprit étoit égaré : c'eſt alors qu'il rendoit des urines épaiſſes à la vérité, mais qui étoient troublées & mauvaiſes. Le ventre fut reſſerré (*l*), enſuite relâché ; il n'étoit jamais ſans un peu de fievre ; enfin les déjections devinrent abondantes & ténues.

Sentences tirées de cette hiſtoire.

meurent peu de tems après, ou dans des langueurs chroniques accompagnées de fievre lente.

(*l*) *L'alternative de la diarrhée & de la conſtipation ſignifie que la maladie ſera longue & bien dangereuſe, ſur-tout ſi les déjections ſont d'une mauvaiſe qualité.* Coac. ſect. 3, p. 436, n. 353.

Le cent vingtieme (*y*), il mourut. Depuis le commencement jusqu'à la fin, il eut presque continuellement une (*m*) diarrhée liquide, bilieuse, abondante; ou si elle paroissoit s'arrêter, les déjections devenoient brûlantes & crues : les urines furent mauvaises jusqu'à la fin. Il avoit un assoupissement laborieux, ou des insomnies; il répugnoit les alimens, & sa fievre étoit presque toujours ardente. Le fils de Parion.

Sentences tirées de cette histoire.

(*y*) Voilà un exemple de transmutation de maladie aiguë en chronique, qui date du vingt-quatrieme jour. Les principaux symptomes qui l'ont fait périr sont le dégoût constant, la diarrhée presque continuelle, & les assoupissemens, ou sommeils laborieux; car *quand le sommeil fatigue les malades, c'est un signe mortel.* Aphor. 1, sect. 2, n. 1.

(*m*) *Tout flux de ventre liquide & abondant, qui survient au commencement des maladies aiguës, & qui persévere, est très-dangereux, parce qu'il épuise les forces; mais il est encore plus à craindre lorsqu'il y a assoupissement.* Coac. sect. 3, p. 436, n. 346.

COMMENTAIRE sur l'hiſtoire du ſecond malade des épidémiques d'Hypocrate, livre 3, ſect. 3.

La femme qui demeuroit proche la fontaine froide.

UNE femme, à Thaſe, qui demeuroit proche la fontaine-froide, étant accouchée d'une fille, & n'ayant point ſes purgations, fut attaquée le troiſieme jour d'une fievre aigue avec friſſon: elle avoit la fievre long-tems avant ſon accouchement; elle gardoit le lit, & avoit une averſion générale pour les alimens; mais depuis le jour de ſon friſſon, la fievre devint continue, avec des *horreurs* qu'elle éprouvoit de tems en tems.

Il y avoit bien des raiſons pour déclarer, dès les commencemens, que cette maladie ſeroit très-dangereuſe, ſavoir, la circonſtance de ſon accouchement, la ſuppreſſion des vuidanges, le dégoût décidé pour tous les alimens, enfin la fievre qu'elle avoit porté pendant ſa groſſeſſe; car les maladies aiguës qui ſurviennent après s'être auparavant mitonnées long-tems dans le corps, communément ſont mortelles. Il y avoit encore à craindre que la rétention des lochies, & la ſécrétion interceptée du lait, ou ſon reflux dans le ſang, n'attiraſſent le délire.

Galien, dans ſon commentaire ſur cette hiſtoire, attribue cette maladie à la ſeule ſuppreſſion des vuidanges; mais il eſt probable que c'eſt plutôt la fievre qu'elle avoit long-tems avant d'accoucher, qui empêcha ſes purgations.

Le huitieme jour, elle avoit l'esprit fort égaré ; la connoissance revint peu de tems après ; le ventre fut troublé par des déjections abondantes & ténues, mêlées d'une bile aqueuse ; elle étoit sans soif.

La femme qui demeuroit proche la fontaine froide.

Nous avons vu plus haut combien les flux de ventre sont dangereux aux femmes nouvellement accouchées : ici la qualité des matieres nous donnera lieu de conclure que *toute diarrhée* (1) *aqueuse qui continue dans les maladies aiguës, est un bien mauvais signe ; mais qu'il est encore plus dangereux quand les malades n'ont pas soif.*

Le Médecin pouvoit dans ce cas prévénir les parens ou les assistans, que la malade périroit, si dans la semaine suivante, il n'arrivoit point de changement avantageux, tels que des rudimens de coction dans les urines & dans les déjections, la cessation du dégoût, &c.

Le onzieme jour, elle avoit toute sa connoissance, mais elle étoit assoupie : elle rendit beaucoup d'humeurs ténues & noires ; elle avoit des insomnies.

Nous avons remarqué plusieurs fois que parmi les mauvaises urines, celles qui sont noires & aqueuses sont les plus funestes. L'assoupissement & l'insomnie faisoient craindre le retour du délire, & annonçoient des convulsions ; par conséquent le danger croissoit à vue d'œil.

Le vingtieme elle eut un petit frisson ; la chaleur revint presqu'aussi-tôt ; elle eut un peu de délire ; elle ne dormoit pas ;

(1) Coac. sect. 3, p. 436, n. 343.

La femme qui demeuroit proche la fontaine froide.

les déjections étoient les mêmes, les urines étoient aqueuſes, mauvaiſes & copieuſes.

S'il y avoit eu aſſez de bons ſignes pour eſpérer le retour de la ſanté, *on auroit pu, avec cette continuation d'urine crue & ténue, prédire à cette femme un abcès, ou une* (1) *métaſtaſe dans les parties qui ſont au-deſſous du diaphragme*; mais elle avoit une averſion conſtante pour les alimens, une diarrhée d'humeurs crues, des inſomnies, du délire; ſes forces diminuoient de jour en jour: on devoit donc s'attendre à une longue maladie ſuivie de la mort; *car les urines ténues* (2) *& aqueuſes marquent qu'une maladie ſera longue; & quand les urines continuent* (3) *d'être long-tems telles, il eſt fort à craindre que les malades ne puiſſent ſe ſoutenir juſqu'au tems néceſſaire pour en faire la coction.*

Le vingt-ſeptieme jour, la fievre & le flux de ventre s'arrêterent; peu de tems après elle ſentit une douleur véhémente & opiniâtre à la cuiſſe droite; les urines étoient aqueuſes; la fievre revint.

Cette douleur précédée & accompagnée d'urines crues & mauvaiſes ne pouvoit faire penſer que la métaſtaſe ſeroit bonne: ces ſortes d'apoſtaſes ne ſont ſalutaires que quand la matiere morbifique eſt mitigée, adoucie, car lorſquelle eſt crue & mauvaiſe, ſon changement de place *eſt* (4) *inutile*, nul ou mauvais, & ſignifie, pour

(1) Livre des Prénot. p. 400, n. 178; & Coac. ſect. 3, p. 435, n. 274.

(2) Liv. des Prénot. p. 400, n. 172.

(3) *Ibid.* p. 400, n. 175.

(4) Prorrh. liv. 1, texte 173.

l'ordinaire, des rechûtes pires qu'auparavant.

La femme qui demeuroit proche la fontaine froide.

Le quarantieme jour, les douleurs de la cuisse cesserent; mais il survint une toux continuelle avec une expectoration humide, ténue & abondante. Les selles furent supprimées. Son aversion pour les alimens continuoit, les urines étoient semblables aux précédentes. La fiévre ne la quittoit point, & redoubloit irréguliérement sans observer d'ordre.

Le dégoût pour les alimens, joint aux signes de crudité qui se manifestoient toujours par les urines, faisoit voir que cette seconde métastase sur la poitrine ne réussiroit pas mieux que la premiere; aussi les crachats étoient-ils aqueux, cruds, & la fievre qui continuoit en redoublant irréguliérement, faisoit toujours faire à la malade quelques pas vers le tombeau.

Le soixantieme jour, la toux disparut sans raison; car il n'y eut aucune apparence de coction dans les crachats, ni aucune apostase; il survint une convulsion qui fixa la machoire du côté droit; la malade fut assoupie. Elle délira; la connoissance lui revint presqu'aussi-tôt: elle avoit au reste une aversion constante pour tous les alimens; la machoire se détendit & revint à son premier état. Elle rendit par les selles, des matieres bilieuses & en petite quantité. La fievre devint plus aiguë avec *horreur*. Les jours suivans la parole lui

La femme qui demeuroit proche la fontaine froide.

manqua; quelque tems après, la connoissance lui revint avec la parole.

L'humeur crue & indomptable de la maladie, après avoir long-tems circulé dans la masse générale des liqueurs, & s'être voulu fixer dans la cuisse droite, ensuite à la poitrine, remonta enfin à la tête, y occasionna le délire, un assoupissement comateux, & la convulsion prévue le onzieme jour précédent. La perte de la parole qu'elle éprouva les jours suivans, étoit, comme nous l'avons conclu dans les histoires précédentes, l'avant-coureur de sa mort.

Le quatre-vingtieme jour, elle mourut. Ses urines furent jusqu'à la fin, noires, ténues & aqueuses, avec un assoupissement qui la quittoit rarement. Elle n'usoit d'aucun aliment; elle étoit fort découragée & tourmentée d'insomnies, de colere, d'impatience, & étoit d'ailleurs d'un caractere mélancolique.

Il est bien étonnant que cette femme ayant été aussi affoiblie qu'elle dut l'être vers le soixantieme jour, puisqu'elle ne prenoit point d'alimens, elle ait pu parvenir jusqu'au quatrevingtime, avec une fievre aiguë accompagnée de tant de pernicieux symptomes; il falloit qu'elle fût jeune & d'une forte constitution; mais Hypocrate n'en parle point. Nous conclurons de cette histoire *que les maladies aiguës sont mortelles* (1) *aux femmes enceintes.*

(1) Aphor. 30, sect. 5.

HISTOIRE du troisieme malade des épidémiques d'Hypocrate. liv. 3, sect. 3.

PYTHION qui demeuroit à Thase, au-dessus du temple d'Hercule, fut saisi d'un grand frisson, suivi d'une fievre aiguë, après bien des travaux, des fatigues & des mauvais alimens. Sa langue étoit aride & bilieuse; il étoit altéré, & ne dormoit point; les urines étoient noirâtres avec suspensions, sans sédiment. Pythion de Thase.

Le deuxieme jour vers midi, les extrêmités devinrent froides, principalement la tête & les mains; il fut muet, la parole lui manqua; sa respiration fut courte pendant un certain tems; après quoi, la chaleur revint. Il fut altéré, il dormit pendant la nuit; il sua un peu autour de la tête.

Le troisieme jour, il fut assez tranquille; vers le coucher du soleil, il eut un petit refroidissement; la nuit fut turbulente & laborieuse; il ne dormit point; il rendit quelques excrémens compactes.

Le quatrieme jour, il reposa dans la matinée; vers midi, tout redoubla; il eut un refroidissement; la voix lui manqua de nouveau; il se trouva plus mal; la chaleur revint. Il rendit quelques tems après, des urines noires avec suspension; la nuit fut tranquille; il dormit.

Pythion de Thaſe.

Le cinq, il parut mieux : il reſſentit cependant une peſanteur douloureuſe au ventre ; il eut ſoif ; la nuit fut mauvaiſe.

Le ſixieme, il fut tranquille dans la matinée ; mais vers le ſoir les douleurs augmenterent ; il eut un redoublement ; on lui fit prendre un lavement qui le fit aller convenablement ; il repoſa la nuit ſuivante.

Le ſeptieme jour, il eut des nauſées, de l'agitation ; ſon urine étoit huileuſe ; la nuit fut bien mauvaiſe ; il délira & ne dormit point.

Le huitieme, il dormit un peu dans la matinée ; bien-tôt après le refroidiſſement revint ; la parole lui manqua ; ſa reſpiration fut courte & petite : vers le ſoir, la chaleur reparut ; il délira, il fut un peu mieux au point du jour ; ſes déjections étoient pures, modiques & bilieuſes.

Le neuvieme jour, il étoit aſſoupi, & lorſqu'on l'éveilloit pour l'exciter, il ſe plaignoit de nauſées & d'altération : vers le coucher du ſoleil, il ſe trouva bien mal ; il déraiſonna ; la nuit fut mauvaiſe.

Le dixieme, il perdit la parole dans la matinée ; il eut un grand refroidiſſement ; la fievre fut aiguë ; il ſua beaucoup ; il mourut. Les redoublemens arrivoient en jours pairs.

Réflexions

Pythion de Thase.

Réflexions sur cette histoire.

La mort de Pythion qui arriva le dixieme jour de sa maladie, n'a rien de surprenant ; 1°. parce que les maladies dont les redoublemens arrivent en jours pairs, sont les plus dangereuses, & qu'on ne meurt guere que dans les redoublemens.

2°. Cette maladie fut dès le commencement d'autant plus sérieuse, qu'elle survint à la suite de beaucoup de travaux, de fatigues, & d'une mauvaise nourriture.

3°. L'urine du premier jour fut noirâtre, sans sédiment, & depuis ce tems on n'apperçut aucun signe de coction ; au contraire les urines du quatrieme jour étoient encore plus noires ; celles du septieme étoient huileuses ; ce qui, comme nous l'avons dit plus haut, est un signe des plus pernicieux ; car, des quarante deux malades qui font le sujet de cet ouvrage, aucun ne s'est sauvé après avoir rendu des urines huileuses.

4°. Les redoublemens alloient toujours en augmentant, & étoient avec cela accompagnés des plus mauvais symptomes, tels que de sueur à la tête, de refroidissement, de la perte de la parole, & d'une forte affection aux organes de la respiration, qui devenoit de tems en tems petite, courte & difficile ; d'où nous conclurons la regle suivante : *Ceux qui suent dans* (1) *les maladies aiguës, principalement à la tête, & qui ont en même-tems de l'agitation, ou qui supportent diffi-*

(1) Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 56 ; & Coac. sect. 1, page 420, n. 63.

Pythion de Thaſe.

cilement leur maladie, ſont pernicieuſement attaqués, ſoit que l'urine ſoit noire ou non; & ſi outre cela, la reſpiration eſt encore affectée, le danger eſt bien plus grand.

5°. Si on y ajoute l'altération, la peſanteur douloureuſe au ventre, les anxiétés, les veilles, le délire, on verra qu'il étoit impoſſible que la nature pût dompter tant de puiſſans ennemis, & que dès le quatrieme jour, ſon ſort fatal étoit même décidé.

COMMENTAIRE ſur l'hiſtoire du quatrieme malade des épidémiques d'Hypocrate. Liv. 3, ſect. 3.

Le frénétique.

UN certain homme tomba dans la frénéſie.

Hypocrate, parlant de la frénéſie, dit que le ſang qui eſt dans l'homme (1), entre pour beaucoup dans ce qui fait la prudence humaine; quelques-uns, ajoute-t-il, ſoutiennent que le ſang ſeul fait toute la prudence; quand donc la bile eſt en mouvement, ou en fermentation, & qu'elle ſe mêle au ſang, elle en altere la conſiſtance & le mouvement ordinaire, elle le diſſout, le change en ſéroſité, & l'échauffe; le ſang ainſi échauffé, communique ſa chaleur au reſte du corps; c'eſt alors que l'homme délire & ſort de ſon aſſiette ordinaire, tant à cauſe de la fievre qui s'y trouve jointe, qu'à cauſe de la transformation du ſang en ſéroſité. Les frénétiques, continue-t-il, reſſemblent à ceux que l'atrabile fait

(1) Liv. des Malad. ſect. 2, p. 147, n. 277.

déraiſonner : car ceux-ci contractent la démence, & deviennent quelquefois furieux comme les frénétiques, lorſque leur ſang eſt altéré par le concours de la bile & de la pituite ; enfin leur folie ou délire eſt en raiſon compoſée de la quantité de bile & de ſon énergie, ou force, la pituite étant égale de part & d'autre. Le frénétique.

Il ajoute un peu plus bas (1), que l'homme périt par la frénéſie, parce qu'étant continuellement hors de lui-même, il refuſe de prendre les alimens qu'on lui préſente, ou du moins, qu'il n'en prend pas ſuffiſamment pour ſe ſoutenir ; & que dans la ſuite, le corps s'amaigrit & ſe conſume, tant par la fievre, que par le défaut de nourriture. Les extrêmités du corps éprouvent les premieres la conſomption ; elles ſe refroidiſſent, le froid ſe communique aux parties voiſines ; & lorſque de proche en proche, la conſomption & le refroidiſſement ſont parvenus au centre des forces vitales, tout devient froid, & le malade meurt.

Il dit dans un autre endroit (2), que les frénéſies ſont quelquefois occaſionnées par d'autres maladies ; ceux qui ſont attaqués de cette ſorte, ſouffrent tellement au diaphragme, qu'ils ne veulent pas permettre qu'on leur touche le ventre. La fievre & le délire ſurviennent ; ils regardent fixement, & font les mêmes choſes que ceux qui délirent dans la péripneumonie. Cette maladie eſt mortelle, & la mort arrive le troiſieme, le cinquieme, ou le ſeptieme jour au plus tard ; ſi cependant elle eſt plus légere, ſa criſe eſt la même que dans la péripneumonie.

(1) *Ibid.* n. 307.
(2) *Ibid.* liv. 3, p. 168, n. 100.

Le frénétique.

Voici comme il s'exprime ailleurs (1). Lorſque la frénéſie ſe forme, la fievre paroît d'abord douce ; les hypochondres ſont douloureux, ſurtout du côté droit où eſt le foie ; la fievre devient plus forte au quatrieme, ou au cinquieme jour ; les douleurs augmentent ; la couleur de la peau devient bilieuſe, & l'eſprit ſe frappe. Cette affection prend naiſſance de la bile qui ſe met en mouvement dans les viſceres, & qui ſe fixe enſuite ſur le diaphragme ; elle ſe juge ordinairement le ſeptieme ou le onzieme jour. Peu de ceux qui en ſont attaqués, échappent à la mort ; & quand elle ſe change en péripneumonie, elle n'eſt pas moins dangereuſe.

Le frénétique *qui fait le ſujet de cette hiſtoire*, vomit, dès le premier jour qu'il ſe mit au lit, une abondance d'humeurs érugineuſes & ténues ; la fievre le ſaiſit avec horreur ; il ſua beaucoup & continuellement par tout le corps ; il ſentit une peſanteur douloureuſe à la tête & au cou ; ſes urines étoient ténues, avec des ſuſpenſions inégales : il rendit tout-à-coup beaucoup d'excrémens ; il déraiſonna grandement ; il ne dormit point.

Tous ces ſymptomes ſont des plus pernicieux, & annoncent une maladie bien cruelle, ſoit qu'on les conſidere ſéparément, ou pluſieurs enſemble ; car, 1°. nous avons démontré ailleurs, que le vomiſſement d'humeurs vertes, eſt bien mauvais.

2°. Que la ſueur, au commencement d'une

(1) Liv. des affections, ſect. 1, p. 189, n. 91.

maladie aiguë, eſt ſymptomatique & dangereuſe. Le frénétique.

3°. Que les urines ténues ſont par-tout ſuſpectes, à cauſe qu'elles indiquent un état de crudité.

4°. Que le vomiſſement vert, accompagné de douleurs de tête, & de veilles, procure bientôt le délire.

5°. Que les douleurs du cou ſont par-tout bien mauvaiſes, principalement chez ceux où l'on craint le délire.

6°. Que les grands délires dans les maladies aiguës, précédent ſouvent les convulſions.

7°. Que les douleurs du cou annoncent quelquefois les convulſions.

Nous conclurons des autres ſymptomes, que *les ſuſpenſions* (1) *qui nagent dans les urines décolorées, indiquent la frénéſie dans les maladies aiguës accompagnées de ſueurs & de veilles laborieuſes.*

Le ſecond jour au matin, la voix lui manqua; la fievre fut aiguë; il ſua ſans que la fievre ait diſcontinué ni diminué; il eut des palpitations par tout le corps, & des convulſions pendant la nuit.

Nous avons fait voir que toute ſueur qui ſurvient dans une fievre aiguë, ſans diminution de la maladie, eſt un ſigne bien pernicieux, & que ceux qui ont des palpitations par tout le corps perdent ſouvent la parole, & meurent en cet état.

Les autres ſymptomes nous feront conclure les deux axiômes ſuivans.

---

(1) Prorrh. liv. 1, p. 404, n. 6.

Le frénétique. *Ceux qui* (1) *étant hors d'eux-mêmes, perdent la parole, ſont proches de la mort.*

Ceux à qui la voix manque (2) *après une mauvaiſe criſe, meurent bien ſouvent avec un tremblement univerſel.*

Les convulſions qui ſurvinrent, & qui avoient été indiquées par les ſignes du jour précédent, marquoient auſſi que le malade étoit près de ſa fin.

Le troiſieme jour tout redoubla: il mourut le même jour, & ſelon Fœſius, le quatrieme.

Cet événement étoit relatif aux prédictions des jours antérieurs.

ANALYSE de l'hiſtoire du cinquieme malade des épidémiques d'Hypocrate. Liv. 3, ſect. 3.

phalacrus. PHALACRUS de Lariſſe reſſentit tout-à-coup une violente douleur dans la cuiſſe droite, qui ne s'appaiſa par aucun des remedes qu'on lui fit. Le premier jour il eut une fievre aiguë, ardente, & des douleurs vives qui ne le quittoient pas.

La fievre aiguë, ardente, & la continuation des violentes douleurs, malgré tous les remedes qu'on employa, étoient des raiſons ſuffiſantes pour craindre une fâcheuſe cataſtrophe, & établir en conſéquence un prognoſtic acerbe; mais

(1) Coac. ſect 1, p. 425, n. 391.
(2) Coac. ſect. 1, page 425, n. 384.

il n'y avoit point encore lieu à annoncer décidément la mort. Phalacrus.

Le deuxieme jour, les douleurs de la cuisse se calmerent un peu ; mais la fievre augmenta : il avoit des agitations ; il ne dormit point ; les extrêmités devinrent froides ; il rendit beaucoup d'urine de mauvaise qualité.

Si le soulagement de la cuisse eût été accompagné d'un commencement de coction dans les urines, d'une diminution de la fievre, & que le malade eût un peu reposé, ce changement auroit été bien avantageux, mais c'étoit tout le contraire. Il avoit en outre les extrêmités froides, qui, comme nous l'avons plusieurs fois observé, sont un signe bien pernicieux. Il falloit donc conclure que *la douleur de la cuisse ayant diminué contre la raison, le délire* (1) *paroîtroit bientôt, & que par conséquent le malade étoit encore plus en danger.*

Le troisième jour la douleur de la cuisse étoit tout-à-fait appaisée ; mais l'esprit du malade étoit aliéné ; le trouble & l'agitation étoient extrêmes.

Ce délire turbulent, & l'état de grande crudité, joint aux autres signes pernicieux, indiquoient une mort prochaine.

Le quatrieme jour il mourut vers midi.

Cet événement nous avertit que *les douleurs de cuisse avec fievre aiguë, annoncent de la mala-*

(1) Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 53.

Phalacrus. *gnité & des ſuites terribles, lorſque dans un état de crudité, elles remontent vers les viſceres* (1), *parce qu'elles attirent un délire, ſoit qu'il y ait ſuſpenſion dans les urines, ou non.* On voit tous les jours de très-vives douleurs de cuiſſe ſans ſuite funeſte, comme celles qui ſont occaſionnées par les rhumatiſmes fixés ſur le nerf ſciatique. La raiſon eſt que ces ſortes de douleurs ne ſont point accompagnées de fievre aiguë, ce qui dans cet état rend beaucoup moins dangereux leur reflux vers les viſceres.

COMMENTAIRE ſur l'Hiſtoire du treizieme malade des épidémiques d'Hypocrate. Liv. 3, ſect. 3.

Appollonius. APOLLONIUS qui demeroit à Abdere, alloit & venoit, quoique malade depuis long-tems : il avoit les viſceres du ventre gros ; il devint enfin ictérique, pâle & fort incommodé de vents. Un jour, après avoir mangé du bœuf, & bu inconſidérément du vin, il ſentit un peu de fievre, & ſe mit au lit.

Cette faute étoit d'autant plus grave, qu'Hypocrate obſerve que *la boiſſon immodérée du vin* (2), *& l'uſage du bœuf en été, occaſionnent bien ſouvent des maladies du foie.* Ce malade, non content de cette indiſcrétion, tomba dans une plus grande.

---

(1) Coac. ſect. 1, p. 420, n. 39, 40 & 41.
(2) Liv. des affect. internes, ſect. 2, p. 207, n. 228.

Il avala enſuite beaucoup de lait de chevre & de brebis, crud & cuit : par ce mauvais régime, il augmenta conſidérablement ſes maux ; la fievre devint plus aiguë ; le ventre fut conſtipé, les urines ténues & modiques ; il ne dormit point ; il étoit altéré, bouffi & aſſoupi ; il avoit une tenſion douloureuſe à l'hypochondre droit ; toutes les extrêmités devinrent froides ; il avoit un peu de délire ; il oublioit le moment d'après, ce qu'il venoit de dire ; il étoit dans une grande émotion. Appollonius.

Tant de ſymptômes dangereux dans un ſujet attaqué d'une ancienne affection au foie, faiſoient appréhender une frénéſie mortelle, parce que *l'aſſoupiſſement* (1), *joint aux douleurs des hypochondres, eſt un ſigne funeſte* ; mais il étoit plus prudent d'adoucir le prognoſtic, en déclarant néanmois que s'il n'arrivoit pas, ſous peu de jours, une diminution de ſymptomes, avec quelques ſignes de coction, le malade couroit riſque de mourir frénétique, par la communication de l'inflammation au diaphragme ; car toutes les parties qui avoiſinent celles qui ſont affectées, ou qui ont avec elles (2) une certaine correſpondance, ſont toujours les premieres & les plus fortement attaquées. Nous concluerons donc que *c'eſt commettre une faute bien grave, que de* (3)

(1) Coac. ſect. 1, p. 420, n. 42.

(2) *Theoremata αιτιολογικα Lud. Dureti, in operibus Jacobi Hollerii, p. 563, n. 13. édit. Genevæ, 1623, in-8o.*

(3) Aphor. 64, ſect. 5, p. 393.

[Appollonius.] *donner du lait à ceux qui ont la fievre ; mais qu'elle eſt encore plus conſidérable, quand il y a élévation douloureuſe aux hypochondres.*

Vers le quatorzieme, à compter du jour que le friſſon l'avoit pris, & qu'il s'étoit mis au lit, il devint furieux ; il pouſſoit des cris épouvantables ; le trouble étoit des plus grands ; il parloit beaucoup ; puis il étoit plus tranquille & s'aſſoupiſſoit : tout cela fut ſuivi d'un flux de ventre abondant ; il rendoit des urines noires, ténues, en petite quantité ; il s'agitoit beaucoup ; les déjections varioient, elles étoient ou noires, en petite quantité & érugineuſes ; ou graſſes, crues & mordicantes ; elles devenoient enſuite blanches comme du lait.

Il étoit évident, à l'inſpection des ces ſymptomes, que le malade périroit, parce que *les déjections les plus mortelles* (1) *ſont les noires, les graſſes, les vertes, &c. ſoit quelles paroiſſent toutes à la fois, ou ſéparément.* On ſait encore que *les déjections blanches ſont* (2) *très-pernicieuſes dans les maladies aiguës & bilieuſes, ſur-tout lorſqu'il y a frénéſie, ou affection au foie ;* car elles ſignifient que le paſſage de la bile aux inteſtins, eſt intercepté ; d'où il réſulte qu'une partie de cette humeur reflue dans le ſang, augmente la fievre & les autres ſymptomes, pendant que l'autre

(1) Liv. des Prénot. p. 399, n. 152 ; & Coac. ſect. 3, p. 436, n. 384.

(2) Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 71, & p. 404, n. 18.

partie qui séjourne dans le foie, y cause des putridités mortelles, &c. Appollonius.

Vers le vingt-quatrieme jour, il y eut de la diminution ; les autres symptomes étoient d'ailleurs à peu près les mêmes : la connoissance lui revint un peu, mais il ne se souvenoit pas de ce qui s'étoit passé depuis qu'il étoit alité ; il retomba de nouveau dans le délire, & tout alloit au plus mal.

Nous avons plusieurs fois démontré qu'il ne faut pas se fier aux mieux-être qui arrivent dans les maladies avec des mauvais symptomes, & dans des états de crudité, parce qu'ils ne sont pas de longue durée ; c'est ce qui arriva à ce malade. Bientôt après, il perdit de nouveau la connoissance, & tout alla en empirant.

Vers le trentieme jour, la fievre fut aiguë : il rendit par les selles beaucoup de matieres ténues : il délira ; les extrêmités devinrent froides ; la parole lui manqua.

Tous ces symptomes, dans un malade affoibli par une longue maladie, signifient qu'il n'y a plus que quelques heures, ou peu de jours de vie ; cela dépend des forces qui peuvent lui rester.

Le trente-quatre, il mourut frénétique : durant tout le tems que je l'ai vu, il avoit un flux de ventre, des urines ténues & noires ; il avoit aussi une alternative d'assoupissement & d'insomnie ; les extrêmités étoient froides, & il délira jusqu'à la fin.

En voilà plus qu'il n'en faut pour caractériſer une frénéſie mortelle & ſans reſſource.

HISTOIRE du quatorzieme malade des épidémiques d'Hypocrate. liv. 3, ſect. 3.

La femme de Cyzique.

UNE femme, à Cyzique, étant accouchée avec beaucoup de peine de deux filles, & les lochies n'ayant point coulé ſuffiſamment, fut ſaiſie le premier jour d'une fievre aiguë qui commença avec *horreur*: elle eut une peſanteur douloureuſe à la tête & au cou; elle avoit des inſomnies; elle étoit taciturne, triſte, opiniâtre & révêche. Elle rendit des urines ténues; elle eut ſoif, beaucoup de dégoût & d'anxiétés aux précœurs; le ventre fut irréguliérement libre & reſſerré.

Le ſixieme jour elle eut pendant la nuit un grand délire, & ne dormit point.

Vers le onzieme jour elle devint furieuſe, & peu de tems après la connoiſſance lui revint; ſes urines étoient noires & ténues, & parurent enſuite huileuſes; elle fut tourmentée par une diarrhée d'humeurs ténues & abondantes.

Le quatorzieme jour elle eut des fréquentes convulſions; le froid s'empara des ex-

trêmités ; les urines s'arrêterent ; elle perdit la connoiſſance & la parole. La femme de Cyzique.

Le dix-ſeptieme jour elle mourut.

Réflexions ſur cette hiſtoire.

La circonſtance dans laquelle cette femme étoit tombée malade, & les ſymptomes qui accompagnoient cette fievre aiguë pendant les cinq premiers jours, annonçoient le plus grand danger ; car il y avoit des ſignes qui indiquoient clairement un délire prochain : il y en avoit d'autres qui faiſoient penſer que cette maladie ne finiroit pas ſans convulſions, pendant que ſon caractere atrabilaire faiſoit appréhender que le délire ne devint frénétique.

Le délire ſurvint le ſixieme jour ; la frénéſie, le onze, & les convulſions le quatorzieme. Les ſymptomes du onzieme annonçoient évidemment la mort pour le quatorze ou le dix-ſept ſuivant ; mais comme elle étoit vraiſemblablement jeune & vigoureuſe, elle commença ſeulement ſon agonie le quatorze, & ne mourut que le dix-ſeptieme. Nous conclurons de ce qui ſe paſſa le quatorzieme jour, que *rien n'eſt ſi* (1) *pernicieux dans une maladie aiguë, qu'une ſuppreſſion d'urine qui ſuccede à un refroidiſſement ;* car ceux qui ſe trouvent dans ce cas, ſont communément aux portes de la mort.

(1) Coac. ſect. 1, p. 419, texte 5.

ANALYSE de l'hiſtoire du quinzieme malade des épidémiques d'Hypocrate. liv. 3, ſect. 3.

La femme de Déalcès.

A Thaſe, la femme de Déalcès, enſuite de chagrins cuiſans, fut ſaiſie d'une fievre aiguë, avec *horreur*. Depuis le commencement juſqu'à la fin de ſa maladie, elle s'enveloppoit de ſes couvertures, & étoit taciturne; elle palpoit, grattoit, arrachoit & amaſſoit des flocons avec ſes mains; elle pleuroit, & rioit à l'inſtant ſuivant; elle ne dormoit aucunement; on lui appliquoit des ſuppoſitoires qui ne produiſoient aucun effet; elle buvoit fort peu, encore falloit-il l'exciter pour la faire boire; ſes urines étoient ténues & en petite quantité; la fievre paroiſſoit petite au tact; les extrêmités étoient froides.

Toutes les maladies aiguës qui prennent ſur de forts chagrins, ſont toujours bien dangereuſes; car le chagrin abat les forces, engendre l'humeur attrabilaire, affoiblit tous les organes, principalement ceux du cerveau, & conduit à la manie, ou aux fureurs mélancholiques. Il n'eſt donc point étonnant que la frénéſie ſe ſoit d'abord déclarée chez la femme de Déalcès; Les ſymptomes qui accompagnoient cette maladie pendant les huit premiers jours, nous feront conclure les ſentences ſuivantes: 1°. *Les frénétiques* (1)

(1) Prorrh. liv. 1, & Coac. ſect. 1, p. 421, n. 123.

boivent peu : 2°. *Les malades qui, dans le délire* (1), *s'occupent à palper leurs couvertures, les murailles, les ridaux de leur lit, qui grattent avec leurs mains, qui amaſſent des flocons, ſont frénetiques & attaqués mortellement.* Ce dernier axiôme étoit d'autant plus applicable à cette femme, qu'elle ne dormoit, ni la nuit, ni le jour, & qu'elle eut, dès le commencement, les extrêmités froides, qui, comme nous l'avons pluſieurs fois remarqué, ſont des ſignes très-pernicieux. Il n'étoit cependant pas encore tout-à-fait tems d'annoncer la mort de cette femme ; les ſymptomes pouvoient s'adoucir dans la ſuite ; & une évacuation critique, analogue à ſon état, auroit pu la tirer d'affaire ; car *ceux qui* (2) *ſont vexés par l'attrabile, & détenus de frénéſie, ſont ſoulagés quand il ſurvient un flux hémorrhoïdal. &c.* Il pouvoit encore ſurvenir une évacuation menſtruelle, ou un ſaignement convenable de nez. La femme de Déalcès.

Le neuvieme jour, elle délira beaucoup, puis elle devint tranquille & taciturne.

Cette journée étoit déciſive, puiſque l'embarras ſe formoit de plus en plus au cerveau ; car la tranquillité & le ſilence obſtiné ſont ordinaires aux frénétiques, ſur-tout à ceux dont l'humeur attrabilaire eſt dominante ; d'où nous conclurons encore, que *le délire* (3) *avec ſilence, dans les malades qui n'ont point perdu la parole, eſt un ſigne mortel.*

Le quatorzieme jour, la reſpiration fut

(1) Coac. ſect. 1, p. 421, n. 96, & pag. 424, n. 355.
(2) Liv. des criſes, p. 383. n. 124.
(3) Coac. ſect. 1, page 420, n. 81,

La femme de Déalcès. rare & grande pendant un certain tems, enſuite elle devint courte.

Toutes ces eſpeces de reſpiration ſont bien mauvaiſes. Celle qui eſt rare & grande indique, comme nous l'avons dit ci deſſus, le délire actuel, ou la convulſion prochaine; *la reſpiration courte ou petite* (1), *ſignifie de l'inflammation, de la douleur, ou un grand embarras dans les principaux viſceres.* Il étoit donc clair, dès ce moment, que la malade périroit; car quand un frénétique va juſqu'au quatorzieme jour ſans diminution de ſymptomes, & ſans apparence de coction, qu'au contraire, tout augmente, on doit le regarder comme perdu ſans reſſource; & le tems de la mort ſe ſuppute par l'âge & les forces, de la même maniere que dans les autres maladies mortelles.

Le dix-ſeptieme jour, on lui appliqua un ſuppoſitoire qui lui lâcha le ventre avec irritation: ce qu'on lui donnoit à boire, paſſoit ſans s'arrêter; elle fut privée de l'uſage de tous ſes ſens & ſa peau devint aride & tendue.

Les frénétiques, ainſi que ceux qui ſont attaqués de fievre ardente, ſont aſſez ſujets à avoir la peau du front ſeche, dure & aride, ſur-tout quand il ne ſe fait point de coction, & que les maladies tournent mal; *c'eſt pour lors un ſigne* (2) *bien mortel.* La femme qui fait le ſujet de cette hiſtoire, ayant de plus encore perdu le ſentiment, ſa vie ne pouvoit plus guere ſe prolon-

(1) Coac. ſect. 2, p. 425, n. 1.
(2) Liv. des Prénot. p. 397, n. 30.

ger que jusqu'au vingt, ou vingt-un ; d'où nous inférons que *ceux qui, étant* (1) *affoiblis par la maladie, perdent la faculté de voir & d'entendre, sont proche de la mort.* La femme de Déalcès.

Le vingtieme jour, elle parla beaucoup ; puis elle resta sans parole, avec une respiration courte.

Le vingt-unieme jour elle mourut.

Commentaire sur l'histoire du seizieme malade des épidémiques d'Hypocrate. Liv. 3, sect. 3.

Un jeune homme de Mélibée, après s'être échauffé depuis long-tems par des débauches de vin & de femmes, tomba malade ; il fut d'abord saisi d'un frisson horrifique ; il eut ensuite des nausées & des insomnies, sans être altéré. Le premier jour, il rendit par les selles, des matieres dures & liquides : les jours suivans, les déjections ressembloient à une sérosité bilieuse ; les urines étoient ténues, modiques & sans couleur ; la respiration étoit par intervalle rare & grande ; il y avoit aux hypochondres une tension molle, sans dureté extérieure, qui s'étendoit d'un côté à l'autre ; il avoit une palpitation de cœur continuelle ; son urine fut huileuse. Le jeune homme de Mélibée.

(2) Coac. sect. 1, p. 420, n. 91.

Le jeune homme de Mélibée.

On ſait que les excès du vin & des femmes affoibliſſent le genre nerveux, qu'ils deſſechent le ſang, l'appauvriſſent & conduiſent enfin aux maladies inflammatoires; auſſi, à meſure que la maladie de ce jeune homme ſe développoit, on voyoit naître les ſymptomes d'une maladie terrible; le défaut de ſoif, les inſomnies, les urines ténues, ſans couleur, l'embarras des hypochondres, & la reſpiration rare & grande, indiquoient la frénéſie actuelle ou très-prochaine. Nous ferons obſerver ici qu'il ne faut pas toujours entendre par reſpiration rare & grande, celle qui ſe fait lentement, pleinement & uniformément; je l'ai du moins rarement obſervé de cette façon dans les délires frénétiques; mais j'ai le plus ſouvent remarqué de quart d'heure en quart d'heure, quelquefois plutôt, d'autres fois plus tard, de grandes inſpirations ſemblables aux longs ſoupirs; & à la fin de l'expiration ſuivante, les malades reſtent quelques ſecondes avant de recommencer à inſpirer; après cet intervalle de repos, la reſpiration ordinaire revient & continue pendant quelque tems, juſqu'à ce que la grande inſpiration reparoiſſe. J'ai auſſi obſervé chez les malades mortellement attaqués, que ces longs ſoupirs revenoient plus ſouvent, & que, dans les intervalles de l'un à l'autre, la reſpiration étoit preſque toujours petite, obſcure, gênée, ou laborieuſe. Je penſe que c'eſt ainſi qu'il faut entendre la plupart des reſpirations rares & grandes dont Hypocrate parle, tant ici, qu'ailleurs; cela eſt du moins conforme à ce qui s'obſerve journellement dans nos climats.

Galien, qui a cherché à rendre raiſon de tout,

dit que la respiration est rare en ces sortes de cas, parce que l'ame oublie de respirer, comme si la respiration se faisoit par le concours de la volonté & de la mémoire. N'observe-t-on pas au contraire que bien des gens éprouvent quelquefois une espece d'oppression à la poitrine, lorsqu'ils pensent à leur respiration; il faut par conséquent que cette respiration rare & grande dépende d'une autre cause, telle que d'un embarras matériel quelconque dans la construction organique de la poitrine & du cerveau. Il n'est point aisé de déterminer cette cause; ce qui au surplus deviendroit assez inutile dans la pratique; nous avons seulement besoin de connoître les signes qui indiquent le délire ou la frénésie. La recherche de la cause de ces signes ne sert la plupart du tems qu'à induire dans des erreurs dangereuses, après avoir consommé bien du tems à discourir vainement. Le vrai moyen de devenir bon Praticien, c'est d'expliquer les faits par les faits, & de s'appliquer à bien connoître tous les symptomes propres à chaque maladie, ainsi que les signes qui annoncent le danger, la mort, ou le retour de la santé. Or ces signes, ces symptomes ont des nuances, des liaisons, des analogies qu'il est très-essentiel de savoir bien distinguer; tout le surplus du tems qu'on emploie à l'étude des causes est en pure perte; c'est par cette raison que nous avons pris le parti d'écarter de cet ouvrage, tous raisonnemens qui ne sont pas directement liés avec les faits que nous traitons.

Le jeune homme de Mélibée.

Le jeune homme qui fait le sujet de cette histoire, eut, peu de tems après, les deux hypochondres tendus sans dureté extérieure; ce qui

Le jeune homme de Mélibée.

signifioit une inflammation bien profonde, telle qu'au diaphragme, ou une tenſion flatulente occaſionnée par quelque putridité qui ſe formoit dans les viſceres : d'où l'on voit que ce ſymptome ajoutoit un degré de danger de plus à la ſituation affligeante du malade. Il eſt dit vers la fin de cet article, qu'il avoit continuellement une palpitation de cœur. Je ſerois porté à croire que les copiſtes ont pu ſe tromper en cet endroit, & qu'il y avoit ſeulement une palpitation aux précœurs ; ce qui ſignifieroit aux hypochondres. J'ai vu ſouvent de ſemblables battemens aux hypochondres des frénétiques ; mais j'y ai bien rarement obſervé de vraies palpitations de cœur. Ce qui peut confirmer cette opinion, c'eſt que toutes les fois qu'il y a tenſion douloureuſe aux hypochondres, on y obſerve preſque toujours des battemens qui ſont l'effet de l'inflammation qui s'y forme, ou qui eſt déjà formée, *& ce ſigne a été régardé par Hypocrate* (1), *comme très-pernicieux*. Mais quoi qu'il en ſoit, une palpitation de cœur en cette circonſtance, ſeroit auſſi dangereuſe, à moins qu'elle ne fût ordinaire au malade lorſqu'il étoit en ſanté. Les urines huileuſes qu'il rendit, étoient encore un ſigne bien funeſte, puiſqu'aucun de ceux dont Hypocrate a fait mention dans ces quarante-deux hiſtoires, n'a évité la mort avec de ſemblables urines, ainſi que nous l'avons déjà fait remarquer plus haut.

Le dixieme jour, il eut un petit délire ; il étoit cependant tranquille & taciturne ; ſa peau étoit aride & tendue, & ſes déjec-

(1) Liv. des Prénot. p. 399, n. 85.

tions furent ou abondantes & ténues, ou bilieuſes & graſſes. Le jeune homme de Mélibée.

Nous avons vu dans l'hiſtoire précédente, que la peau aride & tendue, eſt un ſigne bien mortel. Les déjections abondantes épuiſoient les forces, tandis que leur ténuité indiquoit la grande crudité des humeurs morbifiques; & quand elles devenoient graſſes & bilieuſes, elles étoient encore pire que d'être ſimplement crues, parce qu'elles ſignifioient alors la colliquation.

Le quatorze tout redoubla; ſon eſprit fut fort égaré; il déraiſonna beaucoup.

Le quatorzieme étant un principal jour de criſe & de remarque, mérite d'autant plus l'attention des obſervateurs, que c'eſt vers ces tems critiques qu'on juge avec aſſez de certitude de la léthalité des maladies, ou de leur ſalubrité; d'où nous concluons que *les ſignes mortels ayant ſubſiſté juſqu'à ce jour incluſivement, il falloit s'attendre à le voir bientôt périr*; cela dépendoit des forces vitales qui s'eſtiment principalement par la reſpiration & par le pouls, dont il n'eſt pas fait mention.

Le vingtieme, il eut un délire furieux; il fut très-agité; ſes urines s'arrêterent. A peine pouvoit-il boire; le vingt-quatrieme jour il mourut dans la frénéſie.

Il falloit que ce malade joignît à ſa jeuneſſe, une conſtitution bien robuſte pour être allé ſi loin avant de ſuccomber; car il y avoit long-tems qu'on appercevoit que les cauſes de la maladie avoient complettement pris le deſſus ſur les forces de la nature, & qu'il n'y avoit par conſéquent plus d'eſpérance; mais la jeuneſſe vigoureuſe

Le jeune homme de Mélibée.

combat long-tems avant que d'éprouver la diſſolution de ſon être. Tous les efforts de la nature ſont inutiles & vains, quand elle eſt dégradée à un certain point ; c'eſt le cas où étoit ce jeune homme, puiſqu'avant le dixieme jour, ſon ſort funeſte étoit preſqu'entiérement décidé par les progrès que ſa maladie avoit faits ſur le diaphragme, ſur les viſceres du ventre, & dans le cerveau.

SECTION SECONDE.

QUI contient de suite les histoires des malades qui ont recouvré la santé

La nature est le premier Médecin. Hypoc. malad. popul. liv. 6, sect. 5.

COMMENTAIRE sur l'histoire du troisieme Malade des épidémiques d'Hypocrate. Livr. 1, sect. 3.

HEROPHON fut attaqué d'une fievre aiguë ; dans les premiers jours il alloit difficilement à la garde-robe ; ses déjections étoient modiques & semblables à celles qu'on rend dans le tenesme ; elles devinrent ensuite ténues, bilieuses & abondantes ; il ne dormoit point ; les urines étoient noires & ténues. Hero-phon.

Ce prélude annonçoit une maladie grave ; les signes étoient mauvais, puisqu'ils faisoient craindre le délire ; mais il n'y avoit encore rien de mortel.

Le cinquieme jour au matin, il devint sourd ; tout redoubla ; la rate s'enfla ; il y eut tension à l'hypochondre ; il rendit par les selles, des matieres noires en petite quantité ; il délira.

Hero-phon. *La surdité* (1) *qui survint au commencement du jour, confirmoit le pressentiment du délire prochain* qui vint dans le courant de la journée ; l'enflure de la rate, & la tension à l'hypochondre étoient aussi de mauvais symptomes, cependant *moins* (2) *dangereux que si l'enflure eût été du côté droit.* Les déjections noires pouvoient faire mal augurer ; mais pour ne pas donner à ce signe trop d'extension, nous ferons remarquer qu'il y a trois sortes de déjections noires, savoir, 1°. celle qui a une consistance de bouillie, & qui a précisément la couleur du sang noir : *cette espece de déjection est des plus* (3) *mortelles* ; j'en ai vu souvent, sans jamais avoir pu sauver aucun de ceux qui en ont ainsi rendu. 2°. Il y en a une autre qui paroît composée d'humeurs bilieuses & séreuses liées avec quelques excrémens noirs ; quand on la laisse reposer, elle dépose ordinairement au fond du bassin une matiere noire, tandis que la partie supérieure de la déjection paroît d'une fluidité brunâtre ; lorsque cette évacuation n'a pas de mauvaise odeur, elle n'est pas communément dangereuse ; mais si elle exhale une odeur fétide, elle est pernicieuse. 3°. La derniere espece de déjection noire ressemble à des matieres liées, mais recuites ; elle a ordinairement l'odeur purement fécale ; celle-ci est mauvaise, mais elle n'est pas pernicieuse. Il ne faut pas confondre l'odeur putride avec l'odeur fécale ; la premiere est une odeur de chairs pourries, ou de cadavre, qui est

(1) Liv. des crises, p. 383, n. 136.
(2) Liv. des Prénot. p. 398, n. 89.
(3) Coac. sect. 3, p. 435, n. 335.

presque toujours accompagnée de colliquation : il est rare que les malades se sauvent avec de semblables déjections. L'odeur fécale n'a rien de putride ; elle est à la vérité forte ou puante, mais elle est naturelle & semblable à celle que l'on rend dans la meilleure santé. Comme Hypocrate ne définit point ici l'espece de déjection, il y a grande apparence qu'elle ne ressembloit point au sang noir, & qu'elle n'exhaloit pas une fétidité cadavreuse ; car avec les autres symptomes, la maladie eût été absolument mortelle ; cela n'empêchoit pas qu'elle ne fût d'ailleurs assez dangereuse, mais on avoit espérance qu'il pourroit arriver dans les jours suivans, une coction suivie de crise, ou une apostase accompagnée de quelques rudimens de pépasme qui sauveroient le malade. Heros phon.

Le sixieme jour il déliroit encore ; il sua pendant la nuit ; le délire persista ; il sentit du froid.

Cette sueur ne signifioit rien ; elle eût été meilleure le sept, ou le neuf, parce que les redoublemens arrivoient en jours impairs, & que les bonnes crises suivent l'ordre des redoublemens, & qu'elles sont toujours précédées ou accompagnées de quelque marque de coction ; il paroît, à la vérité, qu'il n'y avoit que du délire sans augmentation de symptome ; il falloit donc encore attendre, avant que d'établir un prognostic sûr, ou du moins le prononcer avec des conditions qui missent le Médecin à l'abri de tout reproche. Voici, par exemple, le parti qu'on pouvoit tirer d'une pareille circonstance : Après avoir prescrit un apozeme, un julep, ou quelqu'autre remede

Hero-phon. doux & relatif à l'état du malade, & bien faire sentir auparavant tout le danger de la maladie, on feroit naître aux parens ou aux assistans, une espérance conditionnelle, c'est-à-dire, dans le cas où les remedes prescrits produiroient leurs effets naturels.

Le septieme jour, le froid s'empara des extrêmités; il eut soif; sa connoissance n'étoit pas entiere. Vers la nuit, la connoissance lui revint; il dormit.

La cessation du délire & le sommeil faisoient espérer, mais ils ne donnoient pas encore gain de cause; c'est principalement dans ces occasions qu'il faut que les Médecins usent de toute leur prudence pour ne pas trop parler; ils doivent seulement faire comprendre que ces sortes de mieux viennent des remedes; qu'il y a toûjours du danger, & que la moindre faute commise par le malade, ou par les assistans, perdroit tout.

Le huitieme, la fievre augmenta; l'enflure de la rate diminua; la connoissance fut parfaitement rétablie. Il se plaignit d'abord d'une douleur à l'aine gauche; il s'y forma une tumeur; ensuite les douleurs descendirent dans les deux jambes; il passa une bonne nuit; les urines étoient d'une meilleure couleur, & contenoient une petite quantité de sédiment.

L'augmentation de la fievre ne signifie pas toujours une augmentation de mauvais symptomes; les meilleures coctions, les crises, les métastases salutaires ne sont souvent dues qu'à de grands re-

doublemens ; car *ceux qui doivent essuyer* (1) *une crise, sont bien fatigués la nuit qui la précede ; mais la suivante est plus douce.* Ces bons accès ne sont pas difficiles à distinguer des autres ; ils sont toujours accompagnés d'une force constante & bien marquée dans le pouls ; les battemens n'en sont, ni foibles, ni trop précipités ; les douleurs, les anxiétés sont moins considérables que dans les autres accès, ou du moins, elles ne sont que passageres, & finissent bientôt. Lorsqu'il y a oppression dans les organes de la respiration, elle diminue à vue d'œil vers le déclin des accès salutaires. Quand les bons redoublemens sont à leur apogée, les malades supportent plus facilement leurs maux ; le soulagement est sensible ; les urines & les selles passent plus librement ; ce qui étoit trop relâché, trop fluide reprend du ton ou de la consistance ; ce qui étoit trop tendu se relâche, tandis que les précédens paroxismes étoient accompagnés de gonflemens constans dans l'estomac, dans le ventre, &c. Ces augmentations de fievre finissent enfin par une crise, ou par une bonne apostase, à laquelle succede une diminution générale de tous les symptomes ; la connoissance, le sommeil, & souvent l'appétit reviennent. Hero-phon.

Ce qui confirme la bonne opinion de tous ces bien-être, c'est le pépasme ou la coction des humeurs qui a précédé, qui accompagne ou qui suit ces redoublemens ; les coctions sont alors complettes ou incomplettes ; celle des urines, par exemple, est achevée lorsqu'il y a un dépôt

(1) Aphor. 13, sect. 2.

Hero-phon. abondant, léger, blanc, égal, & que le sédiment paroît s'élever du fond du vase, comme un cône arrondi, ou comme une boule ; la coction est incomplette, ou mauvaise, si le dépôt est en petite quantité, s'il est rouge, inégal, de plusieurs couleurs, grossier, pesant, & si la couleur de l'urine s'éloigne du jaune pâle ou lavé.

La coction des crachats est parfaite, quand le malade les expectore aisément, qu'ils sont blancs & légers, approchants d'un pus louable.

Celle des excrémens est finie, si les matieres sont bien liées, moulées, un peu molles, d'un jaune lavé, si l'odeur n'est que fécale, & si les déjections se font dans des intervalles qui ne soient, ni trop longs, ni trop courts.

La pituite, qui dans les rhumes découle du nez, ou qui tombe sur la gorge & dans la trachée-artere, est censée cuite ou mitigée, lorsqu'au lieu d'être ténue, limpide & âcre, elle devient blanche, épaisse, insipide, & que l'abondance de cette sécrétion diminue.

La coction de la bile est achevée, quand au lieu d'être verte, noire, rougeâtre, brune, elle est d'un jaune pâle, & d'une consistance médiocre, ou suffisamment mêlée de pituite.

Enfin celle des abcès est louable, si le pus qui en sort est blanc, léger, modérément épais, doux, sans odeur, & s'il ne tache point les lancettes ou les autres fers avec lesquels on ouvre les dépôts.

Toutes les coctions sont plus ou moins complettes, selon qu'elles approchent plus ou moins des conditions dont nous venons de donner le détail.

Les rudimens de coction qui parurent à la fin de ce redoublement, dans les urines d'Hérophon, étoient donc un fort bon signe qui marquoit que la nature commençoit à prendre le dessus sur les causes de la maladie ; aussi l'enflure de la rate diminua, & ce qui en assuroit encore plus le succès, c'est qu'il se fit une métastase à l'aine gauche qu'Hypocrate appelle selon la rectitude du mal ; ensuite les douleurs descendirent dans les deux jambes ; ce qui étoit encore un autre signe salutaire qui fit cesser la surdité ; d'où nous concluons que *les douleurs qui descendent* (1) *aux parties inférieures, délivrent de la surdité.* [Hérophon.

La connoissance fut aussi parfaitement rétablie.

Tant de signes salutaires faisoient espérer un jugement ou une crise prochaine ; mais comme la coction n'étoit pas complette, il y avoit lieu de croire que le jugement ne seroit, ni parfait, ni sans rechûte. Ce pressentiment d'une rechûte n'empêchoit cependant point que la vie du malade ne fût en sûreté, puisque ses urines avoient une bonne couleur avec un peu de sédiment louable. Je ne sache pas d'ailleurs, depuis plus de trente ans que je vois des malades, qu'aucun soit mort dans les maladies aiguës, après avoir constamment rendu des urines d'une bonne couleur, c'est-à-dire, d'un beau clair de citron, soit qu'il y ait eu suspension dans ces urines, ou non ; quoique j'aie souvent vu des symptomes effrayans, ce seul signe m'a toujours rassuré, & j'ai enfin obtenu des heureuses terminaisons de maladie. Il

(1) Livre des crises, p. 383, n. 129.

Hero-phon. est vrai que j'ai toujours observé avec ce signe, une régularité assez constante dans le pouls, sauf à l'approche des crises, où il survient quelque fois des irrégularités singulieres ; mais les pouls sont toujours forts, & les battemens ne sont jamais trop précipités.

Le neuvieme jour, il sua & fut jugé ; la fievre cessa. Cinq jours après, c'est-à-dire, le quatorzieme, il retomba ; la rate s'enfla de nouveau ; la surdité revint.

Cette rechûte étoit conforme à la prédiction précédente. Nous tirerons de-là l'axiôme suivant: *Il ne faut pas beaucoup craindre* (1) *les maux qui surviennent contre la raison, parce qu'ils n'ont pas coutume de durer long-tems.*

Le dix-sept qui étoit le troisieme jour après la rechute, la tumeur de la ratte se dissipa ; la surdité diminua ; les douleurs descendirent aux cuisses ; il sua pendant la nuit ; il fut entiérement jugé sans avoir eu le moindre délire pendant tout le tems de sa rechûte.

Le copiste de cette histoire n'a pas ajouté que la couleur & le sédiment des urines étoient parfaits ; mais on doit le supposer de ce que le jugement fut complet, sans quoi il seroit resté quelques douleurs dans les jambes, même après la crise finale, comme il arrive souvent chez les malades dont les crises ont été précédées, accompagnées & suivies de coction imparfaite ou équivoque.

(1) Aphor. 27, sect. 2, p. 387.

ANALYSE de l'hiſtoire du cinquieme malade des épidémiques d'Hypocrate. Livr. 1, ſect. 3.

LA femme d'Epicrate qui demeuroit chez Archigete, fut ſaiſie d'un violent friſſon peu avant que d'accoucher; la fievre ne vint cependant pas, comme on auroit pu l'imaginer; le lendemain elle étoit dans le même état. Le troiſieme jour elle accoucha d'une fille, & tout ſe paſſa dans l'ordre. La femme d'Epicrate.

Nous conclurons de ce prélude, que *les femmes qui ont un friſſon rigoureux avant leur accouchement, & qui enſuite accouchent* (1) *aiſément, ce qui ſuccede après devient difficile & dangereux.*

Le ſecond jour de ſon accouchement, elle eut une fievre aiguë avec des douleurs à la matrice & à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac; elle avoit des inſomnies; on lui appliqua un peſſaire qui lui procura du ſoulagement; mais elle eut mal à la tête, au cou & aux lombes; elle rendit par les ſelles, des humeurs bilieuſes, ténues & pures; ſes urines furent ténues & noirâtres.

Ces ſymptomes, ainſi que nous l'avons démontré pluſieurs fois, annoncent le délire; il eſt donc prudent & honorable au Médecin d'en prévenir les parens & les aſſiſtans.

(1) Coac. ſect. 3, p. 433, n. 166 & 188.

La femme d'Epicrate.

Le ſixieme jour de ſa fievre, elle délira pendant la nuit.

Lorſqu'on craint le tranſport au cerveau, & qu'enſuite il ſurvient, la maladie, comme nous l'avons vu bien des fois, eſt encore plus grave.

Le ſeptieme jour, elle eut un redoublement & des inſomnies; le délire continua; elle étoit altérée; les déjections étoient bilieuſes, rougeâtres.

Tous ces ſymptomes qui ſont par eux-mêmes bien dangereux, le ſont encore plus dans une maladie qui ſuccede à un accouchement. Pour bien juger de la force de ces ſignes, il faudroit connoître l'état du pouls, de la reſpiration & des urines, ainſi que l'âge & les forces de la malade. Il n'y a, par exemple, encore rien de déſeſpéré pendant que le pouls ſe ſoutient en force & en égalité, principalement ſi les malades ſont jeunes ou d'une conſtitution robuſte; *une bonne reſpiration dans les maladies aiguës, a auſſi une grande force pour ſauver* (1) *les malades.* La reſpiration eſt bonne quand elle eſt médiocrement grande; qu'elle ſe fait en tems égaux, ſans précipitation, avec une pleine liberté; que l'intervalle entre l'inſpiration & l'expiration n'eſt pas trop long; qu'elle eſt exempte de douleur ou d'oppreſſion; que le thorax ne paroît point s'élever trop, & que les narines du malade ne ſont, ni agitées, ni plus dilatées qu'à l'ordinaire. La reſpiration eſt plus ou moins défectueuſe, ſelon qu'elle eſt plus ou moins éloignée de ces conditions. Il y a apparence que cette malade ne péchoit, ni par le

(1) Livr. des Prén. p. 398, n. 70.

pouls

pouls, ni par la respiration, & qu'elle étoit d'ailleurs d'une bonne constitution, puisqu'elle s'est enfin tirée d'affaire. Le seul prognostic qu'on pouvoit hasarder, étoit de dire qu'au moyen d'un changement avantageux sous quatre ou cinq jours, on pourroit sauver la malade; que s'il survenoit au contraire quelques autres signes ou symptomes mauvais, la malade périroit. La femme d'Epicrate.

Le huitieme jour elle frissonna de nouveau; elle fut ensuite plus tranquille.

Si ce calme étoit accompagné de quelques bons signes, tel que d'une meilleure coction dans les urines & dans les déjections, avec des selles plus liées & moins abondantes, on pourroit espérer un changement avantageux vers le onze; car quand il y a des rudimens de coction, & que les forces sont bonnes, la confiance n'est jamais vaine; mais il faut bien prendre garde à ne point annoncer trop tôt la victoire, sur-tout quand on est encore jeune Médecin, à cause de l'expérience nécessaire pour bien connoître les forces de la nature, & les coctions, pour les bien peser, les comparer avec les mauvais signes, & juger ensuite solidement; *car les apparences ou ressemblances* (1) *se montrent souvent avec tout l'extérieur de la réalité, en imposent quelquefois aux bons Médecins, leur causent des difficultés, & les induisent en erreur*: on se contente en ces sortes de cas, d'annoncer que le malade est moins mal, mais que le danger subsiste.

Le neuvieme jour, elle fut dans le même

(1) Maladies populaires. Livre 6, sect. 8, page 349, n. 56.

La femme d'Epicrate.

état. Le dixieme, les cuisses furent douloureuses, le mal de cœur la reprit avec des pesanteurs à la tête ; elle avoit toute sa connoissance ; elle dormit mieux ; les déjections s'arrêterent.

Le sommeil, la pleine connoissance & la cessation du flux de ventre, faisoient voir que les douleurs aux jambes étoient une bonne apostase, puisque les causes morbifiques descendoient dans des parties ignobles, & qu'au moyen de cette marche, elles s'éloignoient encore plus du cerveau ; mais cela ne suffisoit pas, il falloit encore des signes d'une bonne coction, sans quoi l'humeur pouvoit remonter d'un instant à l'autre, reproduire les mêmes symptomes, & replonger la malade dans le même danger que ci-devant.

Le onzieme jour elle sua ; les urines étoient d'une meilleure couleur, avec beaucoup de sédiment ; elle fut mieux.

Le bien-être de ce jour-là n'étoit point suspect, il annonçoit au contraire une flatteuse espérance ; il étoit cependant probable que la coction n'étoit point encore complette, soit dans les déjections, soit dans les urines, puisque la malade ne fut finalement jugée que le quatre-vingtieme jour ; la couleur des urines fut donc meilleure sans être parfaitement belle ; le sédiment étoit copieux sans être complettement bon, tant par rapport à sa couleur, qu'à sa consistance & à son poids ; il falloit donc encore du tems pour rectifier ces coctions ; mais le danger se dissipoit à vue d'œil.

Le quatorzieme jour, elle eut un nouveau frisson avec fievre aiguë.

Les redoublemens précédés de friſſon dans les fievres aiguës, ſont très-ſouvent des efforts que la nature fait pour opérer les coctions & les criſes ; & ſelon que ces efforts l'emportent plus ou moins ſur les cauſes de la maladie, ces coctions, ces criſes ſont plus ou moins complettes ; mais quand les forces de la maladie ſont beaucoup au-deſſus de celles des malades, la nature ſuccombe enfin après quelques tentatives de cette eſpece. La femme d'Epicrate.

Le quinze, elle vomit abondamment des humeurs jaunes, bilieuſes ; elle ſua ; la fievre la quitta, mais elle revint pendant la nuit ; les urines étoient épaiſſes, avec un ſédiment blanc.

Il eſt évident que la coction n'étoit pas encore parfaite, tant à cauſe que la fievre revint, que parce qu'il n'étoit pas dit que le ſédiment étoit léger égal & copieux ; il falloit donc encore quelque tems pour l'achever.

Le ſeizieme jour, elle eut un redoublement, beaucoup d'agitations ; elle ne dormit point ; elle délira.

Si la reſpiration & le pouls étoient bons, ainſi qu'on a lieu de le préſumer, il y avoit toujours bonne eſpérance.

Le dix-huitieme, elle avoit ſoif ; la langue paroiſſoit aride, brûlée ; elle ne dormit point ; elle délira beaucoup ; il lui ſurvint des douleurs aux cuiſſes.

Comme on ne dit mot ſur ce qui ſe paſſa le dix-ſept, il y a apparence qu'il n'y eut rien de nouveau, & que les urines, deſquelles on ne parle pas non plus, donnoient quelquefois des

La femme d'Epicrate.

signes de coction, & d'autre fois non ; ce qui nous donnera lieu à conclure l'axiôme suivant : *Lorsque les urines* (1), *dans les maladies aiguës, sont tantôt accompagnées de sédiment blanc & léger, & tantôt rendues pures, cela signifie que la maladie sera longue & moins sûre*, principalement *si dans cette alternative, l'urine est ténue* (2), *bilieuse, avec un sédiment modique & ténu*, c'est-à-dire avec un sédiment qui n'ait pas assez de consistance, & qui soit en trop petite quantité. Le dix-septieme jour n'ayant d'ailleurs rien opéré, tout concouroit à faire penser que la maladie seroit longue ; car *le dix-septieme est un jour* (3) *de remarque qu'on ne doit point négliger*. L'altération, la sécheresse de la langue, l'insomnie & les absences indiquoient, non-seulement que le jugement étoit éloigné, mais encore que la malade couroit quelques risques, si elle n'eût pas été d'une aussi bonne constitution.

Le vingtieme au matin, elle eut un léger frisson ; elle étoit assoupie, tranquille ; elle dormit ; elle vomit un peu d'humeurs bilieuses & noires ; elle devint sourde pendant la nuit.

Le sommeil tranquille qui succéda au frisson étoit un bon signe pour la malade. Le vomissement qui survint le même jour eût de même été louable, s'il avoit été mêlé de pituite ; car *tout vomissement* (4) *de bile & de pituite bien mêlées*,

(1) Liv. des Prénot. page 399, n. 166.
(2) Coac. sect. 3, p. 434, n. 248.
(3) Aphor. 24, sect. 2, p. 387.
(4) Liv. des Prénotions, p. 400, n. 187.

eſt très-utile, pourvu qu'il ne ſoit, ni trop épais, ni trop abondant. La couleur noire qui s'y joignit n'étoit pas bonne ; *elle n'eſt pas à la vérité ſi pernicieuſe* (1) *que celle qui eſt livide, ou qui exhale une mauvaiſe odeur* : on ne peut néanmoins diſſimuler que ce vomiſſement devoit laiſſer ſur le ſort de la malade, quelques craintes, qui, dans le cas préſent, étoient contre-balancées par la tranquillité du ſommeil. D'ailleurs le vomiſſement noir qui n'eſt pas gras, qui ne reſſemble point à l'atrabile pure, ou au ſang noir, n'eſt pas ſi dangereux, ſur-tout quand il y a quelques autres bons ſignes ; il ſe préſente même des occaſions, (mais elles ſont rares), où le vomiſſement d'humeurs noires devient critique, & ſauve les malades ; je l'ai vu quelquefois dans les maladies occaſionnées par la mélancholie atrabilaire, & dans le cas de ſuppreſſion menſtruelle & hémorrhoïdale. La femme d'Epicrate.

La ſurdité qui vint pendant la nuit, étoit cauſée par l'humeur mal cuite qui ſe portoit quelquefois à la tête, d'autres fois aux jambes & à l'eſtomac. Ce ſymptome, d'un inſtant à l'autre, pouvoit ſe diſſiper par le reflux de cette humeur indigérée ; mais en ſe diſſipant ainſi, il ne faiſoit que changer de place aux dépens d'une autre partie qui en ſouffroit. Il étoit donc eſſentiel que la coction s'en fît parfaitement, *ou qu'il ſurvînt un ſaignement de nez* (2) *ou une diarrhée, &c. qui auroit délivré la malade de cette humeur rébelle.*

Vers le vingt-unieme, elle ſe plaignit

(1) Liv. des Prénot. p. 400, n. 191.
(2) Coac. ſect. 1, p. 424, n. 322.

La femme d'Epicrate.

d'une peſanteur douloureuſe dans tout le côté gauche ; elle touſſa un peu ; les urines étoient épaiſſes, troubles, rougeâtres, & ne dépoſoient point ; le reſte alloit aſſez bien, mais elle n'étoit pas ſans fievre ; dès les premiers jours de ſa maladie, elle avoit mal à la gorge avec rougeur ; la luette étoit gonflée ; elle eut une fluxion âcre, mordicante & ſalée juſqu'à la fin.

Tous ces ſymptomes ſignifioient que les cauſes de la maladie étoient ténaces, opiniâtres ; que la nature étoit cependant encore vigoureuſe, puiſqu'elle faiſoit continuellement des efforts pour les atténuer, les digérer, & les expulſer par quelqu'apoſtaſe ou métaſtaſe utile ; *mais cette humeur ambulante, rebelle, incuite* (1), *indiquoit que la maladie ſeroit d'une longue durée, & que la malade, ſans un bon tempérament, couroit riſque de périr*, d'autant plus que la fievre continuoit, & qu'elle conſervoit dès les premiers jours de ſa maladie, une fluxion à la gorge.

Vers le vingt ſeptieme jour, elle étoit ſans fievre ; l'urine dépoſa ; le côté lui faiſoit encore mal.

Ce calme, accompagné de coction, emportoit tout danger ; mais cette douleur de côté marquoit encore de la longueur, ainſi que la diſtillation de l'humeur âcre ſur la gorge.

Le trente-quatrieme, la fievre la reprit avec un flux bilieux.

---

(1) Malad. popul. l. 1, ſect. 2, pag. 300, n° 91.

Cette évacuation qui succéda à l'accès de fievre, La femme lui procura du soulagement ; mais la crise ne fut d'Epicrate qu'imparfaite.

Le quarantieme jour, elle vomit des humeurs bilieuses, en petite quantité.

Comme il n'y avoit plus d'humeurs noires dans ce second vomissement, tout faisoit espérer une heureuse terminaison. Ce penchant de la nature à se débarrasser par cette voie de ce qui l'incommodoit, étoit visiblement, 1°. une suite de l'affection qu'elle avoit ressentie au commencement de cette maladie, vers l'orifice supérieur de l'estomac : 2°. Ce même penchant signifioit encore que la crise finale pourroit bien se faire par le vomissement, du moins en partie, si la nature ne venoit point à bout de changer ou d'altérer assez cette humeur pour la dissiper d'une maniere plus commode : 3°. Il pouvoit enfin être resté dans la matrice, après son accouchement, quelque chose que la nature n'auroit pu bien éliminer sans le secours du vomissement.

Le quatre-vingtieme jour, elle fut délivrée de la fievre, & jugée définitivement.

Il reste à savoir si cette guérison s'est opérée du quarantieme au quatre-vingtieme jour, par la seule & simple coction, ou si la coction a été suivie de quelque évacuation ; le copiste de cette histoire n'en dit rien. Ce qui est assez probable, c'est que les quarante derniers jours de cette maladie ont dû se passer en langueur & en fievre erratique, & que par ce moyen, la malade a été tantôt bien, tantôt mal, jusqu'à ce qu'enfin la nature, après avoir, en différente fois, affoibli cette humeur opiniâtre, a été assez vigoureuse

La femme d'Epicrate.

pour diſſiper dans la derniere tentative qu'elle fit, tout ce qui pouvoit en reſter ; c'eſt du moins ce qui s'obſerve journellement dans les longues maladies. Comme les quatrieme, ſeptieme, quatorzieme, vingtieme & vingt-ſeptieme jours ſe paſſerent ſans criſes, nous conclurons *que les défauts de criſe* (1) *dans les jours décrétoires, ne ſont pas toujours funeſtes, mais qu'ils indiquent néceſſairement de la longueur.*

COMMENTAIRE ſur l'hiſtoire du ſixieme malade des épidémiques d'Hypocrate. Liv. 1, ſect. 3.

Cleonactis.

CLEONACTIS qui demeuroit au-deſſus du temple d'Hercule, fut attaqué d'une fievre irréguliere ; il eut dès le commencement mal à la tête & au côté gauche ; le reſte du corps n'étoit affecté que d'une eſpece de laſſitude ; les accès de cette fievre ne gardoient aucun ordre conſtant ; quelquefois il ſuoit, d'autres fois point ; les accès paroiſſoient ſur-tout dans les jours décrétoires.

Le début de cette maladie ſignifioit qu'elle ſeroit longue ; ſon irrégularité, & le défaut d'ordre dans ſes redoublemens, ne permettoient pas de donner au prognoſtic plus d'extenſion ; car *juſqu'à ce que les maladies* (2) *aient acquis le de-*

(1) Coac. ſect. 1, p. 420, n. 95.
(1) Prorrh. liv. 2, ſect. 1, p. 411, n. 78.

gré de ſtabilité néceſſaire pour les caractériſer, les prédictions ne ſont point sûres. De tout ce qui parut dans les commencemens, on pouvoit ſeulement préſumer que ce malade, avec une conſtitution ordinaire, ne devoit pas périr, à moins qu'il ne fît pendant le cours de la maladie quelques fautes graves dans le régime. Cleonactis.

Le vingt-quatrieme jour, il ſentit du froid aux doigts des mains; il vomit beaucoup d'humeurs bilieuſes, enſuite des vertes; il en reçut bien du ſoulagement.

Il y a une telle communication de la tête à l'eſtomac, que le dérangement de l'un influe preſque toujours ſur l'autre. C'eſt ainſi que les coups violens à la tête, les migraines & les autres douleurs de cette partie, cauſent pour l'ordinaire des nauſées & le vomiſſement; que les maux d'eſtomac, ou les picottemens à ſon orifice, occaſionnent réciproquement des douleurs à la tête; que les humeurs bilieuſes, croupies, dégénérées de leur état naturel, après avoir cauſé des angoiſes, des anxiétés aux précœurs, excitent des vives douleurs à la tête, juſqu'à produire quelquefois des convulſions & des paroxiſmes d'épilepſie qu'on guérit par l'émétique, & en entretenant pendant long-tems le ventre libre.

Il n'eſt pas dit dans cet article que Cléonactis avoit des anxiétés, des nauſées, ou des pincemens à l'orifice de l'eſtomac; mais il y a apparence que ſon mal de tête en fut accompagné, ou ſuivi; car *ceux qui ont mal à la tête dans des maladies qui ne ſont pas mortelles* (1), *s'il leur ſur-*

(1) Liv. des Prénot. p. 403, n. 26.

Cléonactis. *vient des naufées, ou un pincement à l'orifice de l'eſtomac, ils ont bien-tôt un vomiſſement bilieux, & le moindre friſſon qui arrive vers ce tems-là, accélere le vomiſſement.* Or ce malade ne vomit qu'après avoir éprouvé une eſpece de friſſon aux mains. Ce vomiſſement fut donc une criſe qui délivra le malade d'un ſymptome pénible, mais qui ne le guérit pas entiérement, parce que la qualité des matieres n'étoit pas louable. Il n'y avoit pas même apparence que le pépaſme pût ſe faire de ſitôt, puiſque le vomiſſement de bile verte annonce toujours de la longueur dans les maladies accompagnées de bons ſignes, par la raiſon qu'il faut bien plus de tems pour faire la coction d'une telle humeur.

Vers le trentieme jour, le ſang commença à couler des deux narines à pluſieurs repriſes, & irréguliérement juſqu'à la criſe : il n'avoit aucune averſion pour les alimens ; il n'eut pendant tout ce tems, ni ſoif, ni inſomnies ; les urines étoient ténues, mais d'une bonne couleur.

Ces ſignes & ces ſymptomes marquoient évidemment que le malade guériroit ; mais la ténuité des urines, & la modicité de l'hémorrhagie ſignifioient que la maladie ſeroit encore longue.

Vers le quarantieme, il rendit des urines rougeâtres, avec beaucoup de ſédiment rougeâtre, enſuite les urines varierent ; quelquefois elles dépoſoient, d'autres fois non.

Cette urine, quoique rendue long-tems après le ſeptieme jour, étoit néanmoins un autre ſigne de ſûreté pour le malade ; mais elle marquoit

en même-tems qu'il falloit encore bien des jours pour terminer cette maladie ; car *une urine* (1) *rougeâtre qui a un sédiment rougeâtre avant le septieme jour, est un signe de guérison pour le sept ; mais quand elle ne paroît qu'après le septieme, c'est un signe de longueur ; elle est d'ailleurs d'une grande sécurité pour les malad s.* Depuis ce tems, les urines tantôt déposoient, d'autre fois non ; cette variation, ainsi que nous l'avons vu ailleurs, signifioit aussi de la longueur. Cléonac. ti.

Le soixantieme jour, les urines contenoient beaucoup de sédiment blanc & léger ; tous les symptomes s'appaiserent ; la fievre discontinua ; les urines furent de rechef ténues, mais bien colorées.

Ce dépôt qui parut enfin dans les urines, étoit bien meilleur que les précédens, tant par sa qualité, que par sa quantité ; aussi le malade en ressentit-il bien-tôt l'effet par le calme qui succéda, & par l'absence de la fievre ; cependant la ténuité qui reparut dans les urines, étoit une marque que la maladie ne seroit point jugée définitivement avant la vingtaine suivante ; & la couleur louable marquoit qu'elle le seroit avantageusement. (Il faut entendre par couleur louable, ou bonne, celle qui est d'un beau clair de citron). Je demande pardon au lecteur intelligent, de toutes ces répétitions, & je le prie de considérer que cet ouvrage est principalement fait pour des jeunes gens auxquels on ne sauroit trop inculquer des notions aussi essentielles.

(1) Coac. sect. 3, p. 434, n. 244, & liv. des Prén. p. 400, n. 168.

Cleonactis. Le ſoixante dixieme, la fievre ceſſa pendant dix jours.

Ce malade touchoit à ſa guériſon ; mais il falloit encore un combat de la nature pour emporter ce qui reſtoit d'humeurs morbifiques.

Le quatre-vingtieme, il friſſona; la fievre aiguë le reprit; il ſua beaucoup; ſes urines avoient un ſédiment rouge, égal; il fut entiérement jugé.

Il pourroit bien y avoir ici une faute du copiſte, au ſujet du dépôt des urines, qui, ſelon toute apparence, étoit ce jour-là plus tôt blanc que rouge, attendu qu'au ſoixantieme, le ſédiment étoit blanc, égal & copieux, & qu'on voit bien rarement le ſédiment rouge ſuccéder au blanc d'une bonne qualité, ſur-tout à la fin d'une maladie. J'ai à la vérité ſouvent obſervé des dépôts rougeâtres dans les urines, qui ont été ſuivis de jugemens complettement bons ; mais je n'ai jamais vu de ſédiment rouge, le jour des criſes finales, lorſqu'il y en avoit eu précédemment des blancs avec les autres bonnes qualités requiſes.

Commentaire ſur l'hiſtoire du huitieme malade des épidémiques d'Hypocrate, Liv. 1, ſect. 3.

Méton. Méton fut attaqué d'une fievre violente avec douleur & peſanteur aux reins.

Ce qu'il y avoit de remarquable en cette journée, c'étoit la peſanteur douloureuſe aux lombes ; car ce ſymptome finit aſſez ſouvent par la diarrhée ; & quand l'humeur remonte à la tête,

elle y cause des douleurs, le délire, le saignement de nez, &c. Mèton.

Le second jour, ayant bu beaucoup d'eau, il alla commodément à la garde-robe.

Il est vraisemblable que la soif & la chaleur de la fievre lui occasionnerent cette abondante boisson, qui ne fit d'ailleurs aucun mal. On ajoute au contraire, qu'il alla commodément à la garde-robe, ce qui pouvoit soulager un peu les reins : il n'y avoit donc jusqu'ici rien encore de pernicieux ; on ne pouvoit néanmoins établir dans cette journée, un prognostic sûr, parce que la maladie n'avoit point encore pris assez d'accroissement, & qu'on ne dit mot sur l'état du pouls & de la respiration, ni sur la qualité des déjections & des urines.

Le troisieme jour, sa tête fut pesante, & ses déjections ténues, bilieuses, rougeâtres.

Ces symptomes annonçoient visiblement l'augmentation rapide de la maladie, & sur-tout le penchant des humeurs à se porter au cerveau ; ce qui faisoit alors craindre le délire. Les déjections ténues signifioient la crudité ordinaire dans les accroissemens de maladie ; mais leur couleur rougeâtre dénotoit que la nature travailloit fortement, & conséquemment que cette fievre ne traîneroit pas en longueur. Il n'en est pas de même de la crudité pâle ou blanche qui signifie toujours une longue durée de maladie. Tout ce qu'on pouvoit dire de plus raisonnable, étoit de prévenir les assistans que la maladie devenoit très sérieuse ; qu'il y avoit des apparences de dé-

Méton. lire prochain, & que si la marche des humeurs vers le cerveau ne s'interrompoit pas, le malade seroit dans le plus grand danger; que rien alors ne pourroit le sauver, que des parotides louables, ou un abondant saignement de nez, ou un flux de ventre bilieux & d'une bonne qualité. Nous remarquerons à ce sujet, que les parotides sont en général pleines de dangers & de difficultés, & qu'elles tuent, dans les maladies aiguës, beaucoup plus de malades, qu'elles n'en sauvent. *Pour qu'elles aient un heureux succès, il faut, ou qu'elles dissipent la fievre* (1) *d'une maniere critique, selon la loi des crises*, c'est-à-dire, qu'elles ne paroissent pas trop tôt, ni dans la grande crudité, qu'elles arrivent dans les jours décrétoires, & qu'elles soient accompagnées ou suivies d'une sueur chaude, universelle, *ou qu'elles se cuisent & se convertissent en pus louable, ou qu'il survienne une hémorrhagie convenable de nez, ou qu'il se fasse dans les urines un dépôt épais & copieux*, ou qu'il survienne un flux de ventre bilieux, dysentérique, ou des douleurs aux hanches, aux cuisses, aux genoux, aux jambes; sans aucune de ces conditions, les malades sont presque toujours sûrs de périr.

Le quatrieme jour il eut un redoublement; le sang coula de la narrine droite, en petite quantité & à deux repriſes; la nuit fut laborieuse; les déjections ressemblerent à celles du troisieme jour; les urines étoient noirâtres, avec des suspensions noirâtres

(1) Coac. sect. 1, p. 424, n. 315.

& disperſées qui ne tomboient point au fond du vaſe. Méton.

Tous ces ſymptomes étoient d'autant plus affligeans, qu'ils paroiſſoient le quatrieme jour. Il y avoit donc quelque raiſon de craindre la mort vers le ſix ou le ſept ; mais il n'eut pas été prudent de l'annoncer encore ; on étoit retenu par les conſidérations ſuivantes.

1°. Il eſt probable (1) que cet homme étoit jeune & doué d'une excellente conſtitution ; la reſpiration & le pouls pouvoient être auſſi bien conditionnés ; or ce ſigne ſeul, comme nous l'avons démontré ci-deſſus, eſt un des plus puiſſans pour décider du ſort des malades.

2°. Il pouvoit en conſéquence ſurvenir une bonne hémorrhagie, puiſque la nature avoit tenté deux fois cette voie. Quoique les criſes qui paroiſſent avant les coctions, ſoient communément mauvaiſes, il faut en excepter celles qui ſe font par un copieux ſaignement de nez, dans le tems que la nature eſt vigoureuſe, & qu'elle n'eſt point encore épuiſée ; car *le flux abondant de ſang par les narines* (2), *remédie à beaucoup de choſes, ainſi qu'il arriva à Héragore, contre l'eſpérance des Médecins, qui ne connoiſſoient ni cette criſe, ni ſes avantages* ; ce que la nature avoit eſſayé à deux repriſes, pouvoit enfin réuſſir dans une autre tentative. Méton n'avoit pas ſeulement rendu quelques gouttes de ſang ; il en étoit ſorti pluſieurs

(1) Selon la remarque d'Hypocrate, ceux qui ſont âgés de plus de trente ans, ſont très-rarement jugés par des hémorragies du nez.

(2) Malad. popul. liv. 2, ſect. 1, p. 308, n. 64.

Méton. filets en différentes fois ; ainſi il n'y auroit rien eu d'extraordinaire que l'hémorrhagie eût été complette un autre jour. On ne haſardoit donc rien en diſant qu'une abondante hémorrhagie pourroit ſauver ce malade ; mais que ſans cet effort ſalutaire, on appercevoit peu de reſſource. En effet, les parotides & le flux bilieux ne pouvoient plus guere avoir lieu, ni être ſuivis d'un bon ſuccès, puiſque la nature venoit de donner des indices de l'hémorrhagie, & que par conſéquent cette voie lui étoit infiniment plus convenable.

Le cinquieme jour, le ſang coula abondamment de la narine gauche ; il ſua & fut jugé. Après le jugement, il eut des inſomnies ; il délira ; les urines étoient ténues, noirâtres ; on lui lava la tête avec de l'eau chaude ; il dormit ; ſa connoiſſance revint ; il n'eut pas de rechûte, mais l'hémorrhagie revint pluſieurs fois, même après le jugement.

Cette criſe nous avertit que toutes celles qui ſe font avant la coction peuvent être bonnes, & ſauver les malades, quand elles arrivent par apoſtaſe, & qu'elles ſont complettes ; mais qu'elles mettent toujours les malades en danger de ſuccomber, ou du moins d'eſſuyer des rechûtes ; qu'elles ſont par conſéquent difficiles, laborieuſes, &c. Il n'y eut point ici de rechûte, au moyen de la précaution qu'on eut de laver la tête au malade avec de l'eau chaude ; ce qui fit continuer long-tems l'apoſtaſe, même après le jugement ; car il ne fut point guéri toute de ſuite après qu'il fut jugé : il eut encore du délire

& des

& des insomnies, à cause de l'état de crudité dans lequel étoit la maladie lors du jugement ; mais la continuation de l'hémorrhagie dégagea la nature par cette voie qu'elle avoit indiquée la veille, & le malade guérit à la suite du régime exact qu'il suivit. *La fille de Philon se trouva dans le même cas ; mais pour avoir inconsidérément soupé le* (1) *septieme jour, elle mourut.* Nous conclurons de-là, Méton.

1°. *Que tout ce qui est rare* (2) *ne doit point faire loix.*

2°. *Que les bonnes apostases guérissent même dans l'état de crudité, parce que la coction se fait pendant le tems qu'elles durent.*

3°. *Que les humeurs* (3) *qui ont besoin d'être évacuées, doivent l'être par des voies convenables ; & que celles que la nature indique, sont toujours les meilleures.*

4°. Que c'est dans ces occasions singulieres qu'Hypocrate a dit que *les prédictions* (4) *qu'on fait dans les maladies aiguës, soit pour la vie, ou pour la mort, ne sont pas toujours certaines.* En effet,

---

(1) Malad. popul. livre 1, section 2, p. 301, n. 193.

(2) Pierre Foreste raconte dans la troisieme observation de son sixieme livre, qu'il traita un homme attaqué de pleurésie avec apthes, & que l'urine ayant été jusqu'à la fin constamment ténue, claire & transparente comme de l'eau, ce malade guérit néanmoins le vingt-unieme jour, contre toute espérance ; n'ayant, dit-il, jamais vu ce cas dans sa vie que cette seule fois. Il y a grande apparence que le malade ne fut pas complettement guéri, qu'il eut une rechûte, ou un dépôt, ou une autre apostase ; & que si l'Auteur n'en dit mot, c'est qu'il n'en a pas eu connoissance.

(3) Aphor. 19, sect. 1.

(4) Aphor. 19, sect. 2.

Méton. il se trouve quelquefois dans les maladies aiguës, une telle égalité de bons & de mauvais signes, que le Médecin ne sait à quoi s'en tenir pour prononcer sur la vie ou la mort; c'est ce qu'Hypocrate entendoit, lorsqu'il dit que *l'opinion prévaut aux principes* (1) *pour juger des maladies très-obscures & très-difficiles.* C'est encore dans ces cas particuliers où le Médecin éclairé fait triompher l'art, en annonçant l'équilibre qui se trouve entre la vie & la mort.

5o. Enfin cette histoire nous instruit de ne jamais arrêter le cours des hémorragies du nez qui arrivent au commencement des maladies aiguës, notamment vers le cinquieme jour, puisqu'Hypocrate augmenta avec succès celle de Meton, en lui faisant laver la tête avec de l'eau chaude, malgré l'abondance de l'hémorrhagie. Au moment où j'écris sur cette matiere, il vient d'arriver sous mes yeux, dans le courant du mois d'août 1775, un fait qui confirme pleinement cette réflexion. Un homme d'un tempérament sec & maigre, après avoir eu quelques accès de fievre, accompagnée d'une très-vive douleur de tête, eut le quatrieme jour un écoulement de quelques gouttes de sang par les narines; le lendemain il lui survint une hémorrhagie qui, par son abondance étoit capable d'enlever & la fievre & la douleur de tête; mais on arrêta imprudemment le cours de cette évacuation salutaire, au moyen des styptiques qu'on introduisit dans les narines; à l'instant la fievre redouble; le bas ventre se météorise; il survient bientôt après

(1) Liv. des flatuosités, page 90, n. 15.

un subresaut convulsif aux tendons, qui dure jusqu'à la fin, avec un assoupissement comateux, dans lequel le malade meurt le quatorzieme jour de sa maladie. Méton.

COMMENTAIRE sur l'histoire du dixieme malade des épidémiques d'Hypocrate. Liv. 1, sect. 3.

CLAZOMENE qui demeuroit proche le puits de Phrynichide, fut saisi d'une violente fievre. Il eut, dès le commencement, mal à la tête, au cou & aux lombes; il devint d'abord sourd; il ne dormoit point; la fievre étoit aiguë; l'hypochondre droit étoit élevé avec une tension médiocre; la langue étoit seche, aride. Clazomene.

Cette fievre se montra d'abord avec l'appareil le plus dangereux; à la vérité, on lit plus bas que les urines furent toujours d'une bonne couleur, avec des suspensions abondantes & épaisses; ce qui pouvoit un peu ranimer l'espérance; mais on ajoute au même endroit, qu'elles ne discontinuerent point d'être ténues. Or *la ténuité constante des urines fait espérer* (1) *un dépôt quand il y a quelques autres bons signes*; d'un autre côté, *la douleur de tête, la tension à l'hypochondre* (2); *& la surdité menaçoient de parotides*, pendant que *l'insomnie, le mal de tête, la sécheresse* (3) *de la*

(1) L. des Prén. p. 400, n. 178.
(2) Prorrh. l. 1, p. 408, n. 272.
(3) Coac. sect. 1, p. 423, n. 258; & Prorrh. livre 1; page 405, n. 54.

Clazomenæ. *langue, & la* (1) *ſurdité annonçoient encore un délire prochain.* La douleur du cou aggravoit conſidérablement ſon état, puiſque, comme nous l'avons vu pluſieurs fois, elle eſt encore plus mauvaiſe chez ceux où l'on craint le délire. Nous avons démontré dans les hiſtoires précédentes, que la douleur des lombes rend bien ſouvent les déjections liquides, & que quand cette douleur remonte vers les parties ſupérieures, elle occaſionne le délire, &c. Il étoit donc prudent, vers ces premiers jours, d'établir un prognoſtic acerbe, & de laiſſer néanmoins entrevoir quelques eſpérances conditionnelles ; car l'humeur pouvoit s'adoucir dans les jours ſuivans, & faire par ce moyen eſpérer quelque criſe ou quelque bonne apoſtaſe, *telle qu'une* (2) *hémorragie copieuſe, un flux* (3) *dyſentérique, ou une* (4) *douleur coxendique, &c.*

Le quatrieme jour, il délira pendant la nuit.

Ce délire, quoiqu'attendu, étoit un ſurcroît aux autres ſymptomes qui, ſelon toute apparence, ſubſiſtoient dans le même degré qu'auparavant. Or cet accroiſſement de ſymptomes étoit le quatrieme jour, un ſigne encore bien plus mauvais ; mais la bonne couleur des urines empêchoit qu'on ne le condamnât *tranchément*, indépendamment de ce qu'il pouvoit être jeune ou d'une bonne conſtitution, & avoir d'ailleurs une reſpiration bonne, & un pouls vigoureux.

---

(1) Prorrh. l. 1, p. 405, n. 295.
(2) Coac. ſect. 2, p. 426, n. 39.
(3) *Ibid.* n. 77.
(4) *Ibid.* n. 80.

Le cinquieme jour, il eut un redoublement bien laborieux. Clazomene.

Nous avons dit plusieurs fois que le pouls & la respiration sont d'un très-grand poids pour décider du sort des malades. En effet si les symptomes alterent la nature, & la détruisent enfin, on peut, absolument parlant, rejetter la cause sur les forces vitales qui n'ont pas été assez grandes pour atténuer & subjuger les causes morbifiques. Tels que soient donc les symptomes, pourvu que la nature soit encore plus vigoureuse, elle en vient toujours à bout. Nous pouvons dans le cas présent, assurer que rien ne clochoit du côté des forces vitales, puisque le malade s'est enfin tiré d'affaire par conséquent rien n'étoit encore désespéré.

Vers le onzieme jour, tout s'appaisa. Depuis le commencement jusqu'au quatorze, ses déjections furent copieuses & ténues comme de l'eau; il les supportoit avec aisance; elles le soulageoient; ensuite elles s'arrêterent; ses urines furent ténues jusqu'à la fin, mais elles étoient d'une bonne couleur, avec beaucoup de suspensions épaisses qui ne tomboient cependant pas jusqu'au fond du vase.

On pouvoit dans ce tems concevoir de bonnes espérances, d'autant que le malade éprouva un mieux-être bien fondé; car, 1°. les déjections, quoique ténues & aqueuses, l'avoient soulagé, & lui avoient fait supporter plus aisément sa maladie;

Clazomene. *ce qui étoit* (1) *un fort bon ſigne*. 2°. Les urines continuoient à être d'une bonne couleur avec des ſuſpenſions louables : 3°. Le dévoiement aqueux avoit diſparu ; ce qui faiſoit penſer que la nature s'occupoit à cuire la matiere des déjections, & à les rendre meilleures ; mais malgré toutes ces belles apparences, on ne pouvoit cependant encore déclarer le malade hors de tout danger.

Le ſeizieme jour, ſon urine fut un peu épaiſſe, & donna quelque ſédiment ; il eut du ſoulagement ; la connoiſſance fut meilleure.

Ce jour augmentoit conſidérablement les eſpérances ; mais comme le malade avoit tant de ſymptomes dangereux, qui s'étoient manifeſtés dès le commencement, il devoit s'attendre à eſſuyer encore bien des aſſauts, d'autant plus que les ſymptomes étoient puiſſans, qu'ils étoient en grand nombre, que la coction ne faiſoit que commencer, & qu'il falloit encore bien du tems pour l'achever ; car c'eſt le ſort des coctions qui commencent tard de ne ſe perfectionner qu'à la longue. D'ailleurs les criſes qui arrivent avant la coction complette, ſe font ordinairement par apoſtaſes ; or les apoſtaſes ſont toujours pleines de difficultés, & ſouvent de dangers ; ce qui les fait diſtinguer en bénignes & en malignes. Elles ſont bénignes lorſqu'elles emportent la maladie, ou ſeulement une partie, & dans ce cas, il y a preſque toujours des ſymptomes effrayans & la-

(1) Aphor. 23, ſect. 1, & livre des Prénot. p. 400, n. 215.

borieux, & quelquefois des reliquats pour le reſte de la vie. Quand elles ſont malignes, elles tuent ſur le champ, ou bien elles rendent la maladie pire qu'auparavant. Elles ſont alors trop fortes pour être ſupportées par les malades, ou trop modiques relativement à la grandeur des cauſes morbifiques. Clazomene.

Hypocrate appelle apoſtaſe toute tranſlation d'humeurs morbifiques, ſoit qu'elle produiſe des évacuations, telles que des diarrhées, des dyſenteries, des hémorrhagies, des abcès ſtrangurieux, des ſuppurations, &c. ſoit qu'il n'en réſulte que des douleurs, des exanthemes, des parotides, &c. Il appelle encore apoſtaſe le changement d'une maladie en une autre.

Le dix-ſeptieme, les urines furent de nouveau ténues; les deux parotides s'enflerent avec douleur; il ne dormit point; il délira; il eut mal aux cuiſſes.

Lorſque les urines ſont long-tems ténues, & qu'il y a d'ailleurs des ſignes ſalutaires qui font eſpérer que le malade ne périra point, il faut, comme nous l'avons dit plus haut, s'attendre à quelqu'abcès. L'éruption des parotides étoit donc conforme à la prédiction des premiers jours, mais la douleur, les inſomnies & le délire qui accompagnoient cette métaſtaſe, étoient capables de déconcerter le Médecin, parce que *toutes parotides qui paroiſſent avec douleur, ſont* (1) *toujours dangereuſes.* L'inſomnie & le délire n'étoient à la vérité, qu'une ſuite de cette éruption doulou-

(1) Coac. ſect. 1, p. 424, n. 301.

Clazomenæ. reuſe, & les ſymptomes ordinaires aux apoſtaſes qui ſe font avant l'entiere coction. Les douleurs aux cuiſſes indiquoient que cette humeur féroce pourroit abandonner la tête ; ce qui, avec la couleur louable des urines, & la conſtance des forces vitales, étoit un fort bon ſigne. Il y avoit donc eſpérance, ou de les voir ſuppurer, ou d'avoir une hémorrhagie, ou un ſédiment convenable dans les urines, ou enfin un flux de ventre bilieux, dyſentérique, &c.

Le vingtieme jour, il fut jugé ; la fievre le quitta ; il ne ſua pas ; ſa connoiſſance fut parfaite.

Ce jugement étoit bon, mais il n'étoit pas complet, parce que la ſueur manqua. La cauſe venoit de la ténuité des urines, dont la couleur étoit cependant louable. Il falloit donc encore quelque tems pour parfaire cette coction, ſans laquelle le malade couroit riſque d'avoir un reliquat après le dernier jugement.

Le vingt-ſeptieme, il eut une vive douleur à la cuiſſe droite, qui s'appaiſa bientôt après ; mais les parotides ne s'affaiſoient point, ni ne ſuppuroient, & elles étoient toujours un peu douloureuſes.

La douleur qui ſurvint à la cuiſſe eût été un excellent ſigne, ſi elle eût continué ; mais elle s'évanouit preſqu'auſſi-tôt. La douleur des parotides & leur défaut de ſuppuration, faiſoient d'un côté renaître les craintes, tandis que de l'autre on (1)

(1) Liv. des criſes, p. 383, n. 129.

avoit devant les yeux des urines d'une bonne couleur, & probablement la reſpiration & le pouls bons. Ajoutons à cela que le malade n'avoit point d'averſion pour les alimens, car Hypocrate n'auroit pas manqué d'en faire mention. J'ai d'ailleurs toujours obſervé que le grand degoût qui accompagne les parotides, rend la maladie mortelle. En peſant bien tous ces ſignes, il n'y avoit donc encore rien de déſeſpéré pour le malade. Clazomene.

Le trente-unieme, il lui ſurvint une diarrhée aqueuſe & abondante qui devint bientôt dyſentérique; les urines furent épaiſſes; les parotides s'affaiſerent.

Ce flux de ventre étoit une bonne apoſtaſe pour les parotides & pour la ſurdité; car *quand la ſurdité ſurvient* (1) *dans les fievres aiguës, il arrive néceſſairement un grand délire, & quelquefois des parotides; mais ſi la fievre ceſſe d'une maniere critique, ou ſi le ſang coule convenablement par les narines, ou s'il ſurvient une diarrhée d'humeurs bilieuſes ou dyſentériques, ou des douleurs aux cuiſſes, aux genoux, le délire, la ſurdité & les parotides ſe diſſipent heureuſement.* Ce qui confirmoit encore plus la bonté de l'apoſtaſe, c'étoit la louable conſiſtance des urines, qui juſqu'àlors avoient preſque toujours été ténues. On pouvoit donc prédire un heureux ſuccès pour le jour décrétoire ſuivant; ſur quoi nous obſerverons que tant de ſymptomes, avec des urines épaiſſes à la vérité, mais qu'on ne dit pas qui dépoſoient, faiſoient crain-

(1) Livre des criſes, page 383, n. 136; Coac. ſect. 1, page 434, n. 329; & Coac. ſect. 2, page 426, n. 39, 77 & 80.

Clazomene. dre quelques reliquats après le jugement définitif. Tel fut le sort du malade.

Le quarantieme jour, l'œil droit lui fit mal; la vue devint obscure; il resta en cet état.

La cœcité est quelquefois (1) *critique*, ainsi que la surdité. Pour lors, ces affections durent après la guérison, & elles deviennent presque toujours reliquats pour le reste de la vie. J'ai vu une vingtaine de cœcités critiques dans le cours de ma pratique; mais il faut avouer quelles n'arrivent qu'à la suite de maladies dangereuses & malignes, principalement après les fievres ardentes, & lorsque la nature n'a pu, avant les crises, bien achever les coctions.

Commentaire sur l'histoire du treizieme malade des épidémiques d'Hypocrate. Liv. 1, sect. 3.

La femme qui demeuroit sur le rivage. Une femme qui demeuroit sur le rivage, étant enceinte de trois mois, fut attaquée de la fievre; elle ressentit d'abord des douleurs aux lombes.

Le début de cette maladie donnoit bien des craintes sur le sort de cette femme; car 1°. *Les maladies aiguës sont, comme nous l'avons déjà dit, bien* (2) *pernicieuses aux femmes enceintes*: 2°. *Toutes les fievres qui commencent avec des dou-*

(1) Livre des crises, p. 383, n. 131.
(2) Aphor. 30, sect. 5, p. 392.

leurs aux (1) *reins sont très-dangereuses à l'un & à l'autre sexe :* 3°. On pouvoit appréhender avec raison, qu'il ne lui survînt une perte de sang qui auroit été capable de la faire avorter, & conséquemment de la mettre dans le plus grand danger. En effet *la douleur des reins occasionne souvent aux* (2) *femmes des évacuations considérables de sang* : 4°. Il étoit dangereux que cette douleur ne remontât au cou & à la tête ; *ce qui auroit alors produit le délire* (3) *, peut-être des convulsions , & même une espece d'apoplexie* : 5°. Cette douleur pouvoit se communiquer aux intestins greles & aux précœurs. *Si la malade eût eu dans ce cas de l'aversion pour les alimens , & si la douleur se fût ensuite portée à la tête , elle auroit* (4) *pu mourir dans les convulsions* : 6°. *La douleur pouvoit enfin refluer vers l'hypochondre* (5) *droit , & y occasionner un ictere plein de dangers.*

La femme qui demeuroit sur le tivage.

Le troisieme jour , elle se plaignit de douleurs au cou , à la tête, à la clavicule & à la main droite ; elle devint presqu'aussi-tôt muette , & perclue de la main droite avec convulsion ; elle délira pleinement ; la nuit fut laborieuse ; elle ne dormit point ; le ventre fut *troublé* par des déjections modiques , bilieuses & pures.

Tous ces symptomes se trouvent compris dans

(1) Coac. sect. 2 , p. 426 & 427 , n. 100 & 114.
(2) *Ibidem* , n. 95 & 96.
(3) *Ibid.* n. 105 ; & Prorrh. liv. 1 , sect. 3 , texte 26.
(4) *Ibid.* n. 112.
(5) *Ibid.* n. 124.

La femme qui demeuroit sur le rivage.

le prognostic des deux jours précédens. Le flux de ventre bilieux en étoit une suite ; car *quand la douleur des lombes remonte à la tête, & que l'humeur, en passant, affecte les nerfs cervicaux qui se distribuent aux bras, de telle sorte qu'il en résulte un engourdissement paralytique aux* (1) *mains : s'il y a douleur à l'orifice de l'estomac, & tintement d'oreille, il survient une abondante hémorrhagie, ou une diarrhée, & presque toujours le délire.* Comme il n'y avoit ici, ni tintement d'oreille, ni douleur à l'orifice de l'estomac, il n'y eut point d'hémorrhagie. Quoiqu'Hypocrate, dans des cas de cette espece, *regarde la convulsion comme un moyen propre à appaiser, & même* (2) *guérir les engourdissemens paralytiques*, on ne pouvoit, malgré tout, s'empêcher de déclarer que cette femme étoit en plus grand danger.

Le quatrieme jour, elle perdit la parole ; les convulsions continuoient ; elle souffroit par tout le corps ; elle eut une enflure douloureuse à l'hypochondre droit ; elle ne reposa point ; son esprit fut tout-à-fait aliéné ; le flux de ventre continuoit ; les urines étoient ténues, & n'étoient pas d'une bonne couleur.

Non-obstant le retour de la convulsion approuvée ci-dessus *& ailleurs* (3), j'aurois annoncé aux parens ou aux assistans, que je n'appercevois plus de ressources pour dégager la tête & l'hypochon-

(1) Coac. sect. 2, p. 426, n. 98.
(2) *Ibid.* p. 427, n. 106.
(3) *Ibid.* p. 426, n. 80.

dre, *qu'une hémorrhagie du nez, ou une diarrhée suffisante d'humeurs bilieuses & (1) louables.*

La femme qui demeuroit sur le rivage.

Le cinquieme jour, la fievre fut aiguë; la douleur de l'hypochondre continuoit; le délire étoit complet; les déjections furent bilieuses; elle sua pendant la nuit; la fievre la quitta.

Les déjections bilieuses ont été ici d'un grand secours avec les convulsions, puisqu'elles ont dissipé les plus dangereux symptomes; mais la ténuité des urines & leur couleur, faisoient voir que la crise n'étoit pas définitive, & qu'on devoit par conséquent s'attendre à une rechûte.

Le sixieme au matin, la connoissance lui revint; elle fut soulagée de tous ses maux, à l'exception de la douleur qui se faisoit toujours sentir à la clavicule gauche; elle étoit bien altérée; les urines étoient ténues; elle ne reposa point.

Ce jour, ainsi que le précédent, annonçoit de grandes espérances pour la vie; mais il restoit encore de la crudité dans les urines, qui confirmoit la prédiction de la rechûte.

Le septieme jour, elle eut un tremblement, un assoupissement, & un égarement d'esprit; la douleur de la clavicule & du bras continuoit; le reste alloit mieux; la connoissance revint en entier; la fievre cessa pendant trois jours.

---

(1) *Ibid.* page 426, n. 39.

La femme qui demeuroit sur le rivage.

Tout danger de mort paroissoit bien dissipé ; mais les douleurs à la clavicule droite étoient si opiniâtres, qu'il y avoit à craindre que si la coction ne se faisoit pas parfaitement pour la crise suivante, elle n'eût quelques reliquats de douleur, à la suite de cette maladie.

Le onzieme elle eut une rechûte ; la fievre reparut avec frisson. Vers le quatorzieme jour, elle vomit beaucoup d'humeurs jaunes, bilieuses ; elle sua ; elle fut délivrée de la fievre, & jugée à quelques douleurs près qui lui resterent après le jugement.

Ce reliquat n'a rien de surprenant, pris égard à l'opiniâtreté des causes, & au jugement qui étoit arrivé avant le pépasme complet, puisque les urines ont été fort long-tems crues sans qu'on ait fait une seule fois mention de leur coction, pas même dans le tems de la crise finale. Il falloit au surplus que cette femme fût jeune & robuste, pour s'en être encore tirée à si bon marché ; car sa maladie étoit pleine de danger.

COMMENTAIRE sur l'histoire du quatorzieme malade des épidémiques d'Hypocrate. Liv. 1, sect. 3.

Mélidie.

Mélidie qui demeuroit auprès du temple de Junon, fut attaquée tout-à-coup d'une violente douleur à la tête, au cou & à la poitrine ; la fievre la saisit aussi-tôt, ses regles coulerent en petite quantité ; toutes ses douleurs continuoient.

On voit par ce qui se passa pendant les cinq premiers jours, que cette femme étoit sérieusement & dangereusement attaquée, tant à cause des douleurs du cou & de la tête qui conduisent presque toujours au délire, que parce qu'on avoit à craindre que la douleur à la poitrine ne s'y fixât opiniâtrement, & qu'elle ne devînt rebelle aux tentatives de la nature & aux remedes ; *ce qui auroit été un symptome des plus funestes, s'il lui fût survenu un accablement, ou une pesanteur générale du corps, qui l'eût empêchée de se mouvoir avec aisance*, & (1) *si la fievre eût en même-tems augmenté*; car il se seroit formé dans cet organe une inflammation bientôt mortelle ; mais l'apparition des regles, & la couleur louable des urines qui subsista pendant tout le tems de la maladie, faisoient espérer une bonne coction, principalement si le pouls & la respiration étoient bons, comme on doit le présumer par le succès qui en résulta. Mélidie.

Le sixieme jour, elle étoit fort assoupie; elle avoit des nausées, de l'*horreur*, & de la rougeur aux joues ; elle délira un peu.

Ce surcroît de symptomes eût mis la malade en très-grand danger, sans les bons signes que nous avons observés ci-dessus. Il y a d'ailleurs toute apparence que cette femme étoit jeune & d'une bonne constitution. Tous ces motifs étoient donc suffisans pour faire dire au Médecin que, quoique tout fût bien grave, il ne désespéroit pas encore de la guérison, pourvu qu'il survînt une hémorrhagie, le retour des menstrues, ou telle

(5) Coac. sect. 2, p. 427, n. 108 ; & Prorrh. livre 1, p. 405, n. 89.

Mélidie. autre crise que ce soit. Il faut cependant avouer que malgré la bonne couleur des urines, on ne pouvoit guere espérer qu'un jugement incomplet, à cause de leur ténuité, & qu'une semblable crise ne l'auroit pas tout-à-fait guérie; mais elle lui auroit toujours procuré un soulagement & de la prolongation qui auroient mis la nature à même de parfaire avec moins de difficulté la coction dans un autre tems, & de parvenir ensuite à un jugement définitif.

Le septieme jour, elle sua; la fievre cessa, les douleurs continuerent; la fievre revint; elle dormit peu; l'urine fut, pendant toute sa maladie, constamment d'une bonne couleur, mais elle étoit ténue; les déjections furent ténues, bilieuses, mordicantes, en petite quantité, noires & fétides. Il y eut enfin dans les urines un sédiment blanc, égal & léger.

Cette crise, quoiqu'incomplette, la soulagea considérablement, & faisoit bien augurer, à cause de la couleur des urines constamment louable. Il y a lieu de croire que si la coction eût été parfaite, la maladie auroit été heureusement terminée dès ce même jour; mais la ténuité des urines fit bientôt reparoître la fievre. Il y a encore grande apparence que les déjections n'exhaloient pas une fétidité cadavereuse, parce qu'avec une couleur noire, elles auroient annoncé la mort. D'ailleurs les urines n'auroient point eu la coction louable qu'on leur observa presque en même-tems. Il faut donc entendre par cette fétidité rapportée dans tous les exemplaires, une odeur

purement

purement fécale. Quand cette odeur fécale eſt fort grande, il eſt quelquefois bien difficile de la diſtinguer de celle qui eſt cadavereuſe par le ſeul odorat; toutes les déjections de cette eſpece que j'ai rencontrées dans le cours de ma pratique, ont toujours été critiques & heureuſes, quand il y avoit dans les urines une coction bien manifeſte; & c'eſt par ce ſeul ſigne que j'ai appris à diſtinguer ces deux ſortes de fétidité, dans tous les cas douteux. Je ne parle ici que des fievres aiguës, & non des intermittentes où les malades guériſſent le plus ſouvent, non-obſtant la léthalité des ſignes qui paroiſſent quelquefois accompagner les accès : ce qui a fait dire au divin vieillard, que *toute fievre* (1) *vraiement intermittente, n'entraîne aucun danger.* Melidie.

Le onzieme jour, elle ſua, & fut parfaitement jugée.

Cet heureux événement avoit été annoncé par la coction des urines précédentes.

Analyse ſur l'hiſtoire du premier malade des épidémiques d'Hypocrate, liv. 3, ſect. 1.

Pythion qui demeuroit proche le temple de Cérès, fut d'abord ſaiſi d'un tremblement aux mains; il eut le premier jour une fievre aiguë & du délire. Pythion.

Malgré que *la fievre ſoit* (2) *ſouvent un bon*

(1) Aphor. 43, ſect. 4.

(2) Liv. des criſes, p. 384, n. 157; & Coac. ſect. 2, p. 428, n. 175.

Pythion. *remede pour les attaques convulsives*, & que *le délire* (1) *fasse souvent cesser les tremblemens qui surviennent dans les fievres ardentes*, la maladie de Pythion n'en étoit pas moins dangereuse, parce qu'il pouvoit se former, dans un redoublement, des engorgemens plus considérables, ou même quelques destructions dans la substance médulaire du cerveau.

Le second jour, la fievre redoubla.

Ce redoublement dans un jour pair, augmentoit considérablement les craintes du premier jour; mais il n'y avoit encore rien de désespéré.

Le troisieme jour, tout étoit dans le même état.

Le salut du malade dépendoit beaucoup de l'état du pouls, de la respiration & de son tempérament, desquels on ne dit mot.

Le quatrieme jour, il rendit par les selles une petite quantité d'humeurs pures, bilieuses.

On ne fait point ici mention des urines; mais il est dit plus bas qu'elles furent jusqu'au huitieme jour ténues & sans couleur, avec des nuages suspendus. Comme ce jour de remarque ne fut accompagné d'aucun symptome agravant; que la bile, au contraire, sembloit vouloir couler, & qu'il n'y avoit d'ailleurs aucun signe mortel, on avoit quelque raison d'espérer que la nature pourroit venir à bout de la coction, ou du moins de quelque bonne apostase accompagnée d'une coction modique; mais on ne pouvoit rien promettre de positif, par la raison que les urines

(1) Liv. des Crises, page 383, n. 135.

ténues & sans couleur indiquoient que la maladie ne pourroit être jugée le septieme jour. Pythion.

Le cinquieme, tout augmenta ; le sommeil fut léger, & le ventre resserré.

Le ventre se resserre assez souvent quand la nature veut travailler à quelque coction, & alors ce n'est pas une mauvaise marque, sur-tout quand les déjections ont été précédemment pures, liquides ; le sommeil, quoique léger, n'étoit pas non plus un mauvais signe ; mais on ne pouvoit encore donner que des espérances conditionnelles.

Le sixieme jour, il expectora des matieres variées, rougeâtres.

Ceci étoit un prélude de métastase qui pouvoit devenir salutaire, si la complexion particuliere du malade, & les forces vitales étoient bonnes, & si les principaux visceres étoient bien conditionnés ; *C'est ainsi que dans les fievres ardentes les malades* (1) *se sauvent par des expectorations épaisses & blanches, lorsque les urines ne donnent pas des marques d'une coction complette.* Nous observerons qu'il y avoit encore deux autres choses à craindre ; 1°. *Quelqu'abcès dans les parties au-dessous* (2) *du diaphragme, si les urines & les crachats ne parvenoient point à une parfaite maturité.* J'ai vu plusieurs fois dans nos climats des abcès au fondement & ailleurs qui ont heureusement terminé des affections aiguës de poitrine, accompagnées de symptomes graves & effrayans ; mais je ne sache pas en avoir jamais vu après une coc-

(1) Liv. 4 du régime dans les maladies aiguës.

(2) Liv. des Prén. page 400, n. 178 ; & Coac. sect. 3, p. 435, n 274.

Pythion. tion entiere dans les crachats ou dans les urines ? 2°. Cette apoſtaſe pouvoit accélérer la mort, ſi le délire continuoit, ſi la reſpiration étoit bien gênée, ſi le pouls ſe trouvoit inégal, ou irrégulier, & ſi l'expectoration devenoit mauvaiſe.

Le ſeptieme jour, ſa bouche fut de travers.

Ce ſymptome étoit occaſionné par l'humeur convulſive, incuite, qui s'étoit portée ſur les muſcles de la bouche ; mais malgré cet accident, il n'y avoit point encore lieu à déſeſpérer : il paroît même par le ſuccès qu'a eu cette maladie, que la nature étoit bien vigoureuſe ; d'ailleurs le délire pouvoit être diſſipé, puiſqu'on n'en parle plus.

Le huitieme jour, il eut un redoublement ; les tremblemens continuoient ; les urines, depuis le commencement juſqu'à ce jour, avoient été ténues & ſans couleur, avec des ſuſpenſions nébuleuſes.

Il faut convenir que *s'il y a des cas dans les maladies aiguës où l'on ne peut prononcer avec* (1) *certitude ſur la vie ou ſur la mort*, cette hiſtoire en fournit un exemple clair, par la maniere dont elle eſt rendue. Il peut néanmoins ſe faire que le redoublement n'ait pas été bien violent ; que le délire ait ceſſé de bonne heure ; que le malade prenoit bien & ſans répugnance, tout ce qu'on lui préſentoit ; qu'il ait facilement ſupporté ſa maladie, ou qu'il n'en ait pas paru trop fatigué, & que les fonctions vitales ſe ſoient bien ſoute-

(1) Aphor. 19, ſect. 2, p. 387.

nues ; ce qui auroit, dans cette supposition, donné de grandes espérances pour son rétablissement. Ajoutons à cela qu'Hypocrate fait remarquer ici, que les urines furent ténues & décolorées jusqu'au huitieme jour ; elles pouvoient donc dans cette journée avoir perdu une partie de leur crudité, c'est-à-dire, avoir un peu plus de consistance & de couleur, ainsi qu'on doit le conclure du changement avantageux qui survint deux jours après. Pythion.

Le dixieme jour, il sua ; les crachats étoient un peu cuits ; il fut jugé ; les urines, vers la crise, étoient encore un peu ténues.

Voici enfin le terme où la vie du malade étoit pleinement en sûreté ; mais à cause de la ténuité des urines & des crachats qui n'étoient pas assez murs, il falloit prédire une rechûte ou un abcès.

Quarante jours après le jugement, il se forma une suppuration vers le fondement, & l'abcès fut strangurieux.

Hypocrate appelle ordinairement *abcès strangurieux*, *une grande difficulté d'uriner*, *occasionnée par des urines* (1) *épaisses*, *variées*, *rouges*, *purulentes & copieuses qu'on ne rend qu'avec douleur ou difficilement*, soit que ces sortes d'abcès aient leur siege au cou de la vessie, au fondement, ou dans l'uretre ; soit qu'ils n'agissent que par une compression extérieure, ou enfin que le pus ait abandonné la partie dans laquelle il s'est formé, pour passer des reins dans la vessie.

Galien, dans son commentaire sur cette his-

(1) Malad. popul. l. 1, épid. 2, p. 300., n. 87.

Pythion. toire, penſe que le jugement eſt arrivé le onze, & non le dix, à cauſe que ce dernier n'eſt pas un jour décrétoire; mais rien n'empêche que cette criſe n'ait pu paroître le dix, 1°. Parce que les redoublemens arrivoient en jours pairs, & que les criſes ont lieu ce jour-là, quand les accès ſuivent cet ordre: 2°. Pythion ne fut pas parfaitement jugé; & c'eſt encore ce qu'on voit très-ſouvent, lorſque les jugemens arrivent les jours pairs, à l'exception néanmoins des quatrieme, quatorzieme, vingtieme, quarantieme, & des autres jours pairs critiques ſuivans.

Nous conclurons de cette hiſtoire, que *quand les tremblemens ceſſent dans les fievres aiguës, ſans de bonnes raiſons* (1), *c'eſt-à-dire, avant la coction de l'humeur morbifique, on doit craindre qu'il ne ſe forme dans la ſuite quelques abcès ſtrangurieux vers le fondement.*

Commentaire ſur l'hiſtoire du troiſieme malade des épidémiques d'Hypocrate. L. 3, ſect. 1.

Celui qui demeuroit dans le jardin de Dealcès.

Celui qui demeuroit dans le jardin de Déalcès, étant incommodé depuis long-tems d'une peſanteur à la tête, & d'une douleur à la tempe droite, fut par une légere occaſion attaqué d'une fievre violente pour laquelle il fut obligé de ſe coucher.

(1) Coac. ſect. 1, p. 422, n. 188.

Le second jour il coula un peu de sang pur de la narine gauche ; il alla convenablement à la garde-robe ; les urines étoient ténues, variées, avec des suspensions dispersées dans le vase, qui ressembloient à de la farine grossiere, ou à de la semence. Celui qui demeuroit dans le jardin de Déalcès.

Le troisieme jour la fievre étoit aiguë ; les déjections étoient noires, ténues, écumeuses avec un sédiment livide ; il étoit dans un profond assoupissement ; il ne se levoit & ne se remuoit qu'avec beaucoup de difficulté ; il y avoit dans les urines un sédiment livide & visqueux.

Le quatrieme jour, il vomit une petite quantité d'humeurs jaunes, bilieuses, & ensuite de la bile verte ; quelques gouttes de sang pur coulerent de la narine gauche ; les déjections & les urines furent semblables aux précédentes ; il sua un peu autour de la tête & des clavicules ; la rate s'éleva avec tumeur ; il sentit des douleurs à la cuisse droite ; il eut une tension sans dureté à l'hypochondre droit ; il ne reposa point pendant la nuit ; il délira un peu.

Le cinquieme jour, les déjections furent abondantes, noires, mousseuses, & ce qui déposoit dans le fond du vase étoit noir ; il ne dormit point pendant la nuit ; il délira.

Le sixieme, les déjections étoient noires,

Celui qui demeuroit dans le jardin de Déalcès.

graſſes, viſqueuſes & fétides; il dormit; la connoiſſance fut bonne.

Le ſeptieme, la langue étoit ſeche; il eut ſoif; il ne dormit point; il délira; les urines étoient ténues & mal colorées.

Le huitieme, les déjections étoient noires, compactes & en petite quantité; il dormit, la connoiſſance étoit bonne; il n'étoit pas beaucoup altéré.

Le neuvieme, il eut un friſſon ſuivi de fievre aiguë; il ſua, il eut froid; il délira; il devint louche de l'œil droit; la langue étoit aride; il étoit altéré, & ne dormoit point.

Le dixieme jour, il étoit dans le même état.

Le onzieme, ſa connoiſſance étoit fort bonne; la fievre l'avoit quitté; il dormit; les urines étoient ténues vers la criſe; il fut deux jours ſans fievre.

Le quatorze, la fievre revint; il ne dormit point pendant la nuit; ſon eſprit fut égaré, & enſuite il eut un grand délire.

Le quinzieme jour, ſon urine étoit trouble & ſemblable à celles qu'on agite après qu'elles ont dépoſé; la fievre étoit aiguë; il extravaguoit; il ne dormit point; les genoux & les jambes lui firent mal; un ſuppoſitoire lui fit rendre des excrémens noirs.

Le ſeize, les urines étoient ténues avec

un énéoreme nébuleux qui ne tomboit point au fond du vase ; le délire continuoit.

Celui qui demeuroit dans le jardin de Déalcès.

Cette maladie, jusqu'au onzieme jour, fut accompagnée des plus affligeans symptomes, & de quelques signes mortels ; car tantôt les déjections étoient noires, ténues & mousseuses avec des sédimens livides ; d'autre fois elles étoient glutineuses, noires, grasses & fétides ; le sédiment des urines fut aussi visqueux & livide ; le malade eut des insomnies, du délire & des petites sueurs autour de la tête & du cou. Tous ces signes, ainsi que nous l'avons plusieurs fois remarqué, sont bien pernicieux ; il n'y a que les considérations suivantes qui pouvoient ranimer l'espérance du Médecin.

1o. Nous observerons, contre l'opinion de Galien, que (1) le sang qui coula de la narine gauche du malade étoit une évacuation dans la rectitude convenable, malgré que la douleur occupoit la tempe droite. En effet, il n'en est pas du cerveau comme des autres parties du corps ; l'expérience fait voir que *quand les tempes gauches sont affectées, elles* (2) *font sentir leurs effets sur les parties droites du reste du corps, & réciproquement les tempes droites affectent les parties gauches.*

2o. Il y a tout lieu de croire que la fétidité des déjections n'étoit point une odeur de vraie chair pourrie, mais qu'elle étoit seulement fécale. *Or cette derniere n'est jamais mortelle* (3), quand elle seroit même un peu forte ; ce qui prouve

(1) Voyez son comment. sur cette hist.
(2) Liv. des plaies de la tête, p. 440, n. 216.
(3) Liv. des Prén. p. 399, n. 146.

Celui qui demeuroit dans le jardin de Déalcès.

notre opinion , c'eſt qu'après les déjections fétides du ſixieme jour , le malade ſe trouva mieux , & que la connoiſſance lui revint.

3°. Un autre bon ſigne pour le malade fut l'élévation de la rate qui ſurvint le quatrieme jour avec une douleur à la cuiſſe du même côté ; c'étoit une marque que la nature travailloit vigoureuſement à dégager les parties ſupérieures , puiſqu'elle tentoit une apoſtaſe de l'humeur morbifique , vers des parties moins nobles ; en effet , *les douleurs coxendiques* (1) *guériſſent les fievres ardentes , & enlevent les douleurs de tête , & celles qui affligent les parties proche du diaphragme.*

4°. Le ſommeil du huitieme jour qui rétablit la connoiſſance , étoit un autre bon ſigne ; car *quand le ſommeil* (2) *appaiſe le délire , c'eſt une bonne marque.*

5°. Les déjections noires ne ſont jamais mortelles , quand les malades les ſupportent avec aiſance , lorſque les viſceres du ventre , tels que les hypochondres , &c. ſe dégagent , & quand il en réſulte un ſoulagement ſenſible , ainſi qu'il arriva le ſixieme jour.

6°. Il eſt bien vrai que *quand un malade a des redoublemens plus affligeans le quatrieme & le ſeptieme , & qu'il n'y a point de jugement le onzieme ſuivant , il* (3) *périt ordinairement* ; mais il y eut ici un jugement le onze qui enleva la fievre & le délire pendant deux jours : à la vérité l'un & l'autre revinrent trois jours après , mais c'eſt à

(1) Liv. des criſes , p. 384 , n. 131 & 154.
(2) Aphor. 2 , ſect. 2.
(3) Liv. des Criſes , p. 383 , n. 104.

Celui qui demeuroit dans le jardin de Déalcès.

çauſe que les urines étoient ténues lors du jugement, & que *les criſes qui arrivent pendant la crudité* (1) *ſont toujours incomplettes, & qu'elles annoncent des rechûtes.* Cette criſe, quoiqu'incomplette étoit bonne, puiſqu'elle apporta un ſoulagement ſenſible; il ne pouvoit par conſéquent en réſulter qu'une rechûte, & l'on avoit eſpérance qu'une ſeconde criſe qui procureroit autant d'avantage que celle-ci, pourroit mettre le malade hors de tout danger, quand même il ne ſeroit point complettement jugé : il étoit d'autant plus raiſonnable de l'eſpérer ainſi, qu'il y a toute apparence que les forces de la nature étoient excellentes, puiſque cette maladie a enfin tourné à l'avantage du malade.

7°. Enfin les douleurs qui ſurvinrent le quinzieme jour, aux genoux & aux jambes, avec des urines troubles, faiſoient voir que la nature combattoit vigoureuſement les cauſes morbifiques, & qu'elle travailloit de toutes ſes forces à les éloigner des parties nobles. Ces urines troubles, en annonçant les efforts qu'elle faiſoit pour cuire, altérer, ou changer la matiere morbifique, indiquoient en même-tems un commencement de coction.

Le dix-ſeptieme au point du jour, il ſentit du froid aux extrêmités, on le couvrit; la fievre fut aiguë; il ſua par tout le corps, il fut bien ſoulagé; la connoiſſance fut meilleure; il avoit encore de la fievre & de l'altération; il vomit un peu de bile

(1) Malad. popul. l. 2, ſect. 1, p. 308, n. 36.

Celui qui demeuroit dans le jardin de Déalcès.

jaune ; il alla à la garde-robe, & peu après il vomit encore quelques humeurs noires, ténues, *ou plutôt brunâtres* ; les urines étoient ténues, & la couleur n'étoit pas encore bonne.

Le dix-huit, il perdit de nouveau la connoissance ; il étoit fort assoupi.

Le dix-neuf, les urines étoient encore ténues ; il étoit d'ailleurs dans le même état que le jour précédent.

L'espece de frisson du dix-septieme jour, suivi de fievre & de sueur universelle, ne procura pas un soulagement si considérable que dans la crise du onze ; mais il fortifioit cependant l'espérance qu'on avoit conçue précédemment.

Le vingtieme jour, il dormit ; la connoissance lui revint pleinement ; il sua ; la fievre le quitta ; il n'étoit point altéré.

Le vingt-unieme, il eut quelques absences ; il avoit un peu soif ; l'hypochondre lui faisoit mal ; il avoit une palpitation continuelle vers le nombril.

La journée du vingt mit évidemment la vie du malade à l'abri du danger ; mais il falloit prédire une rechûte, ou un abcès, ou des douleurs aux parties inférieures, à cause qu'il y avoit encore de la crudité dans les urines. Malgré qu'un jugement soit incomplet, il peut, comme nous l'avons dit plus haut, devenir très-avantageux au malade, sur-tout quand il arrive un jour décrétoire, après quelques rudimens de coction, & qu'il apporte du soulagement ; parce que dans

ce cas, il détruit toujours une portion quelconque des causes morbifiques, & que la nature devient par ce moyen plus en état d'achever le reste. Celui qui demeuroit dans le jardin de Déalcès.

Le vingt-quatrieme jour, les urines déposoient; sa connoissance fut parfaite.

Ces deux signes salutaires étoient de nouveaux motifs à espérer encore plus une heureuse réussite.

Le vingt-septieme, la hanche droite fut douloureuse; il y avoit du sédiment dans les urines, mais elles étoient toujours ténues; le reste alloit d'ailleurs assez bien.

Vers le vingt-neuvieme jour, l'œil droit lui fit mal; les urines étoient encore ténues.

Il est probable que le malade auroit été pleinement jugé le vingt-sept, sans la ténuité des urines.

Le quarantieme jour, il rendit par les selles une quantité d'humeurs pituiteuses & blanches; il sua beaucoup par tout le corps, & fut parfaitement jugé.

Ce malade, après avoir couru bien des dangers, fut enfin complettement guéri après cette quatrieme crise. Nous observerons en cet endroit que les malades qui doivent être jugés dans un tems quelconque, pour la vie ou pour la mort, ont presque toujours, vers le milieu de leur maladie, des signes qui en annoncent le bon ou le mauvais succès. Ce malade eut le dix-septieme & le vingtieme jours, des signes bien favorables; ce qui confirme de plus en plus le texte que nous avons conclu plus haut, savoir, que *les prédictions*

ſur la vie (1) *ou ſur la mort ſont aſſez incertaines avant que la maladie ſoit bien caractériſée ou qu'elle ait fait quelques pas vers ſon apogé.*

Commentaire ſur l'hiſtoire du cinquieme malade des épidémiques d'Hypocrate. Livre 3, ſection 2.

Chærion. Chærion, qui demeuroit chez Démænete, après bien des débauches de vin, fut ſaiſi d'une fievre violente; il eut d'abord une peſanteur douloureuſe à la tête; il ne dormit point; il eut une diarrhée d'humeurs ténues & bilieuſes.

Nous avons vu dans les hiſtoires précédentes, combien ſont dangereuſes les maladies aiguës qui ſe déclarent après des excès de vin; il étoit donc de la prudence du Médecin de laiſſer entrevoir des craintes dans ſon prognoſtic, ſans cependant donner tout-à-fait l'alarme, parce que le malade pouvoit être d'une bonne conſtitution; que l'humeur pouvoit s'adoucir dans les jours ſuivans, & la maladie prendre à la ſuite une meilleure tournure.

Le troiſieme jour, la fievre fut aiguë; il eut un tremblement de tête, & principalement de la levre inférieure; peu après il eut un friſſon, des convulſions & un délire complet; la nuit fut bien laborieuſe.

Cette affection convulſive étoit un (2) *pernicieux*

(1) Prorrh. l. 2, p. 411, n. 78.
(2) Coac. ſect. 2, p. 428, n. 173.

symptome qui faisoit d'autant plus craindre pour le malade, que le délire étoit très-grand; il n'y a point d'ailleurs de symptome qui épuise autant les forces, que la convulsion; mais d'un autre côté, il n'y avoit encore rien de perdu, car les convulsions, au commencement d'une maladie, ne sont jamais aussi dangereuses que vers la fin, ou dans le tems que la nature est déjà bien fatiguée. *Cette affection pouvoit d'ailleurs céder à une copieuse* (1) *évacuation d'urine épaisse, ou à un flux de ventre, ou enfin au sommeil; la fievre* (2) *même étoit un remede aux convulsions*; & réciproquement *les convulsions* (3) *pouvoient calmer la fievre, le lendemain, ou le sur-lendemain.* Il est bien vrai que si les convulsions eussent encore duré deux ou trois jours, ou plus, sans aucune diminution de la fievre, le malade auroit été dans le plus grand danger: il falloit donc attendre les jours suivans pour prononcer plus positivement & avec plus de certitude. Chærion.

Le quatrieme jour il fut tranquille; il reposa un peu; son esprit étoit encore égaré.

La cessation des convulsions, la tranquillité & le sommeil faisoient d'autant plus espérer pour le malade, que ce mieux-être arrivoit le quatrieme jour; on pouvoit donc donner de bonnes espérances, sans cependant annoncer encore la victoire.

Le cinquieme jour fut très-laborieux;

(2) *Ibid.* n. 176.
(2) *Ibid.* n. 177.
(3) *Ibid.* sect. 1, p. 422, n. 122.

Chærion. tout redoubla; le délire revint; la nuit fut mauvaise; il ne dormit point.

Tous ces symptomes étoient bien graves; mais il est très-probable que le malade étoit robuste & vigoureux; que par conséquent la nature pouvoit opérer, le septieme jour, une crise qui, quoiqu'incomplette, mettroit néanmoins la vie du malade en sûreté, ou diminueroit seulement une partie du danger. Un Médecin habile à tirer parti de toutes les circonstances, auroit donc prononcé que le malade étoit en grand péril; mais que si les remedes qu'il alloit lui prescrire, faisoient, pour le septieme jour, les effets qu'il en attendoit; il espéroit le tirer d'affaire.

Le sixieme jour il étoit dans le même état.

Le septieme, il eut un nouveau frisson suivi d'un accès de fievre aiguë; il sua; il fut jugé; ses déjections, depuis le commencement de sa maladie, étoient de la bile pure & en petite quantité; ses urines étoient ténues, d'une bonne couleur, avec des suspensions nébuleuses.

Voici donc le jour où les assistans n'auroient pas manqué de publier le triomphe du succès qu'ils auroient attribué à l'efficacité des remedes: cette crise étoit à la vérité incomplette; mais elle fut suivie de soulagement, & accompagnée d'une bonne couleur dans les urines; ce qui étoit suffisant pour mettre le malade en état de guérir dans une autre crise. La ténuité des urines & le défaut de sédiment, auroient seulement fait dire au Médecin qu'il n'étoit point encore tems de

chanter

chanter victoire, & que la moindre faute sur le régime, replongeroit bien vîte le malade dans un plus grand danger. Chærion.

Le huitieme jour, l'urine fut meilleure; il y eut un peu de sédiment blanc; il avoit toute sa connoissance; la fievre cessa.

Le huit n'étant pas un jour décrétoire, & les urines n'ayant que médiocrement déposé, il étoit visible que la fievre qui cessa sans jugement, reviendroit bientôt; mais à cause des bons signes qui l'accompagnoient, il n'y avoit aucun danger à craindre pour le malade.

Le neuvieme jour, la fievre revint.

Le quatorzieme, la fievre fut aiguë; il sua.

La fievre du neuf étoit médiocre; celle du quatorze qui étoit plus vive, pouvoit causer beaucoup d'alarmes dans la maison du malade; mais le Médecin instruit *qu'il ne faut pas craindre* (1) *les maux qui arrivent contre la raison, parce qu'ils se terminent bientôt heureusement*, auroit tout rassuré, & le jugement qui suivit ce redoublement, auroit ajouté un nouveau degré de confiance en ses lumieres.

Le seizieme jour, il vomit beaucoup d'humeurs jaunes & bilieuses.

Le dix-septieme, il eut un nouveau frisson, suivi d'un accès de fievre aiguë; il sua; il fut décrétoirement délivré de la fievre; les urines, après la rechûte & le ju-

(1) Aphor. 27, sect. 2, p. 387.

Chærion. gement, étoient d'une bonne couleur, & dépoſoient ; il ne délira point dans ſa rechûte.

Le dix-huitieme, il eut un peu plus de chaleur qu'à l'ordinaire; il étoit altéré ; les urines étoient ténues, avec une ſuſpenſion nébuleuſe; il eut un peu de délire.

Le dix-neuf, il fut ſans fievre ; il avoit mal au cou; les urines dépoſoient.

Le vingtieme jour, il fut parfaitement jugé.

Toutes ces rechûtes faiſoient voir, ou que l'on commettoit quelques fautes dans le régime du malade, ou que les humeurs morbifiques étoient ſi abondantes, que la nature ne pouvoit les cuire & les diſſiper, que par partie & à pluſieurs repriſes.

COMMENTAIRE ſur l'hiſtoire du ſixieme malade des épidémiques d'Hypocrate. l. 3, ſect. 3.

Périclès. Périclès d'Abdere fut attaqué d'une fievre aiguë, accompagnée d'une douleur continuelle à la tête ; il étoit beaucoup altéré ; il avoit des anxiétés, des nauſées ; il ne pouvoit garder la boiſſon ; il ſouffroit un peu dans la région de la rate ; ſa tête étoit peſante. Le premier jour, il eut une aſſez grande hémorrhagie de la narine gauche ; cependant la fievre augmentoit ;

il rendit beaucoup d'urine trouble & blanche qui ne dépoſa point. Périclès.

Il eſt bien rare qu'une hémorrhagie qui arrive le premier jour d'une fievre aiguë, juge définitivement, parce qu'il eſt très-difficile, pour ne pas dire impoſſible, que la coction ſe faſſe en ſi peu de tems, & la fievre, dans ce cas, ne ſeroit plus aiguë, mais ſeulement éphémere; cependant *quand cette évacuation eſt aſſez abondante, & qu'elle ſe fait ſelon la rectitude convenable* (1), *elle délivre de beaucoup d'accidens :* en effet elle diminue le trop plein, elle dégage la nature, & la met à même de travailler plus promptement & avec plus de ſuccès au pépaſme. Ici, le côté gauche étoit affecté, & l'hémorrhagie ſe fit du même côté : tout cela donnoit donc, dès le premier jour, de bonnes eſpérances, d'autant plus que l'urine étoit abondante, trouble & blanche ; ce qui indiquoit que la nature commençoit déjà à s'occuper de la coction.

Le ſecond jour, il eut un redoublement; les urines étoient toujours épaiſſes, mais elles commencerent à dépoſer; les nauſées diminuerent, il dormit.

La coction commença le premier jour ; elle fut manifeſte dans cette ſeconde journée : il en réſulta un ſoulagement, puiſque le malade repoſa, & que les nauſées diminuerent ; il étoit donc clair dès ce moment, que la maladie pouvoit ſe terminer avantageuſement le quatre ou le ſept au plus tard.

---

(1) Malad. popul. l. 2, ſect. 1, p. 308. n. 64.

Périclès. Le troiſieme jour, la fievre fut moins forte ; il rendit beaucoup d'urine cuite dans laquelle il y avoit un ſédiment abondant ; il repoſa bien pendant la nuit.

Il n'y avoit alors plus lieu de douter que la maladie ne ſeroit jugée le lendemain, puiſque le pépaſme étoit complet, que le ſoulagement étoit encore plus conſidérable que celui de la veille, & qu'enfin les premiers jours décrétoires ont toujours plus de force que les ſuivans, à cauſe que la nature n'eſt pas encore épuiſée, & qu'elle a preſque toute ſa vigueur.

Le quatrieme jour, il eut une ſueur copieuſe, chaude & univerſelle ; il fut délivré de la fievre, & n'eut point de rechûte.

Nous conclurons de cet événement & des autres ci-deſſus, 1°. *que les meilleures ſueurs dans les maladies aiguës ſont celles qui ſont abondantes, chaudes & univerſelles, qui arrivent* (1) *les jours critiques, qui guériſſent ou qui ſoulagent, ou enfin qui font que les malades ſupportent plus facilement leurs maux.* 2°. Que ces ſortes de criſe, ainſi que toutes les autres, guériſſent parfaitement & ſans rechûte, lorſqu'elles ſont précédées ou accompagnées d'une coction complette. 3°. Que *les coctions annoncent toujours une* (2) *criſe prochaine & une guériſon aſſurée.* 4°. *Que les fievres bien aiguës* (3) *qui ont dans les commencemens des ſignes*

(1) Liv. des Prén. p. 398, n. 721.

(2) Malad. popul. livre 1, ſect. 2, conſtitution 2, p. 300, n. 90.

(3) Livre des Prénot. p. 400, n. 35 ; & liv. des Criſes, p. 382, n. 19.

très-salutaires, parmi lesquels la coction est le principal, *se terminent heureusement le quatrieme jour ou plutôt.* 5°. Enfin que de tous les remedes qu'on peut prescrire avant la coction, c'est-à-dire, au commencement des maladies aiguës, la saignée doit être un des premiers, lorsqu'il n'y a pas de contre-indication. Périclès.

COMMENTAIRE de l'histoire du septieme malade des épidémiques d'Hypocrate. l. 3, sect. 3.

Une fille d'Abdere qui demeuroit dans la voie sacrée, fut attaquée de fievre ardente; elle eut soif; elle ne reposa pas, & ses regles parurent pour la premiere fois. La vierge d'Abdere.

Tous les écoulemens de sang menstruel, hémorrhoïdal, ou par les narines, apportent toujours du soulagement lorsqu'ils se font convenablement, c'est-à-dire, en quantité suffisante, & relativement aux forces des malades, & à leur état de plénitude, soit qu'ils arrivent avant la coction, ou après: c'est par cette raison que les Médecins font souvent saigner les malades avec succès dans tout état de crudité, ainsi que nous l'avons conclu dans l'histoire précédente. Toute la différence qu'on trouve dans ces sortes d'écoulemens, c'est que ceux qui arrivent dans une parfaite maturité, guérissent entiérement les malades, tandis que les autres qui se font dans un état de grande crudité, n'apportent que du soulagement, & font seulement espérer que les malades pourront se sauver à la longue; ou s'ils

La vierge d'Abdere.

jugent définitivement, ce n'eſt qu'avec beaucoup de difficultés, & avec un appareil de ſymptomes effrayans. Les écoulemens dans ces circonſtances continuent, même après les criſes, comme on l'a vu ci-deſſus dans l'hiſtoire de Méton : rien n'étoit donc plus à propos pour cette fille qui ſe trouvoit dans un cas de pléthore, puiſque c'étoit pour la premiere fois qu'elle eut ſes regles, & qu'au ſurplus Hypocrate dit que *les fievres ardentes* (1) *ſe guériſſent ſouvent par cette voie* : il y avoit par conſéquent beaucoup d'eſpérance pour la malade ; mais il falloit encore attendre quelques jours avant que d'établir une prédiction plus poſitive ſur ſon ſort.

Le ſixieme jour, elle eut bien des nauſées; elle étoit fort rouge; elle eut de l'*horreur* & de l'agitation.

La ſituation de cette fille n'avoit juſqu'alors rien d'effrayant ; tout dépendoit de l'état du pouls, de la reſpiration & des urines, deſquelles on ne fait aucune mention.

Le ſeptieme jour, elle étoit dans le même état ; les urines étoient ténues, mais la couleur étoit bonne; elle alloit commodément à la garde-robe.

Si le pouls & la reſpiration répondoient à cet état, comme on doit naturellement le penſer, il y avoit lieu à faire eſpérer une heureuſe réuſſite ; d'ailleurs aucuns de ceux qui ſont mentionnés dans ces quarante-deux hiſtoires, ne ſont morts avec des urines d'une couleur louable ;

(1) L. des criſes, p. 382, n. 33.

mais on ne pouvoit encore prédire le jour de la crise finale. La vierge d'Abdere.

Le huitieme jour ; elle devint sourde ; elle eut une fievre aiguë, de l'insomnie, des nausées & de l'*horreur* ; sa connoissance étoit bonne ; ses urines ressembloient aux précédentes.

Il n'y avoit rien de pernicieux dans ces symptomes, à cause de la bonne couleur des urines ; cependant *la surdité donnoit lieu* (1) *à prédire qu'elle tomberoit bientôt dans le delire, & qu'il finiroit, ainsi que la surdité, lorsqu'il survendroit un écoulement de sang par le nez, ou un flux de ventre bilieux, ou une dysenterie, ou des douleurs aux hanches, aux genoux, &c.* Ces deux symptomes (la surdité & le délire) pouvoient encore se dissiper par le retour des regles.

Le neuvieme jour, & les suivans, il n'y eut point de changement ; elle étoit toujours sourde.

Le quatorzieme, l'esprit fut troublé ; la fievre diminua.

Il n'y eut rien de nouveau pendant ces cinq derniers jours que le délire qui survint conformément à la prédiction du huitieme ; la diminution de la fievre confirmoit les bonnes espérances.

Le dix-sept, il coula beaucoup de sang par les narines ; la surdité diminua un peu ; elle eut encore les jours suivans, des nausées, de la surdité & du délire.

(1) Liv. des Crises, p. 383, n. 136.

La vierge d'Abdere.

Quoique l'hémorrhagie ait été abondante ; tous les ſymptomes ne ceſſerent pas entiérement ; mais ils diminuerent au point qu'il y avoit grande eſpérance qu'ils ceſſeroient totalement dans le jour décrétoire ſuivant.

Le vingt, elle ſentit des douleurs aux pieds ; le délire & la ſurdité ceſſerent ; il coula encore un peu de ſang par les narines ; elle ſua ; la fievre la quitta.

Voilà enfin le parfait accompliſſement des prédictions précédentes. Pour ſavoir maintenant ſi la fievre étoit pleinement & définitivement jugée, il faudroit connoître l'état des urines ; & comme il eſt probable qu'elles étoient ténues avec peu ou point de ſédiment, on devoit s'attendre à une rechûte.

Le vingt-quatrieme jour, la fievre & la ſurdité revinrent ; la douleur des pieds ſe fit encore ſentir, & l'eſprit fut de nouveau aliéné.

Le vingt-ſept, elle ſua beaucoup ; la fievre & la ſurdité ceſſerent ; elle fut parfaitement jugée, à l'exception de la douleur des pieds qui ſubſiſta.

Ce reliquat de douleur après le jugement, étoit une marque évidente que la coction n'avoit pu ſe faire complettement. Comme on ne dit point dans cette journée, ni dans les précédentes, que les urines eurent un dépôt louable, il y a grande apparence qu'il y manquoit quelque choſe : en effet l'expérience fait voir tous les jours, que les reſtes des maladies n'ont lieu qu'après des coctions manquées ou imparfaites.

COMMENTAIRE sur l'hiſtoire du huitieme malade des épidémiques d'Hypocrate. Livr. 3, ſect. 3.

Anaxion d'Abdere qui demeuroit près des portes de Thrace, fut attaqué d'une fievre aiguë, avec douleur au côté droit; ſa toux étoit ſeche; il ne crachoit rien dans les premiers jours; il avoit ſoif; il ne dormoit point; les urines étoient abondantes, ténues, mais la couleur étoit bonne. Anaxion.

Hypocrate a voulu nous donner ici un exemple de pleuréſie ſeche & longue, puiſqu'elle n'a été définitivement jugée que le trente-quatrieme jour. Cet Auteur dit que la pleuréſie (1) eſt une douleur de côté, avec fievre, friſſon, & une reſpiration difficile: il ajoute que la plupart des malades veulent avoir la poitrine & le cou élevés, afin de reſpirer plus aiſément. Quand il n'y a pas rupture intérieure de vaiſſeaux, les crachats ſont bilieux, ſemblables à de la rouille de fer, ou à la couleur de la grenade; mais lorſque les vaiſſeaux ſont entre-ouverts, les malades crachent auſſi du ſang pur. Il y a, dit-il, une autre pleuréſie tout-à-fait ſanguine, dans laquelle les crachats, au lieu d'être bilieux, ſont ſanglans: la pleuréſie bilieuſe eſt plus douce, quand les vaiſſeaux ne ſont pas déchirés; mais s'il y a quelques vaiſſeaux rompus, elle eſt plus doulou-

(1) Livre 3 des malad. page 171, n. 246.

Anaxion. reuſe, ſans être cependant plus mortelle que l'autre. La forte pleuréſie ſanguine eſt douloureuſe & mortelle; ſi les malades, en touſſant, expectorent des grumaux de ſang noir, ils meurent preſque toujours vers le ſeptieme jour; & s'ils peuvent aller au-delà du dixieme, la plupart guériſſent par une ſuppuration qui ſe forme le vingtieme jour, à la ſuite de laquelle ils crachent le pus en touſſant, & le vomiſſent enfin. Dans ce dernier cas, ils ne ſont pas aiſés à guérir. Notre Auteur dit un peu (1) plus bas, que les pleuréſies ſeches ſont plus difficiles à guérir; mais que les jugemens ſont d'ailleurs ſemblables aux autres.

Il décrit ailleurs (2) deux autres eſpeces de pleuréſies, dont la premiere commence avec fievre, friſſon, & une douleur qui traverſe de l'épine du dos dans la poitrine, une reſpiration fréquente, difficile, qui ne ſe fait que quand on a le cou élevé, une toux ſuivie de crachats ſemblables à de la ſalive blanche ou bilieuſe, que les malades expectorent difficilement; quelquefois il s'y joint une douleur aux aines, & l'urine devient ſanglante. Les choſes étant ainſi, ſi la fievre ceſſe, ou diminue conſidérablement vers le ſeptieme jour, les malades guériſſent; ſi au contraire elle continue juſqu'au onzieme ou quatorzieme, la plupart meurent vers ces jours-là; mais s'ils paſſent le quatorzieme jour, ils ont eſpérance de guérir. La ſeconde eſpce de pleuréſie eſt accompagnée de fievre & d'un bruit

(1) *Ibid.* n. 257.
(2) *Ibid.* l. 2, ſect. 2, p. 157, n. 220 & 243.

dans la bouche, occasionné par le frottement des dents ; la toux est seche ; les crachats sont d'un pâle verdâtre, & quelquefois livides. Il y a douleur au côté ; le dos prend une couleur rougeâtre ; la tête & la poitrine deviennent chaudes, ainsi que le ventre, les cuisses & les pieds. Lorsque les malades sont assis, ou debout, ils toussent davantage ; il leur survient aussi des diarrhées dont les matieres sont d'un vert pâle, & d'une odeur désagréable : ceux-ci meurent sous vingt-jours ; & s'ils peuvent aller au-delà, ils guérissent souvent. Anaxion.

Le plus mauvais symptome de la pleurésie d'Anaxion, étoit la toux seche qui a duré jusqu'au onzieme jour ; car *les pleurésies dans lesquelles* (1) *il n'y a point d'expectoration, sont les plus pernicieuses ;* mais la bonne couleur des urines donnoit ici de grandes espérances. Quant aux insomnies, elles ne sont jamais nuisibles dans les premiers jours des maladies où il y a douleur au côté. Hypocrate pense au contraire, *qu'il est bon* (2) *d'empêcher ces malades de dormir pendant les onze premiers jours.* On observe en effet que pendant le sommeil, toutes les congestions d'humeurs augmentent au commencement des maladies inflammatoires ; raison pour laquelle les narcautiques réussissent si mal dans les premiers jours des pleurésies & de toutes les autres maladies inflammatoires. J'ai vu quelquefois des malades dans les campagnes, périr dans des sommeils occasionnés par des doses médiocres

(1) Coac. sect. 2, p. 428, n. 221.
(2) Affect. internes, sect. 1, p. 209, n. 199.

Anaxion. d'opium, qu'on avoit imprudemment fait avaler dans les commencemens de ces maladies.

Le ſixieme jour, il délira; on lui fit des fomentations chaudes qui n'apporterent aucun ſoulagement.

Cette augmentation de ſymptome rendoit la maladie plus dangereuſe; mais la bonne couleur des urines ranimoit l'eſpérance. Il eſt probable que ſans le contre-poid de ce bon ſigne, Anaxion eût ſuccombé; car *le délire, joint* (1) *à la difficulté de reſpirer, eſt un ſigne bien mortel.*

Le ſeptieme jour, il fut plus mal; la fievre augmenta; les douleurs ne diminuoient aucunement; la toux continuoit, & il reſpiroit difficilement.

Hypocrate *étoit dans l'uſage d'employer, en premier lieu, les fomentations* (2) *chaudes pour calmer les douleurs de côté, ſoit qu'elles arrivaſſent au commencement des maladies, ou après.* Il indique au même endroit les eſpeces de fomentations qu'il croit préférables, avec la maniere de les appliquer; mais il avertit en même-tems que ſi la douleur ne cede point à ces topiques, il ne faut pas les continuer trop long-tems, crainte de deſſécher les poumons, & d'attirer une ſuppuration dangereuſe. *Il veut dans cette circonſtance qu'on ouvre inceſſament la veine qui eſt dans la flexion du coude* (3), *& qu'on en laiſſe couler le ſang, juſqu'au changement de couleur, ſans crain-*

(1) Aphor. 50, ſect. 4.
(2) Régime des maladies aiguës, ſect. 2, p. 369, n. 14.
(3) *Ibid.* n. 15, ſect. 4, p. 378, n. 244.

dre d'en tirer même jusqu'à la défaillance, ayant néanmoins égard aux forces, à l'âge, à la saison & à l'acuité de la douleur. Ce fut en conséquence de ces principes que, Anaxion.

Le huitieme jour on lui fit (à Anaxion) une copieuse saignée du bras, qui calma les douleurs; mais la toux étoit toujours seche.

Le onzieme, la fievre diminua; il sua un peu autour de la tête; la toux continuoit; il commençoit à cracher.

Cette sueur autour de la tête eût été, dans toute autre circonstance, un bien mauvais signe; mais comme il y avoit dans le même tems une diminution dans la fievre, que les urines étoient d'une bonne couleur, que la douleur du côté n'étoit plus si grande, & que le malade commençoit à expectorer quelques humidités, cette petite sueur ne tiroit pas tant à conséquence; il faut cependant avouer qu'il n'y avoit pas encore assez de bons signes pour qu'on pût répondre de la vie du malade; il y avoit seulement de l'espérance.

Le dix-septieme jour, la matiere de l'expectoration commença à devenir louable; il fut soulagé, mais l'altération continuoit.

Ce commencement de coction dans les crachats, le soulagement qui suivit, la bonne couleur des urines, & probablement la force du tempérament d'Anaxion, signifioient qu'avec le tems, la nature perfectionneroit la coction, & que la crise finale seroit heureuse.

Le vingtieme jour, il sua; la fievre le quitta; & depuis cette crise il fut mieux.

Anaxion. La sueur de ce jour étoit un fort bon jugement, puisque la fievre cessa, & que d'ailleurs il fut assez bien ; cependant la coction des urines n'étoit point achevée ; le malade étoit encore un peu altéré, & l'expectoration n'étoit, ni complettement louable, ni assez copieuse. On devoit donc prédire une rechûte, car *les symptomes qui restent* (1) *après les crises, ont coutume d'en occasionner*, à moins que ces symptomes ne soient des reliquats qui durent toute la vie, ou des suites d'apostase qui se dissipent peu à peu. Au reste le malade étoit évidemment hors de danger ; il n'y avoit plus de difficulté qu'à fixer le jour du jugement définitif ; ce qui ne pouvoit se faire que conditionnellement : par exemple, on pouvoit assurer que si avant le vingt-septieme jour, la coction des crachats & des urines devenoit parfaite, avec une copieuse expectoration, le malade seroit guéri le vingt-septieme ; mais que si l'entiere coction paroissoit seulement le vingt-septieme, l'expectoration pourroit continuer jusqu'au trente-quatrieme, & que la crise arriveroit seulement vers ce tems.

Le vingt-sept, la fievre revint ; les crachats furent cuits & abondans ; il y eut dans les urines beaucoup de sédiment blanc ; la soif fut dissipée ; il dormoit bien.

Il étoit alors clair comme le jour, que la maladie n'iroit pas au-delà de la semaine suivante.

Le trente-quatrieme jour, il eut une sueur universelle ; il fut quitte de la fievre, & entiérement jugé.

(1) Aphor. 12, sect. 2, p. 387.

Cet événement fut conforme à ce qui avoit été indiqué par les signes précédens. Nous remarquerons seulement que la vie d'Anaxion fut visiblement en sûreté vers le milieu de cette maladie qui étoit le dix-septieme jour ; ce qui est assez conforme à ce qu'on observe journellement dans la pratique, chez ceux qui doivent guérir, principalement quand il y a eustathie, c'est-à-dire, quand les maladies sont légitimes, & qu'elles arrivent aux saisons bien réglées ; car dans les épidémies pestilentielles, ou la plupart des malades succombent, ceux qui échappent ne doivent ordinairement leur guérison, qu'à la force de leur tempérament ; & les crises, à travers lesquelles ils se sauvent, sont presque toujours laborieuses, difficiles, accompagnées des images de la mort, & bien souvent suivies de reliquats que les malades conservent pendant leur vie. Ces sortes de jugemens sont rarement indiqués dans les jours précédens ; c'est alors qu'une constitution singuliérement robuste soutient quelquefois des efforts qui surprennent les plus habiles Médecins. Il n'y a que la seule observation qui puisse dans ces circonstances, leur apprendre la marche qu'ils doivent suivre. Anaxion.

Nous conclurons de cette histoire, que *quand les crachats paroissent* (1) *tard dans les pleuréſies, c'est un signe qu'elles seront de longue durée.*

(1) Aphor. 12, sect. 1.

COMMENTAIRE sur l'hiſtoire du neuvieme malade des épidémiques d'Hypocrate. Livre 3, ſection 3.

Heropyte. Heropyte d'Abdere qui demeuroit dans la rue haute, ſentit en marchant, une douleur de tête qui ne l'arrêta pas tout de ſuite; mais quelques tems après il ſe mit au lit; une fievre ardente le ſaiſit; il vomiſſoit dans les commencemens beaucoup de bile; il étoit altéré; il avoit une agitation qui lui faiſoit ſupporter ſes maux bien difficilement; il rendoit des urines ténues, noires, dans leſquelles il y avoit quelquefois des ſuſpenſions, d'autre fois point; les nuits étoient laborieuſes; les redoublemens arrivoient, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, & ne gardoient aucun ordre.

On voit par ce qui ſe paſſa pendant les treize premiers jours, que cette maladie étoit bien dangereuſe; en effet, *la tenuité conſtante des urines, & leur variation, marquoient qu'elle ſeroit longue, & faiſoient craindre en même-tems que le malade ne la pût ſupporter* (1) *pendant tout le tems qui étoit néceſſaire pour faire la coction. L'irrégularité des redoublemens* (2) *ſignifioit encore que la maladie*

(1) Liv. des Prénot. p. 400, n. 174; & Coac. ſect. 3; p. 434, n. 248.

(2) Prorrh. l. 2, p. 411, n 77 & 78.

étoit

étoit errante, & par conséquent on ne pouvoit encore établir un prognostic positif & certain. Si cependant Heropyte avoit alors quelques signes salutaires, tels qu'une bonne respiration, un pouls égal & vigoureux, une constitution robuste, nulle répugnance à prendre la nourriture qu'on lui présentoit; &c. on pouvoit laisser entrevoir des espérances flatteuses; mais c'étoit le cas d'assurer que la maladie ne se termineroit pas sans métastase & sans douleur; car *quand on rend des urines crues pendant long-tems, & qu'il* (1) *y a d'ailleurs des signes salutaires, cela signifie qu'il arrivera un abcès ou des douleurs, sur-tout dans les parties qui sont au-dessous du diaphragme.* Hypocrate entend ici par abcès, l'hémorrhagie, la suppuration & les autres apostases. Heropyte.

Vers le quatorzieme jour, il devint sourd; ses accès de fievre furent plus considérables; les urines étoient les mêmes.

La surdité (2) *étoit un mauvais signe qui indiquoit un délire prochain* (3); mais au moyen des bons signes qui probablement accompagnoient cette maladie, on pouvoit espérer qu'une hémorrhagie du nez, ou un flux de (4) ventre bilieux, ou une dysenterie, ou des douleurs aux hanches, aux genoux, &c. emporteroient ces symptomes.

Le vingtieme jour & les suivans, il délira beaucoup.

---

(1) Coac. section 3, page 434, n. 274.
(2) Coac. sect. 1, p. 424, n. 289.
(3) Liv. des Crises, p. 383. n. 136.
(4) *Ibid.* n. 137.

Heropyte. Ce délire étoit, comme nous venons de le dire, une ſuite de la ſurdité.

Le quarantieme jour, il eut une abondante hémorrhagie du nez; ſa connoiſſance fut meilleure; la ſurdité continua, mais elle étoit bien diminuée; la fievre étoit auſſi moins forte; l'hémorrhagie revint à pluſieurs repriſes dans les jours ſuivans, à cela près qu'elle étoit modique.

Il eſt actuellement viſible que le malade étoit jeune, car *les hémorrhagies n'arrivent* (1) *gueres dans les fievres, qu'aux jeunes gens qui ne paſſent pas trente ans.* J'en ai cependant vu quelquefois juſqu'à trente-cinq, mais très-rarement au-delà de quarante ans. J'excepte ici les gouttes de ſang qui diſtillent en petite quantité des narines, & que les malades de tout âge rendent lorſqu'ils ſont dangereuſement attaqués. On pouvoit donc dès ce moment, répondre du ſuccès de la maladie d'Heropyte, puiſqu'il étoit jeune, & vraiſemblablement robuſte. Cette criſe, qui d'ailleurs ſe trouvoit conforme aux prédictions antérieures, étoit arrivée un jour décrétoire, & avoit produit une diminution conſidérable de ſymptomes.

Vers le ſoixantieme jour, l'hémorrhagie ceſſa; il lui ſurvint une vive douleur à la cuiſſe droite, & les accès de fievre devinrent plus forts; peu de tems après, toutes les parties inférieures lui firent mal; quel-

(1) Livre des Prénotions, page 403, n. 194.

quefois, la fievre & la ſurdité étoient con- Heropyte.
ſidérables ; d'autre fois, l'une & l'autre diminuoient beaucoup ; & pour lors, les douleurs de la cuiſſe & des parties inférieures augmentoient.

Quoique le malade eût par intervalle quelques augmentations de fievre, ſa vie n'étoit pas moins à l'abri du danger, car la nature prenoit évidemment le deſſus ſur toutes les cauſes morbifiques qu'elle combattoit de toute part avec ſuccès ; mais au ſoixantieme jour, il lui falloit plus de tems pour finir la coction, & parvenir à la criſe finale, parce que *depuis le quarantieme, les jours décrétoires (1) n'arrivent plus que de vingtaine en vingtaine*, à cauſe de la foibleſſe où ſe trouvent pour lors les malades, & du ralentiſſement des fonctions de la nature.

Le quatre-vingtieme tout s'appaiſa ; mais rien ne ceſſa tout-à-fait ; les urines étoient d'une bonne couleur, & dépoſoient beaucoup ; le délire étoit auſſi conſidérablement diminué.

Il étoit aiſé de prédire qu'il arriveroit un jugement définitif dans la vingtaine ſuivante ; mais à cauſe de la quantité des humeurs morbifiques, & de leur ténacité, il falloit bien recommander au malade le régime le plus exact, afin de prévenir les difficultés de la criſe, de la rendre parfaite, & d'éviter tous reliquats.

---

(1) L. des Prén. p. 402, n. 314 ; & liv. des jours décrétoires, p. 386, n. 104.

eropyte Vers le centieme jour, il eut un flux de ventre abondant & fréquent d'humeurs bilieuſes, qui ſe changerent après en dyſenterie douloureuſe ; les autres ſymptomes, tels que la fievre & la ſurdité, ceſſerent.

Le cent-vingtieme jour, il fut jugé & parfaitement guéri.

Voici donc l'accompliſſement de toutes les prédictions. Ce malade ne fut pas entiérement guéri le jour que la criſe commença, parce que le flux de ventre étant devenu dyſentérique, continua une bonne partie de la vingtaine ſuivante ; c'eſt pourquoi tout fut terminé le cent-vingtieme. Je ferai remarquer ici que ces ſortes de criſes ſont aſſez communes en nos climats, & que quand elles arrivent, les jeunes Médecins en ſont preſque toujours effrayés, & qu'ils preſcrivent ſouvent des remedes contraires aux fins de la nature. Pour ne pas tomber dans des erreurs auſſi préjudiciables, il faut étudier à fond les préceptes d'Hypocrate, qui ne ſont qu'un pur développement de la nature même ; comparer enſuite ces préceptes avec les quarante-deux hiſtoires des épidémiques, ſelon l'ordre que nous indiquons perpétuellement dans ce commentaire ; & enfin les appliquer avec précaution chez les malades qu'on traite ; c'eſt le vrai moyen de faire tous les progrès poſſibles dans l'art de connoître & guérir les maladies ; car quand on connoît bien le préſent & l'avenir, rien n'eſt plus aiſé que de preſcrire les remedes convenables pour avancer les coctions, & déterminer les criſes.

COMMENTAIRE sur l'hiſtoire du dixieme malade des épidémiques d'Hypocrate. liv. 3, ſect. 3.

Nicodeme d'Abdere, après s'être livré à des excès de vin & de femmes, fut attaqué d'une fievre ardente; il eut au commencement, des maux de cœur, des nauſées, de la ſoif; ſa langue étoit ſeche & brûlée; ſes urines furent noires & ténues. Nicodeme.

La fievre ardente, ainſi que nous l'avons démontré plus haut, étant une maladie des plus ſérieuſes, il falloit, après des excès de cette nature, une bonne conſtitution de tempérament, & bien de la jeuneſſe pour ſe tirer d'affaire, d'autant plus que tous les ſymptomes étoient ici fort graves; mais puiſque le malade a enfin guéri, il y a grande apparence qu'il étoit jeune ou robuſte; la nature pouvoit par conſéquent, dans la ſuite, mitiger l'humeur, la cuire, & diſpoſer le malade à une criſe ou à une apoſtaſe ſalutaire. Il falloit donc, dans le prognoſtic de ce jour, ſe contenter de déclarer la maladie très-dangereuſe, & cependant laiſſer entrevoir quelques eſpérances conditionnelles.

Le ſecond jour, la fievre redoubla avec un léger friſſon; il avoit toujours des maux de cœur; il ne dormit point; il vomit des humeurs jaunes, bilieuſes; les urines étoient ſemblables à celles du jour précédent; la nuit fut tranquille; il dormit.

Nicodeme. Ce redoublement étoit d'autant plus mauvais, que les accès en jours pairs ſont les plus redoutables, en ce qu'ils attirent quelquefois les criſes pour le ſix, & que ces ſortes de criſes ſont toujours difficiles, laborieuſes & pleines de danger, parce qu'étant précoces & précipitées, la nature n'a pas tout le tems néceſſaire pour opérer auſſi parfaitement les coctions dans ſix jours, que dans ſept; l'autre mauvaiſe marque étoit la continuation des urines noires & ténues; mais ce qui diminuoit un peu de la force de ces ſignes, fut le vomiſſement d'humeurs bilieuſes qui enleva les naufées, & qui procura une nuit tranquille, avec du ſommeil. Quant au prognoſtic, on ne pouvoit encore rien ſtatuer de certain, parce que la maladie n'avoit pas encore pris aſſez d'accroiſſement; il étoit par conſéquent convenable d'attendre quelques jours, & de s'en tenir à ce qu'on avoit dit la veille.

Le troiſieme jour tout diminua; le malade étoit aſſez tranquile; mais vers le coucher du ſoleil, il fut plus mal; la nuit fut laborieuſe.

Le mieux-être du malade fut dû au ſommeil tranquille qu'il avoit eu pendant la nuit, ce qui étoit un bon ſigne; car *toutes les maladies dans leſquelles le ſommeil fait du bien, c'eſt une* (1) *bonne marque:* mais comme il ſe trouva plus mal ſur le ſoir, & que la nuit fut laborieuſe, le ſort du malade étoit toujours douteux. Il étoit donc néceſſaire de voir encore les redoublemens

(1) Aph. 1, ſect. 2, p. 387.

suivans, avant que de prononcer plus positivement sur l'avenir. Nicodeme.

Le quatrieme jour, il eut un frisson & une grande fievre; il souffroit par tout le corps; les urines étoient ténues, avec suspensions.

Si l'urine étoit purement ténue, sans couleur noire, c'étoit une diminution avantageuse; mais Hypocrate n'en dit mot. La ténuité annonçoit cependant que la maladie ne seroit pas jugée le six, ou que si la crise paroissoit en cette journée, le malade courroit encore plus de danger. Les douleurs universelles, avec des suspensions dans les urines qui étoient ténues, annonçoient le délire, & par conséquent la continuation du danger.

Le sixieme jour, il délira beaucoup.

Il n'y avoit que la jeunesse, le pouls & la respiration qui pouvoient rassurer ou déconcerter le Médecin. Le délire est communément un mauvais signe, mais quand il est contrebalancé par la bonté des organes vitaux, que les malades n'ont aucune aversion pour les alimens, & que l'urine est devenue moins mauvaise, il ne faut, ni désespérer, ni annoncer la victoire. Or il est vraisemblable que l'urine n'étoit plus noire, puisqu'Hypocrate n'en fait plus mention, & que dès le lendemain le malade commença à aller de mieux en mieux.

Le septieme jour, la tranquillité revint.

Il faut entendre par cet état tranquille, la diminution, ou même la cessation du transport; ce qui étoit un fort bon signe sans être tout-à-fait triomphant; car il est dans l'ordre que les jours intermédiaires ne soient jamais si fâcheux,

Nicodeme. que ceux de redoublement ; mais quand un mauvais ſigne eſt adouci, & que ce mieux-être eſt ſoutenu par d'autres ſignes favorables, on peut établir une prédiction avec plus de confiance.

Le huitieme, tout alloit beaucoup mieux.

Voici ſeulement le jour où le Médecin pouvoit faire un prognoſtic flatteur. Il étoit néanmoins plus prudent de dire ſeulement, qu'il commençoit à bien eſpérer.

Le dixieme jour & les ſuivans, il reſſentit encore des douleurs ; mais les accès étoient moindres, & les douleurs plus ſupportables ; les redoublemens & les douleurs revenoient tous les jours pairs.

Quoiqu'on ne parle point des urines & des déjections, il eſt probable qu'elles étoient relatives à ce mieux-être, & que par conſéquent la nature devenoit victorieuſe.

Le vingtieme jour, il rendit des urines blanches, épaiſſes, qui, étant repoſées, ne donnerent point de ſédiment ; il ſua beaucoup & parut être quitte de la fievre. Vers le ſoir, la chaleur fébrile revint ; les douleurs ſe renouvellerent ; il eut de l'*horreur*, de la ſoif & un peu de délire.

Ce jour étoit décréroire ; la coction commençoit dans les urines, mais elle n'étoit point complette, puiſqu'elles ne dépoſoient pas ; c'eſt ce qui fit reparoître modérément les accidens vers le ſoir : mais la vie du malade n'étoit pas moins à couvert de tout danger.

Le vingt-quatre, il rendit beaucoup d'urine blanche, dans laquelle il y avoit beaucoup de sédiment ; il eut une sueur copieuse, chaude, universelle ; il fut jugé & entiérement guéri. Nicodeme.

Cette histoire doit bien nous mettre en garde contre toutes les convalescences, qui ne sont, ni précédées, ni suivies d'une coction suffisante. Ce malade sua autant le vingtieme jour, que le vingt-quatrieme. Il y eut rechûte après la sueur du vingt, & il n'y en eut point après celle du vingt-quatre. On voit souvent des rechûtes après dix, quinze, vingt, soixante jours, & plus, que bien des Médecins prennent souvent pour de nouvelles maladies, tandis qu'elles ne sont que des continuations de fievres qui avoient disparu sans coction complette.

Analyse sur l'histoire du onzieme malade des épidémiques d'Hypocrate, livre 3, section 3.

Une femme de Thase, qui logeoit près les fils de Pylade, étant devenu morosive à la suite de quelques chagrins, ne dormoit, ni ne mangeoit ; elle avoit de la soif, des nausées. Le premier jour, à l'entrée de la nuit, elle eut des craintes ; elle parla beaucoup, & marqua du découragement ; elle avoit un peu de fievre ; elle eut le lendemain matin beaucoup de convulsions, & La femme qui logeoit proche les fils de Pylade.

La femme qui logeoit proche les fils de Pylade.

lorſque ces convulſions ceſſerent, elle délira, & dit des choſes obſcenes; elle eut de grandes & continuelles douleurs.

Nous avons vu ci-deſſus tout le danger que les chagrins cauſent à l'humanité, avec cette différence que la vie des femmes y court en général moins de riſque que celle des hommes. La frayeur & le découragement étoient les plus mauvais ſymptomes; car les maladies aiguës, occaſionnées par l'humeur atrabilaire, ſont d'une coction très-difficile, & par conſéquent bien dangereuſes. Or *la frayeur & la triſteſſe qui durent long-tems* (1), *indiquent la préſence de l'atrabile*: d'ailleurs les fievres mortelles de la troiſieme conſtitution épidémique d'Hypocrate, avoient ces ſymptomes. Comme on ne peut expliquer les faits de pratique, que par d'autres faits, il y avoit ici lieu à prédire un délire prochain, d'autant plus que le cerveau de cette femme y étoit diſpoſé par les chagrins qu'elle avoit éprouvés avant de tomber malade. On pourroit encore dans un cas pareil, annoncer des convulſions, ſur-tout ſi la malade avoit le genre nerveux, délicat & irritable.

L'expérience journaliere fait voir que les convulſions ſont aſſez familieres aux femmes, & qu'elles leur ſont en général beaucoup moins dangereuſes qu'aux hommes. Si la femme qui fait le ſujet de cette hiſtoire, s'étoit abandonnée à la triſteſſe, pour raiſon de viduité ou d'abſence de ſon mari, il eſt clair que la matrice jouoit ici le

(1) Aphor. 23, ſect. 6.

principal rôle, & que sa maladie étoit par conséquent moins pernicieuse ; car *les convulsions* (1) *qui viennent de la matrice ne sont pas bien dangereuses* ; mais si son chagrin venoit de quelques autres événemens domestiques, cette affection étoit plus grave. Nous conclurons de cet événement la confirmation de l'axiôme suivant : *La crainte* (2) *& la tristesse finissent ordinairement par les convulsions.*

La femme qui logeoit proche les fils de Pyladé.

Le second jour, elle étoit dans le même état ; elle ne dormit point ; la fievre fut plus aiguë.

Nous avons vu ailleurs que la fievre est le remede aux convulsions; mais que quand elle ne les fait pas cesser dans deux ou trois jours, c'est un bien mauvais signe. Il y avoit dans cette journée matiere à deux sortes de prédictions; la premiere étoit de dire que si les convulsions finissoient dans peu, on espéreroit pour la malade ; la seconde consistoit à deviner si elles cesseroient bientôt : la vivacité de la fievre le faisoit ainsi espérer ; mais il falloit encore quelques autres signes, desquels on ne parle pas.

Le troisieme jour, les convulsions cesserent ; elle tomba dans un profond assoupissement qui fut bientôt suivi de réveil ; elle ne pouvoit plus se contenir ; elle déliroit beaucoup ; la fievre étoit plus aiguë ; il survint dans la même nuit une sueur co-

(1) Prorrh. livre 1, p. 407, n. 188 ; & Coac. sect. 2, p. 427, n. 165.

(2) Coac. sect. 1, p. 419, n. 105.

La femme qui logeoit proche les fils de Pylade.

pieuſe & chaude par tout le corps; la fievre la quitta; elle dormit; toute ſa connoiſſance lui revint; elle fut jugée.

Vers le troiſieme jour, les urines étoient noires & ténues avec une ſuſpenſion ronde qui ne tomboit point au fond du vaſe; mais lors du jugement, ſes regles coulerent abondamment.

Ce ſurcroît de ſymptome qui parut à la place des convulſions qui avoient ceſſé, éprouvoit les forces de la nature d'une maniere bien pénible; mais comme il n'y avoit pas long-tems que cette femme étoit malade, la nature devoit être encore bien vigoureuſe: ce qui, joint à l'apparition des regles qui coulerent copieuſement, faiſoit eſpérer que malgré la couleur noirâtre des urines, il pourroit y avoir un jugement auſſi ſalutaire, que celui qui arriva à Méton. En effet elle eut pendant la nuit une ſueur copieuſe, chaude & univerſelle qui acheva de terminer la maladie. Il y a néanmoins grande apparence que ſi elle n'eut point de rechûte, c'eſt que les regles continuerent à fluer, même après le jugement.

Nous conclurons du réſultat de cette hiſtoire, que *ceux qui ſont affectés de crainte & de triſteſſe, avec peu, ou point de fievre* (1), *& qui tombent enſuite dans un délire furieux, guériſſent s'il ſurvient de bons accès de fievre, ſuivis de ſueurs, & de ſommeil tranquille.*

Nous ferons remarquer que les urines noires étant en général bien ſuſpectes, il faut avant de

(1) Coac. ſect. 3.

prononcer sur l'état des malades, 1°. bien réfléchir sur ce qu'ils ont pu prendre auparavant, soit en aliment, soit en remede. En effet j'ai quelquefois observé dans la pratique, des urines noires qui n'ont été suivies d'aucune suite fâcheuse, quoique j'en aie d'abord été bien effrayé. J'en ai trouvé la cause en parcourant Actuarius, où j'ai lu le même cas dans un de ses chapitres sur les urines. Il dit qu'ayant un jour donné un remede à une personne qui n'étoit point attaquée dangereusement, on l'avertit quelques tems après, que le malade rendoit des urines noires, & que sur le champ, s'étant transporté chez le malade, il ne le trouva pas plus mal qu'à l'ordinaire; ce qui lui fit penser que son remede pouvoit avoir donné cette teinte aux urines. Fondé sur cette idée, il calma bientôt l'alarme qui s'étoit répandue dans la maison, & la suite vérifia pleinement son opinion. En me rappellant ce que j'avois prescrit à ceux qui avoient rendu de semblables urines, j'ai trouvé que c'étoit quelquefois de la casse dans des décoctions de plantes vertes; d'autre fois de la rhubarbe, avec des préparations martiales, &c.

La femme qui logeoit proche les fils de Pylade.

2°. Il faut encore se souvenir que les femmes, vers le tems de leurs regles, & dans le tems qu'elles fluent, rendent assez souvent des urines qui paroissent brunes & noirâtres, lorsqu'elles sont dans des vases opaques; mais en les examinant avec attention dans un verre, j'ai presque toujours vu que ce n'étoit qu'un mêlange de quelques gouttes de sang qui étoient tombées avec l'urine. Comme ces sortes d'urines sont sans aucune conséquence, ne pourroit-il pas se faire

La femme qui logeoit proche les fils de Pylade.

que celles de la femme en queſtion fuſſent de cette eſpece ? Cela me paroît d'autant plus probable, que ſes regles fluoient préciſément dans le tems qu'elle rendit des urines noires.

3°. Jacques Houlier, ancien célebre Profeſſeur en médecine de la faculté de Paris, raconte parmi certains (1) cas rares, qu'il vit quelques pleuréſies en 1543, dans le courant du mois de janvier & de février, qui furent entiérement jugées par des urines épaiſſes & noires, dans leſquelles il ſurnageoit beaucoup d'écume jaune, épaiſſe & glutineuſe. Il dit dans un autre endroit (2) qu'un quadragénaire étant mort le quatorzieme jour d'une fievre bien ardente, il avoit rendu, le onzieme précédent, des urines qui dépoſoient un ſédiment noir, & que le cadavre ayant été ouvert, on trouva les poumons noirs & corrompus. Par conſéquent les urines noires peuvent être quelquefois critiques ; d'autre fois annoncer la préſence de l'humeur atrabilaire, & le plus ſouvent des maladies gangreneuſes, malignes, putrides, &c.

4°. Lorſqu'on aura bien conſidéré toutes ces cauſes, il faudra encore examiner attentivement la ſituation des malades ; & ſi l'on n'y trouve aucun ſymptome conſidérable, on ſera entiérement raſſuré contre ce phénomene. Galien dit, dans ſon commentaire ſur cette hiſtoire, qu'il n'y avoit rien de dangereux dans cette urine noire, parce que le ſang menſtruel ſupprimé eſt mélancholique, & qu'il donne ſa couleur aux urines.

---

(1) Edit. de Genêve in-8°., année 1623, p. 584.
(2) *Ibid.* p. 578.

Je ne suis point du-tout de cet avis ; car toutes les fois que j'en ai vu, après des suppressions menstruelles ou hémorrhoïdales, j'y ai toujours trouvé bien du danger ; d'ailleurs il n'est point dit dans cette histoire que la malade ait eu aucune suppression.

La femme qui logeoit proche les fils de Pylade.

COMMENTAIRE sur l'histoire du douzieme malade des épidémiques d'Hypocrate. Liv. 3, sect. 3.

UNE fille de Lariſſe fut ſaiſie d'une fievre aiguë, ardente ; elle eut des inſomnies, de la ſoif ; ſa langue étoit fuligineuſe, aride ; ſes urines étoient d'une bonne couleur, mais ténues.

La fille de Lariſſe.

Le début de cette maladie étoit des plus ſérieux ; mais la jeuneſſe & la bonne couleur des urines donnoient des eſpérances. On ne pouvoit néanmoins rien haſarder de poſitif ſur le ſalut de cette fille, tant à cauſe des ſymptomes graves qui accompagnoient cette maladie, que des accroiſſemens qu'elle pouvoit prendre à la ſuite ; la langue ſeche & fuligineuſe indiquoient ſeulement que la criſe n'étoit pas bien éloignée.

Le ſecond jour fut bien laborieux ; elle ne dormit point.

Nous avons bien des fois prouvé que tout ce qui redouble en jours pairs, rend les maladies plus dangereuſes, ſur-tout quand ce ſont des fievres ardentes ; cependant la grande jeuneſſe de cette fille, la bonté des organes vitaux, & la cou-

La fille de Lariſſe.

leur louable des urines, empêchoient de déſeſpérer.

Le Troiſieme jour, elle alla beaucoup à la garde-robe; ſes déjections étoient aqueuſes; cette diarrhée continua les jours ſuivans; elle en fut bien ſoulagée.

Cette journée fortifioit un peu les bonnes eſpérances; mais comme la coction n'étoit point faite, & qu'il y avoit encore de la crudité dans les déjections, la vie du malade n'étoit point encore à l'abri du danger.

Le quatrieme jour, elle rendit une petite quantité d'urine ténue, avec une ſuſpenſion qui ne ſe précipitoit point au fond du vaſe; vers la nuit elle entra dans le délire.

On obſerve communément dans la pratique, *que quand les fievres aiguës ſont accompagnées de ſymptomes vifs ou violens, & que les malades rendent des urines ténues avec* (1) *ſuſpenſion, le délire n'eſt pas éloigné*, principalement ſi les malades ſont avec cela fatigués d'inſomnies. Ce qui fortifioit la prédiction, c'étoit la fievre ardente, la rougeur de la face, la douleur aux yeux, & la peſanteur continuelle à la tête.

Nous avons auſſi remarqué dans les hiſtoires précédentes, que le délire n'eſt pas un ſymptome bien dangereux, quand le pouls & la reſpiration ſont bons. *La nubécule des urines de cette fille pouvoit au ſurplus être blanche ou rougeâtre, ce qui*

(1) Prorrh. l. 1, p. 404, n. 6.

ſeroit

ſeroit encore une très- (1) *bonne marque*, parce que *ces ſortes de nubécules, le quatrieme jour* (2), *ſignifient ſouvent qu'il y aura une criſe le ſept ſuivant.* Comme il eſt dit à la fin de cette hiſtoire, que pendant la fievre, les regles parurent pour la premiere fois, il eſt aſſez probable qu'elles fluoient dans cette journée; ainſi tout annonçoit une nature triomphante, & un jugement prochain. La fille de Lariſſe.

La peſanteur à la tête, les inſomnies, le délire, la douleur des yeux, & (3) *la couleur rouge du viſage, indiquoient l'hemorrhagie du nez, ſur-tout dans* (4) *cette fievre qui étoit ardente;* d'un autre côté, les regles qui parurent, ou même qui avoient déjà commencé à couler pouvoient emporter tous ces ſymptomes. Il étoit donc plus prudent d'annoncer en cette circonſtance, que ſi les regles continuoient avec abondance, la malade ſeroit parfaitement guérie; mais que ſi l'écoulement étoit modique, la fievre pourroit être longue & ſujette à rechûte, à moins qu'il ne ſurvînt une hémorrhagie du nez le ſix ou le huit, parce que les redoublemens arrivoient en jours pairs. Pour être fondé à annoncer ces ſortes d'événemens, il faut que la maladie ſoit vive, qu'elle paroiſſe parcourir tous ſes tems avec promptitude, & qu'il y ait d'ailleurs aſſez de bons ſignes pour être aſſuré de la vie du malade.

Le ſixieme jour, il lui ſurvint une abondante hémorrhagie du nez; elle eut enſuite un léger friſſon qui fut ſuivi d'une

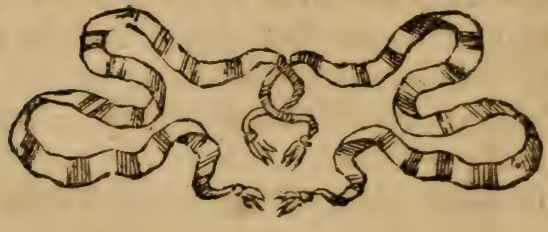
(1) Liv. des Prénot. p. 400, n. 172.
(2) Aphor. 71, ſect. 4, p. 391.
(3) Coac. ſect. 1, p. 423, n. 147.
(4) Liv. des Criſes, p. 382 n. 31. & p. 383, n. 133.

La fille de Lariſſe.

ſueur copieuſe, chaude, univerſelle; la fievre ceſſa; elle fut jugée.

Ses regles parurent pour la premiere fois pendant la fievre, & après qu'elle fut jugée, car elle étoit vierge; elle avoit des maux de cœur continuels; elle friſſonnoit, la couleur de ſon viſage étoit rouge; elle avoit de la douleur aux yeux, & de la peſanteur à la tête; elle n'eut pas de rechûte; elle fut parfaitement jugée; les accès arrivoient les jours pairs.

Comme les criſes du ſixieme jour rendent les maladies ſujettes à rechûte, & qu'il y a apparence que la coction n'étoit pas complette lors du jugement, il n'y avoit que la continuation de l'hémorrhagie du nez, ou de l'écoulement menſtruel, après la criſe, & un régime exact qui pouvoient garantir la malade d'une rechûte.



SECTION TROISIEME.

QUI contient la récapitulation des sentences établies dans les deux Sections précédentes.

Avant que d'entrer chez les malades, faites en sorte de savoir ce que vous y devez faire ; car la plupart ont plus besoin de secours que de raisonnemens. Il faut donc prédire les événemens que l'experience apprend à connoître ; cela est facile & comble de gloire.

Hypocrate, de la décence du Médecin.

ARTICLE PREMIER.

QUI contient quelques prédictions générales tirées des jours décrétoires, des signes de coction & de crudité, du régime, &c.

LES anciens auxquelles nous sommes redevables des vrais principes de la médecine, n'ont eu d'autre boussole que l'observation ; ils ne s'attachoient pas seulement à connoître les signes & les accidens ordinaires aux maladies, mais ils poussoient l'attention jusqu'aux minuties.

Considérez, *disoient-ils*, les choses les plus

viles (1), parce que ce qui paroît de la plus petite conſéquence, eſt très-difficile à demêler, & qu'il importe également aux Médecins d'en être inſtruits.

Hypocrate appelloit maladies aiguës; la pleuréſie (2), la péripneumonie, la frénéſie, la léthargie, la fievre ardente, & toutes les autres maladies inflammatoires accompagnées de fievres continues.

Ces maladies (3) ſe décident dans quatorze jours, ſoit pour la vie, ou pour la mort.

Il ne faut prendre cet aphoriſme, ni à la lettre, ni comme il a été quelquefois traduit; au lieu de dire, *morbi acuti intrà quatuordecim dies terminantur ad ſalutem, aut ad mortem*, on dira, conformément à la verſion grecque, *morbi acuti intrà quatuordecim dies judicantur, ſive ad mortem, ſive ad ſalutem.* Dans cette derniere traduction, on ne prendra toujours pas le mot *judicantur* pour une criſe abſolue, mais le plus ſouvent pour le jugement que les Médecins doivent porter en cette journée ſur le ſort des malades, relativement aux ſignes ſalutaires ou pernicieux, & aux criſes incomplettes, bonnes ou mauvaiſes qui arrivent depuis le commencement juſqu'au quatorzieme jour incluſivement. Ce ne ſera donc qu'en conſéquence de ces indices, qu'on jugera dans le quatorzieme au plus tard, ſi les maladies aiguës qui doivent ſe terminer au-delà de cette journée, ſeront ſuivies de la mort ou non. Hy-

(1) Liv. des flatuoſités, p. 90, n. 10.
(2) Régime des malad. aiguës, ſect. 1, pag. 367, n. 30.
(3) Aphor. 23, ſect. 2.

pocrate étoit trop ſenſé pour penſer autrement, en établiſſant un principe qui eût été totalement contraire à ſes propres obſervations; nous allons, dans la vue d'éclaircir cette matiere, en donner des exemples clairs.

Philinus de Thaſe qui mourut le vingtieme jour, avoit eu le quatorzieme des palpitations par tout le corps, & beaucoup de délire.

La femme d'Epicrate qui ſe trouva mieux le onzieme enſuite d'une criſe incomplette, mais bonne, eut le quatorzieme, un friſſon ſuivi de fievre ſans aucun mauvais ſymptome; le quarantieme elle fut guérie.

Clazomene eut le quatorzieme jour, une diarrhée qui lui fit du bien; ſes urines étoient d'une bonne couleur, avec des ſuſpenſions louables: le quarantieme il entra en heureuſe convaleſcence.

Chérion qui guérit le vingtieme, avoit eu le quatorzieme une ſueur critique précédée d'urines d'un bonne couleur, avec un peu de ſédiment.

La vierge d'Abdere qui avoit des urines d'une bonne couleur, eut le quatorzieme jour, une diminution de fievre, & guérit le vingt-ſeptieme.

Apollon d'Abdere, qui mourut le trente-quatrieme, avoit eu le quatorzieme, une augmentation de fievre & de délire, des aſſoupiſſemens, des urines noires, des déjections pures & crues, des anxiétés, &c.

Les jours dans leſquels (1) les malades meurent, ſont préciſément les mêmes que ceux dans leſquels ils guériſſent.

(1) Liv. des Prénot. p. 402, n. 304.

Nous avons vu dans les deux sections précédentes, quantité d'exemples de ces jours qu'on appelle critiques, ou décrétoires.

Les maladies (1) très-simples, accompagnées de signes très-salutaires, comme celles où il y a des signes de coction le second ou le troisieme jour, se terminent heureusement le quatrieme jour ou plutôt.

Périclès d'Abdere rendit le second & le troisieme jour, des urines qui déposerent convenablement; le quatrieme, il fut parfaitement jugé.

Celles au contraire qui sont (2) très-malignes & accompagnées de signes très-funestes, font périr le quatrieme jour, ou auparavant.

Phalacrus de Larisse qui eut d'abord une fievre ardente très-aiguë, les extrêmités froides, beaucoup de délire & d'agitation, mourut le quatrieme jour.

Le frénétique du troisieme livre de la troisieme section, qui eut au commencement de sa maladie, des signes & des symptomes mortels, mourut aussi le quatrieme jour.

Criton de Thase qui eut tout de suite de grandes douleurs, des phlictenes noires, & beaucoup de délire, mourut à la fin du deuxieme jour.

C'est ainsi, poursuit Hypocrate, que (3) le premier effort de la nature se termine;

(1) *Ibid.* n. 305.
(2) *Ibid.* n. 306.
(3) *Ibid.* n. 310.

le ſecond effort ou ſecond jour décrétoire, arrive le ſeptieme jour ; les autres jours critiques ſont les onzieme, quatorzieme, dix-ſeptieme & vingtieme. En additionnant, ſelon cette regle, le premier circuit eſt de trente-quatre jours ; le ſecond de quarante ; après quoi les autres jours critiques n'arrivent plus que de vingt en vingt jours, juſqu'au cent-vingtieme inclusivement ;

Paſſé lequel terme les maladies deviennent annuelles ; parce que la nature ſe trouve trop affoiblie pendant le cours d'une longue maladie ; & que ſes mouvemens ſont alors trop lents pour pouvoir entreprendre des criſes de proche en proche, ainſi que nous l'avons fait voir dans les hiſtoires précédentes.

Quand les maladies (1) doivent être longues, il eſt très-difficile, dans les premiers jours, de diſtinguer celles où les malades mourront, d'avec celles où ils guériront ; car leurs commencemens ſont très-reſſemblans ; mais en obſervant avec attention chaque quatrain, depuis le premier jour, on ne tardera pas à découvrir la tournure que la maladie doit prendre.

Celui du jardin de Déalcès qui guérit le quarantieme jour, Heropyte d'Abdere qui entra ſeulement le centieme en convaleſcence, Parion de

(2) *Ibid* n. 315.

Thaſe qui mourut le cent-vingtieme, & la femme de la fontaine froide qui expira le quatre-vingtieme, eurent également de très-mauvais commencemens de maladie. Celui qui demeuroit dans le jardin de Déalcès donna ſeulement quelques lueurs le onzieme, par la connoiſſance qui lui revint, & par la ceſſation de la fievre pendant deux jours. Depuis le dix-ſeptieme juſqu'au vingtieme, les eſpérances furent mieux fondées. Herophyte commença ſeulement à faire bien eſpérer le quarantieme jour, par l'hémorrhagie abondante qui diminua conſidérablement la fievre, le délire & la ſurdité. Les commencemens de ces quatre maladies furent aſſez ſemblables quant aux ſignes de vie & de mort; mais dans la ſuite il ſurvint à ceux qui moururent, une averſion conſtante pour tous les alimens, & les douleurs & aſſoupiſſemens ſuivis d'inſomnies, continuerent juſqu'à la mort. Parion commença le ſixieme jour à rendre des urines huileuſes; la femme de la fontaine froide étoit colere, inquiette, impatiente, decouragée & mélancholique, avec une continuation d'urines noires, ténues & aqueuſes juſqu'à la fin.

Les événemens de celles qui doivent (1) ſe terminer en fort peu de tems, ſoit pour la vie ou pour la mort, ſont plus aiſés à preſſentir; car leurs commencemens ſont tout-à-fait différens: par exemple, ceux qui doivent guérir, reſpirent facilement, ſont exemts de douleurs, ou du moins les

(1) *Ibid.* n. 318.

ſupportent aiſément ; ils dorment la nuit, & ont d'ailleurs pluſieurs autres bons ſignes : ceux au contraire qui doivent mourir, reſpirent difficilement, ſont fatigués de douleurs, d'inſomnies, de délire, & ont encore pluſieurs autres ſignes pernicieux.

Eraſinus qui mourut le cinquieme jour, eut dès le commencement, de l'agitation, des douleurs, des inſomnies, du délire, beaucoup de triſteſſe & de frayeur.

Le jeune homme de la place des Menteurs, eut d'abord des urines ténues, noirâtres ; des inſomnies, de l'altération, du délire, de l'agitation, des déjections abondantes d'une mauvaiſe qualité ; des petites ſueurs, & mourut le ſeptieme jour.

Périclès d'Abdere qui avoit une fievre continue avec des douleurs vers la région de la rate, eut d'abord une hémorrhagie abondante par la narine gauche ; le ſecond jour ſes urines commencerent à dépoſer ; le troiſieme elles indiquoient une coction complette ; le quatrieme il eut une ſueur chaude, univerſelle qui le guérit parfaitement.

Pour connoître maintenant ce qui arrivera le ſeptieme jour (1), il faut bien obſerver tous les ſignes qui paroîtront dans le quatrieme. Par exemple, ceux qui doivent être heureuſement jugés le ſeptieme, rendent (2) le quatre des urines d'une

(1) Aphor. 24, ſect. 2.
(2) Aphor. 71, ſect. 4.

bonne couleur, dans laquelle il y a une nubécule rougeâtre,

Ou bien un ſédiment blanc, égal & léger.

Pareillement les onzieme & dix-ſeptieme jours indiquent les événemens des quatorzieme & vingtieme,

C'eſt-à-dire, que quand les maladies doivent être jugées le quatorze ou le vingt, les ſignes ſalutaires ou délétérés qui paroiſſent quatre jours avant, indiquent quel ſera le ſort du malade. Chérion rendit le dix-ſeptieme jour des urines d'une belle couleur, avec un bon ſédiment; le vingtieme il fut complettement jugé.

Depuis le vingt-ſeptieme jour juſqu'au quarantieme, les jours de remarque n'indiquent plus que pour la ſemaine ſuivante, encore faut-il que la coction ſoit bonne le vingt-ſeptieme, car autrement les maladies ſont très-rarement jugées avant le quarantieme.

Anaxion d'Abdere qui avoit une pleuréſie, expectora beaucoup de choſes cuites le vingt-ſeptieme jour; ſes urines dépoſerent beaucoup de ſédiment blanc & léger; le trente-quatrieme il ſua par tout le corps, & fut parfaitement guéri.

Celui qui demeuroit dans le jardin de Déalcès rendit le vingt-ſeptieme jour, des urines qui dépoſoient; mais parce qu'elles étoient ténues, il fut ſeulement jugé & guéri le quarantieme.

Depuis le quarantieme jour juſqu'au cent-vingtieme, les jours indicateurs n'ont plus guere de force que pour apprendre ce qui arrivera dans la vingtaine ſuivante, ainſi que nous l'avons dit plus haut.

Les urines de Cléonactide contenoient, le

ſoixantieme jour, beaucoup de ſédiment blanc & léger ; le quatre-vingtieme, il fut ſeulement jugé définitivement.

Quand les maladies paſſent cent vingt jours, c'eſt-à-dire, quatre mois, on ne compte plus les jours, mais les mois, & après quatorze mois, on compte les années ; c'eſt-pourquoi certaines maladies ſe terminent à ſept ans, quelques autres à quatorze, & d'autres à vingt.

Après cela viennent les années climatériques qui décident de la carriere des jours : ce ſont des maladies ou des eſpeces de criſes qui arrivent à un certain âge, qui font mourir bien des perſonnes ; mais après leſquelles on vit ordinairement fort long-tems, quand on a le bonheur de s'en tirer.

Pour comprendre cette matiere, il faut recourir à des principes tirés de l'ordre de la nature : par exemple, on ſait que les êtres vivans emploient un certain tems à croître, qu'ils reſtent autant de tems dans leur plus grande vigueur, & qu'enſuite ils mettent le même-tems à décroître ou à décliner ; par conſéquent ſi une plante eſt ſept jours à croître, elle reſtera ſept jours dans ſa plus grande force, & ſept autres jours à décroître, ce qui fera vingt-un jours pour tout le tems ſa durée.

Un chien qui croît pendant trois ans, demeure trois autres années dans ſa plus grande force, & trois années à décliner, ce qui fait neuf ans de vie.

Si un cheval emploie ſept ans à croître, il reſtera autant à l'apogée de ſes jours, & autant à décroître ; ce qui fera vingt un ans de vie.

Un homme qui croît pendant quinze ans, reſte autant dans la fleur de l'âge, après quoi il décline pendant quinze autres années ; ſon année climatérique eſt par conſéquent la quarante-cinquieme.

Un autre qui ne prendra tout ſon accroiſſement que dans vingt-un ans, c'eſt-à dire, dont tous les organes auront ſeulement acquis vers cet âge leur dernier degré de perfection, après avoir reſté vingt-un ans dans cet état, il déclinera pendant autant de tems, & arrivera vers ſoixante-trois ans à ſon année climatérique.

En ſuivant le même calcul, on trouve que celui qui croît pendant vingt-cinq ans, n'arrive vers cette fameuſe criſe, qu'à la ſoixante-quinzieme année de ſon âge.

Il s'en trouve pluſieurs dont les années climatériques ſont intermédiaires à celles que nous venons de citer ; cela dépend du tems que chaque individu met à prendre ſon accroiſſement ; mais les plus fameuſes & les plus ordinaires, ſont les quarante-cinquiemes, les ſoixante-troiſiemes, & les ſoixante-quinziemes. De-là vient que pluſieurs familles ne paſſent pas quarante-cinq ans, &c. C'eſt un avertiſſement à tous les jeunes gens d'être pendant leur jeuneſſe bien économes de leurs forces, s'ils veulent réſiſter un jour à leur criſe, & parvenir à une longue vieilleſſe.

Ceux qui ſe tirent heureuſement de leur année climatérique, que j'appellerai déſormais le terme du premier âge, peuvent aller juſqu'à la fin d'un ſecond âge auſſi long que le premier. C'eſt ainſi que Pierre Parry, qui paſſe pour avoir vécu dans ces tems modernes, juſqu'à cent cinquante

ans, a dû recommencer son second âge après sa soixante-quinzieme année ; Moïse qu'on dit être mort dans sa cent vingtieme année, a pu prendre tout son accroissement à vingt ans, se trouver dans son année climatérique à soixante, & après cette crise, en vivre encore soixante autres ; ce qui fait exactement cent vingt ans pour ces deux âges. Je vais détailler quelques observations qui paroissent favoriser cette opinion.

Ayant interrogé plusieurs nonagénaires, & quelques centénaires, sur le tems de leur accroissement & de leur année critique, j'ai toujours trouvé que la somme de leurs ans, faisoit, à très-peu de chose près, deux âges ; je me contenterai d'en citer deux exemples.

J'ai assisté à la mort d'une femme âgée de cent deux ans, dans la paroisse de Faucogney en Franche-Comté : je connoissois cette vielle de longue main, parce que sa fille avoit été domestique chez mon pere ; elle m'a assuré qu'elle avoit fini son accroissement à dix-sept ans révolus ; qu'à l'âge de cinquante-un an, elle avoit essuyé une maladie vive & dangereuse ; que depuis cette derniere époque, elle n'avoit éprouvé que de très-légeres indispositions, & encore bien rarement ; or 3 fois 17 font 51, & 2 fois 51 font 102. Cette femme se portoit passablement bien, selon son âge ; la veille & au commencement du du jour qu'elle mourut ; il lui survint, vers neuf heures du matin, un affoiblissement général sans douleur, qui alla en augmentant jusqu'à neuf ou dix heures du soir, où elle expira paisiblement.

J'ai connu un M. Billerey, ancien Professeur en médecine à Besançon, qui est mort en 1757 ou 1758, âgé de quatrevingt-dix ans. J'ai vu

maintefois ce bon viellard railler des jeunes gens qui ſe plaignoient de rhume, de fluxion; &c. il leur diſoit par plaiſanterie: « je ne troquerois pas » ma vieille ſanté contre toutes les vôtres; la » moindre choſe vous dérange, vous abat, & » moi je fais toujours gaiement mes fonctions; » rien ne m'incommode, pas même les change- » mens de l'air ». Cet heureux vieillard jouiſſoit de tous ſes ſens, à l'ouï près qui étoit un peu dure. Comme j'ai été l'eſpace de quelques années à portée de le voir ſouvent, je lui ai entendu dire pluſieurs fois que lui & tous ceux de ſa branche avoient à quinze ans acquis tout leur accroiſſement, & qu'à l'exception de lui, ils étoient tous morts dans la quarante-cinquieme année; que lui-même avoit eſſuyé à cet âge, une fievre bien aiguë & bien dangereuſe, & que depuis ce tems, il s'étoit toujours bien porté; mais qu'il croyoit ne devoir ſa bonne ſanté qu'aux grands ſoins qu'il en avoit pris, ſur-tout depuis ſa tendre jeuneſſe juſqu'à quarante-cinq ans. Il eſt mort garçon; & ce n'a été que la crainte de laiſſer vers ſa quarante-cinquieme année, une veuve & des orphelins malheureux, qui l'avoit décidé à ſe paſſer du ſacrement; or deux fois 45 font bien les 90 ans de ſa vie.

Il ne s'enſuit pas de ce que nous venons de dire, que ceux qui recommencent un ſecond âge ſoient sûrs de le finir; les excès, les intempérances, & des milliers de cauſes volatiles qui ſe répandent quelquefois dans l'atmoſphere, peuvent en interrompre le cours, ainſi qu'il arrive ſouvent, & cela ſans y comprendre une infinité d'autres accidens imprévus, violens, qui portent des coups mortels.

M. Billerey, duquel je viens de parler, garda juſqu'à la fin un excellent régime ; les alimens & la boiſſon dont il uſoit, étoient toujours de l'eſpece de ceux que l'expérience lui avoit appris être les plus analogues à ſon tempérament. Il étoit venu au point de compter les morceaux ou bouchées d'alimens qu'il devoit prendre aux repas, & il en diminuoit la quantité, ainſi que les exercices du corps à meſure qu'il avançoit en âge. Je me rappelle auſſi de lui avoir ouï dire qu'il avoit été très-délicat, & que ſa ſanté fut bien vacillante juſqu'a la quarante-ſixieme année de ſon âge, & que ce ne fut qu'à cette époque, qu'il commença ſeulement à jouir.

Quelques obſervations m'ont fait voir que l'accroiſſement, l'apogée & la déclinaiſon du premier âge, ne faiſoient plus que deux tems dans le ſecond, c'eſt-à-dire, que l'homme, après ſon année climatérique, reſte dans ce nouvel état pendant l'eſpace de la moitié du premier âge, & qu'enſuite il emploie autant de tems à décliner.

Si nous devons ajouter foi à ce qu'on dit de ceux qui ont vécu pluſieurs ſiecles, il faut néceſſairement que ces hommes aient pris leur accroiſſement bien tard, ou qu'ils aient recommencé trois, quatre & cinq âges, & qu'ils n'aient point été bien contrariés par l'air, le climat, les alimens, les paſſions & leur propre tempérament. Il eſt tems de quitter cette digreſſion pour reprendre le fil des jours décrétoires dans les maladies aiguës.

Comme les criſes des maladies aiguës arrivent auſſi les jours de remarque, il ſuit que le premier, le ſeptieme & le quatorzieme jours, ſer-

viront d'indices pour les quatrieme, onzieme & dix-ſeptieme; à cela près que ce ſecond ordre de jours indices, ne ſera pas ſi puiſſant que le premier; cependant toutes les coctions qui ſont parfaites dans l'un de ces jours, annoncent toujours une criſe ſalutaire pour le quatrieme ſuivant: par exemple, Mélidie rendit le ſeptieme jour des urines qui contenoient un ſédiment blanc & léger: le onzieme elle ſua; le jugement fut parfait. Il faut donc auſſi vers ces tems-là bien ſoigneuſement obſerver les pépaſmes, les crudités & les autres ſignes bons ou pernicieux, dans les urines, dans les déjections, dans les crachats, &c.

L'ordre des criſes, dans les fievres purement continues, qui ne ſont pas compliquées avec inflammation ou léſion notable de quelques viſceres, ſuit une autre marche; par exemple:

Les fievres (1) dont les redoublemens arrivent en jours pairs, ont leurs criſes en jours pairs; celles dont les redoublemens paroiſſent les jours impairs, ſont jugées dans les jours impairs; de ſorte que le quatrieme jour eſt le premier des jours critiques pairs, enſuite le ſixieme, le huitieme, le dixieme, le quatorzieme, le vingtieme, le vingt-huitieme, le trentieme, le trente-quatrieme, le ſoixantieme, le quatre-vingtieme & le centieme. Les jours critiques des fievres qui redou-

(1) Malad. popul. l. 1, ſect. 3, pag. 302, n° 35.

blent

blent les jours impairs, ſont le trois, le cinq, le ſept, le neuf, le onze, le dix-ſept, le vingt-un, le vingt-ſept, le trente-unieme, &c. Les criſes qui ſe font dans d'autres jours, annoncent des rechûtes, un état dangereux, &c.

Comme la plupart des fievres ont leurs accès en jours impairs, c'eſt ſans doute ce qui a donné lieu à l'aphoriſme ſuivant.

La (1) fievre revient, à moins qu'elle ne quitte le malade dans un jour impair.

La nuit qui précéde la criſe (2) eſt ordinairement laborieuſe; mais celle qui ſuit eſt plus tranquille.

Herophon qui avoit une fievre aiguë, accompagnée de ſymptomes fort graves, éprouva le huitieme jour de ſa maladie, une augmentation de fievre, à la ſuite de laquelle il ſua, fut jugé & délivré de la fievre pendant quatre jours.

La femme moroſive de Thaſe qui logeoit proche les fils de Pylade, ne pouvoit plus ſe contenir le troiſieme jour de ſa maladie; la fievre étoit plus aiguë; elle déliroit beaucoup; il lui ſurvint quelque tems après, une ſueur copieuſe, chaude & univerſelle; la fievre la quitta; ſa connoiſſance lui revint; elle dormit.

Il importe beaucoup de ne pas confondre ces perturbations ou ſymptomes critiques, avec ceux de la maladie; les uns ſont ſalutaires, tandis que

(1) Aphor. 61, ſect. 4.
(2) Aphor. 13, ſect. 2.

les autres ſont dangereux : les bons arrivent après la coction, vers le tems des criſes, & ſoulagent bientôt ; au contraire, les mauvais ſe montrent pendant la crudité, avec des ſignes pernicieux, & en tous tems.

C'eſt probablement ce qu'Hypocrate a voulu dire,

Quand il conſeilloit de ne pas ſe fier aux ſoulagemens (1) qui arrivent contre la raiſon, & de ne pas appréhender les maux qui ſurviennent auſſi ſans cauſe légitime, parce que les uns & les autres n'ont pas coutume de durer long-tems.

Les coctions (2) annoncent toujours une criſe prochaine, & une guériſon aſſurée.

Périclès d'Abdere rendit, le ſecond jour des urines qui commençoient à dépoſer ; le lendemain elles étoient copieuſes avec beaucoup de ſédiment ; le quatrieme jour il ſua par tout le corps, & fut parfaitement jugé.

Mélidie rendit, le ſeptieme jour, des urines qui contenoient un dépôt blanc & égal ; la malade ſua, & fut complettement jugée le onzieme.

Les crudités, telles que les humeurs aqueuſes, claires ou ſans conſiſtance, & les mauvaiſes (3) coctions, comme les ſé-

(1) Aphor. 27, ſect. 2.
(2) Malad. popul. liv. 1, ſect. 2, n. 90.
(3) *Ibid.* n. 91.

dimens peſants ou ſemblables à de l'orge groſſiérement moulu, qui ſe changent en mauvais abcès, annoncent ou des acriſies, ou des douleurs, ou de la longueur, ou des rechûtes, ou la mort.

Hypocrate entend ici par abcès, les apoſtaſes qui ſe font par les veines, les arteres, les nerfs, les os, la peau, ou par les autres voies, telles que l'hémorrhagie du nez, le pus des oreilles, les crachats, l'urine épaiſſe, abondante, les flux de ventre, l'ictéricie, les douleurs (1) & les autres dépôts purulents.

Silénus eut le huitieme jour, à la peau, des exanthemes ronds, petits, puſtuleux, qui ne vinrent point à ſuppuration. Comme cet apoſtaſe avoit été précédée d'une mauvaiſe coction qui ſe manifeſta dans les urines, il mourut le onzieme jour.

Méton qui guérit d'une maladie très-dangereuſe, avoit des urines crues; mais l'abondante hémorrhagie du nez étoit une bonne apoſtaſe.

Hermocrate qui mourut le vingt-ſeptieme jour de ſa maladie, eut le ſixieme un ictere précédé d'urines crues; or cette apoſtaſe étoit d'autant plus mauvaiſe, qu'elle arrivoit le ſixieme.

Clazomène qui guérit ſeulement le quarantieme, rendit juſqu'à la fin des urines ténues; il eut dans cet état de crudité des parotides, de fortes douleurs aux cuiſſes, & pluſieurs jugemens ſuivis de rechûtes, juſqu'à la criſe finale, qui fut accompagnée d'une bonne coction dans les urines.

(1) Maladies populaires. Livre 2, ſect. 1, texte 18.

Ce qu'on appelle criſe ou jugement n'étant en général qu'un effort ſubit de la nature, accompagné ou ſuivi d'évacuation quelconque, qui donne la ſanté ou la mort, qui augmente la maladie, qui la diminue, ou qui la change en une autre, on ſent qu'il eſt de la plus grande importance de connoître d'avance les jours dans leſquels ces ſortes de changemens pourront arriver, & par conſéquent de ne négliger aucun des moyens qui peuvent conduire à cette découverte, afin d'aider la nature, & de la mener heureuſement à ſon but par les voies qui lui ſont les plus commodes, & qu'elle ne manque jamais d'indiquer à l'obſervateur exact.

Il faut cependant convenir qu'Hypocrate dit expreſſément, au livre des Prognoſtics, que les fievres ſont jugées les quatrieme, ſeptieme, onzieme, quatorzieme, dix-ſeptieme, & vingtieme jours; ce qui paroît démentir la doctrine des jours critiques impairs établis ci-deſſus, puiſque les quatrieme, quatorzieme & vingtieme ſont pairs. Cette contradiction apparente, qui a fait juſqu'ici le ſujet de tant de diſputes, eſt aiſée à éclaircir, ſi l'on ſuppoſe que les fievres qui ſont jugées les quatrieme, quatorzieme & vingtieme jours, ont leurs redoublemens dans les jours pairs; pendant que les autres qui ſont jugées les ſeptieme, onzieme & dix-ſeptieme, ont leurs redoublemens en jours impairs; ou bien que ces fievres ſont accompagnées d'inflammation dans quelque viſcere, & qu'alors leurs criſes ſuivent la marche des quatrieme, ſeptieme, onzieme, quatorzieme, dix-ſeptieme & vingtieme jours, ainſi que la pleuréſie, la péripneumonie,

la frénésie; &c. ou bien enfin que les accès anticipans de quelques heures par jour, le quinzieme accès doit se trouver le quatorzieme jour, comme je l'ai maintefois vérifié dans le cours de ma pratique. Dans ce dernier cas, ce ne sont plus les jours qu'il faut compter, mais les accès seulement, & on trouvera, comme nous venons de le dire, le quinzieme redoublement dans le quatorzieme jour, & le vingt-unieme dans le vingtieme. Il y a au surplus grande apparence que c'est l'ancienne philosophie des nombres de Pythagore qui a jetté dans cette doctrine tout le louche qu'on y a vu jusqu'ici.

Galien a entrepris de rendre raison de la cause de ces jours décrétoires dans les maladies aiguës : pourquoi, par exemple, ces jours tombent plutôt le sept, le quatorze, le vingt & le vingt-sept, que le vingt-un, le vingt-huit, &c. Il paroît se fonder sur ce qu'Hypocrate dit

Qu'on ne peut compter les jours critiques par des jours entiers (1), attendu que les ans & les mois ne sont pas composés de jours entiers.

Galien, pour cet effet, distingue avec les Astronomes, trois (2) especes de mois lunaires, savoir, un qu'on appelle synodique, qui comprend l'intervalle d'une conjonction de lune à une autre ; ce mois est composé de vingt-neuf jours treize heures.

Le second qui est celui d'apparition ou d'illu-

(1) Liv. des Prenot. p. 402, n. 311.

(2) Des jours décrétoires, liv. 3, p. 1371, édit. in-fol. de Lyon, année 1550.

mination de la lune ſur notre globe, contient l'intervalle depuis l'inſtant où l'on apperçoit la nouvelle lune, juſqu'au moment où l'on ceſſe de la voir ; la durée de ce mois eſt de vingt-ſix jours douze heures.

Le troiſieme eſt celui qu'on nomme le mois périodique ou de péragration ; celui-ci renferme tout le tems que la lune emploie à parcourir le zodiaque, en ſupputant, depuis le point du zodiaque d'où elle part, juſqu'à ce qu'elle ſoit retournée au même endroit : ce mois eſt de vingt-ſept jours huit heures.

Cet Auteur ajoutoit enſemble le mois périodique & celui d'apparition ; il diviſoit la ſomme par deux, & il appelloit le quotient de cette diviſion, le mois médicinal, parce qu'en diviſant cette moitié par quatre, il trouvoit à peu près les quatre ſemaines d'Hypocrate.

EXEMPLE.

	jours.	heur.	
Le mois périodique étant de	27	8	
celui d'apparition de . . .	26	12	
l'addition de ces ſommes eſt .	53	20	
Cette ſomme diviſée par la moitié, donne au quotient . . qui font le mois médicinal.	26	22	
En diviſant maintenant cette quantité, ou, ce qui eſt la même choſe, le mois médicinal par quatre, nous aurons au quotient	6	17	30

Or ces ſix jours 17 heures 30 minutes approchent plus de ſept que de ſix ; c'eſt-pourquoi »

dit Galien, la premiere ſemaine critique tombe au ſeptieme jour. En ajoutant à préſent deux de ces ſemaines enſemble, nous aurons treize jours onze heures, ci 13 11

Cette ſomme ſurpaſſant treize jours de onze heures, le ſecond jour critique devoit, ſelon lui, ſe trouver dans le quatorzieme jour.

Si on ajoute trois de ces ſemaines enſemble, on aura 20 4 30

Comme l'excédent des vingt jours eſt d'une trop petite conſéquence, il concluoit que le troiſieme jour critique devoit ſe trouver plutôt le vingtieme, que le vingt-unieme.

En ajoutant enfin quatre ſemaines enſemble, on trouve comme ci-deſſus . . 26 22

Ce qui approchant plus de vingt-ſept que de vingt-ſix, il a conclu que le vingt-ſeptieme étoit le vrai jour critique.

D'autres après Galien, ont prétendu que le vrai mois des criſes étoit le ſeul mois périodique qui renferme 27 8

Ils rendent, par ce moyen, raiſon pourquoi le vingt & le vingt-un ſe trouvent ſouvent critiques. Les ſemaines, ſelon cette ſuppoſition, contiendroient en effet chacune ſix jours vingt heures; trois de ces ſemaines ajoutées enſemble, feroient vingt jours douze heures, ce qui approche autant de vingt que de vingt-un.

Ces imaginations ſont ſpécieuſes en ce qu'elles ſemblent cadrer avec l'idée d'Hypocrate; mais quand on conviendroit que l'aſtronomie eſt d'un fort (1) grand uſage dans la médecine; que les

(1) Liv. de l'air, des eaux & des lieux, ſect. 1, page 81, n. 35.

années, les mois & les ſemaines ne ſont pas compoſés de jours entiers ; qu'il y manqueroit, ou qu'il y auroit de trop quelques heures, quelques minutes, quelques ſecondes, &c. que les deux équinoxes (1), les deux ſolſtices, le lever du chien & d'Arcturus, & le coucher des Pléyades, ſont pleins de danger ; que les opérations chirurgicales, & les remedes internes ſont ſuſpects vers ces tems-là ; qu'en un mot tous les aſtres agiſſent phyſiquement & d'une maniere ſenſible, ſur le globe terreſtre, & ſur tous les animaux qui l'habitent ; il ne ſeroit point pour cela démontré que la lune auroit une influence numérique ſur les jours décrétoires ; on pourroit ſeulement en conclure que le mois moyen de la lune, partagé en quatre parties égales, ſe rapporte, à quelques heures près, aux quatre ſemaines d'Hypocrate ; mais de ce qu'une circonſtance cadre avec une autre, il ne s'enſuit pas pour cela que l'une ſoit la cauſe de l'autre. Si les apparences étoient admiſſibles, je trouve qu'on ſeroit tout auſſi fondé à ſoutenir que le vrai mois médicinal eſt celui d'apparition qui contient vingt-ſix jours douze heures, parce que l'action de la lune eſt plus ſenſible ſur les corps ſublunaires pendant ſon apparition, que pendant tout autre tems, & qu'on expliqueroit tout également les quatre grands jours critiques ; car vingt-ſix jours douze heures, diviſés par quatre, donneroient au quotient ſix jours quinze heures pour chaque ſemaine ; par conſéquent la criſe de la premiere ſemaine arriveroit après le ſixieme jour,

(1) *Ibid.*

c'eſt-à-dire, le ſeptieme ; deux de ces ſemaines ajoutées enſemble, feroient treize jours ſix heures ; la criſe de la ſeconde ſemaine arriveroit donc après le treizieme jour, qui ſeroit le quatorze : les trois ſemaines faiſant dix-neuf jours vingt-une heures, la criſe ſe développeroit dans ces vingt une dernieres heures, qui ſe trouveroient exactement dans le vingtieme jour ; il en ſeroit de même des quatre ſemaines ajoutées enſemble, & qui font vingt-ſix jours douze heures.

Tout ce que l'on peut dire à ce ſujet, c'eſt de raiſonner par comparaiſon. On obſerve, par exemple, qu'il faut tant de tems à un fruit d'une eſpece quelconque, pour ſe développer, croître, mûrir & tomber, & qu'il en faut plus ou moins à un autre d'une eſpece différente, pour paſſer par les mêmes degrés. Pareillement les cauſes des maladies ſe développent, croiſſent, mûriſſent dans nos corps, & y ſont enfin atténuées, détruites & expulſées par la nature, quand celle-ci n'eſt pas elle-même détruite dans un tems déterminé & relatif à l'eſpece des cauſes, à leur nature & aux tempéramens contre leſquels elles lutent. Or l'expérience qui eſt la mere des ſciences, a fait connoître aux anciens tous ces tems qu'ils ont nommés décrétoires, &c. Toutes les fois qu'on a voulu traiter cette doctrine des criſes par le ſeul raiſonnement, on s'eſt toujours livré à des excès poſitifs ou négatifs, en renfermant ces loix dans des bornes trop étroites, ou en leur donnant trop d'extenſion ; on ne peut donc y rien ajouter, ou en rien diminuer, qu'en ſuivant les anciens, c'eſt-à-dire, en obſervant comme eux.

Si mon témoignage pouvoit être de quelque poids, je certifierois avec toute la franchiſe d'un homme qui fait profeſſion de ne tromper perſonne, que depuis environ trente ans, j'obſerve cette doctrine avec toute l'attention dont je ſuis capable, & que je l'ai toujours trouvée, à fort peu de choſe près, conforme à ce qu'en dit Hypocrate : j'ajouterai ſeulement que les criſes m'ont paru un peu moins fréquentes ici qu'en Grece ; ce qui vient probablement de la différence du climat, des ſaiſons & du traitement. Ceux qui voudront ſe donner la peine de lire les obſervations de Pierre Foreſte, y verront avec un plaiſir infini la loi des criſes dans tout ſon jour, & confirmée par une multitude de cas prévus pluſieurs jours d'avance ; ils admireront encore la ſageſſe d'un Médecin conſommé, lorſqu'il s'agit de ſoutenir la nature, ou de réfréner ſes mouvemens impétueux, & de la conduire à ſon but par les voies qui lui ſont les plus commodes, avec les remedes les plus doux, les plus benins, & par cette raiſon les plus propres à avancer les coctions, & provoquer les criſes, ſans troubler l'ordre des jours décrétoires.

Il eſt bon de remarquer ici que quand les malades doivent guérir radicalement, c'eſt-à-dire ſans rechûte ni reliquat quelconque, il y a toujours des rudimens d'une bonne coction vers le milieu de leur maladie.

Herophon qui fut heureuſement jugé le dix-ſeptieme jour, rendit le huitieme des urines d'une meilleure couleur, qui avoient un peu de ſédiment.

Cleonactis eut, le quarantieme jour de ſa maladie, des urines qui contenoient beaucoup de dépôt rougeâtre; le quatre-vingtieme il fut parfaitement jugé.

Celui qui demeuroit dans le jardin de Déalcès, rendit le vingt-quatrieme jour, des urines qui dépoſerent, & fut parfaitement jugé le quarantieme.

L'urine de Chérion fut meilleure le huitieme jour; elle contenoit un peu de ſédiment; le vingtieme il fut jugé parfaitement.

Héropyte d'Abdere qui fut définitivement jugé le cent-vingtieme, rendit le quatre-vingtieme des urines d'une bonne couleur, qui dépoſoient plus que les précédentes.

Quand au contraire les malades doivent périr, on obſerve vers le milieu de leur maladie, une augmentation de ſymptomes, des putridités, ou des autres ſignes mortels.

Philiſcus qui mourut le ſixieme jour, rendit le quatre des urines noires, & tout redoubla dans cette journée.

Silénus qui expira le onzieme, eut le ſixieme de grandes agitations; il ſua un peu autour de la tête; les extrêmités furent froides & livides; les déjections & les urines s'arrêterent.

La femme de Philinus eut le neuvieme jour des convulſions; le onzieme elle retomba dans le délire; elle oublioit d'uriner; ſon urine reſſembloit en tout à celle des jumens; elle mourut le vingtieme.

Eraſinus qui mourut le cinquieme jour, fut

très-mal, & délira beaucoup le troiſieme.

La femme de Droméades rendit, le quatrieme jour, quelques gouttes de ſang par les narines; ſa langue étoit aride; elle fut altérée; elle délira, & rendit des urines huileuſes; le ſixieme elle expira.

L'adoleſcent qui demeuroit ſur la place des Menteurs, ne dormit point le quatrieme jour, & ſe trouva beaucoup plus mal; il mourut le ſeptieme.

La femme d'Œcéta, qui fit une fauſſe-couche vers le cinquieme mois de ſa groſſeſſe, délira le quatrieme jour; elle eut de la triſteſſe & des frayeurs; elle devint louche de l'œil droit; elle ſua un peu autour de la tête; les extrêmités étoient froides; elle périt le ſeptieme.

La femme qui demeuroit ſur la place des Menteurs, eut le ſeptieme jour un nouveau friſſon avec fievre aiguë; elle étoit bien altérée; elle s'agita beaucoup; elle eut une ſueur froide, univerſelle; les extrêmités devinrent froides pendant long-tems; le quatorzieme elle mourut.

La femme de Thaſe qui demeuroit auprès de la fontaine froide, touſſa beaucoup le quarantieme jour: les urines étoient aqueuſes; les ſelles ſe ſupprimerent; elle avoit de l'averſion pour les alimens; la fievre étoit continuelle, & les redoublemens n'obſervoient aucun ordre; elle mourut le quatrevingtieme.

La femme de Déalcès délira beaucoup le neuvieme jour, & gardoit un ſilence obſtiné; le quatorzieme la reſpiration fut rare & grande pendant quelque tems; elle devint enſuite courte; le vingt-unieme elle mourut.

Lorſque le troiſieme jour (1) des maladies aiguës eſt accompagné de ſymptomes dangereux, ſi le quatrieme lui reſſemble, le malade eſt dans un fort grand danger.

Silénus fut très-mal le troiſieme jour de ſa maladie ; il paſſa le quatrieme dans le même état, & mourut le onze.

Philiſcus fut fort mal le troiſieme jour ; tout augmenta le lendemain ; il périt le ſixieme.

Eraſinus, le jeune homme qui demeuroit ſur la place des Menteurs, une des ſuivantes de Pantimedes, & la femme d'Œcéta qui furent dans ce cas, ſubirent le même ſort.

Quand on ne dort, ni le jour (2), ni la nuit, c'eſt un ſigne pernicieux, & le délire eſt à craindre.

La femme de Droméades, après bien des inſomnies, tomba dans le délire, & mourut le ſixieme jour.

Tant qu'il y a de la ténuité dans les urines, c'eſt un ſigne de crudité qui occaſionne (3) toujours de la longueur & des craintes ſur le ſort des malades, parce qu'il eſt dangereux que les forces de la nature ne puiſſent ſe ſoutenir juſqu'au tems néceſſaire pour en faire la coction.

Hermocrates qui mourut le ving-ſeptieme jour

(1) Régime des maladies aiguës, ſect. 4, p. 377, n. 175.

(2) Livr. des Prén. p. 399, n. 135.

(3) Liv. des Prénot. p. 400, n. 171 & 175.

de ſa maladie, rendit preſque toujours des urines ténues.

La femme de Thaſe qui demeuroit proche la fontaine froide, rendoit le vingtieme jour, des urines aqueuſes, & mourut le quatre-vingtieme.

Heropyte d'Abdere, dont les urines furent longtems ténues, ſe tira d'affaire; mais ce ne fut pas ſans beaucoup de peine & de danger, ni avant le centieme jour de ſa maladie.

Ce qui eſt jugé (1) avec des ſignes de crudité eſt ſujet à retour.

Hermocrates qui fut jugé le quatorze & le vingt, avec des ſignes de crudité, retomba toujours, & périt enfin le vingt-ſeptieme.

Mélidie fut jugée le ſeptieme jour avec des urines ténues; elle retomba; mais comme ſes urines étoient d'une bonne couleur lors de ce jugement, elle fut parfaitement jugée le onze, avec des urines qui contenoient un ſédiment blanc & léger.

Pythion qui demeuroit dans le temple de Cérès, fut jugé le dix avec des urines un peu ténues, quoique bonnes d'ailleurs: quarante jours après, il eut, vers le fondement, un abcès ſtrangurieux.

Chérion, avant de guérir, fut pluſieurs fois jugé; mais à cauſe de la ténuité des urines vers le jugement, il retomboit toujours.

Celui qui demeuroit dans le jardin de Déalcès, fut jugé pluſieurs fois avec des urines ténues, & retomba toujours juſqu'à ce que les urines eurent un ſédiment louable.

(1) Malad. popul. liv. 2, p. 308, n. 36, ſect. 1.

Les ſymptomes qui reſtent (1) après les criſes, occaſionnent des rechûtes, à moins que ces ſymptomes ne ſoient des reliquats pour le reſte de la vie.

Anaxion fut jugé le dix-ſeptieme jour de ſa maladie ; mais comme il avoit encore ſoif après la criſe, & que la coction des crachats & des urines n'étoit pas encore bien bonne, il retomba le vingt-ſept, & ne fut définitivement jugé que le trente-quatrieme.

Mélidie fut jugée le ſeptieme jour ; mais parce qu'il lui reſtoit des douleurs, elle retomba bientôt, & ne fut finalement jugée que le onzieme.

Chérion fut jugé le dix-ſeptieme jour, à un reliquat près de chaleur & de ſoif qui le fit retomber : il fut ſeulement jugé parfaitement le vingtieme.

Le fils de Parion de Thaſe fut jugé le vingtieme jour ; après la criſe, il éprouva des inſomnies, & un dégoût conſtant qui le firent retomber pluſieurs fois ; il mourut enfin le cent-vingtieme.

La vierge d'Abdere qui demeuroit dans la voie ſacrée, eut, le dix-ſeptieme jour, une hémorrhagie du nez qui la jugea : elle fut encore un peu ſourde après ſa criſe ; la douleur des pieds revint ; elle retomba & fut jugée finalement le vingt-ſeptieme, & délivrée de tous ſes ſymptomes, à l'exception de la douleur des pieds qui perſiſta.

Ceux qui, dans les fievres (2) conti-

(1) Aphor. 12, ſect. 2, p. 387.
(2) Livre des criſes, p. 383, n. 103.

nues, ſont plus tourmentés le quatrième & le ſeptieme; s'il n'arrive point de jugement le onzieme jour, ils périſſent preſque tous.

La femme de la place des Menteurs, qui fut violemment attaquée dans les commencemens, ſe trouva encore plus mal le quatrieme jour; le ſept elle eut un nouveau friſſon ſuivi de fievre aiguë; elle étoit agitée, fort altérée: vers le ſoir elle eut une ſueur froide; les extrêmités reſterent froides; elle ne dormit point; elle délira: le onzieme jour il n'y eut point de jugement; au contraire, elle vomit des matieres vertes; elle eut un nouveau friſſon; les extrêmités ne ſe réchaufferent point: elle paſſa mal la nuit; le quatorzieme jour elle mourut.

Les fievres (1) qui quittent dans des jours qui ne ſont pas décrétoires, ſont ſujettes à retour.

La fille d'Eurianax fut jugée le ſixieme jour: la fievre lui revint, & elle mourut le dix-ſeptieme.

Quand les crachats paroiſſent (2) tard dans les pleuréſies, c'eſt une marque qu'elles ſeront de longue durée.

Anaxion commença ſeulement à cracher un peu le onzieme jour, & ne fut parfaitement jugé que le trente-quatrieme.

Lorſqu'il ſurvient (3) dans les fievres

(1) Coac. ſect. 1, p. 422, n. 204.
(2) Aphor. 2, ſect. 1.
(3) Coac. ſect. 1, p. 421, n. 147.

continues

continues des puſtules par tout le corps, qui ne ſuppurent pas, c'eſt un ſigne mortel, à moins qu'il ne ſe forme ailleurs un abcès qui rende une quantité ſuffiſante de pus louable.

Silénus qui mourut le onzieme jour de ſa maladie, eut le huitieme des puſtules rondes, petites & rouges qui ne vinrent point à ſuppuration, & il ne ſe forma aucun abcès ailleurs.

Les urines qui (1) ſont long-tems ténues, font eſpérer des abcès.

Clazomène qui rendit, pendant bien du tems, des urines ténues, eut le dix-ſeptieme jour de ſa maladie, une parotide à chaque oreille.

Pythion qui demeuroit dans le temple de Cérès, eut fort long-tems des urines ténues, même lors du jugement : trente jours après, il ſe forma, vers le fondement, un abcès ſtrangurieux.

Heropyte ayant rendu long-tems des urines ténues, eut le quarantieme jour, une abondante hémorrhagie du nez. On ſait qu'Hypocrate donne le nom d'abcès aux hémorrhagies, aux dépôts qui ſuppurent, & aux autres apoſtaſes ; je ſerois cependant porté à croire qu'on devroit entendre par cette ſentence, les dépôts qui ſuppurent, parce que cela eſt un peu plus conforme à l'expérience journaliere.

Les évacuations menſtruelles (2) qui

(1) Liv. des Prénot. p. 400, n. 178 ; & Coac. ſect. 3 ; p. 435, n. 274.

(2) Liv. des criſes, p. 382, n. 23.

coulent convenablement, & qui viennent à propos, guériſſent les fievres ardentes.

La fille d'Abdere qui demeuroit dans la voie ſacrée, eut pour la premiere fois, ſes regles dans les commencemens d'une fievre ardente, & fut radicalement guérie le vingt-ſeptieme jour.

La cœcité eſt quelquefois (1) critique dans les fievres.

La vue de Clazomène s'obſcurcit vers le quarantieme jour de ſa fievre; il fut jugé & reſta dans cet état.

Ceux qui dans les maladies aiguës deviennent louches (2) par le reflux de l'humeur des lombes, ſont en grand danger.

La femme d'Œcéta reſſentit, le premier jour de ſa maladie, une douleur aux lombes; dès le troiſieme jour il n'en fut plus queſtion : cette humeur reflua; la douleur diſparut : le lendemain elle délira, & devint louche de l'œil droit. Le ſeptieme jour elle mourut frénétique.

Lorſque dans les maladies aiguës, les malades rendent les choſes bientôt après, & telles qu'il les ont priſes, ils ſont mortellement attaqués.

La femme de Déalcès, le dix-ſeptieme jour de ſa maladie, rendoit la boiſſon tout de ſuite, & ſans être changée : le vingtieme elle mourut.

Quand l'intérieur de la gorge eſt dans

(1) Liv. des criſes p. 383, n. 131.

(2) Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 88. & Coac. ſect. 2, p. 427, n. 107.

les maladies aiguës, rouge (1), douloureux, écorché par la diſtillation d'une humeur âcre, ténue, ſi cela eſt accompagné de quelques autres mauvais ſignes, les malades ſont en grand danger.

La fille d'Eurianax ayant été ainſi pendant ſa maladie, décéda le dix-ſeptieme jour.

La fille d'Epicrate qui fut dans le même cas, ſe tira d'affaire le quarantieme jour, parce qu'elle rendit, le onzieme, le quinzieme, & le vingt-ſeptieme, des urines d'une bonne couleur, avec un ſédiment louable.

Dans les maladies aiguës, ſe remuer, ſe tourner, & ſe lever avec aiſance, c'eſt un très-bon ſigne : le contraire indique une maladie mortelle, ou dangereuſe, & longue.

Celui qui demeuroit dans le jardin de Déalcès, étoit accablé, & ſe levoit très-difficilement ; il n'en mourut pas, mais ſa maladie fut longue : il fut ſeulement jugé le quarantieme jour, à la faveur de ſon tempérament qui étoit robuſte, & après avoir couru bien des dangers.

Le délire, la frayeur & le (2) découragement, ſont bien dangereux dans les maladies aiguës.

La fille d'Eurianax, & la femme d'Œcéta qui furent dans ce cas, périrent.

---

(1) Coac. ſect. 2, p. 425, n. 30 ; & liv. des Pénot. p. 402, n. 342.

(2) Maladies populaires, livr. 1, page 301, n. 169.

L'alternative de la diarrhée & de la (1) conſtipation, annonce que la maladie ſera longue & dangereuſe.

Le fils de Parion de Thaſe éprouva cette viciſſitude, & mourut le cent-vingtieme.

L'inſomnie, le mal de tête (2), la ſéchereſſe de la langue, & la ſurdité, annoncent le délire.

Clazomène ayant eu tous ces ſymptomes dans les premiers jours de ſa maladie, extravagua pendant la nuit du quatre.

Lorſqu'il y a douleur dans le côté, & toux ſeche, il faut (3) ouvrir la veine en tout tems, & laiſſer couler le ſang juſqu'au changement de couleur, ſans craindre d'en tirer juſqu'à la défaillance, ayant néanmoins égard aux forces, à l'âge & la ſaiſon.

On fit, avec le plus grand ſuccès, une copieuſe ſaignée du bras à Anaxion, le huitieme jour d'une pleuréſie qui fut très-ſeche juſqu'au onzieme. Nous ferons remarquer ici que les anciens examinoient attentivement le ſang pendant qu'il ſortoit de la veine : lorſqu'il paroiſſoit noir, ou ſemblable à de la poix noire fondue, ils le laiſſoient couler juſqu'à ce qu'il parût rouge ; c'eſt

(1) Coac. ſect. 3, p. 436, n. 352.

(2) Coac. ſect. 1, p. 423, n. 254 ; & Prorrh. livre 1, p. 405, n. 54, & n. 295.

(3) Régime des malad. aigues, ſect. 2, p. 369, n. 15 ; & ſect. 4, p. 378, n. 244.

le ſens dans lequel on doit entendre ce texte, & non pas quand le ſang eſt figé dans les paletes.

Quand on donne du lait (1) à ceux qui ont la fievre, on commet une grande faute; mais elle eſt bien plus conſidérable, lorſqu'ils ont avec cela les hypochondres elevés.

Appollonius d'Abdere ayant la fievre, & les hypochondres élevés & douloureux, mangea du lait, & mourut le trente-quatrieme jour de ſa maladie.

La peau tendue, ſeche & aride, eſt un bien mauvais ſigne (2).

La femme de Déalcès à Thaſe, qui mourut le vingt-unieme jour, avoit la peau aride & tendue.

L'adoleſcent de Mélibée eut la peau ſeche, aride, & mourut le vingt-quatrieme jour dans la frénéſie.

Ceux qui (3) étant affoiblis ou affaiſſés par la maladie, ont perdu la faculté de voir & d'entendre, ſont proches de la mort.

La femme de Déalcès perdit le ſentiment le dix-ſeptieme jour de ſa maladie, & mourut trois jours après.

Il y a des délires frénétiques (4) & des

(1) Liv. des Prén. p. 400, n. 178; & Coac. ſect. 3, p. 434, n. 274.
(2) Liv. des Prénot. p. 397, n. 30.
(3) Coac. ſect. 1, p. 420, n 92.
(4) Des Maladies, l. 3, page 168, n. 100. *Ibid.* liv.

eſpeces de fievre qui ſont de nature à être jugées par des toux ſuivies d'expectorations.

Quand cette métaſtaſe arrive de bonne heure, ou avant que les forces de la nature ſoient épuiſées; ſi l'expectoration eſt aiſée, abondante & louable, c'eſt-à-dire, blanche & épaiſſe, & s'il y a d'ailleurs pluſieurs autres bons ſignes, les malades ſont sûrs de guérir; mais ſi les forces ſont bien diminuées, ſi la toux eſt ſeche & fatigante, ſi l'expectoration eſt trop modique, difficile, ou d'une mauvaiſe qualité, & s'il y a quelques autres mauvais ſignes, les malades périſſent: lorſqu'enfin les crachats ne ſont ni abondants, ni complettement louables, & qu'il y a encore un peu de crudité dans les urines, avec quelques autres bons ſignes, on peut, lors du jugement, prédire une rechûte, ou un abcès purulent dans quelque partie.

Pythion, qui avoit une fievre aiguë, délira dès le premier jour de ſa maladie; le ſixieme il expectora des matieres variées, rougeâtres; le dixieme il ſua; les crachats étoient un peu cuits; il fut jugé; mais comme les urines étoient encore un peu ténues vers la criſe, il ſe forma, le quarantieme jour, un abcès ſtrangurieux vers le fondement, qui rendit quelques matieres purulentes, après quoi il fut ſeulement guéri.

La femme qui demeuroit à Thaſe, proche la fontaine froide, étant attaquée d'une fievre aiguë, rendit, pendant tout le cours de ſa maladie,

---

2, ſection 3, p. 163, n. 216. Liv. des affections, ſect. 1, p. 189, n. 91; & régime. des malad. aigues, ſect. 4 p. 374, n. 1.

des urines noires, ténues, & aqueuses ; elle étoit tourmentée de veilles, de délire & d'assoupissement ; elle avoit l'esprit inquiet, abattu & mélancholique, une aversion constante pour les alimens ; il lui survint le quarantieme jour de cet état, une toux continuelle, avec des expectorations humides, crues : le soixantieme, cette toux cessa sans aucun signe, c'est-à-dire, sans qu'il parût de coction dans les crachats, & sans qu'il se formât d'abcès ailleurs. Le soixantieme elle mourut.

Les défauts de crise (1) & les jugemens incomplets dans les jours décrétoires, ne sont pas toujours mortels; mais ils signifient toujours que la maladie sera longue.

La femme d'Epicrate qui fut définitivement jugée & guérie de sa fievre le quatre-vingtieme jour, n'eut point de crise, les quatrieme, quatorzieme, vingtieme, & vingt-septieme jours de sa maladie.

Anaxion eut une crise incomplette le vingtieme jour de sa pleurésie, & guérit seulement le trente-quatrieme.

(1) Coac. section 1, page 420, n. 95.

ARTICLE II.

Prédictions particulieres tirées de chaque ſymptome.

Accouchemens, Lochies, Regles des femmes.

LES jours où les femmes en couche ſont jugées (1), ſoit pour la vie ou pour la mort, ſont préciſément les mêmes que ceux des maladies aiguës, ſavoir, le quatrieme, le ſeptieme, le quatorzieme & le vingtieme.

La ſuppreſſion des lochies annonce un état plein de difficultés & de dangers (2); mais quand le friſſon ſurvient, c'eſt un ſigne bien plus pernicieux, ſur-tout lorſqu'il y a douleur à l'hypochondre.

La femme de Philinus de Thaſe étant dans le cas, ſes purgations s'arrêterent; elle eut un friſſon, des douleurs à l'hypochondre droit, & mourut le vingt-unieme jour de ſa maladie.

Les maladies aiguës (3) ſont mortelles aux femmes enceintes.

(1) Liv. des Prénot. p. 402, n. 325.
(2) Coac. ſect. 3, p. 433, n. 152.
(3) Aphor. 30, ſect 5, p. 392.

La femme qui demeuroit chez Pantimedes, étant enceinte, tomba malade, fit une fausse-couche, & mourut le septieme jour.

La femme d'Œcéta, enceinte de cinq mois, mourut aussi le septieme jour d'une fievre aiguë.

La femme de Thase qui demeuroit auprès de la fontaine froide, subit le même sort.

La femme enceinte de trois mois, qui demeuroit sur le rivage, ne s'en tira qu'avec bien de la peine, & un reliquat qu'elle garda après la crise.

Les frissons qui viennent après (1) les fausses-couches sont pernicieux.

Une des suivantes de Pantimedes, ayant fait une fausse-couche, ressentit des frissons, & mourut le septieme jour.

La diarrhée (2) est pernicieuse aux femmes nouvellement accouchées, soit qu'elles aient accouché à terme ou non.

La femme qui demeuroit chez Pantimedes, ayant accouché avant le terme, eut, pendant toute sa maladie, un flux de ventre d'humeurs ténues, crues, abondantes, & mourut.

Les femmes qui ont (3) de forts frissons avant leur accouchement, & qui ensuite accouchent aisément, ce qui succede après devient difficile & dangereux.

La femme d'Epicrate, qui demeuroit chez

(1) Coac. sect. 3, p. 433, n. 153.
(2) Coac. sect. 3, p. 433, n. 154.
(3) *Ibid.* n. 167 & 188.

Archigete, ayant été dans le cas, essuya une très longue maladie aiguë, de laquelle elle eut mille peines à se tirer.

ARTICLE III.

Agitation.

QUAND les malades s'agitent beaucoup dans les maladies aiguës, ils sont en grand danger.

Silénus eut de grandes agitations le sixieme jour de sa maladie, & mourut le onzieme.

La femme qui demeuroit sur la place des Menteurs, fut très-agitée le septieme jour, & mourut le quatorzieme.

ARTICLE IV.

Convulsions, hocquet.

LES douleurs (1) de tête bien aiguës occasionnent très-souvent des convulsions.

La femme de Philinus fut attaquée de convulsions le huit, le neuf, & le onze de sa maladie, après avoir auparavant éprouvé de grandes douleurs de tête.

(1) Coac. sect. 1, p. 423, n. 252.

Les agitations continuelles (1), & les ſommeils turbulents, ſont ordinairement ſuivis de convulſions.

Eraſinus qui mourut le onzieme jour, dans les convulſions, avoit eu des agitations, des inſomnies, des nuits turbulentes & laborieuſes.

Les douleurs du cou (2) annoncent ſouvent des convulſions dans les fievres aiguës. Il n'en eſt pas de même, ſi la fievre n'eſt point aiguë, & ſi ces douleurs ne ſont occaſionnées que par une humeur de fluxion.

Le frénétique qui mourut le quatrieme jour de ſa maladie, ſentit d'abord une peſanteur douloureuſe au cou, & tomba le lendemain dans les convulſions.

Les veilles dans les maladies aiguës (3) procurent le délire ou les convulſions, principalement aux femmes & aux enfans.

Le délire & les convulſions qui ſurvinrent à la femme de Philinus, avoient été précédés d'inſomnies, & de douleurs très-aiguës à la tête.

Les convulſions (4) qui viennent de la matrice, ſe terminent facilement.

La femme moroſive de Thaſe qui logeoit auprès des fils de Pylade, en eſt un exemple.

Les convulſions qui ſurviennent dans

(1) Coac. ſect. 1, p. 421, n. 105.
(2) Coac. ſect. 2, p. 425, n. 22.
(3) Aphor. 18, ſect. 7, liv. des Prén. p. 403, n. 369.
(4) Coac. ſect. 2, p. 427, n. 165; & Prorrh. liv. 1, p. 407, n. 188.

les (1) maladies aiguës, ſont toujours dangereuſes; mais elles le ſont moins au commencement, que vers l'apogée.

La femme de Philinus qui mourut le vingtieme jour de ſa maladie, avoit eu des convulſions le huit, le neuf & le onze.

Eraſinus qui mourut le cinquieme jour à l'entrée de la nuit, eut quelque tems auparavant, beaucoup de convulſions qui continuerent juſqu'à la fin.

La femme de Droméades eut le ſixieme jour, des convulſions qui commencerent par la tête, & mourut peu de tems après.

Philiſte de Thaſe qui mourut le cinquieme jour, avoit eu des convulſions le quatrieme.

La femme triſte de Thaſe s'eſt tirée d'affaire, parce que les convulſions la prirent dans la matinée du premier jour; qu'elles finirent peu de tems après, & que ſes regles coulerent copieuſement vers la criſe.

Les idées triſtes (2) & effrayantes dans les maladies aiguës, annoncent un grand danger, & conduiſent ordinairement aux convulſions.

Eraſinus fut agité le quatrieme jour, d'idées effrayantes & funeſtes; il mourut dans les convulſions.

La femme de Thaſe qui logeoit proche les fils de Pylade, eut le premier jour, des frayeurs, de la triſteſſe, du découragement, & tomba le

(1) Coac. ſect. 2, p. 428, n. 1.

(2) Coac. ſect. 1, p 421, n. 105; & Aphor. 53; ſect. 6.

lendemain dans les convulsions. Elle se tira d'affaire à cause de l'apparition de ses regles qui coulerent abondamment vers le jugement, & qui firent cesser les convulsions.

La tête pesante (1) & douloureuse avec assoupissement, fait craindre les convulsions.

La femme de Droméades fut le quatrieme jour de sa maladie, assoupie avec douleur, & pesanteur à la tête; le sixieme elle mourut dans des convulsions qui commencerent par la tête.

Philiste de Thase eut le premier jour un assoupissement, & une douleur de tête; les convulsions parurent le quatrieme, & il expira le lendemain.

Quand le délire (2) se trouve joint à l'assoupissement, c'est souvent une marque de convulsions prochaines.

La femme de Droméades tomba le cinquieme jour dans le délire, & dans un grand assoupissement; le lendemain elle expira dans les convulsions.

Quand l'humeur (3) qui affecte les lombes remonte aux parties supérieures, & attaque convulsivement les yeux, en détournant l'axe de l'œil, de maniere que les malades en deviennent louches, c'est un signe des plus funestes.

---

(1) Coac. sect. 1, p. 423, n. 252.

(2) Coac. sect. 1, p. 421, n. 110.

(3) Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 88; & Coac. sect. 2, p. 427, n. 107.

Telle fut la femme d'Œceta, qui devint louche le quatrieme jour, & qui mourut le ſeptieme dans la frénéſie.

L'aſſoupiſſement joint à l'inſomnie avec des (1) urines noires & aqueuſes, font appréhender le délire & les convulſions.

La femme de Thaſe qui demeuroit proche la fontaine froide, éprouva tous ces ſymptomes avant de mourir.

Les convulſions (2) cedent pour l'ordinaire au ſommeil tranquille.

Chérion, ayant eu des convulſions le troiſieme jour de ſa maladie, dormit le lendemain tranquillement; & depuis on n'entendit plus parler de ſes convulſions.

Les délires (3) qui ſont fort grands, ainſi que ceux où l'on remarque quelques traits de férocité, finiſſent preſque toujours par les convulſions.

La femme de Philinus délira beaucoup le ſixieme jour de ſa maladie, & tomba le lendemain dans des convulſions.

Eraſinus, après un délire furieux, mourut dans les convulſions.

La femme de Droméades délira grandement le cinquieme jour, & expira le lendemain dans les convulſions.

La femme qui demeuroit ſur le rivage, eut le

---

(1) Liv. des Prén. p. 400, n. 176; & Coac. ſect. 1, p. 423, n. 274.

(2) Coac. ſect. 2, p. 428, n. 176.

(3) Coac. ſect. 1, page 422, n. 221.

troisieme jour, un délire complet, auquel les convulsions succéderent.

Le frénétique tomba dans les convulsions le lendemain d'un grand délire, & mourut le quatre.

La femme de Cyzique devint furieuse le onzieme jour; les convulsions survinrent le quatorzieme; elle expira dans cette journée.

Quand le hocquet paroît (1) dans les fievres laborieuses, c'est un signe bien pernicieux.

La femme de la place des Menteurs, qui avoit une fievre fort laborieuse, eut beaucoup de hocquet le douzieme jour, & mourut le quatorzieme.

ARTICLE V.

Déjection, diarrhée.

Les déjections abondantes (2) abattent les forces, occasionnent des défaillances, & souvent la mort.

Hermocrate qui mourut le vingt-septieme jour de sa maladie, alla le vingt-quatrieme précédent considérablement à la garde-robe.

Criton de Thase rendit par les selles une abondante quantité d'humeurs pures, bilieuses, & mourut peu de tems après.

(1) Coac. sect. 1, page 420, n. 59.

(2) Coac. sect. 3, p. 435, n. 223, 331 & 332. *Ibid.* pag. 436, n. 352 & 385.

Les déjections les plus mortelles (1) ſont les noires, les graſſes & les vertes, ſoit qu'elles paroiſſent toutes à la fois ou ſéparément.

Apollonius d'Abdere qui mourut le trente-quatrieme jour, rendoit alternativement par les ſelles, des matieres noires, vertes, crues, mordicantes & laiteuſes.

Toutes les déjections liquides & copieuſes qui commencent avec les maladies aiguës, & qui perſéverent, ſont pernicieuſes & mortelles.

La femme qui demeuroit chez Pantimedes, ayant été dans le cas, mourut le ſeptieme jour.

L'adoleſcent qui demeuroit ſur la place des Menteurs, mourut auſſi le ſeptieme, après de ſemblables déjections.

Les déjections bilieuſes (2) & hautes en couleur, annoncent un fâcheux avenir, principalement quand elles paroiſſent telles dans un jour décrétoire.

La femme de Philinus à Thaſe, qui mourut le vingt, avoit des déjections de cette eſpece, le ſeptieme jour précédent.

Toutes les déjections bilieuſes (3) & mouſſeuſes ſont très-ſuſpectes dans les ma-

---

(1) Liv. des Prénotions, p. 399, n. 152; & Coac. ſect. 3, p. 436, n. 384.

(2) Coac. ſect. 3, p. 435, n. 336.

(3) Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 71; & Coac. ſect. 3, p. 435, n. 223, 230, & 232.

ladies

ladies aiguës, sur-tout à ceux qui ont des douleurs des reins.

Silénus qui mourut le onzieme jour, après avoir eu tous ces symptomes, en est un exemple.

Les déjections bilieuses (1) & grasses sont mortelles.

Parion de Thase, qui mourut le cent-vingtieme jour, en avoit rendu de cette sorte.

Tout flux de ventre rougeâtre (2) est bien mauvais dans toutes les maladies aiguës; mais il est pernicieux quand il y a insomnie & assoupissement, avec des douleurs aux lombes & à la tête.

La femme d'Œcéta, qui mourut le septieme jour, avoit éprouvé tous ces symptomes.

Les déjections (3) grises, ou blanches dans les maladies aiguës & bilieuses, sont mortelles, sur-tout lorsqu'il y a frénésie, délire ou affection au foie.

Apollonius d'Abdere eut dans le commencement de sa maladie, l'hypochondre droit élevé avec douleur; quelques jours après les déjections étoient blanches, & ressembloient à du lait; il mourut dans la frénésie le trente-quatrieme jour de sa maladie.

Toutes les déjections liquides (4) & aqueuses qui surviennent aux malades as-

(1) Coac. sect. 3, p. 436, n. 384.
(2) Coac. sect. 1, p. 423, n. 265; & Prorrh. liv. 1, p. 404, n. 4.
(3) Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 71, & p. 404, n. 18.
(4) Coac. sect. 3, p. 436, n. 346 & 343.

ſoupis, engourdis, ſont très-mauvaiſes, principalement quand les malades n'ont pas ſoif.

Hermocrates étoit fort aſſoupi le vingtieme jour de ſa maladie; il étoit ſans ſoif, quoique ſa langue fût aride; il alla conſidérablement à la garde-robe; les matieres étoient ténues & liquides; il mourut le vingt-ſeptieme jour.

Le fils de Parion à Thaſe, qui ſe trouva dans le même cas, mourut auſſi.

La femme de Thaſe qui demeuroit proche la fontaine froide, ayant ces ſymptomes, ſubit le même ſort.

Quand les déjections ſoulagent les (1) malades, & qu'ils les ſupportent avec aiſance, c'eſt un bon ſigne.

Les déjections de Clazomene furent copieuſes & ténues depuis le commencement de ſa maladie, juſqu'au quatorzieme jour; mais ce malade les ſupportoit avec aiſance; il en fut ſoulagé; le quarantieme jour, il guérit à un reliquat près.

Les déjections (2) fréquentes, modiques, ténues, de bile pure, dyſentériques, ou mordicantes, ſont bien ſuſpectes dans les maladies aiguës; mais elles le ſont encore plus lorſqu'il y a avec cela tendance à la phtiſie.

La fille d'Eurianax, qui avoit une diſpoſition

(1) Aphor. 23, ſect. 1, & liv. des Prén. p. 400, n. 215.

(2) Epid. liv. 1, ſect. 1, & liv. des Prén.

naturelle à la phtiſie, eut le douzieme jour des déjections fréquentes, modiques & douloureuſes, d'humeurs ténues, bilieuſes, & mourut quelques jours après.

Il y a cependant certaines conſtitutions où les maladies ſont de nature à être jugées par la dyſentérique : on connoît qu'elle eſt décrétoire, quand les malades la ſupportent ſans beaucoup de peines, & qu'elle n'eſt pas d'une longue durée ; par la ceſſation ou diminution conſidérable de la fievre, & des autres ſymptomes précédens ; lorſque les déjections ne ſont pas bien fréquentes, que les forces du malade ſe ſoutiennent, ſur-tout ſi les humeurs ont été crues fort long tems, & ſi la coction n'a pas été complettement bonne ; mais les malades qui ſont jugés dans cette circonſtance, courent riſque d'avoir, après la criſe, quelques reliquats.

Les urines de Clazomene étoient ténues le dix-ſeptieme jour de ſa maladie ; il eut le trente-unieme, une diarrhée abondante, aqueuſe, & dyſentérique, avec des urines épaiſſes qui ne dépoſoient point : il fut jugé le quarantieme jour ; mais ſa vue qui, quelques jours avant la criſe, étoit devenue obſcure, reſta dans cet état après le jugement.

ARTICLE VI.

Délire, & frénéſie.

L'AGITATION (1), les veilles, & la reſpiration rare & grande, pronoſtiquent le délire, & quelquefois les convulſions.

La femme de Droméades, qui fut dans le cas, mourut le ſixieme jour dans le délire, & dans les convulſions.

Ceux qui au commencement des maladies aiguës (2), ont une eſpece d'aſſoupiſſement, ou d'engourdiſſement général des organes ſoumis aux mouvemens volontaires, accompagnés de veilles & de douleurs aux lombes, deviennent ſouvent frénétiques.

La femme d'Œceta eut tous ces ſymptomes dès les premiers jours de ſa maladie, & mourut le ſeptieme dans la frénéſie.

Les frénétiques boivent (3) peu.

---

(1) Coac. ſect. 2, p. 425, n. 2, & liv. des Prénot. p. 399, n. 136.

(2) Coac. ſect. 1, p. 423, n. 263 ; & Prorrh. livr. 1, p. 404, n. 1.

Nous avons fait voir ailleurs que ce ſymptome eſt une eſpece de *catoche* ou de coma-vigil, pendant lequel on conſerve un ſentiment incomplet, avec empêchement abſolu de mouvoir aucun organe dépendant de la volonté.

(3) Prorrh. l. 1 ; & Coac. ſect. 1, p. 421, n. 123.

La femme de Déalcès qui mourut frénétique le vingtieme jour de sa maladie, buvoit très-peu, encore falloit-il l'en faire souvenir, & la presser.

Les malades qui, dans le délire (1), s'occupent à palper leurs couvertures, les murailles, ou qui grattent avec leurs mains, ou qui amassent des flocons, sont frénétiques & attaqués mortellement.

La femme de Déalcès éprouva tous ces symptomes avant de mourir.

Ceux qui, ayant la fievre avec sueur froide aux parties supérieures (2), sont avec cela agités de frayeur, de tristesse, de découragement, sont pernicieusement attaqués, & courent grand risque de devenir frénétiques.

La femme d'Œceta s'étant trouvée dans ce cas le quatrieme jour de sa maladie, mourut le septieme dans la frénésie.

Le grand délire (3) avec silence, chez les malades qui n'ont pas perdu la parole, est un signe mortel.

La fille d'Eurianax garda un silence obstiné pendant toute sa maladie, & périt le dix-septieme jour, après beaucoup de délire.

La femme de Cyzique qui étoit taciturne, mourut le dix-septieme jour, après un délire furieux.

La femme de Déalcès de Thase, qui mourut le

(1) Coac. sect. 1, p. 421, n. 96, & p. 424, n. 355.
(2) Coac. sect. 1, p. 420, n. 81.
(3) Coac. sect. 1, p. 420, n. 81.

vingt-unieme jour dans la frénéſie, avoit été taciturne pendant une bonne partie de ſa maladie.

Lorſque dans les fievres continues il y a délire & difficulté dans les organes (1) de la reſpiration, c'eſt un ſigne mortel.

Philiſcus qui mourut le ſixieme jour de ſa maladie, avoit pepétuellement la reſpiration entrecoupée, rare & grande, & déliroit complettement le troiſieme jour.

Silénus eut depuis le commencement juſqu'à la fin une reſpiration rare & grande; il commença à délirer dès le ſecond jour, & mourut le onzieme.

Pythion de Thaſe eut la reſpiration courte le deuxieme jour de ſa maladie, pendant un tems conſidérable; il déraiſonna le ſeptieme jour; il avoit le huitieme, la reſpiration fort petite & courte, le délire continuoit; il mourut le dixieme.

La femme de Déalcès de Thaſe qui mourut le vingt-unieme jour dans la frénéſie, avoit eu, pendant ſa maladie, la reſpiration rare & grande, avec beaucoup de délire.

L'adoleſcent de Mélibée avoit par intervalle la reſpiration rare & grande; le délire ſurvint; il mourut le vingt-quatrieme jour dans la frénéſie.

Anaxion avoit un grand point de côté, auquel ſurvint le délire; mais à cauſe de la couleur louable des urines, qui perſévéra pendant tout le cours de la maladie, il ſe tira d'affaire à la longue.

Les mélancholiques auxquels il ſurvient des frayeurs & de la triſteſſe, avec peu ou point de fievre, & qui tombent enſuite

(1) Aphor. 50, ſect. 4.

dans un délire furieux (1), guériſſent par de bons accès de fievre ſuivis de ſueurs & de ſommeil tranquille.

La femme moroſe de Thaſe qui logeoit près les fils de Pylade, eut le premier jour de ſa maladie, beaucoup de crainte & de triſteſſe ; elle avoit peu de fievre ; le lendemain la fievre fut plus forte ; le ſur-lendemain elle déliroit beaucoup, & ne pouvoit plus ſe contenir ; il lui ſurvint pendant la nuit, une ſueur copieuſe, chaude & univerſelle ; elle dormit tranquillement ; toute ſa connoiſſance revint ; elle fut parfaitement jugée & délivrée de ſa maladie.

Ceux auxquels (2) la fievre redouble le ſecond jour, ſi le troiſieme étant plus doux, les malades ſont bien tourmentés le quatrieme, ils ſont attaqués très-dangereuſement, & les paroxiſmes de cette eſpece ſont ordinairement accompagnés ou ſuivis de frénéſie.

Philiſcus & Eraſinus qui étoient dans ce cas, moururent le ſixieme jour dans la frénéſie.

---

(1) Coac. ſect. 3 . . . .
(2) Coac. ſect. 1, p. 421, n. 100.

ARTICLE VII.

Dégoût.

L'AVERSION conſtante pour (1) tous les alimens eſt un ſigne mortel.

La femme de Droméades qui ſe trouva dans le cas, mourut le ſixieme jour.

Le dégoût perſévéra pendant la maladie d'Hermocrates; & malgré toutes les tentatives que la nature fit dans différens jours décrétoires, il périt le vingt-ſept.

La fille d'Euryanax eut auſſi pendant ſa maladie, une averſion conſtante pour toute ſorte d'alimens, & mourut.

ARTICLE VIII.

Douleurs du cou.

LES douleurs du cou ſont dangereuſes (2) dans toutes ſortes de fievres, principalement dans celles où l'on craint que le délire ne ſurvienne.

Le frénétique qui mourut le cinquieme jour, en eſt un exemple.

(1) Malad. popul. livre 1, ſection 2, p. 299, n. 65; & livr. 3, ſect. 3, p. 220, n. 80.

(2) Coac. ſect. 2, p. 425, n. 26.

Silénus qui expira le onzieme, se plaignit le premier jour, d'une tension douloureuse au cou, & commença à délirer dès le second jour.

La femme de Cyzique fut aussi dans le cas, & mourut le dix-septieme jour de sa maladie.

La femme d'Epicrate, & Mélidie s'en sont tirées; la premiere à la faveur de sa bonne constitution, & la seconde, parce que ses urines furent constamment d'une bonne couleur.

ARTICLE IX.

Douleurs des lombes.

La douleur (1) des lombes ou des reins rend les maladies très-graves.

Silénus qui mourut le onzieme jour, se plaignit d'abord d'une douleur aux reins.

La femme de Philinus de Thase ressentit des douleurs aux lombes, dans le commencement de sa maladie, & mourut le vingt.

La femme qui demeuroit sur le rivage, n'en mourut pas; mais elle fut très-mal, & il lui resta après le jugement, un reliquat de douleur.

Quand la douleur des lombes reflue à la tête, & que l'humeur en passant, affecte les nerfs cervicaux qui se distribuent aux bras (2) de maniere qu'il en résulte un

(1) Coac. sect. 2, p. 427, n. 114.
(2) Coac. sect. 2, p. 426, n. 98.

engourdiſſement paralytique aux mains, s'il y a en même-tems douleur à l'orifice de l'eſtomac, & tintement d'oreille, il ſurvient une abondante hémorrhagie, ou une diarrhée, & preſque toujours le délire.

La femme qui demeuroit ſur le rivage en eſt la preuve: elle eut d'abord une douleur aux lombes; le troiſieme jour, l'humeur reflua à la tête; elle perdit preſqu'auſſi-tôt la parole; la main droite fut perclue; elle délira complettement, & fut tourmentée par une diarrhée de bile pure qui ne ſortoit qu'en petite quantité.

Si les douleurs des lombes (1) ou des parties inférieures, montent au diaphragme, c'eſt un ſigne des plus funeſtes.

Silenus, après des douleurs aux reins, eut les hypochondres tendus, ſans dureté extérieure, & le délire augmentant par degré, il devint frénétique, & mourut le onzieme jour.

Les douleurs des lombes (2) dans la fievre rendent le ventre humide, c'eſt-à-dire, occaſionnent des déjections liquides.

La femme enceinte de trois mois eut une diarrhée bilieuſe, précédée de douleurs aux lombes.

Silénus, après s'être plaint de douleurs aux reins, eut un flux de ventre d'humeurs ténues, bilieuſes & écumeuſes.

Lorſque la douleur des reins (3) re-

(1) Liv. des Prén. p. 401, n. 289.
(2) Coac. ſect. 1, p. 419, n. 23.
(3) Coac. ſect. 2, p. 426, n. 105.

monte à la tête & au cou, on doit craindre le délire, la convulſion, & même quelque affection paralytique.

La femme qui demeuroit ſur le rivage, enceinte depuis trois mois, en eſt un exemple.

On connoît qu'une douleur quelconque quitte ſon ſiege pour ſe porter ailleurs, quand elle ceſſe, ou qu'elle diminue conſidérablement tout-à-coup ſans ſigne de coction, & qu'un inſtant après les malades ſe plaignent de douleurs dans d'autres parties.

ARTICLE X.

Douleurs des parties ignobles.

QUAND il ſurvient (1) des douleurs conſidérables aux cuiſſes, dans les maladies aiguës, pendant que les humeurs ſont dans un état de crudité, c'eſt un ſigne de malignité & de délire prochain, ſoit qu'il y ait ſuſpenſion dans les urines, ou non.

L'homme qui tomba malade après avoir ſoupé & bu largement, rendit le cinquieme & le ſixieme jours, des urines huileuſes; il vomit le ſeptieme une petite quantité d'humeurs noires; il reſſentit le dixieme jour de grandes douleurs aux cuiſſes; il tomba dans le délire, & mourut le lendemain.

Phalacrus de Lariſſe, ayant tout-à-coup reſſenti

(1) Coac. ſect. 1, p. 400, n. 41.

une vive douleur à la cuiſſe droite, tomba le ſecond jour dans le délire, & rendit une quantité d'urines qui n'étoient pas bonnes. Le lendemain vers midi, il mourut.

Lorſqu'une forte douleur commence (1) avec la fievre, & occupe un petit organe, tel qu'un doigt, un orteil, &c. il faut s'en méfier, par la raiſon que ces parties ne peuvent contenir une quantité ſuffiſante d'humeurs morbifiques.

Criton de Thaſe fut attaqué tout-à-coup en marchant d'une vive douleur à l'orteil, avec fievre aiguë, & mourut le lendemain dans un délire furieux.

La niece de Témenus étant ſaiſie d'une violente (2) maladie, l'humeur ſe porta dans un doigt, & s'y fixa; mais comme cet organe étoit trop petit pour contenir toute la matiere morbifique, cette humeur reflua, & lui donna la mort.

S'il ſurvient dans les maladies aiguës, des douleurs dans (3) les parties ignobles, éloignées des viſceres, & qu'elles y reſtent conſtamment, c'eſt un ſigne ſalutaire, ſi ces douleurs arrivent dans un jour décrétoire, avec quelques rudimens de coction, & ſi les parties qui ſont le ſiege de la métaſtaſe, ont aſſez de capacité pour contenir toute l'humeur morbifique.

(1) Malad. popul. l. 2, ſect. 1, p. 308, n. 57.
(2) *Ibid.* ſect. 2, p. 308, n. 57.
(3) Prorrh. liv. 1, p. 407, n. 176; & Malad. popul. livr. 2, ſect. 1, p. 308, n. 50.

Herophyte d'Abdere, la vierge du même endroit, & Herophon, qui ont guéri heureusement, en sont des exemples.

ARTICLE XI.

Douleur de la vessie.

Les douleurs de la vessie sont formidables dans les fievres (1) continues ; car elles suffisent pour faire mourir.

Silénus rendit le huitieme jour de sa maladie des urines mordicantes, en petite quantité, avec douleur, & périt le onzieme.

ARTICLE XII.

Douleur de tête.

Les vives douleurs de tête qui continuent pendant la fievre, sont (2) mortelles s'il y a en même-tems quelques autres signes pernicieux.

La femme de Philinus de Thase en est un exemple ; elle avoit dans les commencemens, des douleurs vives & continuelles à la tête ; elle étoit altérée ; elle ne dormoit point ; les urines étoient ténues & sans couleur ; le vingtieme jour elle mourut.

(1) Livre des Prénotions, page 401, n. 297.
(2) Liv. des Prén. p. 402, n. 326.

ARTICLE XIII.

Extrêmités froides & livides.

LORSQUE la tête, les pieds & les mains deviennent froids (1), c'eſt un fort mauvais ſigne; mais quand la chaleur eſt long-tems à revenir, le danger eſt encore plus grand; & ſi elle n'y revient plus, la maladie eſt ſans reſſource.

Philiſcus qui mourut le ſixieme jour de ſa maladie, eut, le cinquieme, toutes les extrêmités froides, & la chaleur n'y revint plus.

Le jeune homme qui demeuroit ſur la place des Menteurs, eut les extrêmités froides, le troiſieme jour, & mourut le ſeptieme.

La femme d'Œcéta qui mourut le ſeptieme jour dans la frénéſie, avoit les extrêmités froides le cinquieme.

Eraſinus eut les extrêmités froides le cinquieme jour, & mourut peu après.

La femme de la place des Menteurs, qui mourut le quatorzieme jour, avoit de tems en tems les extrêmités froides.

Dans les fortes douleurs de ventre (2), le froid des extrêmités annonce qu'il y a un très-grand danger.

(1) Coac. ſect. 3, p. 432, n. 83.
(2) Aphor. 26, ſect. 7, p. 395.

La femme qui demeuroit chez Tisamène avoit des tranchées continuelles dans le ventre ; les extrêmités devinrent froides : tous les remedes qu'on employa devinrent inutiles.

C'est un fort mauvais signe (1) quand un malade a les extrêmités froides, & le ventre chaud.

La femme de Philinus de Thase qui avoit, dans le commencement de sa maladie, les extrêmités froides, & le ventre brûlant, expira le vingtieme jour.

Quand les doigts & les ongles deviennent livides, la (2) mort n'est pas loin.

Les extrêmités devinrent livides à Philiscus, dans la matinée du jour qu'il mourut.

Une femme qui demeuroit chez Aristion, étant attaquée d'une squinancie, eut, le troisieme jour de sa maladie, les extrêmités livides, & mourut le cinquieme.

Silénus eut le sixieme jour les extrêmités livides, & expira le onzieme.

ARTICLE XIV.

Frissons.

Les frissons qui surviennent dans les fievres, les jours décrétoires, avec des signes de coction, & auxquels succedent

(1) Liv. des Prénot. page 399, n. 122.
(2) Liv. des Prén. p. 399, n. 126.

des évacuations remarquables, ſont ſalutaires.

Chérion rendit le huitieme jour de ſa maladie des urines d'une meilleure couleur, qui avoient un peu de ſédiment blanc; le dix-ſeptieme, il eut un friſſon ſuivi d'une ſueur qui fit ceſſer décrétoirement la fievre.

Les friſſons, ou refroidiſſemens (1) qui reviennent ſouvent dans les fievres aiguës, annoncent beaucoup de danger.

La femme de Droméades mourut le ſixieme jour de ſa maladie à la ſuite d'un troiſieme friſſon.

Une des ſuivantes de Pantimedes eut un friſſon le premier jour de ſa maladie, qui ſe renouvella le lendemain; elle mourut le ſeptieme.

La femme de la place des Menteurs eut pluſieurs friſſons, & mourut le quatorzieme.

Pythion qui eut pluſieurs refroidiſſemens, mourut le dixieme jour, parce que ſes redoublemens arrivoient les jours pairs.

Les friſſons, à la ſuite deſquels les malades ne ſe réchauffent (2) point, ou qu'après de longs intervalles, ſont preſque toujours funeſtes.

La femme qui demeuroit ſur la place des Menteurs, eut le ſeptieme jour de ſa maladie, deux friſſons à la ſuite deſquels elle reſta froide juſqu'au lendemain vers le milieu du jour, & mourut le quatorzieme.

Il n'y a rien de plus pernicieux dans les

(1) Coac. ſect. 1, p. 420, n. 27.
(2) Prorrh. l. 1, texte 66.

maladies

maladies aiguës, qu'une ſuppreſſion d'urine (1) qui ſuccede à un refroidiſſement, ou friſſon.

La femme de Cyzique étant attaquée d'une fievre aiguë, fut ſaiſie le quatorzieme jour d'un froid aux extrêmités, à la ſuite duquel ſes urines s'arrêterent; elle perdit bientôt la connoiſſance, & mourut le dix-ſeptieme.

Les friſſons (2) qui ſurviennent le ſixieme jour d'une fievre continue, annoncent beaucoup de danger.

La femme de Droméades eut un friſſon le ſixieme jour de ſa maladie, & expira dans la même journée.

La vierge de Lariſſe dont les accès arrivoient en jours pairs, s'en eſt tirée, parce que les urines étoient, dès le premier jour, d'une bonne couleur; que ſes regles parurent pour la premiere fois pendant cette fievre, & continuerent même à couler après le jugement; qu'elle eut le ſixieme jour un copieux ſaignement de nez; & que ce friſſon fut d'ailleurs léger, & ſuivi d'une ſueur abondante, chaude & univerſelle.

(1) Coac. ſect. 1, p. 419, texte 5.
(2) Coac. ſect. 1, p. 419, n. 19.

ARTICLE XV.

Hémorrhagie du nez.

UNE copieuſe (1) éruption de ſang par les narines, délivre de bien des maux, ainſi qu'il arriva à Heragora, contre l'eſpérance des Médecins qui ne connoiſſoient ni cette criſe, ni ſes avantages.

Méton ſaigna conſidérablement de la narine gauche, & fut avantageuſement jugé, quoiqu'avec des ſignes aſſez mauvais, parce qu'on fit continuer long-tems l'hémorrhagie, même après la criſe.

La peſanteur à la tête (2), les inſomnies, le délire, la douleur des yeux, & la couleur rouge du viſage, indiquent l'hémorrhagie du nez, principalement dans les fievres ardentes, & quand les ſujets n'ont pas encore atteint l'âge de trente-cinq ans.

La vierge de Lariſſe qui avoit tous ces ſignes, eut, le ſixieme jour, une copieuſe hémorrhagie du nez, & fut parfaitement jugée.

Lorſque les narines (3) ne rendent que

(1) Malad. popul. l. 2, ſect. 1, p. 308. n. 65.
(2) Coac. ſect. 1, p. 423, n. 147; & liv. des Criſes, p. 383, n. 133; & liv. des Prénot.
(3) Coac. ſection 1, page 420, n. 72.

quelques gouttes de sang dans les maladies aiguës, c'est un fort mauvais signe.

Philiscus, qui mourut le sixieme jour, rendit le cinquieme quelques gouttes de sang pur par les narines.

La femme de Droméades en rendit aussi quelques gouttes par le nez le quatrieme jour de sa maladie, & mourut deux jours après.

Le fils de Parion à Thase, qui mourut le centvingtieme, en avoit aussi rendu quelques gouttes le huitieme jour.

Quand néanmoins ces gouttes de sang sont un peu plus abondantes, c'est-à-dire, lorsqu'il en sort quelques filets au lieu de quelques gouttes, qu'elles paroissent un jour indicateur, sans signes pernicieux, & que les sujets sont jeunes; cela signifie quelquefois qu'il surviendra une hémorrhagie salutaire le jour décrétoire suivant, telle que nous l'avons vue dans l'histoire de Méton; mais il ne faut pas trop y compter, principalement lorsqu'il y a bien des signes de crudité.

ARTICLE XVI.

Hypochondres, & palpitation.

Les tumeurs (1) douloureuses aux hypochondres, sont un symptome des plus pernicieux.

(1) Coac. sect. 2, p. 426, n. 35, & liv. des Prén. p. 398, n. 90.

Philiſcus, qui mourut le ſixieme jour, avoit, pendant ſa maladie, l'hypochondre élevé en tumeur ronde.

Eraſinus avoit les hypochondres élevés, avec une tenſion douloureuſe, & mourut le cinquieme jour à l'entrée de la nuit.

Philiſtes de Thaſe eut, le ſecond jour de ſa maladie, une tenſion douloureuſe à l'hypochondre droit, & mourut trois jours après.

Les pulſations (1), battemens, ou palpitations qui ſurviennent aux hypochondres, pendant les maladies aiguës, annoncent ſouvent un délire funeſte.

Silénus qui expira le onzieme jour, eut une palpitation continuelle à l'hypochondre (2).

Les hypochondres (3) tendus ou douloureux, ſans dureté extérieure, ſont bien ſuſpects dans les maladies aiguës, parce que cela ſignifie que l'inflammation eſt profonde, comme au diaphragme, &c.

Le jeune homme de la place des Menteurs, eut ce ſymptome le troiſieme jour, & mourut le ſeptieme.

L'adoleſcent de Méſibée qui expira le vingt-quatrieme jour dans la frénéſie, avoit une tenſion molle aux hypochondres, c'eſt-à-dire, ſans dureté extérieure ou apparente.

Lorſqu'il n'y a que l'un des hypochon-

(1) Coac. ſect. 2, p. 426, n. 55, 82, & 86.

(2) Quand Hypocrate ne déſigne pas l'hypochondre, il faut toujours entendre le droit.

(3) Coac. ſect. 2, p. 426.

dres affecté, la (1) douleur est plus dangereuse du côté droit, que du côté gauche.

La femme de Philinus, qui décéda le vingtieme jour de sa maladie, avoit, dans les commencemens, ressenti des douleurs à l'hypochondre droit.

Herophon qui n'eut que l'hypochondre gauche enflé, se tira d'affaire.

Les fievres (2) qui commencent avec douleur aux hypochondres, annoncent de la malignité.

La femme de Droméades eut, le premier jour de sa maladie, des douleurs à l'hypochondre droit, & mourut le sixieme jour.

La boisson immodérée (3), & l'usage du bœuf en été, occasionnent quelquefois au foie des maladies de conséquence.

Apollonius d'Abdere, ayant bu inconsidérément, & mangé des viandes de bœuf, augmenta l'embarras qu'il avoit depuis long-tems au foie; il se mit au lit, & mourut le trente-quatrieme jour.

Quand l'assoupissement (4) est joint à la douleur des hypochondres, c'est un signe mortel.

---

(1) *Ibid.* n. 36.

(2) Coac. sect. 1, p. 420, n. 42.

(3) Affect. internes, sect. 2, p. 207, n. 228. Cet axiôme est plus applicable dans les pays chauds, tels qu'en Grece, en Italie, dans la Provence, & dans le Languedoc, que dans nos pays tempérés.

(4) Coac. sect. 1, p. 420, n. 42.

Phalacrus fut, dès les premiers jours, assoupi, avec l'hypochondre droit élevé, & douloureux, & mourut le trente-quatrieme jour.

Silénus eut, le second jour de sa maladie, une tension aux deux hypochondres, qui s'étendoit jusqu'à l'ombilic, avec des palpitations continuelles en cette région ; le huitieme jour & le suivant, il tomba dans l'assoupissement, & mourut le onzieme.

ARTICLE XVII.

Ictere.

L'ICTERE qui survient (1) le sixieme jour d'une maladie aiguë, est un signe très-pernicieux.

Hermocrates fut ictérique le sixieme jour de sa maladie, & mourut le vingt-septieme.

ARTICLE XVIII.

Oubli. Fatuité.

CEUX qui (2) oublient d'uriner, ou qui n'urinent que quand on les avertit,

(1) Coac. sect. 1, p. 421, n. 155 ; & Aphor. 62, sect. 4.

(2) Coac

ſont très-mal ; l'urine, dans ce cas, reſſemble ſouvent à celle dont on a remué le ſédiment.

La femme de Philinus de Thaſe, qui mourut le vingtieme jour de ſa maladie, n'urinoit que quand on l'en faiſoit ſouvenir : ſon urine étoit épaiſſe & blanche comme celle qu'on a troublée, en agitant le vaſe dans lequel elle eſt.

Ceux qui (1), dans la frénéſie, ſe reſſouviennent de leurs rêveries, c'eſt une bonne marque ; le contraire eſt un ſigne bien pernicieux.

Apollon d'Abdere, qui mourut dans la frénéſie, s'étoit trouvé un peu mieux quelques jours avant ſa mort : la connoiſſance lui étoit revenue ; mais il ne ſe ſouvenoit aucunement de ce qui s'étoit paſſé depuis qu'il étoit tombé malade.

La ſurdité (2) & les urines rouges, ſans ſédiment, avec ſuſpenſion, ſignifient que l'eſprit ſera bientôt aliéné. Lorſque ces ſymptomes arrivent aux ictériques, c'eſt une fort mauvaiſe marque ; & ſi la fatuité ſe met de la partie, le danger eſt encore plus grand ; car ils ſont bien vîte privés de la parole ſans perdre le ſentiment ; & alors il leur ſurvient un flux de ventre abondant d'humeurs crues & de mauvaiſe qualité

(1) Coac. ſect. 1, p. 421, n. 126.

(2) Coac. ſect. 1, p. 423, n. 299, & 300. & Prorh. livr. 1, page 495, n. 42.

qui conduit à la mort, comme il arriva à Hermippus.

Hermocrates devint ictérique le ſixieme jour ; il étoit ſourd ; ſon eſprit fut aliéné : vers le onzieme, ſes urines étoient rougeâtres ; ce qui y étoit ſuſpendu ne ſe précipitoit point au fond du vaſe, de maniere qu'elles étoient épaiſſes au-deſſus, & ténues au-deſſous ; il tomba dans un aſſoupiſſement qui le conduiſit à la fatuité. Le vingtieme il avoit ſa connoiſſance, & ne pouvoit parler : le vingt-quatrieme il eut un flux abondant d'humeurs ténues, & mourut le vingt-ſeptieme.

ARTICLE XIX.

Langue. Altération.

LA langue (1) épaiſſe & aride eſt un ſymptome de frénéſie,

Sur-tout quand les malades boivent peu.

Lorſque l'altération (2), dans les maladies aiguës, ſe trouve jointe à l'aridité de la langue, elle annonce ſouvent un délire prochain.

La femme de Droméades eut, le quatrieme jour, la langue aride avec altération & délira le lendemain.

(1) Prorrh. l. 1, p. 404, n. 5.
(2) Coac. ſect. 1, pag. 424, n. 369.

La ſoif qui diſparoît contre la raiſon, eſt un fort mauvais ſigne (1).

Hermocrates qui mourut le vingt-ſeptieme jour de ſa maladie, avoit le vingtieme la langue aride, & étoit ſans ſoif.

Le jeune homme de Mélibée, quoiqu'échauffé depuis long-tems, étoit ſans ſoif, & mourut le vingt-quatrieme dans la frénéſie.

La ſoif immodérée, ardente, inextinguible, eſt un ſigne bien pernicieux.

Philiſcus & Pythion de Thaſe en ſont des exemples; le premier mourut le ſixieme jour, & l'autre le dixieme.

La femme de Droméades fut très-altérée le quatrieme & le cinquieme, & mourut le ſixieme.

ARTICLE XX.

Parotides.

QUAND les parotides (2) paroiſſent dans les maladies aiguës, il eſt néceſſaire qu'elles diſſipent la fievre ſelon la loi des criſes,

C'eſt-à-dire, qu'elles ne paroiſſent pas trop tôt, ni dans la grande crudité; qu'elles arrivent dans les jours décrétoires, & qu'elles ſoient accompagnées ou ſuivies d'une ſueur chaude, univerſelle,

(1) Coac. ſect. 1, p. 420, n. 72.
(2) Coac. ſect. 1, p. 424, n. 315.

Ou qu'elles se cuisent & se convertissent en pus louable, ou qu'il survienne une hémorrhagie convenable de nez, ou qu'il se fasse dans les urines un dépôt épais & copieux.

Ou qu'il survienne un flux de ventre bilieux dysentérique ; ou des douleurs aux hanches, aux cuisses, aux genoux : sans aucune de ces conditions, les malades sont presque toujours sûrs de périr.

Clazomene eut, le dix-septieme jour de sa maladie, deux parotides : le trente-unieme, il lui survint une diarrhée abondante qui devint bientôt dysentérique ; ses urines furent épaisses ; les parotides s'affaiserent, & le quarantieme il entra en convalescence.

ARTICLE XXI.

Perte de la parole.

LORSQU'UN malade (1) bien affoibli, perd la parole, c'est un signe mortel.

La femme de Philiscus de Thase, affoiblie par l'accouchement, la fievre, le délire, & les convulsions qu'elle eut à plusieurs reprises, perdit la parole le dix-septieme jour de sa maladie, & mourut le vingtieme.

(1) Coac. sect. 1, p. 425, n. 346 : & Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 32.

Philiſcus perdit la parole au point du jour, & mourut à midi.

Silénus la perdit le huitieme, & expira le onze.

La femme de la place des Menteurs la perdit le treize, & mourut le quatorzieme.

La femme de Thaſe, proche la fontaine froide, qui mourut le quatre-vingtieme, l'avoit perdue quelques jours auparavant.

Ceux qui dans les maladies (1) aiguës, palpitent par tout le corps, ſont en danger de perdre la parole, & de mourir en cet état ſans pouvoir la recouvrer.

La femme de Philinus de Thaſe eut des palpitations univerſelles vers le quatorzieme jour de ſa maladie; le dix-ſeptieme elle fut ſans parole, & mourut le vingtieme en cet état.

Le frénétique ayant eu des palpitations par tout le corps, perdit la parole, & mourut de même.

Ceux (2) à qui la voix manque après un jugement incomplet, mauvais, ou même après un défaut de criſe, ſont en danger de mourir avec un tremblement.

Le frénétique du troiſieme livre, de la ſection troiſieme des épidémiques, en eſt un exemple.

Ceux (3) qui, après être ſortis hors d'eux-mêmes, perdent la parole, ſont proches de la mort.

---

(1) Prorrh. livre 1, p. 405, n. 41; & Coac. ſect. 2, p. 427, n. 161.

(2) Coac. ſect. 1, p. 425, n. 384.

(3) Coac. ſect. 1, p. 425, n. 391.

Le frénétique ayant perdu la parole après un grand délire, mourut le lendemain.

ARTICLE XXII.

Redoublement.

LES fievres aiguës qui ont leurs redoublemens en (1) jours pairs, ſont les plus dangereuſes. Les fievres ardentes, mortelles, de la troiſieme conſtitution, avoient leurs redoublemens en jours pairs ; auſſi les uns moururent le quatrieme jour de leur maladie, & les autres le ſixieme.

Philiſcus qui eſt mort le ſixieme, avoit ſes redoublemens en jours pairs.

La femme de Droméades mourut dans le redoublement du ſixieme jour.

Pythion de Thaſe qui mourut le dixieme, avoit pareillement ſes redoublemens en jours pairs.

La vierge de Lariſſe dont la fievre redoubloit les jours pairs, ſe tira d'affaire, parce qu'elle étoit jeune, qu'elle eut une abondante hémorrhagie, une ſueur chaude, copieuſe, univerſelle, & que ſes regles coulerent pour la premiere fois, pendant cette fievre, & même après la criſe.

Lorſqu'une fievre aiguë a ſes redouble-

(1) Coac. ſect. 1, p. 421, n. 100.

mens les jours impairs (1), s'il survient quelque crise un jour pair, cela annonce un état dangereux, une rechûte & souvent la mort.

L'homme qui tomba malade après avoir soupé & bu excessivement, avoit ses redoublemens en jours impairs ; il eut une crise le huitieme jour, & mourut le onzieme.

Les fievres (2) qui ont leurs redoublemens en jours impairs, sont malignes, quand elles sont accompagnées d'anxiétés.

La femme qui demeuroit chez Pantimedes, avoit en jours impairs des redoublemens accompagnés d'anxiété, & périt le onzieme.

ARTICLE XXIII.

Respiration.

La respiration entrecoupée est un fort mauvais signe, ainsi que celle qui est rare & grande (3).

Silénus qui mourut le onzieme jour, l'eut ainsi depuis le commencement jusqu'à la fin.

Philiscus qui mourut le sixieme, l'eut de même pendant le cours de sa maladie.

La femme de Droméades qui fut dans le cas, mourut le sixieme.

(1) Malad. popul. l. 1, p. 2, sect. 3.
(2) Coac. sect. 1, p. 420.
(3) Coac. sect. 2., n. 2, & 6.

La femme de Déalcès qui mourut le vingt-unieme, avoit eu, jusqu'à la fin, la respiration rare & grande.

La respiration courte & fréquente (1) est bien suspecte, parce qu'elle indique de l'inflammation & de la douleur dans les parties qui sont au-dessus du diaphragme.

Pythion de Thase, qui mourut le dixieme jour de sa maladie, en est un exemple.

ARTICLE XXIV.

Sommeil. Assoupissement.

TOUTES les maladies (2) dans lesquelles le sommeil fait du bien, c'est une fort bonne marque; mais quand il est laborieux, ou qu'il fatigue beaucoup les malades, c'est un signe bien pernicieux.

Nicodeme d'Abdere dormit tranquillement la nuit du deuxieme jour; le troisieme tout diminua, & la maladie fut enfin heureusement terminée le vingtieme.

Le fils de Parion de Thase qui mourut le vingt-septieme jour, avoit des sommeils laborieux.

Lorsque dans les maladies aigues (3)

(1) Coac. sect. 2.
(2) Aph. 1, sect. 2, p. 387.
(3) Liv. des Prénot. p. 399, n. 156; & Coac. sect. 3, p. 432, n. 105.

on ne dort, ni le jour, ni la nuit; si ces insomnies ne sont pas occasionnées par de grandes douleurs, c'est un signe de délire prochain.

Silénus qui mourut le onzieme, eut un délire furieux à la suite de ses insomnies.

L'assoupissement est mauvais par-tout (1); mais il est funeste quand il est accompagné de refroidissement.

Silénus fut assoupi le dixieme jour, ayant les extrêmités froides, & mourut le lendemain.

Le sommeil comateux (2) est pernicieux dans les maladies aiguës, principalement vers la fin.

Hermocrates commença à s'assoupir vers le douzieme jour; il dormoit avec assoupissement; son sommeil étoit comateux, pesant & laborieux; il mourut quelques jours après.

Quand le sommeil (3) appaise le délire, c'est une bonne marque.

Celui qui demeuroit dans le jardin de Déalcès fut attaqué d'une violente fievre accompagnée de délire & de plusieurs autres fâcheux symptomes; il dormit le huitieme jour, après quoi la connoissance fut bonne; le dix-huitieme il tomba de nouveau dans le délire; le vingtieme il dormit, la connoissance lui revint pleinement: le quarantieme jour il lui survint une diarrhée pituiteuse, & fut parfaitement guéri.

---

(1) Coac. sect. 1, p. 423, n. 262 & 268.
(2) Prorrh. liv. 1, texte 74.
(3) Aphor. 2, sect. 2.

ARTICLE XXV.

Soulagement qui arrive contre la raiſon.

IL ne faut (1) pas ſe fier aux ſoulagemens qui arrivent ſans cauſe raiſonnable, ni beaucoup craindre les maux qui ſurviennent auſſi contre toute eſpérance, parce qu'ils ſont incertains, & qu'ils n'ont pas coutume de durer long-tems.

Philiſcus qui mourut le ſixieme jour, eut, l'avant veille de ſa mort, une aſſez bonne nuit, malgré tous les mauvais ſignes qui l'environnoient de toute part.

La femme de Philinus de Thaſe parut être mieux le dixieme jour; ſa connoiſſance étoit un peu revenue, ſans qu'on apperçût aucun ſigne de coction; elle retomba bientôt après, & mourut le vingt.

Herophon eut de nouveau la rate enflée le quatorzieme jour de ſa maladie, & ſa ſurdité revint; mais parce qu'il y avoit eu le neuf des coctions dans les urines, tout ceſſa le dix-ſeptieme, & le malade fut parfaitement jugé.

Quand un ſoulagement (2) ſuccede à

(1) Aphor. 27, ſect. 2, & Coac. ſect. 1, p. 420, n. 62.
(2) Prorrh. livre 1, page 405, n. 70.

des

des signes & à des symptomes pernicieux, c'est un signe de mort.

Erasinus, malgré les signes funestes dont il étoit environné, reçut un soulagement notable le cinquieme jour de sa maladie ; quelques heures après il mourut.

Hermocrates qui mourut le vingt-septieme jour, étoit devenu ictérique le sixieme : les urines furent ténues les jours suivans ; il étoit bien mal : le onzieme tout parut calmé, & sa connoissance étoit revenue.

La femme qui demeuroit sur la place des Menteurs, eut, le septieme jour, une sueur froide, du délire, beaucoup d'agitations, de la soif ; ses extrêmités resterent long-tems froides ; le huitieme elle fut très-mal ; le neuvieme tout fut calmé ; elle mourut le quatorzieme.

Le fils de Parion de Thase éprouva des mieux-être de cette espece, & mourut le cent-vingtieme jour.

Phalacrus de Lariſſe qui ressentit une vive douleur à la cuisse droite, ayant les extrêmités froides, & étant d'ailleurs fort mal, parut être soulagé de sa douleur, & peu après il mourut.

ARTICLE XXVI.

Sueur.

LORSQUE la ſueur ſurvient (1) aux fébricitans, ſi la fievre ne diminue pas, c'eſt une fort mauvaiſe marque.

Eraſinus qui mourut le cinquieme jour au coucher du ſoleil, avoit été accablé de ſueurs, depuis le commencement de ſa fievre juſqu'à la fin.

Les ſueurs ſymptomatiques (2) ſont dans les commencemens occaſionnées par la vigueur de l'inflammation, ou de la fievre; & vers la fin, par le dépériſſement des forces de la nature.

Telle fut la ſueur de Philiſcus le troiſieme jour de ſa maladie, & celle de la femme de Droméades, quelques heures avant ſa mort.

Les ſueurs (3) qui ne ſortent point partout le corps, ſont inutiles & incommodes.

Le fils de Parion à Thaſe, ſua le onzieme jour; cette ſueur ne fut pas univerſelle: il mourut le cent-vingtieme.

Ceux qui (4) dans les maladies aiguës,

(1) Liv. des criſes, p. 383, n. 90; & Coac. ſect. 1, p. 425, n. 391.

(2) Liv. des Prénot. p. 398, n. 81.

(3) *Ibid.* page 398, n. 75.

(4) Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 56; & Coac. ſect. 1, page 420, n. 63.

ſuent à la tête, & ont en même-tems de l'agitation, ou qui ſupportent difficilement leurs maux, c'eſt un ſigne bien pernicieux, ſoit que l'urine ſoit noire ou non ; & ſi la reſpiration eſt outre cela encore affectée, le danger eſt bien plus grand.

Pythion de Thaſe mourut le dixieme jour de ſa maladie, après avoir éprouvé ces ſymptomes.

Les ſueurs (1) froides ſont mortelles dans les fievres aiguës.

Philiſcus, qui mourut le onzieme jour, eut des ſueurs froides juſqu'à la fin.

La femme de Droméades eut le troiſieme jour une ſueur froide, univerſelle, & mourut le ſixieme.

Toutes les ſueurs qui arrivent au commencement des maladies, ou avant les coctions, ſont toujours (2) ſymptomatiques & mauvaiſes.

Philiſcus qui ſua pendant la nuit du premier jour, dans un état de grande crudité, mourut le ſixieme.

Le frénétique qui eut le même ſort, ſua auſſi le premier jour avec des urines crues.

Les petites ſueurs (3) qui paroiſſent ſeulement autour de la tête, du cou, & ſous le nez, ſont bien mauvaiſes ; car elles annoncent la mort dans les maladies très-

(1) Coac. ſect. 3, p. 434, n. 240.
(2) Coac. ſect. 3, p. 434, n. 221.
(3) Liv. des Prén. page 398, n. 75 ; Coac. p. 439, n. 239. & Prorrh. liv. 1, p 405, n. 56.

aiguës, & de la longueur dans celles qui ſont moindres.

Silénus, qui mourut le onzieme jour, ſua un peu autour de la tête, le ſixieme.

Celui qui demeuroit dans le jardin de Dealcès eut, le quatrieme jour, une petite ſueur autour de la tête & des clavicules, & fut ſeulement jugé & délivré de la fievre le quarantieme.

Les malades (1) ſont bien en danger quand ils n'ont que des moiteurs, ou petites ſueurs qui ne diſſipent point la fievre, & qu'il y a en même-tems de la tenſion aux hypochondres; mais le danger eſt encore plus grand, lorſque l'affection des hypochondres reflue vers les parties ſupérieures, comme à la poitrine, ou au cerveau, ce qui occaſionne des péripneumonies, des délires, &c.

Le jeune homme qui demeuroit ſur la place des Menteurs, eut une petite ſueur le ſecond jour de ſa maladie: le troiſieme les hypochondres étoient tendus; l'humeur ſe porta au cerveau: il eut du déſeſpoir, du délire, & mourut le ſeptieme.

Les bonnes ſueurs (2) dans les maladies aiguës, ſont celles qui ſont abondantes, chaudes & univerſelles, qui arrivent les jours critiques, qui guériſſent ou qui ſoulagent, ou enfin qui mettent les malades

(1) Coac. ſect. 1, p 420, n. 43.
(2) Liv. des Prénot. page 398, n. 72.

au point de ſupporter plus aiſément leurs maux.

Périclès d'Abdere eut, le quatrieme jour de ſa maladie, une ſueur chaude, copieuſe & univerſelle qui le jugea parfaitement.

ARTICLE XXVII.

Surdité.

La ſurdité (1) eſt un mauvais ſymptome dans les maladies aiguës, qui occaſionne ſouvent un délire furieux, & quelquefois la mort.

Hermocrates devint ſourd dès les premiers jours de ſa maladie; il perdit la connoiſſance le ſixieme, & mourut le ving-ſeptieme.

Philiſtes de Thaſe devint ſourd dès le ſecond jour; il délira le troiſieme, & mourut le cinquieme.

Herophon eut une ſurdité le cinquieme; le délire arriva bien-tôt après; mais à cauſe des autres bons ſignes, il ne mourut pas.

Lorſqu'il y a de fortes (2) douleurs dans les parties inférieures, la ſurdité qui ſurvient les fait ceſſer; & réciproquement la ſurdité ceſſe ou diminue par les douleurs des parties inférieures.

(1) Coac. ſect. 1, p. 421, n. 289 & 295.
(2) Liv. des criſes, p. 383, n. 129.

Les douleurs qui descendirent dans les jambes d'Herophon, lui enleverent le délire & la surdité.

La surdité (1), la douleur de tête, la tension à l'hypochondre, & les urines ténues, menacent de parotides.

Clazomene, après avoir éprouvé tous ces symptomes, eut une parotide à chaque oreille le dix-septieme jour de sa maladie.

Quand (2) la surdité survient dans les fievres, elle annonce presque toujours un délire furieux, à moins que la fievre ne cesse d'une maniere critique.

Dans ce cas, la surdité est une métastase qu'on garde ordinairement le reste de la vie.

Mais s'il survient une suffisante hémorrhagie du nez, ou un flux de ventre bilieux, dysentérique, ou des douleurs aux cuisses, aux genoux, le délire & la surdité cessent.

Clazomene qui fut jugé le quarantieme jour, étoit devenu sourd dans les commencemens; il eut quelques tems après, beaucoup de délire; enfin le trente-unieme jour de sa maladie, il lui survint un flux de ventre dysentérique, qui dissipa la surdité & le délire.

La vierge d'Abdere qui demeuroit dans la voie sacrée, devint sourde le huitieme jour de sa

(1) Livre des Prénot. p. 400, n. 178; & Prorrh. liv. 1, p. 408, n. 279, 289 & 290. Cette sentence est composée de trois autres.

(2) Liv. des Crises, page 383, n. 136.

maladie : le quatorzieme son esprit étoit troublé ; le dix-septieme elle eut un abondant saignement de nez, qui diminua considérablement la surdité & le délire ; le vingtieme il parut encore une petite hémorrhagie, après quoi ces deux symptomes cesserent tout-à-fait.

Heropyte devint sourd vers le quatorzieme jour : le vingtieme il délira ; le quarantieme il survint une hémorrhagie du nez qui diminua beaucoup la surdité & le délire : le centieme il eut un flux de ventre bilieux & dysentérique qui acheva de dissiper le délire & la surdité.

ARTICLE XXVIII.

Tremblement.

QUAND les tremblemens cessent (1) dans les fievres sans de bonnes raisons, c'est-à-dire, avant la coction complette, on doit craindre qu'il ne se forme dans la suite, quelques abcès strangurieux vers le fondement.

Pythion qui demeuroit proche le temple de Cérés, fut saisi, le premier jour de sa maladie, d'un tremblement aux mains ; le sixieme jour il expectora des matieres variées, rougeâtres : le huitieme le tremblement continuoit ; les urines jusqu'à ce jour avoient été ténues & sans couleur ;

(1) Coac. sect. 1, p. 422, n. 188.

le dixieme les crachats n'étoient que médiocrement cuits : il fut jugé ; les urines, vers la criſe, étoient ténues. Le quarantieme jour il ſe forma une ſuppuration vers le fondement, & l'abcès fut ſtrangurieux.

ARTICLE XXIX.

Vomiſſement.

TOUT vomiſſement d'humeurs (1) noires & fœtides, eſt des plus mortel.

La femme qui demeuroit ſur la place des Menteurs, vomit, le douzieme jour, des humeurs noires & fétides, & expira le quatorzieme.

Ceux qui ont mal à la tête dans les maladies qui (2) ne ſont pas mortelles, s'il leur ſurvient un pincement, ou une irritation à l'orifice de l'eſtomac, il arrive bientôt un vomiſſement bilieux, & le moindre friſſon qui paroît dans cette circonſtance, accélere le vomiſſement.

Cleopactis qui demeuroit au-deſſus du temple d'Hercule, avoit mal à la tête, depuis le commencent de ſa maladie ; il eut froid aux mains le vingt-quatrieme jour, & vomit peu après une bonne quantité d'humeurs jaunes & bilieuſes, qui le ſoulagerent beaucoup. Le quatre-

(1) Coac. ſect. 3, p. 434, n. 214 & 216 : & liv. des Prénot. p. 400, n. 189 & 192.

(2) Livre des Prén., p. 403, n. 26.

vingtieme jour il fut jugé parfaitement, & délivré de sa fievre.

Le hocquet (1) qui succede au vomissement, est un fort mauvais signe.

La femme de la place des Menteurs fut dans le cas le douzieme jour de sa maladie, & mourut le quatorzieme.

Tout vomissement (2) noir soulage, quand il est l'effet de quelque médicament; mais il est très-dangereux quand il est spontané.

L'homme qui tomba malade après avoir soupé & bu largement, eut, le huitieme jour, un vomissement spontané d'humeurs noires, & mourut le onzieme.

La femme d'Epicrate qui recouvra la santé le quarantieme jour, avoit vomi, le vingtieme, quelques humeurs noires & bilieuses, qui selon toute apparence, étoient l'effet d'un remede, quoiqu'Hypocrate n'en parle pas.

Tout vomissement verd (3) est bien dangereux par-tout; mais quand il est joint aux veilles, à la douleur de tête, ou des reins, il annonce toujours le délire.

Philistes de Thase, qui mourut le cinquieme jour, avoit des douleurs à la tête, & le délire survint à la suite d'un vomissement de matieres érugineuses.

Le frénétique éprouva aussi ces symptomes avant de mourir.

---

(1) Aphor. 3, sect. 7.

(2) Aphor. 21, sect. 4, p. 390.

(3) Coac. sect. 3, p. 434, n. 214, & sect. 1, p. 423, n. 249.

Le vomiſſement qui ſurvient (1) à la paſſion iliaque, eſt d'un fort mauvais augure.

La femme qui demeuroit chez Tiſamene, étant attaquée de paſſion iliaque, eut des vomiſſemens continuels à la ſuite deſquels elle mourut.

Les vomiſſemens ſont ordinairement (2) précédés de refroidiſſement & de ſalivation.

L'homme qui, ayant la fievre, ſoupa & but amplement, eut, le huitieme jour, un refroidiſſement; il cracha enſuite beaucoup de ſalive, & vomit, quelque tems après, des humeurs noires & bilieuſes.

Lorſque dans les vomiſſemens (3), la ſoif ſe diſſipe malgré la continuation des cauſes capables de l'augmenter ou de l'entretenir, c'eſt un très-mauvais ſigne, principalement quand les malades ſont avec cela tourmentés de veilles & d'anxiétés.

La femme qui étoit chez Tiſamene, vomiſſoit beaucoup; elle ſe plaignoit d'une chaleur extrême; elle étoit, non-obſtant cela, ſans ſoif, elle avoit en outre des anxiétés & des inſomnies; les remedes qu'on employa furent inutiles; elle mourut.

---

(1) Aphor. 10, ſect. 7.
(2) Coac. texte 566: & liv. des Prén. vers la fin.
(3) Coac. ſect. 3, p. 434, n. 224.

ARTICLE XXX.

Urines.

Les urines (1) cuites abondantes, c'est-à-dire, qui sont d'un jaune lavé, ou d'une belle couleur de citron, qui déposent beaucoup de sédiment blanc, léger, égal, & qui paroissent telles un jour décrétoire, ou quelques jours auparavant, sont les meilleures de toutes.

Voyez les histoires de Nicodeme, de Périclès, & de Chérion.

Les urines épaisses, troubles, qui ne s'éclaircissent point, quoique reposées pendant bien du tems, sont très-mauvaises.

La femme de Philinus en rendit de semblables le onzieme jour de sa maladie, & mourut le vingtieme.

La femme de Droméades, qui mourut le sixieme, en avoit rendu de pareilles le deuxieme jour.

Les urines d'Hermocrates étoient, le onzieme jour, épaisses, rougeâtres, sans sédiment; le vingt-septieme il mourut.

Les urines noires (2) ne sont pas tou-

(1) Liv. des Prénot.

(2) Il faut entendre par liéneux, non-seulement ceux qui ont des obstructions à la rate, mais aussi tous les mélancholiques ou hypochondiaques.

jours mortelles, ſur-tout aux liéneux, & à ceux auxquels il ſurvient un abondant ſaignement de nez, ou des évacuations hémorrhoïdales, menſtruelles, &c. qui coulent convenablement.

Voyez les hiſtoires d'Herophon, de Meton, & de la femme moroſe de Thaſe.

Les urines qu'on rend ténues, en petite quantité, & qui ne repondent pas à la quantité de boiſſon qu'on avale, ſont partout bien mauvaiſes.

Voyez l'adoleſcent de Mélibée, la fille d'Eurianax, la femme qui demeuroit chez Pantimedes, celle qui étoit chez Tiſamene, & la femme d'Œceta.

Les urines qui (1) s'arrêtent ou qui ſe ſuppriment dans les maladies aiguës, ſont un ſigne bien pernicieux.

Les urines de Silénus furent ſupprimées le ſixieme jour de ſa maladie, & il mourut le onzieme.

Celles de la femme de Cyzique s'arrêterent le quatorzieme, & la mort ſuivit de près.

Celles de l'adoleſcent de Mélibée ſe ſupprimerent le vingt, & il expira le vingt-quatre.

Il y a quelques cas rares où les urines noires ſont ſalutaires.

Galien, dans ſon commentaire ſur le texte ſoixante-quinzieme, ſection troiſieme de la troiſieme conſtitution épidémique, raconte qu'il a

(1) Coac. ſect. 3, p. 435, n. 306.

connu une femme mélancholique qui fut considérablement soulagée par une multitude d'urines noires qu'elle rendit. Nous avons vu plus haut que Jacques Houlier observa la même chose dans une espece d'épidémie commune à l'un & à l'autre sexe. J'ai aussi vu quelquefois des cas de cette nature, & je crois qu'il y a peu d'anciens Praticiens qui n'en aient aussi observé; mais il faut convenir qu'ils arrivent bien rarement, & le plus souvent dans des occasions où il y a peu ou point de fievre.

Les urines rougeâtres qui ont un sédiment rougeâtre avant le septieme (1) jour, sont un signe de guérison pour le septieme; mais quand elles ne paroissent qu'après le septieme jour, c'est un signe de longueur; ces urines sont d'ailleurs d'une grande sécurité pour les malades.

Cleonactis rendit des urines de cette espece le quarantieme jour de sa maladie, & ne fut parfaitement jugé que le quatre-vingtieme.

Les urines blanches (2), ténues, transparentes, sont d'un très-mauvais présage dans les maladies aiguës, sur-tout lorsqu'il y a frénesie ou délire.

Silénus qui périt le onzieme jour, avoit rendu le cinquieme des urines de cette espece.

Philistes de Thase en rendit de semblables, & mourut le cinquieme jour.

---

(1) Coac. sect. 3, p. 434, n. 244. & Liv. des Prén. p. 400, n. 168.

(2) Coac. sect. 3, p. 434, n. 263.

Les urines noires (1) annoncent, dans les maladies aiguës, des événemens ſiniſtres.

Philiſcus qui mourut le ſixieme jour, avoit des urines noires, le trois & le cinq.

Les urines d'Eraſinus qui mourut le cinquieme jour, étoient noires, avec des ſuſpenſions rondes, qui ne ſe précipitoient point au fond du vaſe.

Celles de Pythion de Thaſe, qui mourut le dixieme, étoient auſſi noires.

L'urine noire (2) qui dépoſe un ſédiment noir, eſt encore plus pernicieuſe.

Telle étoit l'urine de Silénus qui mourut le onzieme.

L'urine noire (3) qui ſe change en ténue, claire, eſt très-dangereuſe.

La femme qui demeuroit proche la fontaine froide à Thaſe, rendit le onzieme jour des urines noires qui devinrent aqueuſes le vingt, & le vingt-ſept; le quatre-vingtieme jour elle mourut.

Les urines qui ſont noires (4), ou ténues, ſans couleur, avec ſuſpenſion, annoncent la frénéſie chez les malades qui ont de l'agitation, des inſomnies, & qui ſont en ſueur.

Eraſinus qui mourut le cinquieme jour, à la ſuite d'un délire furieux, rendoit des urines noires, avec des ſuſpenſions rondes, qui ne ſe précipitoient pas au fond du vaſe.

---

(1) Liv. des Prénot. p. 400, n. 175.
(2) Coac. ſect. 3, p. 434, n. 266.
(3) Coac. ſect. 3, p. 434, n. 254.
(4) Prorrh. l. 1, p. 404, n. 6.

Le frénétique qui expira le quatrieme jour, rendoit des urines ténues, avec des petites suspensions disperſées.

Les nubécules (1) qui reſtent ſuſpendues dans les urines, ſans tomber au fond du vaſe, annoncent le délire dans les maladies aiguës, ſur-tout quand il y a en même-tems ſurdité.

Hermocrates fut dans le cas, & perdit la connoiſſance bientôt après.

Toute urine qu'on rend (2) avec douleur, & en petite quantité, eſt fort mauvaiſe.

Silénus rendit, le huitieme jour, des urines avec douleur en petite quantité, & mourut le onzieme.

L'urine (3) qui, dans les maladies aiguës, reſſemble à de l'huile d'un rouge foncé, tirant ſur le noir, ou ſur le brun, eſt la plus mortelle, parce qu'elle indique le reflux de la bile dans le ſang, & un embarras inflammatoire au foie.

L'homme qui tomba malade après avoir ſoupé & bu largement, rendit, le cinquieme jour de ſa maladie, des urines à peu près ſemblables, & mourut le onzieme.

L'urine qu'on rend (4) involontairement

(1) Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 42.

(2) Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 77, 78, & 79. & Coac. ſect. 3, p. 435, n. 318.

(3) Coac. ſect. 3, p. 434, n. 262, 265, & 266. Cette ſentence eſt compoſée de trois autres.

(4) Coac. ſect. 3, p. 434, n. 269.

ou ſans s'en appercevoir, eſt un ſigne fatal.

La femme qui demeuroit ſur la place des Menteurs, rendit, le huitieme jour de ſa maladie, beaucoup d'urine involontairement, & mourut le quatorzieme.

Il faut condamner (1) les urines à la ſuperficie deſquelles, il ſurnage des pellicules graiſſeuſes & ſemblables aux toiles d'araignée; car elles indiquent la colliquation.

Le fils de Parion à Thaſe, rendit, le ſixieme jour de ſa maladie, une urine ſemblable, & périt le cent-vingtieme.

Lorſque les urines, dans les maladies aiguës (2), ſont tantôt accompagnées de ſédiment blanc & léger, d'autre fois rendues pures; cela ſignifie que la maladie ſera longue & moins sûre, principalement ſi dans cette alternative, l'urine eſt ténue, bilieuſe, avec un ſédiment modique & ténu.

La femme d'Epicrate, qui fut ſeulement jugée parfaitement le quatre-vingtieme jour, rendoit des urines de cette eſpece.

Les urines qui varient (3) en couleur & en ſédiment, ſont ſuſpectes.

Philiſcus, qui mourut le ſixieme jour, rendoit des urines qui varioient.

---

(1) Liv. des Prénot. p. 400, n. 180.

(2) Liv. des Prén. p. 399, n. 166: & Coac. ſect. 3, p. 434, n. 248.

(3) Coac. ſect. 3, p. 434, n. 254.

Les

Les ſuppreſſions d'urine (1) qui ſuccedent aux friſſons ou aux refroidiſſemens, ſont funeſtes dans les maladies aiguës.

Silénus eut les extrêmités froides, peu après une ſuppreſſion d'urine, & mourut le ſixieme.

Celle qui avoit une ſquinancie eut un friſſon le troiſieme jour, à la ſuite duquel ſes urines ſe ſupprimerent; le cinquieme elle mourut.

L'urine (2) dont le ſédiment reſſemble à de la farine d'orge groſſiérement moulu, eſt un ſigne pernicieux; de telles urines ſignifient quelquefois une affection puſtuleuſe, ou galeuſe dans la veſſie.

Silénus rendit des urines de cette eſpece le dixieme jour de ſa maladie: la ſuppreſſion d'urine qu'il éprouva quelques jours auparavant, & les douleurs qu'il reſſentit enſuite en urinant, n'indiquoient-elles pas qu'il s'étoit formé quelques puſtules vers le cou de la veſſie?

Lorſqu'avec (3) des urines ſemblables aux précédentes, il y a pluſieurs bons ſignes qui font eſpérer pour le malade, ces ſortes d'urines ſignifient toujours que la maladie ſera longue.

Celui qui demeuroit dans le jardin de Déalcès en rendit de cette eſpece le ſecond jour de ſa maladie, & fut ſeulement guéri le quarantieme.

---

(1) Prorrh. liv. 1, p. 405, n. 69.

(2) Coac. ſect. 3, p. 434, n. 254: & Aphor. 77, ſect. 4, p. 391.

(3) Aphor. 31, ſect. 7.

L'urine ténue & ſans couleur (1) indique dans les commencemens d'une maladie, que le jugement ſera difficile, & la maladie dangereuſe.

La femme de Philinus de Thaſe, rendoit des urines ténues & ſans couleur au commencement de ſa maladie. Le vingtieme jour elle mourut.

La femme qui demeuroit proche la fontaine froide à Thaſe, rendit, le vingt & le vingt-ſept, des urines ténues, aqueuſes, & mourut le quatre-vingtieme.

CONCLUSION.

Nous voici enfin arrivés au bout du ſentier que les Prêtres de Cos ſe ſont frayé pour parvenir à l'art de rendre des Oracles. On lit vers la fin du livre des Prénotions attribué à Hypocrate, que le deſſein de l'Auteur n'ayant été que de traiter des ſignes, il n'a point cru devoir indiquer les maladies par leurs noms, parce que tous les ſignes qu'il a détaillés dans le cours de cet ouvrage, s'appliquent également à toute ſorte de maladies, & ſignifient en tout tems, en tout lieu, & dans toute conſtitution, des avenirs favorables, ou ſiniſtres, ainſi qu'il a été vérifié dans la Lybie, à Delos, & en Scythie, qui ſont des pays méridionaux, temperés, & ſeptentrionaux.

Ceux qui s'exerceront, dans la pratique, à appliquer les principes dont nous venons de donner le détail, ne doivent point ſe rebuter, quand

(1) Coac. ſect. 3, n. 225.

ils se tromperoient quelquefois dans les commencemens; il faut au contraire qu'ils s'arment de patience & de courage : il est impossible d'être maître tout d'un coup, même avec les meilleurs principes. C'est ainsi qu'un apprentif ne réussit jamais parfaitement dans ses premiers essais : malgré qu'il ait reçu des leçons du maître, qu'il l'ait vu travailler plusieurs fois, & qu'il se serve des mêmes matieres & des mêmes outils; il faut encore que l'adresse & les réflexions se mûrissent par quelques années d'usage & d'expérience. Les premieres fautes ne doivent donc point déconcerter; d'ailleurs les réflexions qu'elles occasionnent instruisent quelquefois autant que les plus heureuses réussites.

Si nous avions le livre des sentences de Gnide qui s'est perdu dans des tems malheureux aux belles-lettres, nous aurions une patalogie complette. Les Gnidiens, au rapport (1) d'Hypocrate, avoient, dans cet ouvrage, parfaitement décrit toutes les maladies & leurs causes; mais ils s'en étoient tenus là, & n'avoient rien dit sur ce qui peut faire connoître le passé, & l'avenir. Quant à la thérapeutique, quelques-uns d'eux avoient parcouru en maîtres de l'art, toutes les indications propres à administrer leur remedes, qui étoient d'ailleurs en fort petit nombre. L'élatérium, le lait, & le petit-lait étoient à peu près tout ce qu'ils employoient dans les maladies chroniques; mais Hypocrate leur reproche de n'avoir rien dit de remarquable sur le régime qui fait la partie la plus essentielle de la médecine.

(1) Régime des malad. aiguës, sect. 1.

La différence qu'il y avoit des Prêtres de Cos à ceux de Gnide eſt bien ſenſible. Ceux-ci ne s'occupoient que du préſent, tandis que ceux de Cos avoient pénétré dans la connoiſſance du paſſé & de l'avenir. A Gnide on diviſoit les maladies en différens genres, chaque genre en eſpeces, & les eſpeces étoient encore ſoumiſes à d'autres ſubdiviſions : par exemple, ils diſtinguoient quatre (1) maladies des reins, douze de la veſſie, trois ſortes de tétanos, quatre de ſtrangurie, trois de phtiſie, & quatre d'ictéricie. A Cos, la famille des Aſclépiades ne s'occupoit que des ſignes & des ſymptomes, ſans s'embarraſſer du nom de la maladie : lorſque les ſignes annonçoient de belles eſpérances, ils établiſſoient le régime qu'ils regardoient comme l'ame de la cure, & donnoient des remedes à meſure que les indications ſe préſentoient ; quand au contraire ils croyoient le mal incurable, ils ſe contentoient de faire un prognoſtic acerbe, & ſe retiroient enſuite ſans rien preſcrire au malade, crainte (2) de perdre leur réputation, & de décrier, dans le public, un remede utile à tant d'autres. Les Gnidiens, après avoir bien diſtingué le genre & l'eſpece de la maladie, preſcrivoient toujours le régime & les remedes que leur école avoit adoptés en pareil cas; mais ſans faire la moindre attention au paſſé, & ſans s'inquiéter de l'avenir, qu'ils ne connoiſſoient point. A Gnide, le ſuccès du traitement étoit incertain, conjectural, & dépendoit en quelque

(1) Commentaire de Galien, ſur le huitieme texte de la premiere ſection du livre d'Hypocrate, intitulé: *Régime des maladies aiguës.*

(2) Hypocrate, livre de l'art.

façon du sort ou de la bonté des tempéramens. Il y avoit à Cos plus de certitude, peu de hasards, & beaucoup d'art.

Les uns & les autres s'accordoient néanmoins sur un point bien essentiel, savoir, que les Médecins doivent non-seulement connoître les choses communes aux maladies, mais encore (1) ce qui est propre ou particulier à chacune. Celse a ajouté (2) qu'entre deux Médecins d'égale science, il est toujours plus avantageux au malade d'avoir pour Médecin son ami, préférablement à l'étranger, à cause que le premier est censé posséder au-dessus de l'autre, une connoissance bien plus parfaite du tempérament du malade. On peut, par tout ce que nous venons de dire, juger de la supériorité de l'école de Cos sur celle de Gnide : il faut cependant convenir que les préceptes de Gnide étoient la clef & les élémens de la doctrine de Cos, puisqu'il paroît impossible de connoître le passé & l'avenir, sans la connoissance du présent.

On sent que cette matiere des signes diagnostics est des plus vastes, puisqu'elle comprend la description de toutes les maladies, & que nous ne pourrions par conséquent entrer dans tous ces détails, sans passer excessivement les bornes de cet ouvrage ; mais à cause de la liaison inséparable du diagnostic avec le prognostic, & le traitement des maladies, nous allons, en faveur des jeunes gens, tracer une esquisse de diagnostic, à l'inspection de laquelle on puisse, au premier coup

(1) Hypocr 2, épid. 1, 5.
(2) Préface de la médecine de Celse vers la fin.

d'œil, connoître les différentes especes de fievres, & leurs suites. Nous avons choisi cette affection de préférence, tant parce que toutes les maladies aiguës & chroniques en sont accompagnées ou suivies, que parce que cette maladie nous a paru être la moins bien décrite dans les Auteurs modernes. Ceux qui desireront en savoir d'avantage pourront lire les œuvres d'Hypocrate, de Galien, d'Arétée de Cappadoce, d'Aurélien, les constitutions épidémiques de Sydenham, de Ramazzini, les observations de Pierre Foreste, & celles de M. Fanton sur les fievres miliaires.

TABLEAU DES FIEVRES

Dont on n'a pas eu occasion de parler dans le cours de cet Ouvrage.

Il ne faut pas se livrer aux fictions, ou donner carriere à l'imagination; mais il faut trouver ce que la nature fait, ou ce qu'elle souffre. BACON.

La fievre est en général un mal-être dans tout le corps, qui, dans un certain tems diminue le battement des arteres, dans un autre l'augmente, & quelquefois le laisse dans l'état naturel; le frisson le diminue en grandeur; la chaleur l'augmente, tant en élévation, qu'en fréquence & en célérité; & il y a quelques fievres malignes dans lesquelles le mouvement du pouls paroît aussi modéré, que dans l'état de santé.

Les symptomes ordinaires sont donc le froid, ou le frisson, auxquels succede la chaleur; ensuite viennent les maux de tête, la sécheresse de la bouche & de la langue, la soif, la lassitude, & la foiblesse du corps, des envies de vomir, des vomissemens, un embarras général dans les fonctions de l'économie animale, des pesanteurs, des assoupissemens, des gonflemens à l'estomac, au ventre, des anxiétés ou douleurs aux précœurs, au dos, aux reins, aux membres, à la poitrine, un sentiment intérieur de dérangement dans les humeurs, approchant de la fermentation; on diroit que le principe de cette maladie est dans les

nerfs, pendant que ſon effet ſe fait principalement remarquer dans la maſſe des liqueurs, & la reſpiration eſt preſque toujours ſenſiblement différente de celle qui ſe fait dans l'état de ſanté : mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt l'élévation du pouls dont les battemens ſont toujours plus fréquens qu'à l'ordinaire, ſi, comme nous venons de le dire, on excepte certaines fievres malignes ; au reſte tous ces ſymptomes varient ſelon le commencement, l'augmentation, l'état, la déclinaiſon, & l'eſpece de la fievre même.

On diſtingue en général deux ſortes de fievres, ſavoir, les continues & les intermittentes. Les continues ſont celles qui durent ſans intermiſſion juſqu'à la mort, ou juſqu'au retour de la ſanté ; les intermittentes ſaiſiſſent par accès, quittent pour quelques heures, ou pour quelques jours, & reprennent juſqu'à la fin, dans des heures, ou jours à peu près périodiques.

Parmi les continues on place quelquefois la fievre éphémere qui dure pendant vingt-quatre heures de ſuite, & qui dès lors ne revient plus. Après elle, ſuivent les ſynoques ſimples qui continuent l'eſpace de quatre, de cinq, ou de ſept jours ; enſuite les ſynoques putrides qui durent plus long-tems, & qui ſont toujours accompagnées d'un danger plus ou moins grand, ſelon le degré de corruption, de malignité, & ſelon la quantité & la force des ſignes & des ſymptomes. Il paroît que le principal ſymptome de la ſynoque ſimple, n'eſt qu'une grande ardeur ou chaleur fébrile, tandis que les autres fievres continues ſont ſouvent accompagnées de malignité, & toujours d'une putridité manifeſte dans les urines, dans les déjections, dans les ſueurs, ou

dans l'odeur qui exhale du corps des malades, & qu'on obſerve dans les quatre ou cinq premiers jours, quelquefois plutôt, d'autre fois plus tard, ſelon l'activité des cauſes, & la diſpoſition particuliere des tempéramens.

Parmi les putrides il y en a qui vont continuellement en croiſſant depuis le commencement juſqu'à la fin, d'autres continuent avec la même force pendant tout le cours de la maladie, ſans augmentation, ni diminution ſenſible; les autres enfin ſont dès le commencement à leur plus grande vigueur, & décroiſſent continuellement juſqu'à la guériſon. Les Grecs ont appellé les premieres ἐπακμαστικὰς, les ſecondes ὁμοτονους, & les troiſiemes παρακμαστικὰς: noms qui ſignifient aſſez bien leur marche, & qu'on pourroit traduire en françois par les mots épacmaſtiques, omotones, & paracmaſtiques; mais les noms ne ſont rien ici à la choſe, il importe ſeulement de les bien diſtinguer, & de ſavoir que les premieres ſont pernicieuſes, les ſecondes moins, & les dernieres ordinairement ſalutaires.

La différence des ſymptomes qui accompagnent les fievres continues putrides, en a fait diſtinguer pluſieurs claſſes qui ſont toutes bien dangereuſes, telles que les colliquatives, les ſyncopales, les cardiaques, les aſſodès, les horrifiques, les élodès, les lypiries, les typhodès & les épiales.

Les colliquatives ſont celles où les différentes humeurs, les graiſſes, & les chairs ſe fondent & ſe diſſolvent. On les connoît par des déjections rouſſes, épaiſſes, fétides, graſſes, viſqueuſes, huileuſes, bilieuſes, mouſſeuſes, par des urines de cette eſpece, par l'amaigriſſement ſu-

bit du corps. Quand les malades échappent à l'acuité de cette fievre, & qu'elle ſe change en langueur chronique, la ſubſtance des viſceres & des chairs ſe conſume, & il s'en détache ſouvent des parcelles qui ſortent du corps avec les matieres fécales, les urines ou les crachats: les malades ſont alors déſeſpérés. Quand on n'a pas prévenu dès les commencemens l'effet de la putridité par des antiſeptiques appropriés, ou qu'on a laiſſé faire des progrès à la colliquation, ces fievres ſont preſque toujours mortelles.

Silénus qui rendit par les ſelles, le cinquieme jour de ſa maladie, des matieres graſſes, luiſantes, écumeuſes, de bile pure, & qui mourut le onzieme, en eſt un exemple.

Quand au contraire on remédie de bonne-heure à la colliquation, on tire toujours quelques malades des bras de la mort.

Pierre Foreſte raconte (1) qu'un homme de ſoixante-ſix ans, attaqué d'une fievre colliquative, commençoit à rendre des matieres rouſſes, fétides, épaiſſes, viſqueuſes, bilieuſes, & très-graſſes, avec des urines pareillement viſqueuſes & mouſſeuſes, & que ſa face avoit tellement changé, qu'à peine étoit-il connoiſſable; mais qu'ayant été traité comme dans la dyſenterie, avec les aſtringens modérément acerbes, les acidules, &c. la chaleur fébrile diminua, le flux de ventre s'arrêta, & dans peu ce malade entra en convaleſcence.

Les ſyncopales ou cardiaques que je conſidere comme ne faiſant qu'une ſeule claſſe, ſont celles

(1) Page 76, liv. 1, obſerv. 40.

qui affectent vivement les nerfs ſtomachiques ou cardiaques : on les diſtingue par des douleurs, des battemens ou palpitations dans la région du cœur, des vomiſſemens, ou envies fréquentes de vomir, des pouls inégaux, irréguliers, des foibleſſes, des ſyncopes ou défaillances fréquentes ; ces fievres ſont encore accompagnées d'une chaleur fort vive ; les malades ont le viſage rouge, allumé, leur reſpiration eſt petite, fréquente, laborieuſe ; ils ſont preſque tous forcés de s'aſſeoir dans le lit comme les aſmatiques pour faciliter un peu la reſpiration ; il leur ſurvient des petites ſueurs qui annoncent la mort lorſqu'elles ſont froides ; d'autre fois il s'éleve de leur peau une vapeur chaude qui trompe ſouvent le Médecin, à moins qu'il n'ait la précaution de préſenter le dos de ſa main proche la bouche & le nez du malade ; & ſi l'air qui ſort alors des poulmons lui paroît froid, il juge le malade à toute extrêmité.

Malgré que cette eſpece de fievre porte toujours avec elle l'empreinte de la mort, on en ſauve cependant quelques-uns, lorſqu'il y a de la jeuneſſe, une bonne conſtitution, & que les malades n'ont pas trop de ſignes mortels.

On lit dans Foreſte (1) qu'un homme de trente ans ayant cette fievre avec beaucoup de chaleur & de ſyncope, une reſpiration difficile, fréquente & très-preſte, qui l'obligeoit de ſe tenir aſſis dans le lit, des douleurs dans la région du cœur, expectora un crachat ſanglant, quoique d'ailleurs il ne touſſoit point, ou fort peu. Il fut néanmoins bien guéri le ſeptieme jour, au moyen d'une pe-

(1) Page 75, obſervat. 39.

tite saignée au bras, d'un air frais qu'on lui fit respirer, d'un régime fort humectant, acidule, réfrigérant, & de la liberté du ventre qu'on lui procura par quelques doses convenables de syrop violat & solutif de roses.

Si le copiste de l'histoire du jeune homme de Mélibée, ne s'est pas trompé, nous avons là un exemple de fievre cardiaque funeste; car cet adolescent eut jusqu'à la mort une continuelle palpitation de cœur.

Les assodes occasionnent des inquiétudes, des anxiétés, & des agitations continuelles qui tourmentent tellement les malades, qu'ils ne peuvent conserver la même attitude deux instans de suite; ils ont toute la peine possible à rester quelques momens tranquilles dans leur lit; ils demandent à en changer souvent: ceux qu'on y retient malgré eux, se fâchent & font des efforts continuels pour en sortir; ils souffrent très-difficilement leur maladie, & sont ordinairement dégoûtés & fatigués de nausées, ou de vomissemens.

Une veuve de quarante ans (dans (1) Foreste) étoit si tourmentée, qu'elle ne pouvoit rester un moment tranquille dans son lit, ni conserver aucune attitude; elle avoit de la répugnance pour tout; les hypochondres étoient fort tendus, elle étoit très-fatiguée de soif & de veilles; le troisieme jour les extrêmités étoient froides; elle s'agitoit beaucoup, & ne pouvoit durer un instant dans la même place; la soif continuoit à être ardente; elle rendit, tant par le haut, que par le bas, beaucoup d'humeurs bilieuses & âcres: on y voyoit même de la bile verte, mêlée d'humeur

(1) Page 74, observ. 38.

épaisse. Elle tomboit en syncope ; elle avoit une violente & lancinante douleur à l'estomac, & une telle tension aux hypochondres, qu'on auroit cru qu'elle alloit expirer ; elle se plaignoit qu'un feu lui brûloit l'estomac. On lui fit prendre des farineux, des acidules, des réfrigerens, & après le quatrieme jour le flux de ventre, la soif & la fievre diminuerent. La diete étoit très-ténue ; le septieme jour elle fut guérie.

Le jeune homme de la place des Menteurs, qui mourut le septieme jour, souffroit bien difficilement sa maladie ; il avoit des anxiétés, de l'impatience ; il s'agitoit beaucoup ; il étoit tourmenté d'insomnies, de nausées ; il avoit aux deux hypochondres, une tension molle, & les extrêmités étoient devenues froides & livides vers le milieu de la maladie.

Les fievres horrifiques nous paroissent de la même espece que celles que les Grecs appelloient Ηπιαλον épiales. Cette espece de fievre est presque toujours accompagnée de froid & de chaud, c'est-à-dire, que sitôt que les malades se remuent, ou se tournent dans leur lit, ils sont tout de suite saisis d'un frisson *horrifique*, malgré la chaleur fébrile qui d'ailleurs n'est pas bien grande. Le danger de cette fievre dépend des symptomes graves qui peuvent s'y rencontrer.

Les élodes sont dès les commencemens accompagnées de sueurs continuelles qui dessechent les malades, & les conduisent toujours à la consomption, ou aux fievres hectiques & lentes, quand elles dégénerent en affections chroniques.

Erasinus qui sua depuis le commencement de sa fievre jusqu'à la fin, mourut le cinquieme jour, parce que cette maladie étoit très aiguë,

& accompagnée d'ailleurs de plusieurs autres signes mortels.

Un homme de (1) quarante ans sua continuellement pendant deux mois, d'une élodès moins aiguë ; après quoi il tomba dans une fievre hectique longue; il n'usa d'aucuns remedes que vers la fin. Les aphtes survinrent ; la maladie étoit dans un état de confirmation déplorable ; les remedes alors ne firent rien : il mourut.

On appelle lipyrie celle pendant laquelle l'extérieur du corps est froid, & l'intérieur brûlant, avec une soif inextinguible: ceux qui en sont attaqués se plaignent aussi de douleurs purgitives dans l'estomac ou dans les intestins. Ætius pense que cette fievre est occasionnée par un érésipele en ces visceres. La lipyrie, au rapport d'Hypocrate, est des plus (2) mortelles.

Une fille de vingt-deux ans, robuste (3), en fut attaquée ; les extrêmites & la surface du corps étoient froides pendant que l'intérieur brûloit ; la douleur ne restoit pas long-tems dans le même endroit ; elle occupa d'abord l'humérus gauche ; ensuite l'épaule, après le côté gauche, enfin le bas-ventre & les précœurs ; la soif étoit extrême, quoique la langue ne fût pas bien aride ; tous les membres étoient froids, & avoient la pâleur de la mort. La malade paroissoit suffoquer par le feu intérieur qui la dévoroit ; elle buvoit sans relâche ; son pouls étoit petit & foible.

---

(1) Foreste, p. 79, observ. 42.

(2) *Avoir l'extérieur du corps froid pendant la fievre, & l'intérieur brûlant au point qu'il y ait de la soif, c'est un signe mortel.* Coac. sect. 1, p. 421, n. 149.

(3) Foreste, p. 70, observ. 36.

Le second jour elle étoit dans le même état ; elle ne dormoit point ; elle avoit de grandes douleurs aux précœurs, au ventre ; il lui sembloit qu'on perforoit ses intestins ; tout devenoit pire ; les extrêmités continuoient d'être froides, pendant que la chaleur la brûloit au-dedans ; elle buvoit continuellement, & ne pouvoit étancher sa soif : la nuit suivante elle vomit beaucoup de bile verte ; la douleur étoit fixée aux précœurs. La malade, après avoir été fatiguée pendant cette nuit à force de boire, & de souffrir, eut vers cinq heures du matin, un flux de ventre abondant de bile pure ; le vomissement cessa ; mais elle rendoit la boisson par les selles, telle qu'elle la prenoit, sans qu'elle parût changée ou altérée.

Le lendemain les extrêmités continuerent d'être froides ; le pouls devint intermittent, & très-petit ; elle expira avant la fin du troisieme jour.

La typhodès est une espece de fievre inflammatoire qui porte ses principaux effets sur le foie, la rate, les reins, &c. Elle est, comme les autres fievres inflammatoires, sujette à dégénérer en suppuration, ou en gangrene. La plupart des anciens Auteurs pensent qu'elle est occasionnée par un érésipele interne qui se fixe sur l'un de ces visceres : toutes les typhodès que j'ai eu occasion de voir pendant le cours de ma pratique m'ont parues plutôt flegmoneuses qu'érésipélateuses, à cause des tumeurs dures que j'ai toujours apperçues à l'endroit des visceres où elles déposoient leur malignité.

Un jeune homme, après des débauches de vin, & des exercices outrés, tomba dans une grande fievre qui se déclara bientôt typhodès ;

mais comme elle fut mal traitée, il se forma un abcès au foie : six semaines après on appella Foreste (1) qui trouva le malade atrophié par l'intolérable douleur de l'hypochondre droit, qu'il avoit ressentie depuis les premiers jours de sa maladie. La langue étoit seche, âpre, aride, noire, & la soif des plus ardentes. Comme la tumeur à l'hypochondre paroissoit extérieurement, Foreste la fit ouvrir; il en sortit d'abord une petite quantité de pus blanc; la douleur n'en fut point appaisée : le lendemain le malade rendit par les selles des matieres purulentes, putrides, corrompues, & fétides; trois jours après l'opération il mourut.

Il est rare que les fievres putrides, desquelles nous venons de parler, déclarent manifestement leur malignité dès les premiers jours; on ne les découvre ordinairement qu'après quelques accès, & après les avoir négligées ou maltraitées. C'est ainsi qu'on voit souvent des frénésies, & même des pleurésies mortelles dont les commencemens paroissoient ordinairement assez doux.

On met encore au rang des putrides, les fievres ardentes dont nous avons donné la description dans le commentaire sur l'histoire du jeune homme de la place des Menteurs, & celles qui sont hectiques ou lentes. Ces dernieres sont du genre chronique, & ressemblent assez aux fievres quotidiennes; les hectiques reconnoissent communément pour cause principale la suppuration dans quelque viscere; les lentes sont la plupart des continuations de fievres aiguës mal traitées; ou quand non-obstant les meilleurs traitemens,

(1) Page 73, observ. 37.

la

la nature n'a pas été assez vigoureuse pour dompter les causes morbifiques, les cuire & les expulser par une bonne crise, il en résulte des fievres tabifiques. Les unes & les autres sont bien dangereuses, car elles conduisent presque toujours au marasme, ou à la consomption, & de-là à la mort. On les connoît par des frissons horrifiques vers le soir, des pouls inégaux, foibles, petits, durs, & très-fréquens, une maigreur universelle, la peau seche, aride & tendue; une face hypocratique (1). Vers la fin les cheveux tombent, les ongles se durcissent, & se courbent en crochet; il survient des cours de ventre colliquatifs; les forces vitales s'affoiblissent à vue d'œil; la circulation s'éteint aux extrêmités qui deviennent froides; peu de tems après les malades expirent, quelquefois dans le délire, mais le plus souvent en pleine connoissance.

Toutes les fievres continues que nous venons de décrire pourroient en général, & relativement au prognostic, se réduire à deux sortes, savoir, au genre benin, & au genre malin. Les éphémeres & les synoques non-putrides seroient de la premiere classe, & toutes les autres de la seconde, sans en excepter les fievres éruptives ou pétechiales, telles que les petites véroles que nous avons décrites dans le discours préliminaire, & les mi-

(1) On appelle face hypocratique, celle qu'Hypocrate décrit au commencement du livre des Prénotions. Les yeux, dit-il, sont enfoncés, les tempes creuses, desséchées, les oreilles froides, retirées, & leurs fibres renversées, le nez aigu ou comprimé, la peau du front dure, tendue, aride, & la couleur du visage verte, noire, ou plombée.

liaires dont nous avons vu un exemple tragique dans l'hiſtoire de Silénus.

On a donné aux fievres intermittentes, des noms relatifs au retour de leurs accès ; celles, par exemple, qui reviennent tous les jours, & qui paroiſſent quitter quelques inſtans, s'appellent quotidiennes ; celles dont les accès n'arrivent que tous les trois jours incluſivement, c'eſt-à-dire, qui laiſſent un jour d'intermiſſion entre chaque accès, s'appellent tierces ; & celles qui ne reviennent que tous les quatre jours, ou qui quittent pendant deux jours francs entre chaque accès, s'appellent quartes. Lorſque les accès des fievres intermittentes ſont tellement longs, que l'un n'eſt pas encore fini quand l'autre reprend, on les appelle ſubintrantes ; les quotidiennes ſont aſſez de cette eſpece, parce que leurs accès ſont forts longs ; ce qui eſt cauſe que Galien les nommoit quotidiennes continues.

On ſubdiviſe les intermittentes en ſimples & en compoſées ; les ſimples ſont celles que nous venons de définir. Les compoſées réſultent de l'union de deux ou trois fievres différentes ou ſemblables ; par exemple, la double tierce eſt compoſée de deux fievres tierces, c'eſt-à-dire, qu'il y a tous les jours un vrai accès de fievre tierce ; dans la double quarte il y a pendant deux jours de ſuite, des accès de vraie quarte : dans la triple quarte, il y a tous les jours un accès de quarte. Nous obſerverons ſeulement que les accès doivent avoir entre eux une certaine analogie & une correſpondance caractériſtique : par exemple, dans les doubles tierces, l'accès du troiſieme jour doit répondre à l'accès du premier ; pareillement l'accès du quatrieme jour, à celui du

deuxieme, & ainsi des autres. Quand les fievres intermittentes sont composées de deux fievres différentes, elles ont d'autres noms qu'il est très-essentiel de ne pas confondre. Il y a encore des fievres intermittentes légitimes, & des fausses, sur lesquelles nous allons donner tous les éclaircissemens nécessaires, après avoir auparavant décrit les attributs & signes caractéristiques des intermittentes simples & légitimes, ou vraies.

Galien (1) prétend que celui qui ne peut connoître au premier accès si une fievre sera tierce, quarte, ou quotidienne, ne mérite pas le nom de Médecin. Cet Auteur suppose avec Hypocrate, que le printems est chaud & humide, l'été chaud & sec, l'automne sec & froid, & l'hiver froid & humide; qu'en conséquence le printems est le plus propre à former le sang, l'été la bile jaune, l'automne l'atrabile, & l'hiver la pituite. Les fievres tierces arrivent, dit-il, en été (2), ou dans les saisons chaudes & seches; les quartes en automne (3) dont la saison est froide & seche, avec l'alternative du froid & du chaud dans la même journée, & les quotidiennes pendant l'hiver, c'est-à-dire, dans une saison froide & humide; d'où il suit que la bile jaune en mouvement ou en fermentation, produit la fievre tierce, l'atrabile la quarte, & la pituite la quotidienne. Cela posé, voici comme il s'explique.

La fievre tierce qui vient de la bile jaune mise en mouvement, commence d'abord par un fris-

(1) Des crises, liv. 2, chap. 4.
(2) *Ibid.* chap. 3.
(3) Aphor. 21, sect. 3.

ſon non-médiocre, (1) *rigor*, qui differe du friſſon de la quarte, parce que dans la tierce le corps paroît comme piqué & perçé par le ſentiment d'un froid rigide, rigoureux, *quoniam in tertianâ pungi, ac pertundi corpus videtur, à rigoris ſenſu*; tandis que dans la fievre quarte on n'apperçoit qu'un refroidiſſement ſemblable au froid qu'on reſſent pendant la gelée de l'hiver: *tertiana itaque febris fieri non contingit, ſine rigore vehementi pungente, ac feriente carnem.* La fievre quarte n'arrive pas d'abord avec un friſſon rigide, rigoureux: ce friſſon augmente à la vérité à meſure que la fievre prend de l'accroiſſement; mais les malades n'éprouvent jamais une ſenſation comme ſi on les piquoit; c'eſt plutôt comme ſi on les refroidiſſoit en froiſſant leurs chairs juſqu'au os: *non quaſi pungantur, ſed potius refrigerentur, cum quibuſdam veluti contuſionibus uſque ad oſſa tendentibus*; de ſorte qu'ils ſe plaignent d'une laſſitude dans les os, & d'avoir en même-tems les chairs contuſes, pilées, froiſſées.

Dans la quotidienne il n'y a point de friſſon rigoureux, ſoit au commencement, ſoit dans l'augmentation; les malades reſſentent ſeulement un ſimple refroidiſſement accompagné d'un léger *horreur*: en un mot, le friſſon de la tierce reſſemble plus aux pointes d'un corps aigu qui pique la peau (2), tandis que dans la quotidienne & dans la quarte, le friſſon donne plutôt un ſentiment de froid, que de piquure.

Ces trois fievres ſont auſſi différentes par le pouls. Dans la quarte les pouls ſont petits, foibles,

(1) Galien, des criſes, liv. 2 chap. 3.

(2) Galien, l'art de guérir à Glaucon, livre 1, chapitre 5.

tardifs, & tellement rares, qu'ils ne ressemblent à aucune autre affection. Les pouls sont à la vérité petits, foibles, tardifs, & rares à l'entrée des tierces; mais leur lenteur & leur rareté sont bien différentes de celles des quartes; car dans le commencement des quartes, l'artere paroît en quelque sorte liée, attachée & retirée dans l'intérieur des chairs, sans avoir une libre ascension, élévation; *in quartanarum principiis videbitur tibi arteria quodam modo alligata, atque ad interiora retracta, neque liberum habere ascensum.*

Dans les fievres tierces, on n'apperçoit rien de semblable: la lenteur du pouls dans celles-ci approche beaucoup (1) de l'état naturel, tandis qu'au commencement des quartes le mouvement de l'artere se fait comme dans l'âge décrépit.

Il y a en outre dans la fievre tierce légitime un certain ordre, & une égalité dans les pulsations des arteres, qu'on n'observe pas dans les autres fievres, soit qu'on examine ces pulsations une à une, ou collectivement, c'est-à-dire plusieurs ensemble. Ceux qui ont de l'usage & de l'expérience ne s'y tromperont pas dans les commencemens, encore moins dans l'augmentation & dans l'état. La fievre tierce parvient également, librement, & avec célérité à sa grandeur, à sa véhémence, à son apogée, sans qu'il paroisse nulle part aucune marque d'inflammation: déjà la soif & la chaleur se font sentir, & l'instant après elle est dans sa vigueur; la chaleur se répand alors également par-tout le corps, sans qu'il y en ait plus au thorax qu'aux extrêmités. Si on y applique la

(1) Des crises, liv. 2, chap. 3.

main, on apperçoit d'abord une chaleur grande & âcre qui s'éleve comme une eſpece de vapeur, & qui peu après eſt ſurpaſſée par la chaleur naturelle de la main, c'eſt-à-dire, qu'on la trouve bien plus douce qu'elle n'avoit paru d'abord ; ce qui n'eſt pas de même dans les autres fievres brûlantes d'une eſpece mauvaiſe ; car dans celle-ci, plus la main reſte long-tems appliquée, plus la chaleur paroît grande, vive & incommode.

Vers l'apogée des tierces, & quand la ſoif commence a s'éteindre par la boiſſon, il s'éleve de la peau des malades beaucoup de vapeurs chaudes qui annoncent la ſueur prochaine ; après quoi il ſurvient un vomiſſement de bile, le ventre ſe détend, les malades vont à la garde-robe, & l'urine paroît bilieuſe ; la ſueur qui découle eſt chaude & vaporeuſe comme celle qui eſt occaſionnée par le bain chaud ; tout le corps ſue également, & le pouls eſt alors ſemblable à celui des perſonnes qui dans une bonne ſanté, ont fait quelque exercice plus fort qu'à l'ordinaire, ou qui ſe ſont baignées, c'eſt-à-dire, que le pouls eſt preſt, grand, véhément & fréquent ; il eſt avec cela égal comme il étoit au commencement, & le moment d'après la fievre ceſſe entiérement, de maniere que l'accès ne s'étend guere au-delà de douze heures ; ce tems eſt même fort long pour les vraies ou légitimes tierces.

Si l'urine eſt, à la fin du premier accès, d'une belle couleur jaunâtre, citrine, avec une conſiſtance médiocre, & un nuage, ou une ſuſpenſion blanche & louable, cette fievre ne paſſera pas le quatrieme circuit : ſi l'urine eſt au contraire un peu plus jaune, & ſans ſuſpenſion, elle ira juſqu'au ſeptieme ; & s'il y a le premier jour un

dépôt louable, c'est-à-dire, blanc, léger, égal, elle finira au troisieme accès, ou circuit.

Ceux qui sont d'un tempérament bilieux, & dans la vigueur de l'âge, sont les plus disposés à cette fievre, sur-tout quand les veilles, la diete, & les travaux ont précédé : lorsque les malades ont été exposés aux chaleurs (1) de l'été, qu'ils ont éprouvé des lassitudes, de l'inquiétude, & de la tension dans l'esprit, s'il y a avec cela des fievres tierces régnantes, il est impossible de s'y tromper. Les anciens pensoient que quand ces causes avoient un plus grand degré d'activité, elles produisoient plutôt la fievre ardente.

On connoît la fievre quarte, 1°. par les signes que nous avons détaillés ci-dessus. 2°. Si l'automne a été d'une température froide, seche, inégale (2), & si l'âge du (3) malade a un peu passé la vigueur de la jeunesse. 3°. Si les fievres quartes sont plus fréquentes en ce pays qu'ailleurs, ou si elles y regnent actuellement. 4°. Si le malade est d'un tempérament atrabilaire, s'il est lieneux, ou attaqué à l'hypochondre gauche, ou enfin s'il a usé d'alimens propres à engendrer de l'atrabile. 5°. Sil a essuyé une fievre erratique, c'est ainsi qu'on appelle celles qui ne sont point caractérisées, ou dont les accès arrivent irréguliérement & sans ordre. 6°. Si les urines sont ténues, blanches & aqueuses ; car elles sont toujours très-différentes de celles des tierces, qui sont communément jaunes, rougeâtres, ou bilieuses.

(1) L'art de guérir à Glaucon, liv. 1, chap. 5.
(2) Des crises, liv. 2, chap. 4.
(3) L'art de guérir à Glaucon, liv. 1, chap. 6.

La fievre quotidienne ſe diſtingue plus aiſément de la tierce; le froid n'eſt jamais rigoureux au commencement (1) de l'accès, ce ſont plutôt des petits refroidiſſemens que des friſſons. Quand les accès viennent, il n'y a ni ordre, ni égalité dans le pouls. Dans l'augmentation de la fievre, la vélocité du pouls, ſa grandeur & ſa véhémence qui ſont ſenſibles dans les tierces, ne le ſont point dans les quotidiennes : le pouls eſt dans celles-ci, preſque toujours concentré, & ne ſe développe qu'à peine : les malades ne brûlent pas, ils ne jettent point leurs couvertures hors du lit, & ne deſirent pas la nudité de leur corps ; ils ne reſpirent, ni grandement, ni fréquemment ; il ne ſort pas de leur bouche des eſpeces de flammes, comme dans les tierces légitimes, ou dans les ardentes; ils ne demandent point de boiſſon; ils n'ont pas ſoif. Les urines des premiers jours reſſemblent un peu à celles des quartenaires ; ils ne ſuent pas dans les premiers accès ; la ſueur ne vient que dans la ſuite. La chaleur (2) de ces fievres eſt encore différente de celle des autres, en ce qu'elle eſt plus humide, avec un ſentiment d'acrimonie qu'on n'apperçoit pas d'abord au tact, mais ſeulement en continuant un peu de tems l'application de la main ſur la peau : il paroît alors s'élever une chaleur fumante, mêlée de beaucoup de vapeurs : le pouls eſt bien plus petit que dans les quartes, ainſi que le pouls des quartes eſt de même plus petit que celui des tierces. La rareté des pulſations, & la

(1) Galien, des criſes, liv. 2, chap. 5.
(2) L'art de guérir à Glaucon, liv. 1, chap. 7.

soif suivent cette proportion dans l'une & l'autre fievre ; dans les tierces, la langue & tout le corps sont très-secs, & dans les quotidiennes très-humides : dans celle-ci, les vomissemens sont pituiteux, les déjections sont plus froides, plus crues, & plus pituiteuses ; car le corps de ces fébricitans est généralement rempli d'humeurs crues. Les jeunes gens bilieux, & d'un tempérament sec n'en sont jamais attaqués : ces fievres ne se terminent pas par des sueurs, comme les tierces & les quartes ; c'est-pourquoi il est fort rare de les voir parvenir à une parfaite intermission. Les urines sont, ou blanches & ténues, ou épaisses & troubles, ou rougeâtres : dans les tierces, elles sont, comme nous l'avons dit plus haut, jaunes ou jaunâtres ; dans les quartes, elles sont différentes, mais toujours crues.

La fievre quotidienne differe si manifestement de la tierce, qu'il n'y a rien de moins ressemblant ; mais elle approche un peu plus de la quarte, quoiqu'elle en soit aussi bien visiblement différente, par le frisson, par le pouls, & par les causes ; en effet la quotidienne attaque plutôt les personnes d'un tempérament humide, pituiteux, qui menent une vie oisive ; c'est par cette raison qu'elle est assez commune chez les enfans. Il est rare que l'orifice de l'estomac, & le foie ne soient point attaqués, car les crudités ont coutume de précéder (1) cette fievre, ainsi que des déjections lentes, laborieuses, & des renvois aigres. Au commencement de cette maladie, les précœurs sont éle-

(1) On entend ici par crudités, des humeurs mal digérées, mal cuites, telles que celles qui résultent des mauvaises digestions.

vés au-deſſus de l'état naturel ; la plupart les ont enflés & tendus ; la couleur de la peau eſt d'un blanc pâle, même au fort de l'accès ; le tems le plus propre à occaſionner cette fievre, c'eſt l'hiver ou les ſaiſons froides & humides, ainſi que nous l'avons déja dit, & les accès commencent ordinairement vers le ſoir.

La fievre tierce *exquiſite* ou légitime, telle que nous l'avons décrite ci-deſſus, ne paſſe jamais ſept accès : on apperçoit, le troiſieme ou le quatrieme jour, des ſignes non-équivoques de coction dans les urines ; mais il y a une tierce fauſſe ou illégitime qui prend (1) quelquefois en automne, & qui dure juſqu'au printems ſuivant : les hypochondres ſe gonflent pendant l'hiver, & ſe rempliſſent de flatuoſités ; le viſage perd ſa couleur naturelle, & en prend une mauvaiſe ; il devient bouffi, ainſi que les cuiſſes & les jambes : en un mot, cette fievre ne reſſemble aucunement à la légitime. Voici l'hiſtoire d'un jeune homme de dix-huit ans que Galien rapporte pour ſervir d'exemple, & ſuppléer à ce qui peut échapper dans une deſcription générale ; nous l'allons tranſcrire, afin d'en donner des idées plus nettes.

La fievre de cet adoleſcent commença, dit-il, entre le coucher des pléïades & l'équinoxe (2) précédent : le premier accès le ſaiſit vers l'aurore avec *horreur* ; la chaleur & le pouls étoient bien différens de la tierce légitime : il n'y eut, ni vomiſſement de bile, ni ſueur, à l'exception du

(1) L'art de guérir à Glaucon, liv. 1, chap. 8.

(2) C'eſt-à dire, environ vingt-cinq jours après l'équinoxe de ſeptembre, parce que les pléïades ſe couchent cinquante jours après cet équinoxe.

ſecond jour dans lequel il ſortit de la peau une quantité fort modique de vapeurs humides qui paroiſſoient terminer l'accès, mais avec tant de lenteur, qu'à peine le malade vers le ſoir, paroiſſoit ſans fievre; car il étoit reſté dans le pouls un ſigne de fievre aſſez manifeſte; il fut au reſte aſſez bien dans cette ſoirée, ainſi que pendant la nuit ſuivante.

Le troiſieme jour, le ſecond accès revint à peu près vers la même heure. Sur le ſoir il ſortit de la peau du malade, une vapeur humide, comme dans l'accès précédent; & vers l'aurore du quatrieme jour, la fievre ceſſa. C'eſt ainſi que le reſte de l'automne & l'hiver ſuivant ſe paſſerent. Ce jeune homme avoit la peau blanche, il étoit gras: il avoit auparavant vécu dans l'oiſiveté & dans la crapule; il avoit uſé de beaucoup de bains, & s'étoit rempli de beaucoup d'alimens: ſon eſtomac étoit réduit au point de ne pouvoir plus digérer. On obſervoit dans le pouls une dureté remarquable qui augmenta par degrés juſqu'au ſeptieme jour, de maniere qu'on auroit pu juger par le pouls ſeul, que la fievre devoit durer pluſieurs mois. Vers le printems, le pouls commença à devenir mollet; quarante jours après ce changement il fut guéri. Les accès pendant ces quarante derniers jours, devenoient ſenſiblement moindres; le pouls paroiſſoit de plus en plus meilleur; les urines avoient une meilleure hypoſtaſe, tandis qu'elles étoient fort crues auparavant, ou contenoient un mauvais dépôt. Voilà une fauſſe tierce qu'il ne faut pas confondre avec la légitime: celle-ci ne s'étend pas au-delà du ſeptieme accès, au lieu que l'autre eſt fort longue. Il n'en eſt pas de même de la quotidienne & de la quarte, qui

ſont toujours longues quand elles ſont légitimes, & qui ſont courtes lorſqu'elles ſont fauſſes.

Quand la fievre tierce eſt compliquée avec la quotidienne, de façon que ces deux fievres commencent au même inſtant, ou à la même heure, il réſulte de ce mêlange, une eſpece de fievre que les Grecs ont appellée ἡμίτριταῖον, ce qui veut dire hémitritée, ou demi-tierce : il faut bien prendre garde de confondre celle-ci avec la double tierce, car le prognoſtic & le traitement en ſont bien différens. On connoît l'hémitritée en ce qu'elle a toujours un accès plus fort que l'autre ; au lieu que dans la double tierce, tous les accès ſont à peu près égaux. Ces deux fievres différent auſſi conſidérablement par les friſſons ; ceux des doubles tierces ſont de véritables froids rigoureux, tandis que le friſſon du grand accès de l'hémitritée tient le milieu entre celui de la vraie tierce & celui de la quotidienne ; par conſéquent le friſſon du fort accès de l'hémitritée n'eſt qu'un froid horrifique, *horror*, & celui du lendemain n'étant qu'un pur accès de quotidienne, les malades n'apperçoivent qu'un ſimple refroidiſſement ſans friſſon : quelquefois le grand accès commence par un grand *horreur*, c'eſt-à dire, reſſemble un peu à un petit friſſon; mais il n'a jamais l'exacte rigidité du froid de la tierce : les friſſons intermédiaires n'étant que des purs accès de quotidienne, ils ne reſſemblent qu'à un refroidiſſement plus ou moins tempéré, ſelon la grandeur de la cauſe, la ſaiſon & le tempérament particulier des malades. Cette eſpece de petit friſſon n'étant donc qu'un diminutif de l'*horreur*, il eſt abſolument différent de celui de la veille, du moins s'il paroît quelquefois lui reſſembler, ce n'eſt que paſſagérement, & pour fort peu de tems.

La demi-tierce n'arrive presque jamais à une parfaite intermission parce que chaque accès dure long-tems avant que de parvenir à son apogée, & qu'il décline très-lentement. Cette fievre est en outre fort longue, sur-tout quand elle est composée de la fausse tierce.

Les anciens croyoient que cette fievre étoit un résultat de bile & de pituite mêlées ensemble (1). La bile jaune, disoient-ils, mise en mouvement ou en fermentation, produiroit un accès de véritable tierce ; mais comme au même instant, la pituite aussi en mouvement feroit un accès de quotidienne, il résulte de l'union de ces deux différentes humeurs en mouvement, un frisson rigoureux, c'est-à-dire, un *horreur* qui tient le milieu entre le froid de la tierce, & celui de la quotidienne, parce que la pituite tempere la bile; c'est pourquoi on lui a donné le nom de demi-tierce, pour signifier que ce n'est qu'un demi-frisson de la fievre tierce. Mais comme les accès qui viennent de la pituite sont très-longs, c'est ce qui fait que chaque accès recommence avant que le précédent soit fini ; de sorte que cette fievre a beaucoup de ressemblance à une continue qui redouble en alternant.

Quand après plusieurs accès, cette maladie commence à décliner, elle devient pour lors vraiment intermittente, & le danger diminue en même raison. Galien raconte une histoire particuliere de cette fievre, qui semble prouver qu'elle est véritablement un composé de la tierce

(1) Galien, des crises, liv. 2..... De la différence des fievres, liv. 2 ; des tems des maladies, & des tems de toute la maladie.

& de la quotidienne : nous en allons donner ici la traduction afin de répandre encore plus de clarté ſur tous ſes ſignes caractériſtiques. Nous ferons ſeulement obſerver que la tierce qui entroit dans la compoſition de cette fievre, étoit une tierce légitime, & qu'il y a beaucoup d'hémitritées dans leſquelles la tierce eſt fauſſe ou illégitime; ce qui rend ces dernieres bien plus dangereuſes. Je me ſouviens d'en avoir eſſuyé une de cette ſeconde eſpece, à l'âge de vingt-ſix ans, qui fut longue & dangereuſe, & de laquelle j'eus beaucoup de peine à me tirer; elle me prit deux années de ſuite dans le courant d'Août, & diſparoiſſoit vers la fin d'Octobre ſuivant : elle fut la premiere année accompagnée de veilles, de dégoût, de délire violent, &c. La ſeconde année elle fut plus douce; mais un peu plus longue. Cette fievre, aux approches des premiers froids, ſe décompoſoit tellement, que les accès de tierce & de quotidienne, ſe montroient ſéparément avec une intermiſſion remarquable entre eux. Finalement elle ne paroiſſoit plus que ſous la forme de tierce, avec des friſſons ſuivis de ſueurs, de vomiſſemens, & de flux de ventre bilieux. Quand la tierce légitime ſe trouve unie à la quotidienne, c'eſt la quotidienne qui reſte la derniere après la décompoſition, comme on va le voir dans l'exemple ſuivant.

Galien dit donc qu'un jeune homme reſſentit, à une heure du matin, un friſſon accompagné de tous les autres ſignes propres aux vraies & légitimes tierces; que cette fievre continua juſqu'à ſix heures; qu'il vint alors, & tout-à-coup un vomiſſement de bile, ſuivi d'une petite ſueur, & que le malade fut preſqu'auſſi-tôt ſaiſi d'un

horreur, avec un pouls petit & inégal, tel qu'on l'observe dans les quotidiennes. Cet état alla, dit-il, en augmentant un peu jusqu'à onze heures, après quoi la fievre augmenta plus sensiblement jusqu'à quatre heures du soir, & resta dans cette vigueur jusqu'à six, depuis lequel tems, elle déclina manifestement jusqu'à quatre heures du lendemain matin. Cet accès n'étoit pas encore fini, lorsqu'il en survint un autre avec un simple froid aux extrêmités, sans *horreur*, & qui avoit tous les signes de la quotidienne : il continua à croître jusqu'à quatre heures du soir, où il fut à son apogée, & deux heures après, il commença à décliner visiblement.

Le lendemain matin qui étoit le troisieme jour, les accès, savoir ⅓, celui de la tierce & de la quotidienne, recommencerent tous deux à la même heure, parce que la quotidienne anticipoit de deux heures par accès, & que la tierce retardoit d'une heure. Il résulta du mêlange de ces deux accès différens, un *horreur* moindre que le frisson de la tierce, mais plus grand que le froid de la quotidienne. Cet accès compliqué continua sa marche jusque vers quatre heures du soir où il fut à sa plus grande force, ensuite de quoi il déclina. Le lendemain matin qui étoit le quatrieme jour, il survint un simple accès de quotidienne qui se termina comme celui du second jour ; cette fievre eut donc pendant ces deux derniers jours tous les caracteres d'une vraie hémitritée ; mais comme la quotidienne anticipoit chaque jour de deux heures, & que la tierce retardoit d'une heure, le cinquieme accès de la quotidienne devoit, en gardant cet ordre, arriver le quatrieme jour, vers dix heures du soir, & la tierce, le len-

demain matin vers quatre heures, ce qui arriva effectivement; car à dix-heures du soir du quatrieme jour, il survint un accès de quotidienne avec tous ses propres attributs, qui continua jusqu'environ quatre heures du matin, où il reçut une légere interruption par un médiocre frisson de la tierce; après quoi ces deux accès marcherent ensemble, & n'en firent plus qu'un. Vers la nuit la quotidienne qui avançoit de deux heures, parut à huit heures, & depuis ce tems les deux fievres se décomposerent tellement que l'accès suivant de la tierce fut séparé & bien distingué; je veux dire, qu'il commença par le frisson ordinaire à son espece, & qu'il y eut vomissement, flux de ventre bilieux, & de la sueur dans le déclein, avec de fort bonnes urines. Peu à près ces deux fievres s'affoiblirent au point que la tierce disparut vers le septieme accès, & la quotidienne vers le dix-septieme.

On distingue trois sortes d'hémitritées, sçavoir, une grande, parce qu'elle est compliquée avec la fausse-tierce; une petite qui est composée de la tierce légitime incorporée dans la quotidienne, telle que celle dont nous venons de donner l'histoire, & une médiocre qui tient le milieu entre les deux par la température des causes qui la produisent.

Rivierre a vu une hémitritée d'une espece bien singuliere: il dit (1) que pendant l'hiver de 1647, un malade ayant une fievre continue pituiteuse, fut, dès le vingt-huitieme jour de sa maladie, réguliérement attaqué tous les jours de deux accès de vraie tierce, qui commençoient

(1) Observ. 23, centur. 4.

par

par un insigne frisson, & qui finissoient par une légere sueur; que pendant les intervalles, la fievre quotidienne continuoit sans intermission, comme elle faisoit avant cette complication. Si cela est comme il le raconte, c'étoit une fausse hémitritée composée de la quotidienne continue, & d'une quadruple tierce; mais je serois plus porté à croire que l'un de ces deux accès appartenoit à la tierce, & l'autre à la quotidienne; ce qui dans cette supposition auroit fait une hemitritée composée seulement de la double tierce, & de la quotidienne.

L'hémitritée commence quelquefois par la quotidienne, & alors les grands accès se trouvent dans les jours pairs. Telles furent les fievres de Nicodeme d'Abdere, & de Pythion de Thase; celui-ci mourut parce que sa fievre étoit maligne, l'autre guérit, parce que la sienne n'étoit accompagnée d'aucun signe mortel. D'autres fois cette fievre commence par le grand accès; alors les redoublemens ne viennent qu'en jours impairs. Chérion & la femme de Droméades en sont des exemples: le premier se tira d'affaire, parce que ses urines étoient d'une bonne couleur pendant sa maladie, & la femme mourut, parce qu'elle eut dès le commencement des symptomes & des signes mortels, comme la douleur dont elle se plaignit dès le premier jour à l'hypochondre droit: or les fievres, ainsi que nous l'avons démontré, qui commencent avec des douleurs aux hypochondres, sont malignes & mortelles.

L'hémitritée paroît plus communément dans l'âge viril, & quand (1) on approche la vigueur

(1) Galien, des types, chap. 4.

ou la fleur de l'âge; vers la fin de l'été, & en automne; elle eſt plus fréquente dans les pays chauds, humides, & expoſés aux vents du midi. Il y a grande apparence que c'eſt l'air chaud, marécageux, & l'expoſition méridionale du pays latin qui la rend ſi familiere à Rome, ainſi que Galien l'a obſervé (1) pendant le ſéjour qu'il fit dans cette capitale, & qu'on le voit encore actuellement.

Hypocrate la met au rang des maladies longues (2) & mortelles; cette fievre eſt encore plus à craindre chez les Cacochimes, chez les Phtiſiques, & chez ceux qui y ont de la diſpoſition; car elle dégenere ſouvent en phtiſie & en hydropiſie: elle attaque le foie, l'eſtomac & ſes parties nerveuſes; elle occaſionne des veilles accompagnées de fatuité, de ſtupidité, & de la perte du ſentiment; elle conduit à l'attonie, & aux affections léthargiques; elle eſt colliquative; elle épuiſe le corps, & l'anéantit juſqu'à occaſionner des ſyncopes, des défaillances; elle deſſeche la langue, & la rend aride. Fontanus dit qu'elle attaque principalement les nobles, les eccléſiaſtiques, les courtiſans, les jeunes gens, & ceux qui vivent dans l'oiſiveté, & dans la bonne chere. En un mot, elle eſt plus ou moins maligne, ſelon que les ſaiſons ſont plus ou moins deſordonnées, que les pays, ou les appartemens ſont plus ou moins humides, & expoſés aux vents du midi.

Cette fievre ne paroît pas toujours avec les

(1) Galien, des tems des maladies, chap. 10, vers la fin.

(2) Malad. popul. liv. 1, ſect. 3, texte 5.

mêmes ſymptomes ; à la vérité, ce ſont toujours les mêmes types, les mêmes périodes, & la même marche ; mais les accidens qui l'accompagnent varient ſelon les ſaiſons, les pays, les tempéramens, & les diſpoſitions des perſonnes qu'elle attaque. Hypocrate en donne deux deſcriptions différentes & complettes dans leur genre: nous les allons tranſcrire pour ne rien laiſſer à deſirer ſur leurs ſignes diagnoſtics & prognoſtics : l'une appartient à une conſtitution humide & méridionale, & l'autre (1) à une conſtitution froide & humide.

A Thaſe, l'année ayant été conſtamment dominée par les vents méridionaux, la chaleur & la ſéchereſſe, ceux qui étoient phtiſiques, ou qui y avoient ſeulement de la diſpoſition, tomberent plus mal, & furent preſque tous obligés de garder le lit; leurs fievres étoient horrifiques, continues, ſans intermiſſion parfaite ; elles avoient tous les caracteres de la demi-tierce ; un jour étoit plus doux, celui du lendemain étoit pire, & enchériſſoit ſur le précédent ; la fievre devenoit de jour en jour plus aiguë. Les malades ſuoient, mais ce n'étoit pas par tout le corps ; les extrêmités ſe refroidiſſoient tellement, qu'à peine la chaleur y revenoit; les ventres étoient tracaſſés par des déjections bilieuſes, modiques, pures, ténues, mordicantes, & fréquentes ; les urines étoient ténues, crues, ſans couleur, & en petite quantité, ou épaiſſes avec un ſédiment modique qui n'étoit pas louable, mais crud & hors de ſaiſon : la toux les fatiguoit conſidérablement ; à peine expectoroient-ils quelques matieres épaiſſes, & peu cuites. Ceux qui avoient une toux

(1) Malad. popul. liv. 1, ſect. 1, & ſect. 2.

plus violente, n'expectoroient rien de cuit ; les crachats étoient perpétuellement crus. La plupart avoient dès le commencement & pendant tout le cours de leur maladie, des douleurs à la gorge, avec rougeur & inflammation, occasionnées par une petite quantité d'humeur ténue, âcre, qui distilloit perpétuellement sur cet organe : ces malades tomboient tout de suite dans le marasme, & leurs maux augmentoient à vue d'œil. Ils avoient une aversion constante pour toutes sortes d'alimens : ils n'avoient pas soif ; la plupart déliroient aux approches de la mort. C'est ainsi que cette fievre maltraita les phtisiques, & ceux chez lesquels cette derniere (1) maladie n'étoit point encore déclarée, mais qui y avoient quelque disposition.

Ceux dont les viscères étoient bien conditionnés, éprouverent aussi cette hémitritée continue, pendant l'été & l'automne. Ils furent long-tems malades ; mais ils ne furent pas à beaucoup près attaqués si violemment que les phtisiques : leurs fievres étoient benignes, & n'étoient accompagnées d'aucun fâcheux symptome ; plusieurs avoient des flux de ventre qu'ils supportoient aisément, & sans en être plus incommodés : la plupart rendoient des urines ténues, mais d'une bonne couleur, & qui avoient une coction louable vers les crises : Ils toussoient peu & l'expectoration suivoit la toux ; ils avoient du goût pour les alimens, & les prenoient avec succès : en somme, ils étoient beaucoup moins mal que les phtisiques ; leur fievre venoit irréguliérement ; elle

(1) La fille d'Euryanax en est un triste exemple.

étoit précédée de l'*horreur*, & ſuivie d'une petite ſueur ; ils n'étoient jamais parfaitement ſans fievre, & les redoublemens ſuivoient les types des fievres tierces. La moindre durée de ces fievres étoit de vingt jours, la moyenne de quarante, & ceux qui reſtoient le plus long-tems malades, n'étoient guéris qu'au quatre-vingtieme : quelques-uns furent guéris ſans ordre & ſans criſe ; ce qui donna lieu à des promptes rechûtes : les uns n'étoient jugés que dans les jours décrétoires indiqués ci-deſſus, & les autres garderent leur fievre pendant l'hiver.

Nous concluons de-là, 1°. que les vents méridionaux ſont non-ſeulement bien dangereux aux phtiſiques, mais encore à tous ceux qui y ont de la diſpoſition. 2°. Que ces mêmes vents produiſent des hémitritées. 3°. Enfin que les demi-tierces occaſionnées par des vents méridionaux, ſont bien moins dangereuſes aux perſonnes bien conſtituées, ſur-tout quand ces vents ont été accompagnés de ſéchereſſe.

Hypocrate raconte dans la ſeconde conſtitution, qu'une autre année ayant été humide, froide & accompagnée des vents ſeptentrionaux, les fievres de l'été & de l'automne furent diurnes, nocturnes, hémitritées, tierces, quartes, &c. Après avoir parlé de chacune en particulier, il décrit ainſi les demi-tierces continues.

Leurs paroxiſmes, ou redoublemens, ſuivoient l'ordre des tierces ; un accès étoit plus foible & plus ralenti ; celui du lendemain étoit plus violent. De toutes les fievres de cette ſaiſon, elles furent les plus fortes, les plus longues, & les plus laborieuſes ; elles étoient douces au commencement, & augmentoient de jour en jour

juſqu'à l'approche des criſes, où elles étoient dans leur plus grande force; puis elles diminuoient un peu, reparoiſſoient tout de ſuite avec violence, ſur-tout aux jours décrétoires. Les friſſons arrivoient irréguliérement & ſans ordre; ils étoient rares & plus petits que dans les autres fievres; les ſueurs étoient abondantes, mais au lieu de ſoulager, elles nuiſoient au contraire beaucoup; les extrêmités ſe refroidiſſoient conſidérablement, & ſe réchauffoient difficilement; les inſomnies n'étoient pas complettes, mais elles étoient ſuivies d'un profond aſſoupiſſement; le ventre étoit tracaſſé par des déjections d'une fort mauvaiſe qualité. Pluſieurs rendoient des urines, ou crues, décolorées qui parvenoient difficilement à quelque degrés de coction; ou épaiſſes, mais troubles, ſans ſédiment & ſans coction; ou enfin les urines étoient crues, modiques, & vicieuſes, avec de très-mauvaiſes hypoſtaſes: la toux qui accompagnoit ces fievres, ne paroiſſoit augmenter ni diminuer l'état des malades.

Tous ces mauvais ſymptomes ſe ſoutenoient conſtamment: les criſes étoient rares; la plus grande partie de ceux qui en étoient attaqués, moururent. Si la fievre en quittoit quelques-uns pour quelque tems, elle revenoit bientôt après: ceux qui furent jugés décrétoirement, ne le furent pas avant le quatre-vingtieme jour, & très-peu furent de ce nombre. Pluſieurs parmi ceux-ci eurent des rechûtes, qui durerent pendant l'hiver; mais en général ces fievres ſe terminoient plus communément ſans criſe, ſoit que les malades guériſſent, ou qu'ils mouruſſent. Le ſigne le plus fatal qu'éprouverent ceux qui étoient mortellement attaqués, étoit un dégoût général, ou

une averſion conſtante pour toute eſpece d'alimens ; la ſoif étoit d'ailleurs aſſez modérée. La longue durée de ces maladies, l'épuiſement, l'atrophie, conduiſoient à des métaſtaſes, ou trop grandes pour être facilement ſupportées par les malades, ou trop petites pour leur être de quelqu'utilité ; ce qui les faiſoit promptement refluer au-dedans, & précipitoit les malades dans des acccidens encore plus fâcheux. Ceux qui ſe trouverent dans le cas, eſſuyerent des dyſentéries, des téneſmes, des lientéries, & d'autres flux de ventre ; quelques-uns devinrent hydropiques à la ſuite de ces affections, & d'autres le furent ſans avoir éprouvé ces derniers ſymptomes. Lorſque ces métaſtaſes étoient violentes, elles enlevoient tout-à-coup les malades, ou bien elles ne leur étoient d'aucune utilité. Par exemple, les petits exanthemes qui ne faiſoient point de dépôts proportionnés à la grandeur du mal, diſparoiſſoient promptement ; les parotides étoient noirâtres, & ne ſignifioient rien de bon : enfin lorſque l'humeur ſe portoit aux articulations, ce dépôt devenoit rarement critique ; il refluoit bientôt, & les malades retomboient dans leur ancien état.

Tous ces ſymptomes faiſoient périr quantité de malades, ſur-tout les enfans, depuis qu'ils étoient ſevrés, juſqu'à l'âge de puberté ; c'étoient auſſi ceux qui étoient le plus ſujets à ces derniers accidens, car ceux d'un âge plus avancé, quoiqu'accablés par cette mauvaiſe hémitritée, n'éprouvoient pas toujours ces ſortes de métaſtaſes.

Le ſeul ſigne ſalutaire qui arrivoit dans ces circonſtances, & qui ſauva beaucoup de perſonnes, fut la ſtrangurie qui ſe changeoit en abcès. Cette métaſtaſe arrivoit aux perſonnes de tous les

âges, même à celles qui soutenoient leur fievre debout, sans s'aliter; il se faisoit alors de grands & subits changemens; les diarrhées les plus opiniâtres s'arrêtoient, les malades prenoient avec plaisir les alimens qu'on leur présentoit; la fievre se ralentissoient, mais la strangurie duroit long-tems, & fatiguoit beaucoup les malades; leurs urines étoient copieuses, épaisses, variées, rougeâtres, purulentes, & sortoient avec douleur. Tous ceux qui furent dans ce cas, guérirent: ceux au contraire qui n'eurent point cette apostase furent dans le plus grand danger, & périrent presque tous.

Il résulte de cette description, 1°. que les saisons froides & humides, avec des vents septentrionaux, causent des maladies très-dangereuses, longues, effrayantes par les symptomes, & d'une coction très-difficile. 2°. Que les causes morbifiques étant presque inaltérables, il ne doit y avoir que peu, ou point de crise, & que ceux qui échappent, ne doivent communément leur salut qu'à des apostases difficiles, lentes & laborieuses.

Sydenham, & la plupart de ceux qui ont écrit les constitutions de leur pays, prétendent que les maladies changent de face, & sont chaque année différentes; ce qui est vrai à certains égards; car quoique leur nature soit presque toujours la même dans chaque saison, elles sont néanmoins plus ou moins bénignes, plus ou moins nombreuses, plus ou moins longues, plus ou moins mortelles, & leurs symptomes varient, & sont relatifs, non-seulement aux tempéramens particuliers, mais encore au tems qu'il a fait dans chaque saison. L'ancien pere de la médecine dit (1)

(1) Hypocrate, aphor. 20, 21, 22, & 23, sect. 3.

qu'il arrive en été des fievres continues, ardentes, des tierces, des flux de ventre, des ophtalmies, des ulceres à la bouche, des putridités aux parties génitales, & des sueurs; en automne, des fievres quartes, erratiques, des maladies à l'hypochondre gauche, des hydropisies, des phtisies, des lientéries, des dysentéries, des sciatiques, des asthmes, des passions iliaques, des épilepsies, des manies, & des mélancolies: en hiver, des péripneumonies, des pleurésies, des affections soporeuses, des fluxions, des maux de tête, des vertiges, & des apoplexies; & au printems, des fermentations de l'humeur atrabilaire, d'où résultent encore les manies, les mélancolies, & toute sorte de floresçences à la peau. On voit aussi dans cette saison, des épilepsies, des flux de sang, des esquinancies, des fluxions, des enrouemens, des toux, & des maladies arthritiques; mais quand ces saisons n'ont pas leur température ordinaire, les maladies, quoique les mêmes, paroissent différentes, parce qu'elles sont habillées différemment: par exemple, les vents du midi (1) affoiblissent l'ouïe, obscurcissent les yeux, appésantissent la tête, rendent le corps paresseux, diminuent les forces, &c. Mais si c'est le vent du nord qui regne, il arrive des toux, des maux de gorge, des difficultés d'uriner, des frissons, des douleurs de côté: lors donc que ces différens vents domineront, & dureront quelque tems, il faut s'attendre à voir arriver tous ces différens accidens dans les maladies. Les pluies de longue durée rendent les maladies longues, occasionnent des cours de

(1) *Ibid.* Aphor. 5, & 16.

ventre, des pourritures, &c. mais s'il y a de grandes séchereſſes, on voit des opthalmies, des douleurs aux articulations, des ſtranguries, des dyſenteries, &c. Lorſque l'été ſe trouve ſemblable au printems, il faut (1) prédire des copieuſes ſueurs dans les fievres qui arriveront; les maladies ſont alors bénignes; elles ne ſont pas bien aiguës; & les langues ne ſont ni arides, ni trop deſſéchées: enfin quand les ſaiſons (2) ſont bien reglées, & qu'elles conſervent leur génie propre, les maladies ont auſſi leurs tems bien réglés; elles ſont bénignes, & ſe terminent par de bonnes criſes; mais lorſque les ſaiſons ſont mal affectées, inconſtantes, déréglées, les maladies ſont dangereuſes, inconſtantes, la plupart ſans criſes, ou ſujettes à rechûtes, & les jugemens qui arrivent ſont pour l'ordinaire incomplets, & mauvais.

On doit encore ſavoir qu'il y a des maladies qui ont leurs principes (3) & leurs cauſes dans la nature du ſol, dans ſon expoſition, & qu'il y en a d'autres qui ſont particulieres à la diſpoſition individuelle de chaque corps, à l'âge, au ſexe, & au régime; & qu'en conſéquence (4) les uns ſe trouvent bien d'une certaine température ou ſaiſon, tandis que les autres en ſont incommodés. Ceux qui voudront plus approfondir cette matiere, n'auront qu'à lire les traités de l'eau,

---

(1) Hypocrate : des humeurs qu'on doit purger, ſect. 3, texte 8; & Aphor. 6, ſect. 3.

(2) Aphor. 8, ſect. 3; & liv. des humeurs, ſect. 3, texte 10.

(3) *Ibid.*

(4) Aphor. 3, ſect. 3; & liv. des humeurs.

de l'air, & des lieux, le livre des humeurs qu'on doit purger, la troisieme section des aphorismes, les constitutions épidémiques du premier & du troisieme livre, & la premiere section du second livre des épidémies; ils puiseront dans ces sources tout ce qui est important, & même essentiel à savoir en ce genre, tant pour le diagnostic, que pour le prognostic.

Quoiqu'Hypocrate ne parle en ses constitutions, & ailleurs, que des effets du chaud, du froid, du sec, de l'humide, & des différens vents, il ne faut pas pour cela s'imaginer que les exhalaisons de la terre ne produisent jamais des maladies épidémiques; car on voit des fievres populaires très-malignes occasionnées par des exhalaisons de matieres croupies depuis long-tems dans les mines, dans les ports de mer qu'on cure, dans les grandes fouilles qu'on fait à la surface de certaines terres, dans les marais que les ardeurs de l'été dessechent, &c. sans compter qu'il peut exister dans le firmament des astres capables, par leur aspect, de grossir encore la liste des épidémies; mais la multitude de fables qu'on a débitées dans les siecles précédens, sur la puissance des corps célestes, a enveloppé cette matiere de voiles épais que le tems seul pourra déchirer.

La fievre éphemere qui quitte après le premier accès, n'est pas difficile à connoître. 1°. Les causes qui la font naître sont ordinairement légeres, telles que deux ou trois veilles, une contention d'esprit un peu plus grande qu'à l'ordinaire, quelques exercices vifs, un repas plus copieux que de coutume, une enflure, ou légere inflammation des glandes inguinales, &c. 2°. Les malades ont le

pouls peu différent de l'état naturel, à la fréquence près des battemens; la couleur de la peau eſt bonne; les urines ſont communément d'une bonne couleur, tant au commencement qu'au milieu de l'accès : vers la fin elles dépoſent convenablement, ou ſont d'une belle couleur de citron, avec un nuage blanc & épais; mais le plus ſouvent elles ont un dépôt louable.

Les fievres continues ſont quelquefois accompagnées de redoublemens qui paroiſſent participer des tierces, des quartes, & des quotidiennes : ce qui eſt fort aiſé à connoître quand on a un peu d'uſage. On prévoit qu'elles ſeront continues, 1°. par l'abſence des ſignes de l'éphémere. 2°. Quand le premier accès dure au-delà de vingt-quatre heures; mais il faut trois ou quatre jours pour bien connoître leur génie, & la marche des redoublemens. Leur longueur & leur malignité s'eſtiment par les ſignes de crudité plus ou moins grande, par le caractere de la ſaiſon, ou de l'épidémie regnante, par les complications qui peuvent s'y rencontrer, par la vélocité de leur marche, par la qualité & la quantité des fonctions léſées, par le pouls, la reſpiration, les ſueurs, la couleur de la peau, l'urine, & les déjections qui ſont plus ou moins éloignées de l'état naturel, & par les autres ſymptomes.

Ce ſeroit ici l'endroit à faire voir pourquoi la plupart des fievres intermittentes deviennent quelquefois doubles, triples ou continues; mais il faudroit pour cela entrer dans des détails qui nous conduiroient trop loin; nous nous contenterons de faire obſerver en général, que ces malheureux changemens arrivent quelquefois par la nature même de ces ſortes de fievre, par la diſpoſi-

tion particulière des tempéramens, & de la constitution de l'année ou de la saison, & que le plus souvent tous ces accidens proviennent du mauvais traitement. On suit aujourd'hui une misérable routine de saigner, & purger sans fin, sans s'embarrasser des différens états des fievres, ni des signes de crudité ou de coction : après qu'on a bien fatigué, épuisé les malades, on leur fait avaler des remedes qu'on appelle fondans, & du quinquina à toute outrance : on fixe par ce moyen l'humeur fébrile, sans la détruire ; c'est un feu qu'on couvre de cendres, sans l'éteindre. On procure, par cette manœuvre, une espece d'engourdissement paralytique à la nature, duquel elle ne se revele que pour jouer ensuite le rôle le plus affligeant ; car quand on est venu à bout d'anéantir tous ses efforts salutaires, c'est-à-dire, que la fievre ne revient plus, il reste aux malades des oppressions à la poitrine, des hydropisies, des douleurs, des affections de nerfs, des obstructions, ou des langueurs croniques qu'ils gardent ordinairement pendant toute leur vie, à moins qu'ils ne soient jeunes, assez robustes, & que la fievre ne revienne.

Lorsque les fievres intermittentes ou continues sont légitimes, qu'elles ne sont ni compliquées, ni accompagnées de malignité ou de mauvais symptomes, & qu'elles sont bien traitées, elles deviennent très-souvent salutaires ; elles guérissent des maladies difficiles, & disposent quelquefois à une longue vie ; ce qui a fait dire à Hypocrate, que ceux qui ont (1) la fievre

(1) Coac. texte 358. Malad. popul. liv. 6, sect. 6 : & Aphor. 70, sect. 5.

quarte ne ſont point attaqués d'aucune grande maladie ; qu'au contraire cette fievre délivre des autres maladies antérieures, telle que de l'épilepſie, & des autres affections convulſives.

Il dit (1) ailleurs que l'apoplexie vineuſe fait mourir dans les convulſions, à moins que la fievre ne ſurvienne, ou que la connoiſſance & la parole ne reviennent vers l'heure où la digeſtion a coutume d'être faite.

Alcippus ayant imprudemment fait guérir des hémorrhoïdes qu'on lui conſeilloit de (2) garder, devint maniaque ; mais une fievre aiguë qui lui ſurvint fit ceſſer ſon délire.

L'ophtalmie & la douleur (3) des yeux ſe diſſipent par la fievre, ou par une autre douleur qui ſe fixe aux lombes.

Ceux qui reſſentent tout-à-coup (4) des vives douleurs au foie, ſont auſſi guéris par la fievre.

Ceux qui ayant une mélancolie ſans fievre, tombent dans un délire furieux, ſont guéris par une fievre ſuivie de ſueurs & de (5) ſommeil tranquille.

Aſclépiade, ainſi que nous l'avons remarqué dans le diſcours préliminaire (6), ſe ſervoit de la fievre comme d'un remede très efficace en beaucoup de cas.

La fievre guérit l'apoplexie (7) ; mais ſi la fievre eſt trop modique, ou trop lente pour pouvoir

(1) Aphor. 5, ſect. 5.
(2) Maladies populaires, livr. 4.
(3) Prorrh. l. 2 ; ſect. 2, p. 415, n. 77.
(4) Coac. ſect. 3, p. 431, n. 5.
(5) Coac. ſect. 3, p. 431, n. 64.
(6) Médecine de Celſe, liv. 3, chap. 4.
(7) Coac. ſect. 3, p. 431, n. 54 & 55.

opérer la coction de l'humeur apoplectique, le malade meurt, ou reste paralytique.

Ce qui paroît singulier, dit (1) Celse, c'est que la fievre même est souvent d'un grand secours, car elle guérit les douleurs des précœurs, pourvu qu'il n'y ait pas d'inflammation; elle appaise les douleurs dans la région du foie, les convulsions ou distensions nerveuses; elle calme aussi les douleurs des intestins grêles, occasionnées par la difficulté d'uriner.

Ce même Auteur (2) dit ailleurs qu'il est souvent avantageux dans les fievres lentes, de changer la maladie, en augmentant la fievre même par les bains (3) froids suivis de frictions par tout le corps. Il prétend que cette espece de métasyncrise n'est pas une nouvelle méthode, qu'elle avoit déjà été pratiquée par les anciens avant Herophile & Erasistrate, & sur-tout depuis Hypocrate, par un certain Pétron qui excitoit cette maladie, en augmentant considérablement la chaleur & la soif des fébricitans. Quand l'accès qu'il avoit excité commençoit à décliner, il leur donnoit à boire de l'eau froide; & si la sueur paroiss-

---

(1) Médecine de Celse, liv. 2, chap. 8.

(2) *Ibid.* liv. 3, chap. 4.

(3) Ce seroit ici le lieu à inférer les observations que nous avons eu occasion de faire sur les fievres lentes, sur celles du genre nerveux, & sur les bains froids, qui anciennement étoient si fort en usage, & qui depuis quelques années ont repris faveur; comme aussi à désabuser le public de quelques absurdités qu'on a osé publier sur les eaux minérales de Luxeuil; mais outre que le loisir nous manque, ce seroit peut-être abuser de la patience du Lecteur, que de le fatiguer par tant de détails.

ſoit, il jugeoit que les malades étoient près de la guériſon ; mais s'ils ne ſuoient pas, il augmentoit la doſe de l'eau froide, & les faiſoit vomir. Quand la maladie réſiſtoit à cette ſeconde tentative, il donnoit à boire de l'eau chaude, dans laquelle il faiſoit auparavant diſſoudre certain ſel, après quoi il forcoit les malades à vomir, afin de purger le ventre par cette voie. Cette méthode, dit plaiſamment Celſe, n'étoit pas moins agréable aux malades, que les ſucceſſeurs d'Hypocrate n'avoient pu guérir, qu'elle l'eſt encore aujourd'hui à ceux que les ſectateurs d'Herophile & d'Eraſiſtrate n'ont pu ſoulager après de longs traitemens.

On ſait que le fameux Mathématicien François M. de la Hire eſſuya pendant trois ou quatre mois (1), une fievre quarte, à la ſuite de laquelle il fut radicalement guéri d'une palpitation de cœur qu'il avoit depuis fort long-tems, & qui juſques-là, avoit opiniâtrément réſiſté aux meilleurs remedes de l'art. Il vécut, après cette fievre, ſain & robuſte juſqu'à ſoixante-dix-huit ans.

Il n'eſt pas rare d'entendre raconter aux vieillards fort âgés, qu'ils ont eſſuyé dans leur jeuneſſe, de fortes & longues fievres quartes.

Ce ſont ſans doute les raiſons pourquoi bien des Médecins tels que Sydenham, &c. définiſſent la fievre, un effort ſalutaire de la nature (2) qui travaille vigoureuſement à exterminer la matiere morbifique pour le ſalut du malade ; ce qui a donné lieu à la regle du traitement, qui conſiſte

(1) Mém. de l'Acad. royale des ſciences, année 1718.

(2) Obſerv. de médecine ſur l'hiſtoire & la cure des maladies aiguës & chroniques, ſect. 1, chap. 1.

à la

à la modérer, au point qu'elle ne ſoit, ni trop violente, crainte qu'il ne ſurvienne des inflammations gangreneuſes dans quelque partie noble, ni trop foible, afin que la coction de l'humeur puiſſe ſe faire complettement dans le moindre tems poſſible, & que les malades ne tombent pas dans ces langueurs chroniques qui conduiſent preſque toujours au tombeau.

Les anciens regardoient les inſomnies opiniâtres comme de vraies fievres à la tête : je vais, en finiſſant, donner la traduction d'une formule que Galien (1) recommande dans cette eſpece de fievre, & dont j'ai ſouvent fait uſage avec un ſuccès incroyable, non-ſeulement dans les inſomnies rebelles, mais encore dans les douleurs de tête, des oreilles, & des yeux.

Prenez, dit-il, des têtes de pavots, ſecs ou verts,
de la ſemence de laitue,
des fleurs de violette,
& des feuilles de mirthe que vous ferez cuire dans un vaiſſeau plein d'eau, pour en faire une forte décoction, avec laquelle vous laverez bien les pieds, les jambes & les cuiſſes du (2) malade, après quoi vous les eſſuierez en frottant d'abord doucement, enſuite fortement, avec *un morceau de flanelle*, *une broſſe*, ou un linge. Quand la friction ſera finie, vous ferez mettre le malade au lit, & il dormira.

Lorſque je rencontre, dans la pratique, des inſomnies bien opiniâtres, ou des douleurs de

(1) Autre livre de Dinamide à Mécénas, chap. 12.

(2) La chaleur de cette décoction dans le cœur de l'hiver ne doit pas paſſer le trentieme, & dans le cœur de l'été, le vingt-ſixieme du thermometre de Reaumur.

tête fort aiguës, je fais encore appliquer sur le front des compresses trempées dans l'oxicrat froid, ou des feuilles fraiches de lierre-grimpant, qu'on laisse infuser un instant dans le vinaigre rosat froid, & par-dessus des compresses légérement imbibées de ce vinaigre. Je conseille en outre d'envelopper les pieds & les jambes des malades, avec des morceaux de flanelle, de moleton, ou d'autres étoffes de laine, aussi-tôt qu'on les remet au lit; ce qui les soulage toujours, & leur procure du sommeil.

J'ai trouvé une autre maniere de guérir ces especes de fievres de la tête, quand les insomnies sont accompagnées de froid aux pieds: je fais, dans ce dernier cas, fouetter les pieds & les jambes des malades, avec une poignée d'orties piquantes, l'espace de deux ou trois minutes, après quoi la chaleur revient aux extrêmités inférieures: un quart d'heure après, les picottemens occasionnés par les orties, se dissipent, & les malades s'endorment.

Ceux qui sont doués d'une bonne judiciaire, en apprendront bien davantage, s'ils savent mettre à profit la doctrine que nous avons traitée dans le cours de cet ouvrage, & s'ils recueillent avec ordre tout ce qui se passera chez les malades confiés à leurs soins.

FIN.

Extrait du commentaire de Galien sur l'histoire précédente ; & réflexions sur ce commentaire, p. 174 & suiv.

La femme d'Œcéta, *onzieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 3, sect. 2. (*Analyse de l'histoire de*) p. 176 & suiv.

Extrait du commentaire de Galien sur la précédente histoire ; & réflexions sur ce commentaire, p. 180 & suiv.

La femme de la place des Menteurs, *douzieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 3, sect. 2. (*Commentaire sur l'histoire de*) p. 188 & suivantes.

Le fils de Parion, *premier malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 3, sect. 3 : & *sentences tirées de cette histoire*, p. 196 & suiv.

La femme qui demeuroit proche la fontaine froide, *deuxieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 3, sect. 3. (*Commentaire sur l'histoire de*) p. 202 & suiv.

Pythion de Thase, *troisieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 3, sect. 3 : & *réflexions sur cette histoire*, p. 207, 209 & suiv.

Frénétique, *quatrieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 3, sect. 3. (*Commentaire sur l'histoire du*) p. 210 & suiv.

Phalacrus, *cinquieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 3, sect. 3. (*Analyse de l'histoire de*) p. 214 & suiv.

Appollonius, *treizieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 3, sect. 3. (*Commentaire sur l'histoire d'*) p. 216 & suiv.

La femme de Cyzique, *quatorzieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 3, sect. 3 : & *réflexions sur cette histoire*, p. 220 & suiv.

La femme de Déalcès, *quinzieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 3, sect. 3. (*Analyse de l'histoire de*) p. 222 & suiv.

Jeune homme de Mélibée, *seizieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 3, sect. 3. (*Commentaire sur l'histoire du*) p. 225 & suiv.

Section seconde *qui contient de suite les histoires des malades qui ont recouvré la santé*, p. 231 & suiv.

Hérophon, *troisieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 1, sect. 3. (*Commentaire sur l'histoire d'*) Ibid.

La femme d'Epicrate, *cinquieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 1, sect 3. (*Analyse de l'histoire de*) p. 239 & suiv.

Cléonactis, *sixieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 1, sect. 3. (*Commentaire sur l'histoire de*) p. 248.

Méton, *huitieme malade des épidémiques d'Hypocrate*. Liv. 1, sect. 3. (*Commentaire sur l'histoire de*) p. 252.

Clazomène, *dixieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 1, sect. 3 (*Commentaire sur l'histoire de*) p. 259 & suiv.

La femme qui demeuroit sur le rivage, *treizieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 1, sect. 3. (*Commentaire sur l'histoire de*) p. 266 & suiv.

Mélidie, *quatorzieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 1, sect. 3. (*Commentaire sur l'histoire de*) p. 270 & suiv.

Pythion, *premier malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 3, sect. 1. (*Analyse de l'histoire de*) p. 273 & suiv.

Celui qui demeuroit dans le jardin de Déalcès,

TABLE.

L'IMPORTANCE & le grand nombre des matieres qui ſont traitées dans cet Ouvrage exigeroient peut-être une table raiſonnée, non moins étendue que celle qui eſt à la fin des commentaires de Louis Duret ſur les Coacques; mais il faudroit pour cela un tems qui n'eſt point à ma diſpoſition. Celle que le loiſir m'a permis de compoſer eſt la ſuivante, de laquelle le Lecteur voudra bien ſe contenter.

DISCOURS préliminaire ſur l'ancienne médecine, comparée à la moderne, & ſur le ſujet de l'ouvrage, page 1 & ſuivantes.

SECTION PREMIERE *qui contient de ſuite les hiſtoires des malades qui ſont morts*, ibid.

Philiſcus, *premier malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 1, ſect. 3 : & *ſentences tirées de cette hiſtoire*, p. 103 & ſuiv.

Examen du commentaire de Galien ſur l'hiſtoire de Philiſcus, p. 107 & ſuiv.

Silénus, *deuxieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 1, ſect. 3 : & *ſentences tirées de cette hiſtoire*, p. 108 & ſuiv.

La femme de Philinus, *quatrieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 1, ſect. 3 : & *ſentences tirées de cette hiſtoire*, p. 115 & ſuiv.

Eraſinus, *ſeptieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 1, ſect. 3 : & *ſentences tirées de cette hiſtoire*, p. 120 & ſuiv.

Criton, *neuvieme malade des épidémiques d'Hypo-*

crate, liv. 1, sect. 3 : & *sentences tirées de cette histoire*, p. 124.

La femme de Droméades, *onzieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 1, sect. 3 : & *sentences tirées de cette histoire*, p. 125 & suivantes.

L'homme qui ayant la fievre soupa & but largement, *douzieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 1, sect. 3. (*Commentaire sur l'histoire de*) p. 130 & suiv.

Hermocrates, *deuxieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 3, sect. 1 : (*Analyse de l'histoire d'*) p. 144 & suiv.

Philistes, *quatrieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 3, sect. 2 : (*Commentaire sur l'histoire de*) p. 150 & suiv.

La fille d'Euryanax, *sixieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 3, sect. 2. (*Commentaire sur l'histoire de*) p. 153 & suiv.

La femme qui demeuroit chez Aristion, *septieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 3, sect. 2 : (*Commentaire sur l'histoire de*) p. 157 & suiv.

Jeune homme de la place des Menteurs, *huitieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 3, sect. 2 : (*Commentaire sur l'histoire du*) p. 160 & suiv.

La femme qui étoit chez Tisamene, *neuvieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 3, sect. 2 : (*Analyse de l'histoire de*) p. 169 & suivantes.

La femme qui étoit chez Pantimede, *dixieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 3, sect. 2. (*Commentaire sur l'histoire de*) p. 171 & suivantes.

ART. XXIX. *Vomissement*, p. 408 & suivantes.
ART. XXX. *Urines*, p. 411 & suivantes.
Conclusion, p. 418 & suivantes.
Tableau des fievres dont on n'a pas eu occasion de parler dans le cours de cet Ouvrage, p. 423 & suivantes.

FIN de la Table.

EXTRAIT d'une lettre exhortative de M. Lieutaud, Conseiller d'Etat, & premier Médecin du Roi, à l'Auteur, pour accélérer l'impression de cet Ouvrage.

A la Muette, ce 12 Juin 1774.

JE vois avec bien du plaisir, Monsieur ... la médecine ne peut que s'enrichir de l'Ouvrage que vous vous proposez de faire paroître: je vous exhorte à le publier le plutôt qu'il vous sera possible. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, &c. *Signé*, LIEUTAUD.

JUGEMENT que feu M. Quesnay, premier Médecin ordinaire du Roi en Cour, a porté sur cet Ouvrage, d'après le manuscrit qui lui en fut communiqué par un ami de l'Auteur.

J'AI entendu la lecture d'un manuscrit intitulé: *Les Oracles de Cos.* C'est une exposition bien approfondie & bien développée de la médecine clinique d'Hypocrate & de ses Sectateurs, & on y voit que l'Auteur est très-versé dans l'étude de la doctrine de ces anciens maîtres.

QUESNAY.

APPROBATION DU CENSEUR ROYAL.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Seaux, un manuscrit intitulé: *Les Oracles de Cos*, par M. Aubry,

Docteur en médecine ; je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 28 Novemb. 1775.

Signé, RAULIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur *Aubry*, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre, *Les Oracles de Cos*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives à compter du jour de la date des présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. Comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilege ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Seaux de France, le sieur HUE DE MIROMENIL : qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de MEAUPOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL ; le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour

troiſieme malade des épidémiques d'Hypocrate, liv. 3, ſect. 1. (*Commentaire ſur l'hiſtoire de*) p. 278 & ſuiv.

Chérion, *cinquieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 3, ſect. 2. (*Commentaire ſur l'hiſtoire de*) p. 286 & ſuiv.

Périclès d'Abdere, *ſixieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 3, ſect. 3. (*Commentaire ſur l'hiſtoire de*) p. 290 & ſuiv.

La vierge d'Abdere, *ſeptieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 3, ſect. 3. (*Commentaire ſur l'hiſtoire de*) p. 293 & ſuiv.

Anaxion, *huitieme malade des epidémiques d'Hypocrate*, liv. 3, ſect. 3. (*Commentaire ſur l'hiſtoire d'*) p. 297 & ſuiv.

Heropyte, *neuvieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 3, ſect. 3. (*Commentaire ſur l'hiſtoire d'*) p. 304 & ſuiv.

Nicodeme, *dixieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 3, ſect. 3. (*Commentaire ſur l'hiſtoire de*) p. 309 & ſuiv.

La femme de Thaſe qui logeoit proche les fils de Pylade, *onzieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 3, ſect. 3. (*Analyſe de l'hiſtoire de*) p. 313 & ſuiv.

La fille de Lariſſe, *douzieme malade des épidémiques d'Hypocrate*, liv. 3, ſect. 3. (*Commentaire ſur l'hiſtoire de*) p. 319 & ſuiv.

SECTION TROISIEME *qui contient le réſumé des ſentences établies dans les deux ſections précédentes, par ordre de ſymptomes, & de lettres alphabétiques*, p. 323 & ſuiv.

ART. I, *qui renferme quelques prédictions générales, tirées des jours décrétoires, des ſignes de coction, & de crudité; du régime, &c.* ibid.

ART. II. *Prédictions particulieres tirées de chaque symptome. Accouchemens, lochies, regles des femmes*, p. 360 & suiv.
ART. III. *Agitation*, p. 362.
ART. IV. *Convulsions, hocquet*, ibid. & suiv.
ART. V. *Dejection, diarrhée*, p. 367 & suiv.
ART. VI. *Délire & frénésie*, p. 372 & suiv.
ART. VII. *Degoût*, p. 376.
ART. VIII. *Douleurs du cou*, ibid. & suiv.
ART. IX. *Douleurs des lombes ou reins*, p. 377 & suivantes.
ART. X. *Douleurs des parties ignobles*, p. 379 & suiv.
ART. XI. *Douleur de la veſſie*, p. 381.
ART. XII. *Douleur de tête*, ibid. & suiv.
ART. XIII. *Extrêmités froides & livides*, p. 382 & suiv.
ART. XIV. *Friſſons*, p. 383 & suiv.
ART. XV. *Hémorrhagie du nez*, p. 386 & suiv.
ART. XVI. *Hypochondres & palpitations*, p. 387 & suiv.
ART. XVII. *Ictere*, p. 390.
ART. XVIII. *Oubli, fatuité*, p. 390 & suiv.
ART. XIX. *Langue, altération*, p. 392 & suiv.
ART. XX. *Parotides*, p. 393 & suiv.
ART. XXI. *Perte de la parole*, p. 394, & suiv.
ART. XXII. *Redoublement*, p. 396 & suiv.
ART. XXIII. *Reſpiration*, p. 397 & suiv.
ART. XXIV. *Sommeil, aſſoupiſſement*, p. 398 & suivantes.
ART. XXV. *Soulagement qui arrive contre la raiſon*, p. 400 & suiv.
ART. XXVI. *Sueur*, p. 402 & suiv.
ART. XXVII. *Surdité*, p. 405 & suiv.
ART. XXVIII. *Tremblement*, p. 407 & suiv.

duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers, Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & non-obstant clameur de haro, charte-Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-huitieme jour du mois de Février, l'an de grace mil sept cent soixante-seize, & de notre regne le deuxieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 494, fol. 104, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenses, art. 4, à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre huit Exemplaires prescrits par l'art. 108 du même Réglement. A Paris ce 4 Mars 1776.

HUMBLOT, Adjoint.

ERRATA.

Page 17, ligne 31, 1796 ; *lisez* : 1696.
Page 32, ligne 7, Pharmacon ; *lisez* : le Pharmacien.
Page 105, ligne 18 dont nous avons vu le détail ci-dessus ; *lisez* : dont nous verrons le détail ci-dessous.
Page 137, lig. 20 ; l'on observera ; *lisez* : on observa.
Page 159, lig. 28, tout s'adoucit ; *lisez* : que tout s'adoucit.
Page 233, lig. 32, qu'on pouvoit ; *lisez* : qu'on pourroit.
Page 268, lig. 17, en plus grand danger ; *lisez* : en très-grand danger.
Page 293, lig. 8, commentaire de ; *lisez* : commentaire sur.
Page 313, lig. 18, analyse sur ; *lisez* : analyse de.
Ibid. lig. 22, devenu morosive ; *lisez* : devenue morose.
Page 323, lig. 10, de la décence du Médecin ; *lisez* : de l'ornement qui sied bien au Médecin.
Page 325, ligne 5, exemples clairs ; *effacez* clairs.
Page 334, lig. 24, à se passer du sacrement ; *lisez* : à garder le célibat.
Page 345, lig. 20 & 21, quand celle-ci n'est pas elle-même détruite : *mettez cette phrase entre deux parantheses.*
Page 350, lig. 23, quarante jours après ; *lisez* : le quarantieme jour.
Page 369, lig. 2, douleurs des reins ; *lisez* : douleurs de reins.
Page 371, lign. 6 & 7, dysentérique ; *lisez* : dysenterie.
Page 400, lig. 21 & 22, des coctions ; *lisez* : des signes de coction.
Page 430, lig. 13, purgitives ; *lisez* : pungitives.